

C'ÉTAIT DEMAIN



KARL ALEXANDER

maison
DES

À tous mes amis : Karl II, James, Paul, Nicholas, Slade, Karl III,
Alex, Dalton, Langston et Dashiell.

OceanofPDF.com

L'auteur tient à remercier David Spector, Michael Scheff, Nicolas Meyer, Jacqueline et William Tunberg pour leurs conseils, leurs critiques et leur soutien.

OceanofPDF.com

Londres, vers 1893

OceanofPDF.com

Prologue

LE GENTLEMAN DESCENDIT DU TRAIN À LA GARE DE MILE-END en début de soirée et gagna la rue d'un pas rapide, un sourire crispé aux lèvres. Son visage, mince mais séduisant, contrastait avec sa carrure musclée et sa démarche athlétique. Il portait un chapeau melon crânement incliné vers l'avant qui accentuait sa prestance.

Un gros sac de cuir noir dans sa main gantée, il traversa la rue en prenant garde à ne pas glisser sur les pavés humides. D'épaisses volutes de brouillard froid s'élevaient depuis la Tamise et les cornes de brume résonnaient dans le lointain. Sa respiration était profonde et il ne frissonnait pas, car sur son costume sombre et bien coupé, il portait une cape de pure laine d'agneau qui le protégeait du froid. À part une légère migraine, il se sentait parfaitement bien. Oui, c'était un plaisir d'être de retour dans l'East End, ne fut-ce que pour une courte période, et le temps convenait parfaitement à son besoin de discrétion.

Il héla un cab de passage. L'attelage à deux roues s'immobilisa en dérapant à cause de l'humidité. L'homme sauta lestement sur le siège passager et se pencha en avant, scrutant les bas-fonds de ses yeux foncés et luisants. Il ne prévoyait aucune difficulté, le quartier n'avait pas changé. Des relents de pétrole rance et de poissons morts montaient des docks. Un manteau de suif humide recouvrait tout, dissipant la lumière des becs de gaz les plus puissants.

Le gentleman se fit conduire à l'extrémité nord de Commercial Street, où commençait le défilé d'asiles de nuit et de bars à gin. Il régla sa course et disparut dans la nuit, marchant d'un pas vif, salivant à l'avance. En approchant de la lugubre intersection de Folgate et Commercial Street, il vit une putain blafarde émerger d'un pub minable pour venir à sa rencontre d'une démarche lasse, blottie dans un manteau crasseux et élimé. Il se dissimula dans un renforcement histoire de l'observer. Elle avait le teint

jaunâtre et les traits tirés, l'œil morne, les dents gâtées et le ventre gonflé par la malnutrition. Le gentleman sentit son pouls s'accélérer et hocha imperceptiblement la tête.

Il était sur le point de l'interpeller quand il la vit regarder en arrière, puis courber l'échiné et presser le pas. Quelque chose n'allait pas. Il sortit du renforcement. La raison de son émoi : un bobby traversait la rue pour lui emboîter le pas. Le gentleman sourit de nouveau. Il allait les suivre tous les deux.

Il la regarda courir devant les façades noircies par le charbon, traverser à la hâte Spitalfield's Market et tourner dans White's Row. Il la suivit, étonné qu'elle ait la force de se déplacer si rapidement. Quand il atteignit la rue étroite qui puait le vagabond étranger, il la vit s'engouffrer dans une ruelle. Le bobby poursuivit son chemin et le gentleman se laissa aller à un petit rire sec. Adieu bobby.

Le passage, sale et étroit, serpentait entre les usines comme une douve à sec, et le gentleman dut peiner pour ne pas se laisser distancer. C'était fort bien ainsi : cela ne faisait qu'accroître son désir pour la douceur fangeuse de cette traînée de bas-étage. Quand celle-ci parvint à la hauteur de Houndsditch Road, elle rebroussa chemin et s'engagea dans un dédale de ruelles qui ne semblaient mener nulle part. Mais le gentleman connaissait bien le quartier ; il lui suffisait d'apercevoir de temps à autre sa frêle silhouette pour ne pas perdre sa trace. Il se déplaçait dans l'humidité glaciale avec trop de rapidité et de discrétion pour être abordé par les mendiants ou les voleurs. Ses épaules et ses bras puissants auraient de toute façon intimidé les plus audacieux d'entre eux.

Elle finit par s'arrêter et s'adossa contre le mur humide et froid d'un bâtiment, hors d'haleine. Tandis qu'elle reprenait son souffle, il se glissa de l'autre côté de la rue pour faire mine d'arriver de la direction opposée. Levant les yeux, il constata qu'il était proche de l'intersection de Fairclough et de Berner Street ; il pouvait entendre le fracas métallique de la District Line qui emportait loin de là, loin du dépotoir de Londres, des citoyens plus chanceux que cette putain. Il s'approcha, claquant des talons avec autorité.

Elle regarda dans sa direction. Elle arrangea rapidement ses vêtements puis arbora un sourire forcé. Il s'immobilisa près d'elle et lui retourna la politesse. Il vit passer dans son regard une lueur d'espoir qui n'y était pas un instant auparavant. Puis elle s'humecta les lèvres et indiqua d'un petit signe de tête hésitant le haut portail de bois qui servait d'entrée aux ouvriers d'une usine de vêtements.

Le gentleman regarda rapidement autour de lui, se tourna à nouveau vers elle et acquiesça. Il la laissa le prendre par la main et l'entraîner par le portail dans une étroite cour cernée de murs de briques. Les échos d'un chant lui parvinrent. En traversant la courette, il leva les yeux et constata que les voix provenaient du premier étage du bâtiment jouxtant l'usine. Un club d'ouvriers socialistes tenait une réunion – pour ouvrir la séance, ses membres chantaient « L'Internationale ».

Ils arrivèrent derrière l'usine. Elle conduisit le gentleman jusqu'à un espace clos, au bas d'un escalier. Le long des murs s'alignaient de grandes poubelles industrielles, dont certaines débordaient de chutes d'étoffe bon marché. Hésitant, il examina les lieux. Une fois convaincu qu'il s'agissait de l'endroit idéal, il s'autorisa un sourire. Il était certain que nul ne viendrait les interrompre.

Il tira de son gilet une montre à gousset en or très travaillée qu'il ouvrit aussitôt. Faisant également office de boîte à musique, elle se mit à jouer une berceuse française. À l'intérieur du couvercle était peint le portrait d'une belle demoiselle aux cheveux foncés, que le gentleman contempla avant de déposer précautionneusement la montre sur un rebord de béton surmontant l'une des poubelles.

La putain lui fit face, ouvrit son manteau, puis troussa sa robe et ses trois jupons jusqu'à la taille. Elle ne portait rien en dessous. Il frissonna de plaisir à la vue de son pubis rasé sous un ventre vaguement distendu.

« Cinq shillings et vous faites c'que vous voulez, m'sieur », lui chuchota-t-elle sur le second refrain de « L'Internationale ».

Il lui tendit silencieusement une pièce d'or. Elle étouffa une exclamation de surprise et recula. Il gloussa. Il ne faisait aucun doute que la putain ne s'était jamais vue offrir une guinée pour ses faveurs. Nul doute qu'elle l'aurait satisfait pour quelques shillings, mais il préférait que cela se passe ainsi. À l'idée d'un gain supplémentaire et imprévu, les prostituées se faisaient soudain tendres et chaleureuses, comme une mère recevant des fleurs pour son anniversaire.

Cela ne manqua pas. Tandis qu'il baissait son pantalon, elle l'embrassa avec gratitude. Son haleine était corrompue, mais toutes les femmes ne l'étaient-elles pas ? Il accepta le baiser rance. Son souffle s'accéléra. Il sentit les mains de la fille sur ses cuisses. Il ne pouvait plus attendre.

Poussant un râle, il la retourna violemment, souleva jupe et jupons, la pencha vers l'avant et la pénétra brutalement par-derrière. Elle poussa un cri déchirant. Pour une guinée, elle devait trouver la douleur exquise, songea-t-il.

Posant ses mains sur les hanches de la fille, il la guida jusqu'à ce qu'elle s'accorde au rythme de ses propres poussées. Il remarqua alors qu'elle allait et venait avidement avec lui, la tête rejetée en arrière, la respiration haletante et pressée. Il sourit. Elle allait avoir un orgasme. C'était parfait, c'était ainsi que cela devait se passer, la première fois.

Il leva le menton vers le ciel, sifflant entre ses dents serrées, puis il ferma les yeux, détendit ses muscles et se laissa aller à ses sensations. Son esprit bouillonnait. Des ténèbres émergèrent des formes et des couleurs. La putain qui se tortillait contre lui devint sa sœur, au beau visage tordu par le désir malgré l'innocence de la berceuse. Dieu qu'il l'aimait. Il voulait passer auprès d'elle le reste de ses jours. Comment pouvait-on dire que c'était mal ? Comment pouvait-on le châtier ? Il s'enfuirait avec elle à l'étranger. Ils se marieraient et personne ne le saurait. Leur vie commune serait à jamais comme cet instant, délicieuse pour l'éternité. Il n'y aurait personne d'autre – ni pour elle ni pour lui. Ils n'en avaient pas besoin. Ils ne faisaient qu'un...

Que murmurait-elle, parvenue au faîte de la passion ? Qu'il y en avait bel et bien eu d'autres ? Qu'il n'était pas le premier ? Qu'elle lui avait menti depuis le début ? Qu'elle n'avait pas conservé sa précieuse virginité pour l'amour de sa vie ?

Les formes pastel dans son esprit se teintèrent de rouge et de noir, et il grogna à l'approche du plaisir, ses mains fouillant les poches de sa veste, sous sa cape.

« Touchez-moi, monsieur, touchez-moi ! »

La putain tendit les mains dans son dos pour se saisir de celles du gentleman, mais elle ne les trouva pas. Elle les chercha à tâtons, puis battit l'air de ses bras en vagissant frénétiquement, le corps déjà agité de spasmes.

Il était le premier et le seul. D'une main, il agrippa ses cheveux et lui renversa la tête en arrière. *Il était le premier et le seul.* De l'autre, il lui ouvrit la gorge d'une oreille à l'autre, à l'aide d'un scalpel à autopsie.

Les chanteurs se turent et le gentleman poussa un long soupir, profond et ininterrompu. Sa migraine avait disparu. Il entreprit alors de dépecer le cadavre de la putain, avec une extrême dextérité. Une fois sa tâche terminée, il déposa soigneusement les morceaux dans une poubelle vide, les disposant en une parodie de posture horrifiée. Il recula ensuite d'un pas pour examiner son œuvre, pataugeant dans la flaque de sang qui recouvrait le sol de l'espace confiné. Il modifia légèrement la position d'une main en la tournant vers la gauche, puis admira sa composition à la manière d'un artiste en train de sculpter un buste.

Satisfait, il remit sa montre dans sa poche et en attacha la chaîne à son gilet. Sur le point de partir, il s'immobilisa au pied des marches et écouta un instant. Les ouvriers socialistes applaudirent un orateur, puis le silence se fit, à l'exception des murmures qui s'échappaient de la salle de réunion.

Le gentleman traversa rapidement la cour, se hâtant de regagner la rue par le portail. Il entendit des sabots claquer sur le pavé et le grincement caractéristique des ressorts d'un cab. L'attelage s'immobilisa au coin de la rue, quelqu'un en descendit et entra à vive allure dans le bâtiment, peut-être en retard pour la réunion. Souriant de sa bonne fortune, le gentleman courut vers le cab, le héla et sauta à l'intérieur. Le cocher fit claquer les rênes et le cheval partit au petit trot.

Le gentleman se détendit enfin une fois le cab engagé dans Brick Lane, se sachant hors de danger. Son corps était parcouru d'un picotement intérieur tandis qu'il se remémorait la scène. La putain s'était montrée si enthousiaste et si excitée qu'il la jugeait digne du collage imaginaire qu'il avait réalisé à partir de ses restes ensanglantés. Oui, c'était l'une des expériences les plus satisfaisantes qu'il ait jamais connues. La plus satisfaisante, peut-être. Il la savourerait pendant des semaines, voire des mois. Et quand ce serait fini, il retournerait à Bethnal Green ou à Shoreditch.

Le seul problème restait la police. Quand la nouvelle de cette affaire serait connue, l'opinion publique se soulèverait de nouveau, dans une réaction probablement plus violente qu'elle ne l'avait encore jamais été. Les inspecteurs de Scotland Yard allaient grouiller dans l'East End pendant un bon moment. Il lui faudrait se montrer très prudent, très sélectif à l'avenir, une situation qui ne lui plaisait guère.

Il était peut-être temps de quitter l'Angleterre. Il en avait indiscutablement les moyens. Oui, c'était peut-être la solution. Encore que, dès qu'il tuerait à nouveau, l'on saurait où il se trouverait. Son style sortait trop de l'ordinaire. Il pouvait toujours se rendre dans le midi de la France, où les femmes sont coquettes et les policiers stupides. Il sourit en s'imaginant jouer du scalpel sur quelque courtisane brune, au clair de lune, sur la plage de St Tropez.

Au loin, le bruit d'un autre train le ramena à la réalité. Il se baissa, ouvrit sa sacoche, en sortit des chiffons blancs et un flacon de liquide nettoyant. Il frotta méticuleusement les taches de sang sur ses mains et ses

souliers, puis constata avec satisfaction qu'il n'y en avait pas sur ses vêtements. Un fait qu'il attribua à l'habileté de ses mains et à ses connaissances chirurgicales.

Le cab s'immobilisa devant la station de Whitechapel. Le gentleman descendit, en pleine possession de ses moyens, régla le cocher et pénétra dans la station. Il acheta un billet pour Mornington Crescent et écouta patiemment l'employé lui annoncer qu'il devrait changer à Charing Cross pour prendre la Northern Line. Il le savait déjà.

Ce qu'il ignorait, c'était que le bobby qui avait suivi la putain était arrivé à l'intersection de Fairclough et de Berner à l'instant où il la quittait. Soupçonneux, il avait fouillé les alentours et découvert les restes macabres de la prostituée au fond de la cour. Il avait alerté ses collègues, qui s'étaient empressés de le rejoindre en entendant son bref rapport. Sept minutes après que le gentleman fut monté dans son wagon, le cocher l'avait formellement identifié. Et cinq minutes plus tard, l'employé de la station, l'ayant reconnu à son tour, avait révélé sa destination. En moins d'une heure, la division « H » de Scotland Yard était mobilisée, à la recherche de sa proie.

1

AU NUMÉRO 7, MORNINGTON PLACE, se dressait une maison de brique, haute et étroite, dont la cour bien entretenue était bordée d'une haie et d'une grille de fer forgé. Avec le triple pignon de son toit et son huisserie brun foncé, elle ressemblait à toutes les autres demeures de l'est de Regency Park, entre Euston et Camden Town. Les rues paraissaient semblables elles aussi, bien tracées et bondées tous les soirs d'une foule active et énergique qui aimait se mêler dans la lumière diffuse de l'éclairage au gaz pour vaquer à ses affaires ou à ses visites, malgré le brouillard et le grand froid. Des désagréments qu'on pouvait d'ailleurs surmonter grâce à une bonne écharpe de laine, un épais manteau et la présence de voisins chaleureux. Et puis, l'on pouvait toujours se réchauffer autour d'un petit verre de brandy, dans l'un des pubs accueillants du voisinage.

Le locataire du 7, Mornington Place était tombé amoureux de son quartier. Peut-être parce que, pour la première fois en vingt-sept ans, il habitait un borough convenable et était libre d'agir à sa guise. Il avait récemment acheté une nouvelle bicyclette Raleigh, équipée d'un système de freinage dernier cri, et se promenait chaque soir dans Mornington Crescent, se gorgeant d'images, de bruits et d'odeurs. Des impressions qu'il transformait en articles polémiques – et donc populaires –, pour lesquels il recevait des honoraires décents.

Ce soir-là, il avait décidé de descendre jusqu'à Regent's Park, qui s'était toujours révélé une excellente source d'inspiration. Il avait roulé jusqu'à York Gate en suivant l'étroit Outer Circle, sans prêter attention à la beauté familière des pelouses bien entretenues, surplombées d'arbres et baignées par la brume, paraissant lui-même enveloppé dans une épaisse nappe de brouillard personnelle. Lorsqu'il parvint à la pointe du lac, toutefois, il se souvint soudain des délicieux après-midi d'été passés à canoter sur les eaux calmes, en compagnie de femmes sophistiquées, d'une bouteille de vin français bien fraîche, de pain et de fromage. Une pensée qui

lui rappela qu'il n'avait pas été capable d'oublier ses propres préoccupations pour devenir l'observateur détaché mais passionné dont les londoniens avaient l'habitude de lire les articles. A croire qu'il avait parcouru les cinq miles depuis Mornington Crescent avec des œillères. Il n'avait même pas senti les pavés qui étaient d'ordinaire source de cahots constants et de fréquentes crevaisons. Il maudit son manque de concentration, puis éclata de rire. La cause en était évidente. Plus tard dans la soirée, de vieux amis et d'anciens camarades de classe allaient se réunir chez lui et – grands dieux ! – il leur réservait une fameuse surprise.

Il ne serait d'ailleurs pas sorti pour cette promenade à bicyclette ce soir là si M. Hastings – l'intrépide rédacteur en chef de la *Pall Mail Gazette* – ne lui avait commandé trois articles supplémentaires, à livrer avant la fin de la semaine suivante. Oui, il avait décidément pris du retard dans son travail, consacrant plus de temps qu'à l'accoutumée au projet scientifique qui l'obsédait et le tenait enfermé dans son laboratoire personnel. Il avait aussi dépensé plus d'argent que ne lui en rapportaient ses articles, quel qu'en fut leur succès. Il devait donc impérativement trouver au plus vite matière à de nouveaux écrits.

La brume se transformait en pluie fine. Il essuya son plaisant visage aux traits anguleux à l'aide d'un grand mouchoir. Sous l'effet de l'humidité, son épaisse moustache brune à la gauloise retombait mollement sur sa bouche. Se figurant qu'elle devait lui donner l'allure de quelque exilé russe menant à Paris la vie de bohème, il lâcha le guidon des deux mains et entreprit d'entortiller la masse de poils pour la remettre en forme. Il se souvint qu'il venait de terminer son pot de cire à moustache et se promit d'en acheter la prochaine fois qu'il passerait chez le pharmacien.

Il prit un virage, passa devant le Hanover Gate et aperçut un homme très grand, très mince, qui promenait majestueusement un lévrier russe aussi grand et mince que lui. Un article sur les ressemblances physiques – et psychologiques – frappantes entre les animaux de compagnie et leurs maîtres, peut-être ? Il gloussa à l'idée de recevoir des lettres furibondes de la part de membres de l'aristocratie et de citoyens propriétaires de bouledogues ou de bassets. Le seul problème était qu'il n'aurait pas le

temps de se documenter sur l'infinie variété des races et des espèces animales dont les humains aimaient s'entourer. Tant pis. Il pourrait toujours traiter ce sujet quand il aurait plus de temps.

Il contourna la charrette d'un livreur de lait et remarqua au passage que le cheval, levant brusquement la queue, déposait un tas de crottin sur la chaussée. Rien d'extraordinaire, songea-t-il, mais qu'en était-il des malheureux qui nettoyaient les rues, jour après jour ? Que pensaient ces pauvres gens – certainement venus d'Europe de l'Est – des extravagances du duc de Clarence, par exemple ? Y avait-il matière à rire ? Non, le sujet, trop terre à terre, trop proche des réalités sociales, n'était pas de nature à satisfaire le tempérament romantique du cycliste. Et il n'avait aucune envie de faire concurrence au vénérable Charles Dickens. Il allait donc devoir trouver autre chose.

Mais après avoir laborieusement pédalé pendant un mile sans rien voir d'intéressant, il décida de faire une pause. Quittant l'Outer Circle, il s'engagea dans Prince Albert Road, en direction du nord, et descendit en roue libre le flanc d'une colline qui ondulait entre de grands bosquets d'ormes et d'érables. Il s'immobilisa devant Regent's Inn, où s'assemblaient les couples après une marche revigorante à travers le parc. Il entra pour prendre une pinte et s'attabla près de la grande cheminée de pierre. Des bûches de laurier flambaient dans l'âtre, dégageant une forte chaleur. Il ôta son écharpe et son blazer, puis desserra sa cravate.

Il sirota sa bière en observant la salle, toujours à la recherche d'une idée. Dans un coin, un couple se plaignait de l'affluence que connaissait Regent's Park malgré le froid de novembre.

« Ce que nous devrions faire, mon cher, c'est passer votre prochain congé au bord de la mer, suggéra l'épouse. Il n'y aura même pas de pêcheurs. »

L'époux approuva : « De plus, hors saison, les prix seront plus bas ».

Un large sourire fendit le visage du cycliste ; ses yeux bruns se mirent à pétiller. Il sortit un bloc-notes ainsi qu'un crayon de son pantalon de golf,

et se mit à griffonner. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Le bord de mer, à une demi-journée de train seulement de la capitale, était l'endroit qu'il préférait. Il se remémora – avec plus de soulagement que de chagrin – un weekend qu'il y avait passé en janvier, un an auparavant, en compagnie de son épouse et cousine, Isabel, pour se remettre d'un accès de fatigue et d'une légère attaque de tuberculose. Il enseignait la biologie à cette époque, et Isabel lui demandait avec insistance de renoncer à son rêve de devenir un grand inventeur et écrivain, pour se consacrer à son travail et à son ménage. Elle s'était spécialisée dans la défense de tout ce qu'il détestait et exigeait qu'il choisisse entre elle et ses idées radicales. Dans ces conditions, il avait choisi ses idées. Avec un petit rire ironique il nota un projet de titre : « Comment se rendre en bord de mer marié le vendredi et revenir à Londres célibataire le lundi. »

Il posa son crayon, vida sa pinte, se cala contre le dossier de sa chaise et poussa un soupir. Il pourrait peut-être tirer les trois articles de cette expérience. En y ajoutant la tante d'Isabel et sa collection de bibelots, ainsi que l'un de ses anciens étudiants dont sa femme s'était entichée, il aurait même la matière d'un roman.

Il allait commander une autre pinte quand il se ravisa et tira sa montre de la poche de son gilet.

« Seigneur ! » s'exclama-t-il. Il était huit heures et demie et ses hôtes devaient arriver à partir de neuf heures. Il saisit son veston et quitta le pub à la hâte.

Il bondit sur sa bicyclette et se mit à pédaler furieusement en direction de son domicile, se retrouvant presque aussitôt au pied de la colline qu'il avait dévalée avec indifférence une demi-heure auparavant. Forçant sur ses jambes, il tenta péniblement d'accélérer, mais la pente sinueuse lui paraissait exceptionnellement raide. Il respirait avec difficulté et, malgré le froid, commença à transpirer sous ses vêtements. Mal à l'aise, il espérait que ses efforts ne lui occasionneraient pas une pneumonie, une maladie qu'il redoutait depuis le jour où, au lycée, lors d'une partie de rugby, un adversaire lui avait décollé la plèvre d'un coup de pied dans la poitrine.

Finalement, il mit pied à terre et poussa le Raleigh sur les derniers mètres qui le séparaient du sommet. En marchant, il se demanda pourquoi l'on fabriquait des bicyclettes aussi rudimentaires. Rien n'empêchait de leur ajouter un système de changement de vitesses destiné à jouer sur la rotation des roues. D'autres machines en étaient dotées. Et mieux encore, on pouvait les équiper d'une version allégée du moteur à combustion interne Daimler-Benz mis au point par les Prussiens.

« Mmm », marmonna-t-il. Peut-être se pencherait-il sur le sujet. L'idée paraissait infiniment plus simple que son invention actuelle. Avec un large sourire, il enfourcha de nouveau sa bicyclette et repartit à grands coups de pédales. Au diable les articles sur le bord de mer ! Dès qu'il pensait à son projet du moment, l'enthousiasme le submergeait et il n'était plus en mesure de réfléchir à autre chose. Il avait mis la dernière main à son dispositif le matin même, et mourait d'impatience de connaître les réactions de ses amis. Certes, l'engin devait encore être testé, mais il ne s'en sentait pas moins extrêmement fier. Malgré une enfance qui avait confiné à l'indigence et sa mère bien-aimée qui n'avait cessé de brandir la Bible au-dessus de sa tête comme une matraque philosophique, malgré ses échecs d'apprenti, sa tuberculose chronique, son cursus universitaire peu reluisant et un premier mariage étouffant, malgré tout cela, il allait changer le cours de l'histoire. Ce soir, ses amis allaient être les premiers au courant mais, au bout du compte, ce serait sans doute l'école normale des sciences qui tiendrait à remettre un diplôme honoraire à l'ancien étudiant qu'elle avait renvoyé, sept ans auparavant.

H. G. Wells descendit de son Raleigh devant le 7, Mornington Place ; il franchit la grille en le poussant et le posa contre le mur, sous le porche de la maison.

« M. Wells ! s'exclama la méticuleuse Mme Nelson en le voyant pénétrer en hâte dans la cuisine. Où étiez-vous donc passé ? » Elle replia le *Daily Mail*, servit une tasse de thé, se leva et la lui tendit. « Vous ne

devriez pas partir en vadrouille sur cette satanée machine par un temps pareil.

— Le temps est toujours “pareil”, répliqua-t-il à sa gouvernante avant d’avaler une gorgée de thé.

— Mais un homme dans votre état...

— Je ne me suis jamais senti aussi bien de toute ma vie. »

Elle secoua la tête et soupira. « C’est ce que M. Nelson a dit, la veille de sa mort. Dieu le bénisse. »

H. G. ignora la remarque et vida sa tasse. « Les premiers invités sont-ils déjà arrivés ?

— Non, monsieur. » Elle leva les yeux au ciel d’un air malicieux et ajouta avec une pointe d’ironie : « Bien sûr, si vos amis vous ressemblent, nous pouvons nous attendre à ce qu’ils arrivent en retard, n’est-ce pas ?

— Si c’est à la mode », rétorqua-t-il avec un sourire.

Puis, il déposa sa tasse et sa soucoupe sur le comptoir et fit mine de quitter la pièce.

« Je vous ai sorti un chandail, dit-elle affectueusement. Il fait froid dans le salon.

— Ce n’est pas un *salon* Mme Nelson, mais une *bibliothèque*.

— Appelez-le comme il vous plaira, monsieur, mais le fait est que...

— Je vais mettre une autre bûche dans le feu. » Il quitta la cuisine.

Mme Nelson retourna à son *Daily Mail*, sans parvenir à se concentrer.

Elle était en complet désaccord avec chaque idée que M. Wells avait jamais exprimée devant elle, en particulier ses vues concernant la religion et

le mariage. Qu'avait-il dit, déjà ? Ah, oui. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des mariages finissent par la révolte ou la résignation. Et encore : si Dieu existe, comment peut-il tolérer une nature aussi aveuglément cruelle ? N'était-ce pas un argument en faveur de la torture ? Quand elle avait désapprouvé son divorce, il avait éclaté de rire et répondu que, s'il n'avait pas été célibataire, elle n'aurait pas eu d'emploi. Et pour mettre un comble à sa consternation, il avait ajouté qu'après tout, l'avenir de l'Angleterre n'était peut-être pas désespéré si un nombre croissant de conservateurs de la trempe de Mme Nelson se mettaient au service de radicaux comme lui-même. Pourtant, ce poste de gouvernante était bien la chose la plus stimulante et la plus excitante qui lui ait été donné de vivre.

Elle se versa une autre tasse de thé, en espérant que M. Wells trouverait les canapés à son goût. Elle avait passé tout l'après-midi à faire griller du pain et à le découper en petits triangles, qu'elle avait ensuite recouverts d'un mélange de fromage, de saucisses et de condiments dont elle avait le secret. Elle soupira. Étant donné l'heure et la liste de ses invités, il allait probablement s'intéresser davantage au vin.

Ce qui n'était pas complètement vrai. Car, après avoir ajouté trois bûches au petit feu qui brûlait dans l'âtre, H. G. goûta l'un des petits canapés artistiquement arrangés sur un grand plat d'étain et le trouva délicieux. Tout en mâchant, il s'aperçut qu'à côté des amuse-gueule, Mme Nelson avait disposé une superbe corbeille de fruits, des fromages, du pain, de l'argenterie, de beaux verres de cristal et plusieurs bouteilles d'un bordeaux de bon aloi. Des bougies se consumaient derrière le festin, sur le buffet. Il sourit, plein de fierté et d'admiration.

Il examina le reste de la pièce. Sa gouvernante s'était arrangée pour lui donner un aspect lumineux et confortable malgré l'absence de tapis, de rideaux décents et la rareté du mobilier. Elle avait placé une nouvelle couverture sur l'unique canapé, avait nettoyé les deux fauteuils de velours rouge et ciré le bureau d'imitation Chippendale.

H. G. était aux anges. Sa gouvernante avait su ordonner dignement la pièce, lui donner un air de confort et de convivialité, transformant l'endroit

qu'il utilisait uniquement pour lire en parfait repaire pour un scientifique romantique tel que lui. La pièce était devenue le cadre idéal de sa déclaration révolutionnaire.

Il savait que ses amis seraient agréablement surpris car certains d'entre eux ne l'avaient pas revu depuis l'époque de l'université, quand il vivait chichement dans un sous-sol crasseux du West End, sur sa maigre bourse d'une livre par semaine. *Ah, Mme Nelson !* songea-t-il. *Quelle femme merveilleuse.* Il espérait bien qu'elle demeurerait à jamais à son service. Et puis, que serait une maisonnée si tout le monde était toujours d'accord ?

Il se hâta de gagner l'étage supérieur pour passer un pantalon de tweed gris et sa confortable veste d'intérieur. Puis il brossa ses cheveux bruns et s'examina d'un œil critique dans le miroir. Il sourit, comme d'habitude, car son visage lui plaisait. Il avait le sentiment que ses traits aigus et pourtant subtils correspondaient au désir qui l'habitait de devenir à la fois un grand écrivain et un grand inventeur. Et il ne doutait pas qu'un jour sa mine affable attirerait une jeune femme charmante, intelligente et raffinée, une femme *émancipée*, tant en public qu'en privé.

D'un geste emprunté, il peigna sa moustache. Il était prêt.

Les invités commencèrent à arriver peu après dix heures, délaissant les uns après les autres les diverses activités auxquelles ils avaient consacré le début de soirée. Mme Nelson les débarrassa de leur manteau et de leur chapeau, qu'elle accrocha dans le placard de l'entrée en se demandant pourquoi M. Wells – ou quiconque d'autre, d'ailleurs – cherchait à faire bonne impression sur des gentlemen qu'elle soupçonnait d'être bohèmes, voire libertaires. Elle resta polie et courtoise, cependant, et les mena jusqu'au salon – pardon, la bibliothèque – où Wells les accueillait chaleureusement. Enfin, elle referma la porte et alla se coucher sans demander son reste : il était près de onze heures et elle était très fatiguée.

Dans la bibliothèque, il y eut d'abord quelques échanges assez guindés sur les années qui avaient suivi l'université, chacun des invités se rendant compte que, si sa carrière l'avait mené de succès en succès, Wells semblait pour sa part tout juste prendre pied sur le premier barreau de l'échelle sociale. Optimiste et néanmoins débordant d'enthousiasme, H. G. fit circuler les canapés, servit le vin et en tendit un verre à chacun, accompagné d'un compliment personnalisé. Puis, d'un geste ample, il les invita à se mettre à l'aise. Ils prirent d'assaut sofa et fauteuils et se mirent à siroter le bordeaux. Ne possédant pas assez de meubles pour faire asseoir plus de cinq personnes, H. G. resta debout. Mais il n'y voyait aucun inconvénient ; cela allait lui permettre de dominer la conversation.

Ainsi commença la soirée.

H. G. allait et venait près de la cheminée, buvant son vin à grands traits. H. Ronald Smythe, qui était devenu un économiste myope chargé de recherches pour la reine, s'était lancé dans une interminable tirade contre la frivolité de la fiction. H. G. l'écouta patiemment, attendant son heure. Sa silhouette mince et impétueuse se déplaçait avec grâce et détermination : son corps était toujours en accord avec ses pensées. Ses yeux foncés ne quittaient pas le visage de Smythe.

« La fiction n'a toujours été que mensonge et je dirais même qu'elle incite au crime », affirma Smythe. Un demi-verre de vin avait suffi à émousser un bon sens d'ordinaire tout relatif ; il ne se rendait même pas compte qu'il se répétait et parlait trop fort.

« Je n'avais encore jamais entendu parler de livres tueurs, ironisa James Preston, un avocat qui comptait se présenter aux élections parlementaires. Et moi qui pensais que les hommes étaient les coupables. »

Tout le monde gloussa.

« Eh bien, j'aimerais certainement avoir l'avis de notre hôte », insista Smythe qui avait pris la teinte lie-de-vin de son nœud papillon.

H. G. se tourna à moitié. Sa voix était frêle et nasillarde, mais assurée. « Pour commencer, j'aimerais complimenter Ronald pour l'admirable ténacité avec laquelle il parvient à s'accommoder des vues inégalitaires de la reine dans le domaine des finances. »

Les invités éclatèrent de rire, désormais complètement détendus.

« Nous parlions de fiction et de criminalité, fit sèchement remarquer le corpulent économiste.

— C'est vrai, répondit H. G., c'est vrai. Je ne suis pas certain d'avoir bien saisi tous les liens que vous avez établis, Ronald, mais je suis tout à fait prêt à admettre qu'il est criminel de laisser certaines œuvres être publiées. » Il marqua une pause pour jouir de ce nouvel effet comique. « Mais, reprit-il, c'est également un crime que d'autres ne le soient pas. » Ses yeux pétillaient. Il se lança alors progressivement dans son discours, comprenant qu'il devait mettre ses invités dans un état d'esprit propice à sa déclaration s'il voulait éviter les railleries.

« Nous désirons tous l'avènement d'un monde libéré de l'injustice sociale et de systèmes moraux qui font moins confiance à l'homme qu'au gorille dont il descend. »

Son intérêt n'ayant guère été éveillé jusqu'alors, Leslie John Stephenson, le chirurgien, assis sur son fauteuil, ne cessait de se pencher pour s'emparer de canapés et de morceaux de fromage sur le plateau de hors-d'œuvre. Affamé, il ne s'arrêta qu'après s'être rendu compte qu'il venait d'engloutir près de la moitié du buffet. Toujours très soucieux de son apparence et de sa garde-robe, il tamponna la commissure de ses lèvres boudeuses avec un mouchoir en tissu et entreprit de s'examiner. Il avait de nombreuses miettes de pain et de fromage sur les genoux. Il balaya soigneusement les déplaisants restes d'aliments dans le mouchoir, qu'il plia en un tricorné parfait, avant de le poser sur la table. Puis il but une petite gorgée de vin, soupira, se cala dans son fauteuil et se remit à écouter en caressant la fossette de son menton.

« Vous parlez de criminalité, mes chers amis, poursuivit H. G. Mais la criminalité n'existe que parce que la monarchie britannique et la hiérarchie de l'Église oppriment la majorité du peuple, et laissent quelques privilégiés agir comme bon leur semble.

— Suggérez-vous que la reine et l'évêque de Canterbury sont des criminels ? demanda Preston.

— Seulement qu'ils ne savent pas quoi faire d'autre, répliqua H. G. Encore qu'à mon avis, la reine Victoria pèse sur l'esprit des hommes comme un énorme presse-papier depuis près d'un demi-siècle. Pour un intellectuel et un esprit rationnel, cela pourrait constituer le plus grand crime contre la société de l'histoire récente. »

Quand les rires furent retombés, Stephenson s'éclaircit la gorge puis intervint d'une voix suave et musicale, savamment teintée d'une pointe de mélancolie : « La société dans laquelle nous vivons n'a pas la moindre importance. Le crime existera toujours.

— Sauf si tous les hommes sont bien nourris et suffisamment libres pour adhérer de leur plein gré à un système éthique moderne. »

Stephenson afficha un mince sourire. « La seule façon d'y parvenir serait de lobotomiser des populations entières. »

Les invités gloussèrent aux dépens de Wells, et H. G. se souvint que, lorsqu'il lançait pour l'équipe de cricket de l'université, Stephenson avait l'habitude de broser la balle de buis de façon à ce qu'elle rebondisse dans les jambes des batteurs adverses.

« Mon cher Stephenson, reprit H. G., n'attendez-vous pas avec impatience le jour où vous pourrez lire de *bonnes* nouvelles dans le *Times* ?

— Qu'est-ce que cela changerait ? Vous venez vous-même de mentionner le système judiciaire aberrant de la reine. Et l'absurdité d'une religion qui vous dicte votre régime alimentaire et les règles de bienséance ! Si la justice elle-même est amoral, à quoi sert-elle ? Et si certains criminels

échappent au châtement et qu'aucun dieu n'est susceptible de les juger, alors vive le crime ! Laissons les hommes agir à leur guise. Leur punition viendra le jour où ils tourneront le dos à la mauvaise personne. »

H. G. resta momentanément sans voix. Stephenson venait de marquer des points rhétoriques, comme il avait l'habitude de le faire du temps où Wells et lui s'opposaient au sein du club de discussion de l'université. A cette époque, Stephenson s'était montré un adversaire redoutable et, de toute évidence, il n'avait rien perdu de son talent et de son cynisme. Mais H. G. ne manquait pas de courage lorsqu'il s'agissait de débattre. Ses yeux s'étrécirent.

« N'avez-vous donc pas le sentiment que nous devrions instiller une moralité aux gens, John ?

— Pourquoi ?

— Pour maintenir l'ordre. »

Stephenson éclata de rire. « L'ordre n'existe pas, Wells !

— Et le caractère sacré de la vie humaine, qu'en faites-vous ? À moins que vous n'y croyiez pas non plus ?

— Je suis chirurgien, Wells. Les gens vont et viennent. Ils naissent, tombent malades et meurent. » Il se pencha en avant et baissa encore la voix pour la faire paraître plus mélodieuse. « La seule chose que je connaisse de mes patients, c'est l'état de leurs organes. Je suis comme un fichu mécanicien qui répare des attelages, à la différence près que je n'ai pas de graisse sur les mains, mais du sang ! En dernier ressort, Wells, la question est : peut-on réparer ou pas ? Combien de temps les roues continueront-elles de tourner et le cœur de battre ? » Il marqua une pause et se renfonça dans son siège. « Que diable voyez-vous de sacré là-dedans ? »

H. G. rougit. « Rien. Quand on le présente de cette façon. »

Les autres commencèrent à s'agiter.

« Je crains que le plus fin lettré d'entre nous ne vienne de perdre son premier débat », annonça gaiement Smythe.

Wells le foudroya du regard. « Pas tout à fait, Ronald. Je vous accorde volontiers que les systèmes moraux ou judiciaires actuels soient incohérents, mais nous disposons de la science et de la technologie, qui finiront par remplacer la foi religieuse et l'allégeance à la royauté. Elles représentent un espoir pour l'avenir de l'humanité. Elles aboutiront à l'éducation des masses. Et elles constitueront le jugement que tous, ce soir, nous pensons insaisissable. »

Stephenson plissa le front et vida son verre de vin, tandis que Wells poursuivait : « Dans moins de cent ans, il n'y aura plus ni guerres, ni fléaux sociaux, ni crimes. Notre monde sera devenu une utopie progressiste dans laquelle chacun sera libre de se livrer aux nobles jeux de l'esprit et aux délicieux plaisirs de la chair. » Il s'interrompit pour regarder ses invités et constata qu'ils l'écoutaient tous avec attention, même Stephenson et Smythe. Il s'imagina en train de prononcer une allocution devant Oxford, Cambridge et l'Université de Londres réunis, avec une assistance suspendue à ses lèvres.

Son discours allait déboucher sur quelque chose de très important et, dans les yeux de ses interlocuteurs, il vit que même ceux qui s'étaient tenus jusqu'alors à l'écart du débat le pressentaient. Harper, le psychologue, avait fermé les yeux et appuyé ses doigts de part et d'autre de son nez pour mieux se concentrer. Quant à Grinnell, le visionnaire professeur de sciences, il ne cessait de hocher la tête en caressant sa barbe soigneusement taillée.

Mais Stephenson l'interrompit de nouveau : « Je ne vois rien de noble dans la condition humaine, H. G. Et je ne vois pas ce qu'une âme enfermée dans une enveloppe charnelle a de ravissant. De plus, du point de vue de la science médicale, rien n'indique que l'avenir sera différent. »

Smythe approuva vigoureusement de la tête.

Wells sourit à son adversaire. « Je compatis avec vous, John. Vous passez vos journées entouré de malades et de mourants. Des êtres humains

dont vous souhaiteriez être en mesure d'alléger les souffrances, mais sans y parvenir parce que la médecine en est encore à ses balbutiements. Vous êtes né trop tôt. Comme nous tous.

— Où diable voulez-vous en venir, Wells ? demanda Stephenson tout en engloutissant machinalement trois nouveaux canapés. Encore des prophéties ? Je ne crois pas qu'elles vous aideront à avoir le dessus dans cette discussion.

— Je ne cherche pas à l'emporter John, mentit Wells. Je me contente d'affirmer qu'à la fin du XXe siècle, l'humanité toute entière sera heureuse et épanouie.

— Pourriez-vous vous montrer un peu plus précis ? demanda ironiquement Stephenson.

— Choisissez l'année que vous voudrez à partir de 1950 », proposa Wells, masquant sa rancœur d'un geste magnanime.

Smythe n'y tint plus et se leva lourdement. « Excusez-moi de paraître pragmatique, Wells, mais vous pourriez nous décrire l'apocalypse en... disons en 1984, sans que cela ait davantage de sens pour nous.

— Que vous vous contentiez des tristes limites du Londres contemporain ne tient qu'à vous, Ronald.

— Et qu'avez-vous à proposer dans ce cas ? demanda Smythe. D'envoyer une pétition au pape pour le convaincre de publier une encyclique sur la réincarnation ? »

Smythe avait mis les rieurs de son côté, fait qu'il accueillit avec force hochements de tête.

« Voyons, H. G., intervint Preston, que trois verres de vin avaient suffi à rendre rubicond, pour quelle raison précise nous avez-vous demandé de venir ce soir ? Je suis persuadé que vous ne désiriez pas seulement nous faire assister, comme au bon vieux temps, à une joute oratoire entre Smythe,

Stephenson et vous. » Il s'interrompit pour allumer une cigarette. « Si c'est le cas, mes études étant terminées depuis longtemps – comme les vôtres –, je crains de devoir vous laisser. J'ai une journée chargée, demain. » Il fit mine de se lever.

« Asseyez-vous », lança Wells, s'efforçant de paraître plus calme qu'il ne l'était.

« Mes chers amis, chacun de nous a appris que tout objet possède une longueur, une largeur, une épaisseur et une durée. La durée – le temps – constitue la quatrième dimension. Nous sommes bien d'accord ? »

L'assentiment fut général, encore qu'assez réservé de la part de Stephenson et de Smythe.

« Nos vies conscientes correspondent à une espèce de chute, ou de vol, à travers cette dimension, le temps, mais à chaque instant donné, nous ne percevons que trois dimensions. Nous savons bien, pourtant, que la totalité de notre être va de la naissance à la mort. Nous sommes donc des créatures à quatre dimensions. Ce que nous voyons à un moment ou à un autre n'est qu'une partie de notre réalité.

— Vous n'avez toujours offert à personne un billet pour votre prétendue utopie », remarqua Stephenson.

Wells se contenta de sourire, ignorant l'interruption. « Si le temps est une sorte d'espace, pourquoi ne pourrions-nous pas nous déplacer dans cette quatrième dimension comme dans les autres ?

— Mais c'est ce que nous faisons, protesta Smythe, et notre déplacement se mesure en minutes, en heures, en semaines...

— Et si nous étions en mesure d'accélérer ou de ralentir le mouvement ?

— Impossible, trancha Stephenson, le temps nous dicte le rythme de notre vie et voilà tout.

— Avons-nous étudié les sciences pour nous satisfaire de constats ou bien pour explorer l'inconnu ? »

Harper et Grinnel étaient de l'avis de H. G. Stephenson, Smythe et Preston lancèrent quelques piques concernant l'état des finances de Wells et celui de sa santé mentale. Mais personne ne semblait plus vouloir partir.

La discussion se poursuivit pendant des heures, avec de courtes pauses pour boire et manger davantage. Wells savoura chaque minute. Il était dans son élément : utiliser la logique pour convaincre les sceptiques. A ceux qui criaient « Impossible ! », il énuméra les derniers travaux scientifiques : la machine parlante d'Edison, l'ampoule électrique (il en avait déjà installé plusieurs dans son laboratoire), le moteur Daimler-Benz à combustion interne, la télégraphie sans fil de Marconi et – grâce en soit rendue à la reine – le nouveau train électrique souterrain installé à Londres.

« Qu'est-ce qui est impossible, messieurs ? » demanda-t-il en écartant les mains. Il remarqua alors la pendule, sur son bureau. Dans moins d'une demi-heure, le soleil allait se lever. Ils avaient parlé toute la nuit.

« Ce qui est impossible ? répéta Stephenson d'un ton las. Voyager dans l'avenir ou dans le passé ! »

H. G. pivota sur lui-même pour lui faire face, le regard brillant et aiguisé malgré l'heure tardive. « Que faisiez-vous il y a huit ans, John ?

— J'étudiais la médecine. Qu'est-ce que cela prouve ?

— Quelle fut la première matière que vous avez étudiée ?

— L'anatomie.

— Pourriez-vous décrire le visage, la stature, les tics de votre professeur ?

— Certainement.

— En fermant les yeux, revoyez-vous les planches et les dessins anatomiques ?

— Sans aucun doute.

— Vous souvenez-vous du premier cadavre que vous avez disséqué ?

— Où donc voulez-vous en venir, Wells ? Bien sûr que je m'en souviens, j'ai autant de mémoire que quiconque !

— Alors votre esprit vient de voyager dans le temps. C.Q.F.D. » Wells sourit avant de donner l'estocade finale : « Et si votre esprit peut le faire, pourquoi pas le reste de votre personne ? »

Les invités échangèrent des murmures

Stephenson se leva d'un bond en vociférant : « Mais vous allez contre la raison, Wells !

— Peut-être. Mais ce n'est pas plus déraisonnable que de défier la gravité. Or, vous savez bien que l'homme s'est élevé à plus de mille cinq-cents mètres d'altitude en ballon. »

Stephenson fut sur le point de répliquer, mais il se laissa retomber sur son siège et se plongea dans de fiévreuses réflexions. Dix ans auparavant, qui aurait défendu l'idée d'une ampoule électrique ou d'une machine parlante ? Cent ans plus tôt, qui aurait rêvé d'un appareil photographique ou d'un gramophone ? La technologie semblait effectivement progresser à pas de géant. Wells avait peut-être raison d'envisager un avenir utopique, une humanité satisfaite. Ses théories *semblaient* solides.

Smythe prit la parole en gesticulant triomphalement. « Mais tout cela ne vous rappelle donc rien ? Avez-vous oublié la collection d'absurdités que Wells a publiée, voilà cinq ans, dans le *Journal* ? »

Il se tourna vers Wells pour s'adresser directement à lui : « Comment s'appelait cet exposé ?

— “Les Argonautes du temps”.

— Ah oui, reprit Smythe. C’était bien l’histoire d’un jeune homme qui voyageait à travers les siècles et découvrait les merveilleuses civilisations de l’avenir ? Quel tas de sornettes simplistes ! Renoncez donc à vos rêves de machine à explorer le temps, Wells. C’est une perte de... temps, et cela ne vous ressemble pas. »

H. G. s’éclaircit la gorge et sourit d’un petit air satisfait. « Je ne me suis pas contenté de rêver d’une machine à voyager dans le temps, messieurs, j’en ai construit une. »

OceanofPDF.com

2

Les éclats de voix qui montaient de l'étage inférieur éveillèrent Mme Nelson. Tendant l'oreille quelques instants, elle reconnut la voix étouffée de Wells, suivie d'une nouvelle explosion. Elle consulta le réveil sur sa table de chevet : 5 h 15. Elle fronça les sourcils. Décidément, cet homme n'était pas sérieux, songea-t-elle. Pas sérieux et mal élevé, malgré ses manières cultivées. Lui et ses amis n'allaient pas tarder à réveiller la moitié du voisinage. Si M. Wells n'était pas capable de savoir quand ses invités devaient prendre congé, elle allait s'en charger. Elle se leva et enfila une robe de chambre par-dessus sa chemise de nuit bleue.

Elle se dirigea vers l'escalier en secouant la tête. Décidément, elle ne comprendrait jamais cet homme. Il pouvait se montrer si gentil et attentionné, si bon et généreux et, sans crier gare, se mettre à débiter ses idées radicales et blasphématoires jusqu'au petit matin. À n'en pas douter, il devait ses qualités à sa mère, qui avait su veiller sur la famille ; en revanche, il avait certainement hérité des défauts de son irresponsable de père, qui délaissait le domicile conjugal pour aller disputer des matches de cricket semi-professionnels. Sans parler de son cursus, qui avait semé dans la cervelle trop impressionnable du pauvre M. Wells les germes nocifs du darwinisme, du socialisme et d'autres concepts impies. Elle soupira. Un de ces jours, elle pourrait peut-être inciter le pasteur à venir prendre le thé ; avec un peu de chance, il parviendrait à mettre un peu de plomb dans la cervelle du jeune homme.

Elle arrivait au pied de l'escalier, lorsqu'on frappa vigoureusement à la porte. Qui cela pouvait-il être à une heure pareille ? S'il s'agissait encore d'amis peu recommandables de Wells, elle allait les envoyer vertement promener. Elle ouvrit sèchement la porte. Le brouillard s'était levé et elle dut se protéger les yeux du soleil qui montait à l'horizon.

« M. Wells ne reçoit plus personne ce soir, messieurs », lâcha-t-elle, hautaine, à l'adresse des deux gaillards qui se tenaient sur le seuil, l'air

penaud. Ils ôtèrent leur chapeau et rajustèrent leur costume mal coupés. Elle allait leur claquer la porte au nez quand l'un d'eux lui agita une plaque sous les nez.

« Bonjour m'dame. Inspecteur Adams, Scotland Yard. Désolé pour le dérangement, mais on aimerait causer à l'homme de la maison. »

Après la déclaration de Wells, ses hôtes avaient bondi de leur siège et commencé à le bombarder de questions, Stephenson étant le plus véhément d'entre eux. H. G. ne l'avait jamais vu aussi surexcité. Ses vociférations dépassaient largement les bornes de la bienséance. Wells pensa que l'attitude du chirurgien était assez semblable à celle d'un converti de fraîche date au catholicisme. Et pourquoi pas ? La machine à explorer le temps abolirait la mort et également, du moins l'espérait-il, l'existence de Dieu.

Quand ses hôtes se furent calmés, H. G. se lança dans une tentative d'explication. Il s'efforça de rester aussi simple que possible, se rendant bien compte que, si lui-même étudiait le temps et la géométrie à quatre dimensions depuis des années, ce n'était pas le cas de ses amis. Or, il voulait les convaincre définitivement.

« Messieurs. Les atomes tournent à travers le système solaire tout comme le système solaire tourne à travers l'univers. Lequel tourne sur lui-même tout en voyageant à travers l'espace à la vitesse de la lumière.

« Ce que j'ai découvert, c'est que passé et avenir existent tous deux *en permanence* dans notre univers, mais que notre conscience ne perçoit que le "présent" – peut-être parce qu'elle est conditionnée par l'incontournable ordre naturel.

« Les sphères, ou plans temporels, sont adjacents à celui dans lequel nous nous trouvons et fonctionnent selon les lois de Gauss. Autrement dit, notre dimension temporelle est tout simplement un champ magnétique. Un tourbillon, si vous préférez.

« Mon idée a été de construire une machine capable de juxtaposer les champs d'énergie et de créer une friction. Il en résulte un crescendo de réactions en chaîne qui hissent la machine, ou, littéralement, la font tourner sur elle-même de plus en plus vite, l'arrachant à une sphère temporelle pour la faire passer dans une autre. L'accélération maintient la machine et son occupant au-dessus de toutes les sphères temporelles, conscient mais à l'état de *vapeur*. On peut ainsi se rendre à volonté dans le passé ou dans le futur.

— Et comment les reconnaît-on l'un de l'autre ? demanda Grinnell.

— Quand la rotation se fait vers l'ouest, on accumule les jours passés ; quand elle se fait vers l'est, les lendemains. » H. G. vida son verre de vin et s'en servit aussitôt un autre.

« C'est ça, et en allant au nord on tombe sur l'Ecosse et, au sud, dans la Tamise, ironisa Smythe. Balivernes que tout cela !

— Assez ! » coupa Stephenson qui, se tournant vers H. G., les yeux brillants, demanda : « L'appareil fonctionne-t-il réellement, Wells ?

— En théorie. Je n'ai encore procédé à aucun test car la question du retour me tracassait. Mais, ce matin, j'ai mis en place ce que j'appelle le Régulateur de Vaporisation Interstitiel. J'espère qu'en cas de danger, il maintiendra automatiquement le voyageur en suspension au-dessus des sphères temporelles.

— Quel danger ?

— Eh bien, vous ne voudriez pas débarquer au beau milieu d'une épidémie ou d'une guerre !

— Mais la machine à explorer le temps ne demeure-t-elle pas sur place ? demanda Grinnell avec perspicacité.

— Bien sûr. Mais d'ici mille ans l'Angleterre aura peut-être été engloutie dans les eaux de l'Atlantique. Si tel était le cas, mon R.V.I., après avoir averti le voyageur par un signal sonore, prendrait le contrôle de la

machine et le guiderait, sain et sauf, jusqu'à l'insertion temporelle la plus proche. » Il marqua une pause. « Outre le R.V.I., la machine est équipée d'un autre mécanisme de sécurité, l'Inverseur Automatique de Rotation. Il a pour fonction de faire automatiquement revenir la machine à sa date de départ, à moins d'être mis hors circuit. » Il ne montra pas à ses hôtes la clef spéciale qui permettait cette mise hors circuit de l'I.A.R.

« Mais pourquoi diable voudriez-vous que votre fichue machine revienne ? demanda Stephenson.

— Supposons que vous soyez blessé pendant le voyage et incapable de vous débrouiller seul. Ne désireriez-vous pas que la machine vous ramène à la maison ?

— Vous avez dit que la machine ne changeait pas de lieu pendant le voyage, intervint Grinnell. Je ne suis pas sûr de comprendre. Pourriez-vous m'expliquer comment cela est possible ? »

H. G. sourit. « La machine ne se déplace *que* dans la quatrième dimension. Elle occupe toujours le même espace. Si elle n'est pas dans l'espace d'aujourd'hui, elle sera dans l'espace d'hier ou de demain, voilà tout.

— Donc, elle disparaît bel et bien.

— Évidemment. Pendant toute la durée de son saut à travers le temps.
»

Les invités échangèrent des murmures.

« D'ici une quinzaine de jours, je vous demanderai à tous de bien vouloir revenir ici pour assister au voyage inaugural. »

Smythe se leva brusquement. « Le voyage inaugural ? Arrêtez, Wells ! » lança-t-il avec un rire moqueur. Si vous continuez à tenir de tels discours, le seul voyage que vous effectuerez vous mènera tout droit à Bedlam !

— Bien dit ! » approuva Preston, qui hocha la tête et applaudit.

Mais avant que H. G. n'ait le temps de répondre, la porte s'ouvrit et Mme Nelson glissa la tête par l'entrebâillement.

« Oui, que se passe-t-il, Mme Nelson ?

— Scotland Yard est à la porte, monsieur.

— Que diable ? s'exclama Wells, surpris, avant de se tourner vers ses hôtes. Messieurs, si vous voulez bien m'excuser. »

Dès qu'il fut sorti, tous se levèrent et se lancèrent dans une discussion animée en arpentant frénétiquement la pièce.

Stephenson se dirigea rapidement vers la porte de la cuisine, mais Smythe l'intercepta avec la mine d'un ministre des affaires étrangères stupéfait par la défection soudaine d'un allié de toujours.

« John ! »

Stephenson se retourna.

« Vous n'allez pas me dire que vous, vous avez pris Wells au sérieux !
»

Le chirurgien fit face à l'économiste affolé en fronçant impatiemment les sourcils.

« Et si c'était le cas ?

— Eh bien, pour ma part, je commence à penser qu'il est devenu fou, fou à lier.

— Wells n'est pas plus fou que vous et moi.

— Mais ne me dites pas que vous croyez à la possibilité d'une machine à explorer le temps !

— Bien sûr que si, j’y crois, répliqua Stephenson avec un mince sourire. Ne dit-on pas que nécessité fait loi ? »

Smythe retira ses lunettes pour frotter ses yeux fatigués. Puis, les ayant de nouveau chaussées, il leva un doigt doctoral, s’apprêtant à poser une question. Qu’il ne put articuler.

Stephenson avait disparu.

A la porte d’entrée, à côté de Mme Nelson, H. G. prêta une oreille impatiente aux inspecteurs qui lui exposaient avec méthode l’objet de leur visite. Cela lui rappelait son bref calvaire d’apprenti drapier, quand le contremaître lui expliquait doctement pourquoi il devait rendre compte de chaque minute de son emploi du temps.

Quand Adams eut terminé, H. G. répliqua d’un ton venimeux dont il n’était pas coutumier : il détestait se trouver en présence d’une autorité arbitraire. « Tout cela est parfaitement ridicule, inspecteur ! Mes activités n’ont rien de criminel et les gens que je reçois ne sont pas des meurtriers !

— Un suspect a été aperçu dans le voisinage, monsieur.

— Eh bien, allez donc le chercher dans le voisinage !

— Nous avons ordre de visiter toutes les maisons de Mornington Crescent, y compris la vôtre, M. Wells.

— Mon brave, j’ai des invités !

— Et moi j’ai un mandat », répliqua sévèrement Adams, brandissant un ordre de justice, signé à peine quelques heures auparavant par le greffier ensommeillé de Regent’s Court. Il adressa un signe à son compagnon accompagné d’un : « Allez, Duggan, au boulot ! », entra dans la maison et monta à l’étage, prêt à toute éventualité.

Duggan était si grand qu'il dut courber la tête pour entrer. Et quand Wells voulut reprendre le chemin de la bibliothèque, il s'en trouva empêché par sa gigantesque main. Puis le policier le fit doucement pivoter sur lui-même, le fouilla d'une main experte, se redressa et sourit.

« Voulez-vous que je m'occupe des autres ici, monsieur ? »

H. G. tourna les talons et alla rejoindre ses amis qui l'attendaient dans la bibliothèque. Ils s'étaient tus en entendant les policiers, et tous le regardaient fixement. Wells cherchait les mots qui lui permettraient de paraître offensé, plutôt qu'humilié. Il ne trouva qu'une chose à faire : rester calme.

Répétant ce que l'inspecteur Adams lui avait dit, il pria poliment ses amis de prendre congé.

« Je pense que vous comprenez tous l'extrême embarras dans lequel cette situation me plonge personnellement, dit-il, les mains bizarrement crispées derrière le dos. En outre, murmura-t-il, je vous implore de garder pour vous les révélations sensationnelles que j'ai été amené à vous faire ce soir. Je dois tester mon appareil avant d'en révéler l'existence au reste du monde. »

Les invités échangèrent quelques murmures, dubitatifs ou solennels. Mais ils quittèrent la bibliothèque en acceptant de garder le secret d'une prétendue machine à explorer le temps.

Ils firent alors la queue dans le vestibule, où Mme Nelson – que l'arrivée de la police avait considérablement adoucie – leur tendit courtoisement leur chapeau et leur manteau. Puis Duggan les pria d'écarter les jambes et les fouilla un par un. Comme seuls de vrais gentlemen britanniques pouvaient le faire, ils ignorèrent totalement le policier et se prêtèrent à la fouille comme s'il s'agissait d'un moment tout à fait ordinaire de la soirée. Après tout, que représentaient un simple meurtre et une infime vexation personnelle, comparés à une machine à explorer le temps ?

Quand tous furent partis, Wells se sentit plus triste qu'irrité. Depuis des mois, il avait rêvé d'annoncer son invention à un petit cercle d'amis choisis, sinon critiques et influents. Qui aurait cru que la police viendrait interrompre cette réunion ? Il haussa les épaules avec une résignation qui ne lui ressemblait guère. Dieu merci, ils n'avaient pas fait intrusion au début ou au milieu de la soirée.

Dans la bibliothèque, il versa dans son verre les dernières gouttes de bordeaux et s'assit dans son fauteuil favori, près de l'âtre. Il étira les jambes et réprima un bâillement, appréciant de se détendre après une nuit entière passée à faire les cent pas et à parler. Il laissa ses pensées vagabonder mais n'avait pas encore réussi à les fixer sur un sujet plaisant quand Mme Nelson entra dans la pièce. Elle portait un plateau sur lequel étaient disposés une théière, du lait, du sucre et une tasse. En voyant qu'il était encore en train de boire du vin, elle fronça les sourcils.

« J'ai pensé qu'un peu de *thé* vous ferait du bien, en attendant que la police ait fini son travail. »

Il allait répondre quand il entendit des bruits à l'étage supérieur. Adams et Duggan étaient en train de fouiller sa chambre. Il grimaça.

« Qu'ils aillent au diable ! Vous croyez qu'ils seraient là si je n'avais pas signé ces articles sur l'amour libre ? »

— Notre maison n'est pas la seule à être perquisitionnée, monsieur. » Elle fit claquer le plateau sur la table. *L'amour libre, voyez-vous ça !*

« Je me pose la question. » Il but une gorgée de vin, puis sourit à sa gouvernante. Il jouait avec l'extrémité de ses moustaches – signe qu'il s'apprêtait à dire quelque chose qui choquerait Mme Nelson. « La prochaine fois que vous irez à l'église, priez donc pour l'instauration d'un régime socialiste, voulez-vous ? »

Avant que ladite Mme Nelson ne puisse dire à Wells en des termes sans équivoque que son salut était sérieusement compromis, l'inspecteur

Adams apparut sur le seuil, tenant ironiquement son chapeau à la main. Wells leva un sourcil interrogateur.

« Nous sommes désolés de vous avoir dérangé, monsieur. »

H. G. se leva lentement, inspira profondément et se redressa de toute la hauteur de son mètre soixante-cinq. « Vous avez fait bien plus que me déranger, inspecteur, vous avez foulé au pied mes droits les plus élémentaires !

— On va vous laisser alors. » Adams s'inclina légèrement et tourna les talons.

« Que diable espériez-vous donc trouver chez moi, inspecteur ? »

Adams fit volte-face et répondit : « Jack l'Éventreur. »

Ébahi, Wells se laissa retomber dans son fauteuil. Jack l'Éventreur ? Ce maniaque n'avait plus fait parler de lui depuis plusieurs années, et nombre d'experts en avaient conclu qu'il avait quitté le pays ou s'était suicidé. Quelle idée avait donc Scotland Yard de venir subitement le chercher à Mornington Crescent ? C'était les rues déshéritées de Whitechapel qui constituaient son terrain de chasse.

A n'en point douter, un meurtre avait été commis, mais pourquoi soupçonner Jack l'Éventreur ? Seigneur, si l'on en croyait le *Times*, il y avait eu plusieurs centaines d'imitations minables de ses méthodes rien que durant les deux dernières années. Mais comment la police pouvait-elle être certaine que le plus épouvantable des assassins sévissait à nouveau ? Wells frissonna. Il savait que la police savait. Il ne connaissait absolument rien à la criminologie, mais respectait la compétence de Scotland Yard. Si les inspecteurs affirmaient que Jack l'Éventreur était dans les parages, il y avait des chances que ce soit le cas. Wells le comprenait et regrettait la manière dont il avait traité Adams et Duggan. Il soupira à nouveau, songeant que la visite des policiers était en fait une bonne chose : il avait maintenant

l'assurance d'être en sécurité chez lui. Il se tourna pour consulter la pendule sur son bureau. Sept heures moins dix. Le feu s'était éteint et il ne restait plus de vin. Il était temps d'aller se coucher.

Ce fut à ce moment précis que Mme Nelson l'appela depuis le vestibule. « M. Wells ? Le docteur Stephenson a-t-il quitté la maison en même temps que les autres ?

— Bien sûr.

— Vous l'avez vu partir ?

— Mme Nelson...

— Pourquoi aurait-il laissé sa cape et sa sacoche ? Il n'a pas pu partir.

— La police vient de fouiller la maison, Mme Nelson ! Il n'y a personne d'autre que vous et moi. » A ces mots, il comprit qu'il se trompait certainement. Il bondit de son fauteuil et se précipita dans le vestibule.

Mme Nelson était blanche de peur. Elle brandissait la cape de Stephenson et la regardait, les yeux hagards. Elle jeta un œil en direction de Wells et lui indiqua l'ourlet du vêtement. Il fronça les sourcils, ne distinguant pas d'emblée la raison de son trouble.

« Quoi donc, Mme Nelson ?

— Des taches de sang, M. Wells. »

Il se saisit de la cape, l'examina de plus près et aperçut effectivement plusieurs petites taches brunes sur la laine. Seule une personne aussi méticuleuse que Mme Nelson aurait pu les remarquer.

Il raccrocha le vêtement dans le placard, prit la sacoche de médecin en cuir sur l'étagère, la posa par terre et l'observa longuement. Quand il se pencha finalement pour l'ouvrir, la gouvernante recula contre le mur. Il leva

les yeux vers elle. « Ne devriez-vous pas être en train de préparer le petit déjeuner, Mme Nelson ? »

Elle acquiesça, puis quitta le vestibule à la hâte. Wells la regarda partir. Quand il entendit la porte de la cuisine se refermer, il reporta son attention sur la sacoche dont il fit jouer le fermoir, avant de l'ouvrir lentement. Son cœur s'emballa. Il poussa un long soupir en tirant du sac des chiffons sanglants, qu'il laissa tomber sur le sol avant de reprendre son inspection. Sous les chiffons, se trouvait toute une série d'instruments chirurgicaux en acier inoxydable qui luisaient avec éclat, même dans la pénombre. Une odeur envahit ses narines, lui rappelant un dimanche matin de son enfance où il avait vu son père dépecer des poulets derrière le magasin, pour le repas du soir. Il se pinça le nez et respira par la bouche pour lutter contre les haut-le-cœur.

Il y avait une boîte de fer-blanc dans un coin de la sacoche. Wells tendit l'autre main pour en soulever le couvercle. Dans un hoquet, il recula en vacillant.

La police avait raison au sujet de Jack l'Éventreur : la boîte contenait un index, un rein et deux yeux.

Wells remit rapidement les chiffons dans la sacoche, la referma avec un claquement sec, puis se releva et la poussa du pied dans le placard. Il referma la porte et s'y adossa. Les muscles de sa mâchoire se serraient spasmodiquement. Ainsi, depuis tout ce temps, le docteur John Leslie Stephenson, ancien condisciple devenu chirurgien, était aussi Jack l'Éventreur. H. G. fut parcouru d'un frisson glacé. Qui s'en serait douté ? L'homme lui avait toujours semblé brillant, équilibré et de bonne compagnie. Cependant, Wells avait effectivement remarqué quelque chose de sombre, d'inquiétant, voire de sinistre chez Stephenson, quelque chose qui se manifestait sous la forme d'accès de violence, aussi brefs que soudains. Il se souvint d'avoir assisté à un match de jeu de paume pour le titre de champion universitaire, que Stephenson avait déjà remporté deux fois, un fait sans précédent. Décidé à gagner à tout prix, Stephenson avait manœuvré pour amener son adversaire dans un coin du terrain, avant de

frapper la balle de telle manière et avec une telle force qu'elle avait ricoché sur le mur et atteint le jeune homme en plein visage. Vainqueur, Stephenson avait quitté le terrain en trombe, sans un mot d'excuse, sans même échanger la traditionnelle poignée de mains. A l'époque, H. G. avait attribué cette attitude aux pressions et frustrations subies par un étudiant qui se préparait à une carrière de chirurgien. Il comprenait enfin aujourd'hui le sens réel de tout cela.

Brusquement, Wells se rendit compte que cet incident s'était produit au printemps 1884, alors qu'il était en première année et que Stephenson terminait son cursus. Les premiers meurtres, ceux de 1888, avaient donc eu lieu au moment où Stephenson étudiait à la faculté de médecine de Cambridge. Si seulement H. G. avait pu savoir alors ce qu'il savait à présent ! Mais pourquoi ? Quel démon possédait Stephenson ? Quelle horreur habitait les replis les plus secrets de son être ? H. G. n'en avait pas la moindre idée.

Des pensées plus pressantes lui venaient à l'esprit. Stephenson se trouvait-il encore dans la maison ? Et si oui, où ? Comment avait-il pu échapper à la fouille des policiers ? Leur perquisition, ayant duré plus d'une heure, avait certainement été minutieuse. Certes, il avait pu partir avec les autres, mais n'aurait jamais dépassé Duggan sans sa cape et sa sacoche. A moins que... Peut-être les avait-il abandonnées justement parce qu'il ne désirait pas qu'on les fouille. Non, logiquement, c'était impossible. H. G. était resté tout le temps près de la porte, avec le policier. Il n'avait pas vu Stephenson, qui n'avait pas été fouillé et n'avait salué personne. Dans la confusion et l'excitation du moment, on ne s'était apparemment pas aperçu de son absence. S'il avait effectivement quitté la maison, c'était par un autre moyen.

H. G. se frappa le front. Grands dieux, comment n'avait-il pas compris plus tôt ?

Il traversa le vestibule en courant jusqu'à la petite porte qui menait à la cave. Il l'ouvrit et dévala aussitôt les marches. L'entrée de son laboratoire avait été forcée, elle était légèrement entrouverte. La lueur jaune d'une

lampe à incandescence filtrait par l'entrebâillement. Avait-il laissé la lumière allumée ? Non. L'ampoule électrique était un objet trop nouveau et trop précieux pour qu'il puisse ainsi l'oublier.

Il avança lentement vers la porte et l'ouvrit complètement. Le laboratoire était désert. Il plissa les yeux. Stephenson était bel et bien parti, d'une manière fort peu conventionnelle.

La machine à explorer le temps était en train de transporter son premier passager.

OceanofPDF.com

3

La machine à explorer le temps se trouvait au centre du laboratoire. Il en émanait une vague lueur bleutée qui disparut rapidement. Pour un œil extérieur, elle paraissait probablement trapue, laide et bancale, mais, pour son créateur, elle était de toute beauté.

L'habitacle du passager, haut de près de deux mètres cinquante, formait un cube de lourdes plaques d'acier assemblées à l'aide de rivets et d'écrous. Les parois de la machine étaient fuselées afin de faciliter sa rotation à travers la quatrième dimension. De petits hublots encastrés tout autour de l'habitacle permettaient au voyageur qui la manœuvrait au ralenti de distinguer les événements historiques au beau milieu desquels il risquait d'atterrir. Mais, bien sûr, à la vitesse de croisière de deux années par minute, le monde extérieur se résumerait à un vague brouillard de particules colorées, tandis que l'appareil filerait à travers le temps, réduit à l'état de vapeur.

Sous la machine, le moteur s'enfonçait de près d'un mètre dans le sol. La plupart des pièces étaient en acier inoxydable usiné avec précision mais, çà et là, scintillaient du nickel ou de l'ivoire, au milieu des tampons de diamant synthétique.

Le cœur de l'engin était constitué de barres de cristal torsadées, conçues pour juxtaposer, concentrer et faire tournoyer les champs d'énergie électromagnétique permettant à la machine d'entrer et de sortir des sphères temporelles.

À l'intérieur de l'habitacle se trouvaient les commandes, aisément accessibles depuis un fauteuil à barreaux pivotant, qui évitait au passager de souffrir de la rotation extrêmement rapide de la machine : une telle force centrifuge aurait certainement tué un homme en quelques instants. Les cadrans indiquant les années et les dates tournaient avec l'engin, mais les commandes étaient elles aussi gyroscopiques, de manière à permettre le

contrôle de l'entrée dans une sphère temporelle donnée. Derrière le siège était stockée en cas d'urgence une réserve contenant des vivres, de l'oxygène et des vêtements.

H. G., songeur, se dirigea vers la machine. Il regarda à l'intérieur par l'un des hublots. Le siège était vide. Stephenson avait vraisemblablement réussi à quitter le présent. Wells s'agenouilla, ouvrit le capot du moteur et inspecta l'intérieur. Il vérifia plusieurs connexions qui lui avaient fait passer des nuits blanches, comme les soudures des barres de cristal avec les engrenages métalliques. Elles étaient intactes. Il posa prudemment la main sur le Régulateur de Vaporisation Interstitiel. Encore tiède, celui-ci ne donnait cependant aucun signe de surchauffe, ce qui était une bonne nouvelle. Refermant le capot, H. G. se redressa et s'essuya les mains à l'aide d'un chiffon.

Il contourna la machine et tenta d'ouvrir la porte de l'habitacle. Elle était verrouillée. Voilà qui ne laissait subsister aucun doute puisqu'on ne pouvait la fermer que de l'intérieur. Stephenson s'était servi de son invention et l'avait abandonnée quelque part, dans une autre sphère temporelle. Comme il ne possédait pas la clef spéciale qui permettait de mettre hors circuit l'Inverseur Automatique de Rotation, la porte s'était verrouillée automatiquement, et, au bout des quatre-vingt-dix secondes prévues, la machine était revenue à son point de départ dans le temps.

« Mon Dieu, ça a marché », murmura Wells. Il sourit fièrement en contemplant la plaque de cuivre qu'il avait fini de riveter la veille au-dessus de la porte, et sur laquelle était gravé le nom qu'il avait donné à l'appareil : *L'Utopie*. Il avait prévu de baptiser la machine au Champagne avant son voyage inaugural.

Il fronça soudain les sourcils, indigné. « Il se présente sous mon toit en se faisant passer pour mon ami et pour un médecin digne de ce nom, il boit mon bordeaux, dévore les amuse-gueule, puis me vole mes idées et ma machine à explorer le temps ! Quel salaud ! De quel droit ? »

Mais comment Stephenson était-il parvenu à piloter la machine ? Était-elle si simple à manœuvrer ? Jetant un coup d'œil à son établi, H. G. découvrit que ses diagrammes avaient été déplacés et compulsés à la hâte. Ce qui expliquait tout.

Tirant son trousseau de sa poche, il ouvrit la porte de l'habitacle, s'installa sur le siège et examina le tableau de bord. La commande de rotation était poussée à fond vers l'est et les cadrans lui apprirent que Stephenson était parti pour 1979. Pourquoi cette date ? Wells plissa le front, soucieux. En début de soirée, il avait prédit que le monde deviendrait une utopie avant la fin du XXe siècle, mais n'avait pas donné de date précise. Avec un sourire amer, il constata que Stephenson s'en était passé.

Manifestement, le chirurgien s'était servi de la machine pour échapper à la police. Une fois installé aux commandes, il avait paniqué, comprenant qu'il ne pouvait se permettre de se montrer regardant alors que deux inspecteurs de Scotland Yard se trouvaient dans la maison. Il avait donc composé la date du jour et la première année qui lui était venue à l'esprit : 1979. Le front barré d'un pli soucieux, H. G. constata que la logique de Stephenson lui échappait. Une seule chose était claire : ce dernier n'avait pas osé se risquer trop loin dans l'avenir, de peur d'y rencontrer des modifications trop radicales de la langue, de l'habillement et des comportements humains.

« Pas si simple », grommela-t-il. S'il avait vu juste au sujet de la fin du XXe siècle, Stephenson serait complètement perdu et n'aurait pas sa place en 1979. Il allait rencontrer de sérieux problèmes pour s'adapter à une utopie où toute violence, tout comportement aberrant auraient été bannis. Brusquement, H. G. se redressa. Seigneur, ce n'était point de Stephenson qu'il fallait se soucier, mais bien des hommes, heureux et satisfaits, du XXe siècle ! Si la technologie les avait débarrassés des nécessités d'un labeur harassant, de l'oppression des régimes politiques conservateurs et des affres de la misère, ils étaient certainement devenus un peuple d'artistes décomplexés, passionnés de musique, de danse, de poésie et de peinture. Honnêtes, cultivés et ouverts, ils allaient accepter Stephenson comme l'un des leurs, l'accueillir naïvement à bras ouverts ! Que se passerait-il si ce

monstre se déchaînait une nouvelle fois, comme il l'avait fait en 88 et en 92 ? S'ils ne connaissaient plus le crime, les gens de 1979 seraient impuissants face au plus tristement célèbre des assassins londoniens. Ce serait la panique. Une panique épouvantable.

H. G. contemplait le tableau de bord. Il lui fallait agir. Et vite.

La colère le reprit et il quitta l'habitacle en claquant violemment la lourde porte. *Un maudit assassin s'est servi de mon invention sans précédent pour se soustraire à la justice*, songea-t-il. *Ma machine à explorer le temps, construite pour améliorer le sort de l'humanité et dont le nom même évoque la société idéale*. Alors une pensée horrible traversa son esprit : avait-il créé un monstre technologique ? S'il n'avait pas fabriqué cet appareil, Stephenson n'aurait jamais pu voyager dans le futur, et il portait malgré lui la responsabilité des horreurs que ce maniaque risquait de commettre en 1979. Ce n'était pas seulement une question de principe, de morale ou de justice ; cela dépassait les inquiétudes ou les offense personnelles de H. G. : il avait l'impression d'être l'armateur du navire qui avait apporté la peste noire en Europe au Moyen Âge.

Il arpenta la pièce, furibond, et sa décision fut vite prise. Le docteur Leslie John Stephenson ne croyait peut-être pas au juste retour des choses, mais H. G. Wells ne partageait pas cette opinion. Il n'y avait qu'une seule chose à faire : aller chercher Jack l'Éventreur et le ramener en 1893.

D'un pas résolu, il se dirigea jusqu'au coffre-fort encastré dans un mur du laboratoire, en fit jouer la combinaison et l'ouvrit. Il en retira les cinquante livres qu'il y conservait en cas d'urgence, s'apprêta à mettre l'argent dans son portefeuille, mais hésita. Et Mme Nelson ? Ce n'était pas comme s'il partait en Afrique, d'où il pourrait lui envoyer quelques livres depuis Johannesburg si elle en avait besoin. Non, le mieux était de lui laisser l'argent. Cela lui permettrait de tenir au moins six mois et, s'il n'était pas encore revenu à ce moment là... il frissonna.

Il regagna son établi, mit l'argent dans une enveloppe et griffonna rapidement quelques mots.

*Chère Mme Nelson,
Il me faut quitter Londres quelque temps. Si je ne suis
pas de retour d'ici un mois, veuillez je vous prie utiliser ce
qui restera de la somme pour trouver un autre emploi.*

Bien à vous,

H.G.W.

Il plia la lettre et la glissa dans l'enveloppe, espérant que ses implications n'étaient pas trop alarmantes. Puis il déposa le petit paquet devant le laboratoire et referma la porte à clef. Il retourna au coffre, plongea la main plus profond et en retira des bijoux que sa mère lui avait légués pour qu'il les offre à sa fille, le jour où il en aurait une. Il regarda les pierres précieuses en grimaçant. Des enfants ? Il y en avait déjà trop dans le monde.

Les bijoux en poche, il retourna à la machine à explorer le temps, prit une profonde inspiration – priant pour que ce ne soit pas la dernière –, et grimpa dans l'habitacle. Il verrouilla la porte et s'attacha sur le siège. Inutile de régler l'indicateur de sphère temporelle, puisque Stephenson s'en était chargé. Année : 1979 ; mois : novembre ; jour : le 5.

Il synchronisa sa montre à gousset avec la pendule du tableau de bord. Un rapide calcul mental lui apprit qu'il lui faudrait quarante-trois minutes pour atteindre 1979. Il était 7 h 14 du matin, Stephenson disposait d'au moins une heure et demie d'avance sur lui.

Wells actionna la série d'interrupteurs qui commandaient la mise en marche du moteur. Le faible bourdonnement en dessous lui apprit que les champs d'énergie entraient en action et montaient en puissance. Plus que quelques instants. Une petite lumière s'alluma sur le tableau de bord. La machine était prête.

Il hésita. Il était encore temps de changer d'avis. Stephenson n'avait guère eu le choix, sa situation était désespérée. Mais lui, H. G. Wells, n'était pas obligé de se jeter tête baissée à travers le temps. Il pouvait poursuivre son petit bonhomme de chemin dans le présent, continuer à écrire et à rêver. Il pouvait mener une vie correcte et productive sans avoir à sauter dans l'inconnu. Sa mère ne l'avait-elle pas mis en garde contre les dangers d'un comportement trop impulsif ? Il se souvint de l'un de ses derniers sermons. Il avait refusé de réviser pour ses examens de troisième année parce qu'il s'était embarqué dans la rédaction d'une nouvelle. Cette dernière avait été publiée dans le Journal, mais il avait perdu sa bourse et on l'avait renvoyé de l'école normale des sciences.

Wells décida d'arrêter le moteur. Il avait déjà coupé quelques circuits quand il s'interrompit brusquement. Où diable avait-il la tête ? Toutes ces années d'études et de recherches auraient donc été vaines ? La nouvelle en question était précisément « Les Argonautes du temps », et elle avait marqué le début de ses réflexions sur la géométrie de la quatrième dimension. Impulsif peut-être, mais imprudent, jamais ! Sans compter qu'il avait pour *raison d'être* [\[1\]](#) d'aller à la découverte de l'inconnu. De tenter ce que nul avant lui n'avait osé.

Il remit le moteur en marche.

Quand la machine fut de nouveau prête, il déverrouilla d'une main tremblante le levier d'accélération et lui imprima une poussée timide.

Rien ne se produisit. Il grommela un juron. Son geste avait été si timoré que le levier n'avait pas bougé. Il serra les dents et le poussa à fond de course.

La réaction de *L'Utopie* le surprit. Elle prit presque instantanément de la vitesse et tourna bientôt si vite sur elle-même que les murs brouillés du laboratoire devinrent translucides. Il eut d'emblée le sentiment d'une vertigineuse chute puis, sans transition, ce fut comme si une force invisible le poussait vers le haut, dans l'œil d'un gigantesque cyclone. Le vertige le prit. Sa tête roula contre le dossier du siège, une crampe lui tordit l'estomac

et il eut un haut-le-cœur. Avait-il commis une erreur ou oublié quelque chose ? Avait-il violé une loi universelle inconnue ?

La machine accélérât toujours et toute logique abandonna H. G. La sensation de mouvement ascensionnel fit place à celle d'une course effrénée qui le précipitait de l'avant avec une force formidable. Il se mit à hurler, convaincu qu'il allait s'écraser, exploser et mourir quelque part dans le brouillard extratemporel qui tourbillonnait autour de lui. Terrorisé, il se débattit pour s'arracher à son fauteuil, comme si cela avait pu le soulager. Mais il était déjà trop affaibli pour défaire son harnais ; heureusement pour lui, car s'il avait réussi à quitter son siège, il aurait été aspiré par le vortex et désintégré sur-le-champ.

Tremblant de tous ses membres, il geignait à chaque soubresaut de la machine lancée dans son odyssée temporelle. Il se sentait perdu, condamné. Brusquement, il inclina la tête, posa le menton sur sa poitrine, ferma les yeux et, pour la première fois depuis l'âge de neuf ans, se mit machinalement à prier. Des larmes de remord agnostique roulaient le long de ses joues. Il se repentait, implora le pardon. Mais presque aussitôt il ouvrit les yeux et secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Ce n'était pas le moment de retrouver la foi. Il *devait* se reprendre. Peine perdue. Ses paupières retombèrent, et il lui sembla que les ténèbres enveloppaient son corps, qu'elles engloutissaient son esprit. Il avait sommeil. Le sentiment de flotter. De fondre. Le monde n'avait plus de substance. Plus rien. Sa dernière pensée consciente fut qu'il était en train de se dissoudre, sans la moindre douleur, quelque part dans la quatrième dimension.

Il s'éveilla en sursaut. La grisaille s'était levée et le bourdonnement de *L'Utopie* s'était atténué. Après s'être frotté les yeux, il constata que le tourbillon qui l'environnait était désormais composé d'une myriade de couleurs vives. Il plongea la main dans son gilet pour consulter sa montre à gousset. Il battit des paupières, poussa un cri étouffé et écarquilla les yeux. Sa montre, mais aussi sa main et son bras n'étaient plus qu'une myriade de points lumineux et colorés. Il baissa les yeux : ses jambes et ses pieds avaient subi la même transformation ! Son corps avait dû se vaporiser. Il se

tâta. La sensation était familière. Le phénomène ne touchait donc que la vue. Il supposa qu'il s'agissait d'un effet de la dilatation du temps.

En agitant le bras devant ses yeux, il eut l'impression de voir danser un essaim de vers luisants. Il gloussa. Il s'était bel et bien désintégré, même s'il se sentait parfaitement bien. Il ne faisait plus qu'un avec l'univers !

Mais où se trouvait-il et quelle heure était-il ? Le temps existait-il encore ? Il s'efforça de lire l'heure sur sa montre. Tout d'abord, il discerna vaguement le contour noir de sa main et de son bras. Puis il approcha la montre de ses yeux et l'examina longuement. Les particules colorées sautaient en tout sens comme autant de flammes, mais il finit par distinguer la forme vague des aiguilles et des chiffres du cadran.

Il voyageait depuis vingt-trois minutes. Si ses calculs étaient exacts, il arriverait en 1979 à 7 h 57 du matin. Il n'était pas mort dans la quatrième dimension ! Il s'était simplement assoupi tandis que son corps se transformait en vapeur.

Il rit. Il allait réussir ! Il sautait de joie sur son siège. L'enthousiasme et l'euphorie l'envahirent et, avec une ferveur religieuse, il s'écria : « Moi, H. G. Wells, je l'ai fait ! » Il avait vaincu les mystères de la quatrième dimension. Et ce qu'il avait fait, d'autres pourraient le faire. L'intelligence humaine était infinie ! Plus rien n'était hors de portée de l'humanité, le progrès allait lui permettre d'accéder à l'éternité. L'homme était le roi de l'univers !

« Tu entends ça, Dieu ! » s'exclama-t-il triomphalement, avant de regretter immédiatement son idiotie : s'il était vraiment réduit à un état gazeux, rien ni personne ne pouvait l'entendre.

A 7 h 54, le tourbillon de couleurs commença à virer au gris et H. G. comprit que la machine amorçait son entrée dans la sphère temporelle de 1979. Vertiges, nausée, et désorientation reprirent, mais moins fort que la première fois. Et quand la panique menaça de s'emparer de son esprit, il se concentra sur d'éventuels problèmes sur lesquels il n'avait aucune prise, comme un mauvais fonctionnement du R.V.I., ou la possibilité que par une

espèce de réaction chimique à 1979, il n'explose à son arrivée. Ou n'implose.

À 7 h 56 précises, dans un claquement aussi net et puissant qu'un coup de tonnerre, tout fut plongé l'obscurité. Wells s'affaissa sur son siège, inconscient.

Des éclats de voix et un bruit de pas lointains l'éveillèrent. Sa première pensée fut qu'il était tombé dans un coma prolongé et se trouvait confiné depuis une éternité dans un hôpital futuriste où les êtres humains de l'avenir soumettaient son corps et son esprit du XIXe siècle à une infinité de tests. Un bref coup d'œil autour de lui suffit à lui apprendre qu'il n'en était rien. Wells se trouvait encore à l'intérieur de l'habitable. Il examina celui-ci d'un œil critique ; pour découvrir, à sa grande surprise, que le tableau de bord était terne et fendillé. L'ivoire qui brillait naguère de tout son éclat était devenu brun foncé. Le verre des cadrans était intact, mais à tel point voilé par l'âge qu'il rendait les chiffres et les symboles presque illisibles. La commande de rotation était rouillée et coincée vers l'est. Il lui faudrait la réparer s'il espérait rentrer un jour chez lui.

Il fit pivoter son siège, tira un verrou et ouvrit la porte de l'armoire à provisions. L'eau s'était évaporée, les vivres se résumaient à un petit tas de poussière desséchée et les vêtements se désintégraient dès qu'il y toucha. Quelque chose avait mal tourné. Pivotant encore, il constata que le siège tournait facilement autour de sa rotule. Le harnais qui le maintenait à son siège était comme neuf, et le levier d'accélération luisait toujours de la fine couche d'huile qu'il avait appliquée dessus la veille de son départ.

Il fronça les sourcils et poussa un juron. Il avait commis une grave erreur. La cabine tout entière aurait dû être gyroscopique, afin de protéger ce qu'elle contenait des effets dévastateurs de la puissante rotation. S'il s'était rendu plus loin dans le futur, les commandes se seraient peut-être désintégrées.

Une pensée soudaine le frappa. Pourquoi la machine n'avait-elle pas vieilli après le premier voyage qui avait conduit Stephenson en 1979 ?

Sans bien comprendre, il supposa qu'une force régénératrice devait s'exercer sur la matière lorsqu'on remontait le temps. Cela signifiait qu'il lui faudrait y regarder à deux fois avant d'entreprendre une éventuelle expédition dans le passé – vers une époque à laquelle la technologie de la machine n'existait pas encore... Il fronça les sourcils. Ce n'était pas le moment de réfléchir à cela, se dit-il avec un petit sourire contrit. Après tout, ce voyage avait pris fin, et il était arrivé à bon port. Et que serait un vol d'essai sans problèmes techniques ?

Wells défit la boucle du harnais et quitta son siège, mais un vertige le força immédiatement à se rasseoir. Il inspira profondément à plusieurs reprises, puis se leva lentement dès qu'il se sentit mieux. Appuyé contre la paroi de l'habitacle, il regarda par l'un des hublots – son premier coup d'œil à l'avenir. Le verre était voilé et craquelé. Il ne voyait rien du tout.

Grommelant, il se retourna et déverrouilla la porte de l'habitacle à l'aide de la clef spéciale qui mettait l'I.A.R hors circuit. Il ne souhaitait évidemment pas que la machine retourne automatiquement en 1893 sans lui. Il remarqua alors avec surprise que la poignée de la porte avait été récemment nettoyée et huilée. Quand il poussa celle-ci, elle pivota silencieusement sur ses gonds, sans les grincements auxquels il s'était attendu. Quelqu'un avait-il entretenu sa machine ?

Il posa un pied en 1979.

L'extérieur de la machine à explorer le temps avait bien tenu, à l'exception de la plaque de cuivre qui surmontait la porte. Les lettres du mot *Utopie* étaient usées et recouvertes de vert-de-gris. Il espérait que cela n'augurait pas de la sphère temporelle dans laquelle il venait de pénétrer.

Se retournant lentement, il s'aperçut qu'il se trouvait sur une estrade éclairée par des projecteurs situés au-dessus de sa tête. La plateforme occupait le centre d'une immense salle circulaire, haute de plafond, à laquelle on accédait par un grand portail ornemental. Qu'était devenu son

laboratoire ? En théorie, sa machine à explorer le temps n'aurait dû se déplacer *que* dans la quatrième dimension. Que s'était-il passé ? Décidément, quelque chose avait vraiment mal tourné !

Devant lui, dans trois grandes vitrines, s'entassaient des éditions originales reliées de cuir et des graphiques encadrés, parmi lesquels il reconnut ceux qu'il avait lui-même tracés en concevant la machine à explorer le temps. Dans une autre vitrine sur sa droite, à l'extrémité de la pièce, il reconnut la couverture familière de plusieurs numéros de la *Pall Mall Gazette*, jaunis par le temps. Il descendit de l'estrade et marcha dans sa direction, cherchant désespérément à se raccrocher à quelque chose de connu, mais se heurta à un épais cordon de velours grenat qui fermait tout le centre de la salle d'exposition. Il se retourna de nouveau et contempla la scène.

Sur le mur, une pancarte proclamait : « H. G. Wells

— Un homme en avance sur son temps ».

Mon Dieu, songea-t-il, j'aurais fait tout cela ? Mon laboratoire est-il devenu un fichu musée ? Suis-je devenu une relique des sciences passées ? Mes triomphes et mes défaites, publics et privés, seraient-ils désormais des antiquités tripotées par des classes d'écopliers ?

Il se déplaça vers le centre de la salle pour mieux embrasser l'ensemble de l'exposition. Il était à la fois effrayé et abattu. Tout cela était trop extraordinaire. Ainsi, il était devenu célèbre. Que lui resterait-il après avoir vu les fruits d'une vie de travail étalés sous ses yeux à l'âge de vingt-sept ans ? Pourquoi n'avait-il pas songé à cela avant de se jeter tête baissée dans l'aventure ? Le pire, c'était que la plupart des livres, la plupart des inventions étaient pour lui encore *à venir*. Allait-il connaître à l'avance la totalité de ses faits et gestes ? Peut-être...

Mais peut-être pas. Rien ne l'obligeait à examiner tout ce qui était exposé dans cette salle. Brusquement, il éclata d'un rire victorieux. Peut-être que, s'il *n'avait pas* voyagé à travers le temps, il ne serait jamais retourné chez lui pour écrire et inventer tout cela. Et l'idée qu'il était bel et

bien retourné à Londres, en 1893, était réconfortante. S'il devait y avoir un cas où son optimisme pouvait sauvegarder sa santé mentale, c'était bien celui-là.

Malgré ses premières réticences, il entreprit d'examiner son œuvre de plus près, poussé par la curiosité. Il se sentait mieux, ayant recouvré une partie de son détachement scientifique coutumier.

Jusqu'à ce qu'il aperçoive une vieille photographie.

Les yeux d'H. G. s'arrondirent. Il recula et voulut détourner le regard, sans y parvenir.

C'était le portrait d'un homme. Assez gros et imposant, avec une calvitie naissante, d'assez lourdes bajoues et une multitude de rides. Il portait des lunettes sans monture et regardait quelqu'un ou quelque chose en fronçant les sourcils. Il n'avait vraiment pas l'air content. Sous la photo, une légende : « H. G. Wells à cinquante ans. »

« Non, souffla-t-il. Non, ce n'est pas moi ! Je n'aurai pas cet air-là ! Je saurai l'éviter ! »

Ébahi, il ne parvenait pas à détacher ses yeux de la photographie. Machine à explorer le temps ou pas, le cliché le mettait face à sa propre mort. La question fondamentale s'imposa, nette et précise : quand la vie s'était-elle terminée pour H. G. Wells ?

Affolé, il chercha autour de lui, certain qu'il devait y avoir une notice nécrologique quelque part. Dieu merci, la date de sa mort ne figurait pas en grosses lettres sous la photographie. Il ne voulait pas savoir. Il ne voulait jamais, jamais savoir.

Pris de nausée, il vacilla. Il devait sortir de cet endroit. Il se dirigea vers le cordon de velours, s'efforçant de ne rien voir de plus. Au-dessus de la porte de la salle, il aperçut une pendule qui indiquait 4 h 04. Il s'immobilisa, fronça les sourcils et tira sa propre montre de son gousset : 8 h 04.

A présent complètement désorienté, il poussa un gémissement, au bord de la panique. Il savait qu'il ne pouvait s'être à ce point trompé dans ses calculs à moins que quelque chose de grave se soit produit. Son laboratoire avait disparu, la maison entière avait disparu, *tout* avait disparu, et il se trouvait apparemment dans un musée. L'heure n'était pas du tout ce qu'elle aurait dû être, et les objets exposés constituaient autant de caricatures extratemporelles de son esprit.

Il entendit des voix et des bruits de pas qui se rapprochaient. La présence de ces sons étrangers le contraignit à agir. Se rendant compte qu'il lui serait impossible de s'enfuir sans être vu, il se hâta de regagner l'habitable de la machine à explorer le temps, où il se tapit sur le sol.

Un guide introduisit un groupe d'une quinzaine de visiteurs dans la salle. « Et voici une autre des grandes figures de la fin du XIXe siècle, H. G. Wells. Écrivain, savant, commentateur social, historien et inventeur », récita l'homme d'une voix monotone.

Wells écoutait, stupéfait. « Il y a six mois, des archéologues, profitant des gigantesques travaux de rénovation urbaine actuellement en cours à Londres, ont redécouvert le mystérieux laboratoire de Wells dans une cave murée. Vous savez tous ce que l'on a trouvé à l'intérieur. »

H. G. poussa la porte de la cabine et passa la tête par l'entrebâillement pour voir un peu de quoi avaient l'air les gens de la fin du XXe siècle.

« Mesdames et messieurs, poursuivait le guide avec un geste ample, l'académie des sciences de Californie et le musée des sciences de San Francisco sont fiers de vous présenter la célèbre machine à explorer le temps de H. G. Wells ! »

San Francisco ! Comment diantre pouvait-il se retrouver à San Francisco alors que sa machine n'était censée se déplacer qu'à l'intérieur de la quatrième dimension ? Il réfléchit intensément et entrevit rapidement la réponse. Bien sûr ! Puisque des archéologues avaient « découvert » son laboratoire et la machine, cette dernière devait faire le tour du monde. A moins que San Francisco n'ait décidé d'acheter purement et simplement

l'appareil. Mais il voyait mal le gouvernement britannique donner son accord à une telle transaction, à moins que les sphères d'influence aient subi des modifications considérables. Il se souvenait des achats d'antiquités égyptiennes qu'avaient effectués de riches membres de la famille royale d'Angleterre au début des années 1890. Ces reliques avaient été transférées en Grande-Bretagne. Pourquoi pas les reliques de Wells en Amérique ? L'Egypte était alors faible et impuissante. L'Angleterre se trouvait-elle désormais dans une position similaire ? Non, c'était impensable. La machine à explorer le temps devait faire partie d'une exposition itinérante.

« Bien sûr, les travaux de cet homme énigmatique s'avérèrent en l'occurrence stériles, puisqu'à notre connaissance, l'appareil n'a jamais fonctionné. »

Indigné, Wells se redressa.

Une petite fille du public l'aperçut. « Maman, qu'est-ce qu'il fait là, le drôle de monsieur ? » Le guide se tourna et aperçut Wells, qui claqua la porte et la verrouilla. « Hep, vous là ! Vous n'avez rien à faire là-dedans ! » H. G. se saisit frénétiquement de la commande de rotation et tenta de la placer en position « ouest » de manière à quitter 1979 vers son époque. La manette ne bougea pas d'un pouce. Il lui restait une possibilité. Aller plus loin dans l'avenir, mais vu l'état dans lequel était sa machine, c'était une pure folie.

Le guide frappait à la porte de la cabine. « Monsieur ! Il est interdit de toucher aux objets exposés ! »

Wells ouvrit à la volée en criant. La porte frappa le guide de plein fouet et l'envoya à la renverse. H. G. se jeta alors hors de la machine et franchit d'un bond le cordon de velours. Les gens s'écartèrent de son chemin, certains riant sous l'effet de la surprise. Quittant la pièce au pas de course, il se perdit bientôt dans un dédale de couloirs et de salles d'exposition. Il entendit des coups de sifflet dans son dos. Une meute de gardiens s'était lancée à ses trousses.

Il n'avait jamais ressenti pareille frayeur de sa vie.

Il se retrouva devant une porte coupe-feu marquée « Sortie de Secours ». Lorsqu'il l'emprunta, une sirène d'alarme retentit automatiquement, ajoutant à la confusion des gardiens, tenus désormais de procéder à l'évacuation du bâtiment.

H. G. descendit à la hâte une volée de marches et se retrouva dans des sous-sols où s'entassaient de vieilles vitrines d'exposition, des socles ébréchés et tout un bric-à-brac d'antiquités désormais jugées indignes des vastes salles d'exposition du rez-de-chaussée. Il aperçut des lumières au coin du couloir mais n'entendit pas de voix. Poursuivant son chemin, il finit par trouver une sortie.

Remontant un escalier, il se retrouva dans une allée bétonnée. Il s'éloigna du musée, prenant l'air le plus dégagé possible malgré le tumulte créé devant l'entrée principale par l'évacuation. L'allée le conduisit au milieu d'un bosquet, et il ne se sentit soulagé qu'une fois le musée hors de vue.

Les conditions atmosphériques étaient assez semblables à celles dont souffrait Londres. Le ciel était plombé et une brume légère flottait entre les arbres. La température était un peu plus élevée et l'humidité moins omniprésente. Mais l'air avait une curieuse odeur – il y manquait le parfum caractéristique des feux de charbon.

Descendant quelques marches rudimentaires, il franchit un portail et se retrouva dans un jardin japonais. Plus détendu, il s'arrêta pour admirer les fleurs et les couleurs exquises des grosses carpes qui nageaient dans les bassins. Effleurant un bonsaï, il sourit et se sentit quelque peu rassuré. A Up Park – la belle demeure dans laquelle servait sa mère – il y avait un jardin semblable, plus petit et moins raffiné. Il y manquait les ponts incurvés et les curieux petits autels. Mais il se souvint qu'il s'y réfugiait pour lire et rédiger le journal amateur distribué aux domestiques que gouvernait sa mère. Il essuya une larme mélancolique. Ç'avait été une époque de douceur et

d'oisiveté, au cours de laquelle il s'était remis des émotions de son apprentissage raté. Une époque bel et bien révolue.

Brusquement, il bomba le torse et tourna le dos à l'arbre nain. C'était un beau jardin – ni plus ni moins. Il devait y voir le signe que 1979 participait à la fois d'un monde ancien et d'un nouveau ; un monde qui combinait les bonnes choses du passé aux choses meilleures encore de l'avenir, qu'il n'avait pas encore découvertes. Intérieurement, il était soulagé d'apprendre que la terre abondait encore de fleurs, d'arbres, d'herbes et d'autres formes de vie champêtre. Il se remit en route, longeant une allée qui contournait le bassin principal et menait vraisemblablement hors du jardin.

Un gémissement aigu retentit au loin dans son dos. Il se retourna. Le bruit s'amplifia jusqu'à devenir un vrombissement assourdissant qui passa au-dessus de sa tête. Il grimaça et tomba à genoux en se couvrant les oreilles. Puis, levant les yeux, il découvrit à sa grande stupéfaction une gigantesque machine métallique, dotée de longues ailes effilées, de moteurs coniques et dont le fuselage, percé de hublots, s'ornait de dessins bleus et blancs. La chose descendait du ciel, défiant la gravité. Grands dieux, qu'était-ce donc ? Icare n'était-il pas tombé dans la mer Egée ?

H. G. se releva et se mit à courir à travers le jardin, suivant des yeux l'immense aéronef jusqu'à ce qu'il disparaisse et que son bruit se transforme en ronronnement. Dans un éclat de rire, H. G. brandit un poing triomphal vers le ciel. Depuis la Grèce antique, l'homme avait toujours voulu voler. Après des milliers d'années, il y était parvenu. L'immense machine volante constituait la preuve éclatante de ce que Wells avait toujours soutenu : la science et la technologie apporteraient tranquillité, confort et progrès.

Sentant quelque chose lui mordiller les pieds, il baissa les yeux. Il pataugeait dans cinquante centimètres d'eau et des carpes grignotaient le bas de son pantalon. Dans son enthousiasme, il avait dû se précipiter dans le bassin, les yeux fixés sur l'aéronef. Embarrassé, il en sortit et quitta le jardin.

Suivant une allée bordée de pelouses et d'arbres, H. G. finit par se rendre compte qu'il se trouvait dans un parc aussi beau que tout ce que Londres avait à offrir quatre-vingt-six ans plus tôt. Sur une étendue de gazon, des enfants jouaient avec un chien tandis que des parents entre deux âges étaient occupés à lire ; des amoureux prenaient le soleil, allongés sur des couvertures. C'était un spectacle paisible, idyllique. Malgré sa panique initiale, au musée, il avait manifestement débarqué dans une espèce de paradis. Des larmes lui montèrent de nouveau aux yeux. Il se réjouissait pour l'humanité et souhaitait de tout son cœur participer à ce monde nouveau, indiscutablement meilleur que le Londres de 1893.

Il se renfroga. La nostalgie du présent n'était pas préférable à celle du passé. Il ne pouvait se permettre de continuer à baguenauder ainsi.

Il allait bientôt devoir parler à quelqu'un pour s'orienter, reprendre ses esprits et se mettre en quête de Stephenson. En gravissant une colline, il entendit une rumeur continue, semblable au bruit d'une rivière. En tout cas, ce bruit lui était inconnu, aussi Wells se prépara-t-il mentalement à une autre découverte merveilleuse.

Du haut de la colline, il vit que le parc était bordé par une rue. Sans pavés. Mais d'où venait donc ce bruit ? Il se tourna et étouffa un cri. A un kilomètre environ, un immense ruban de béton serpentait à l'horizon. Il s'agissait manifestement d'une route, une route moderne, car des machines allaient et venaient à toute vitesse sur le béton, semblables à des fourmis, se livrant à un véritable ballet technologique.

H. G. sourit de toutes ses dents. Quelle intelligence, songea-t-il. Ces véhicules doivent être les descendants du moteur Daimler-Benz à combustion interne, pilotés par des êtres humains ordinaires. Remarquable ! Pas de chevaux. Pas de piles de crottin à nettoyer sur la chaussée non plus. Bon débarras.

Soudain, un train en forme d'obus, rouge, bleu et blanc, apparut à l'horizon et fonça parallèlement à la route. S'il s'était trouvé plus près, Wells aurait pu discerner les mots « Bay Area Rapid Transit » peints sur les

flancs de la locomotive. Le train s'immobilisa le long d'un quai, déversa une foule de passagers, puis repartit avec un mugissement électrique.

Wells demeura bouche bée. Quelle machine magnifique, quelle technique prodigieuse, quelle efficacité ! De toute évidence, c'était le petit-fils du métro londonien, mais débarrassé des nuages sulfureux que dégageait son ancêtre. Merveilleux.

Ainsi était donc San Francisco. Splendide. Londres devait être incroyable.

H. G. quitta le parc de fort belle humeur. Il déambula sur un trottoir, s'arrêtant pour toucher les véhicules garés le long de la rue, en admirer la conception et la réalisation. Il parvint bientôt à une intersection, où il aperçut une jeune femme assise sur un banc, sous un panneau annonçant : « Arrêt de bus ». Il s'immobilisa à quelques mètres d'elle et l'observa. Elle avait de longs cheveux noirs et bouclés qui retombaient en cascade sur ses épaules. Son beau visage était empreint de douceur, avec de hautes pommettes qui rappelaient vaguement celles des membres de la famille royale et des lèvres pleines qui suggéraient le plaisir. Elle portait un ample chemisier rustique et un *pantalon* assorti ! Elle avait le teint hâlé, éclatant de santé, et ses formes, soulignées par son vêtement informel, étaient assez proches de la perfection pour donner l'impression à Wells qu'il avait débarqué dans le jardin d'Éden et qu'il contemplait le portrait de l'Eve future.

Toujours absorbé dans la contemplation de la jeune femme, il laissa quelques images furtives de ses conquêtes du XIX^e siècle lui venir à l'esprit. Il se demanda à quoi pourrait ressembler un accouplement avec une fille qui avait quatre-vingt-dix ans de moins que lui. S'y prenait-on toujours de la même façon ? Les femmes constituaient-elles toujours une moitié de l'humanité excessivement réticente à l'égard de l'acte sexuel ? Dissimulaient-elles toujours leur chair sous des montagnes de couvertures, exigeant que les rideaux soient tirés et fermant les yeux lorsqu'on les

pénétrait ? Fallait-il encore des semaines pour parvenir à les attirer dans une chambre à coucher ou dans un lieu discret ?

Le cœur de H. G. bondissait dans sa poitrine. Avant de repartir, il voulait une jeune femme comme celle-ci. Il avait été si souvent déçu par le passé. Pas seulement par Isabel, mais par toutes les femmes. Aussi raffinées qu'elles aient pu être, elles revenaient toujours à l'innocence, voire à la religion, quand il parvenait à les coincer dans un lit. L'émancipation ? Pschhh ! Jamais l'une d'entre elles ne s'en était approchée. Et, à vrai dire, lui non plus.

Ses pensées se firent plus précises. Comme cela serait facile de débarrasser cette jeune personne de ses vêtements. Pas de jupe bouffante, pas de couches de jupons, aucun de ces innombrables pièges qu'elles portaient au-dessus de la ceinture. Rien qu'un chemisier et un pantalon. Ici, en 1979.

Il déglutit à grand-peine et hocha légèrement la tête. En dehors de la nécessaire capture de Stephenson, il devait absolument s'offrir un peu de « futurologie » sexuelle. Il sourit de plaisir à cette idée, sans se rendre compte qu'il avait l'air complètement idiot depuis un bon moment. La jeune femme finit par sentir le poids de son regard, lui jeta un coup d'œil et s'empressa de se détourner.

Tout en sifflotant, il s'approcha d'elle d'un air gaillard. « Je vous demande pardon, madame, dit-il en s'inclinant. Pourriez-vous je vous prie me dire où je me trouve ? »

Elle leva les yeux au ciel, fronça les sourcils, se leva et s'éloigna rapidement.

H. G. resta stupéfait. Il savait déjà que ces gens parlaient anglais, là n'était pas le problème – à moins que cela vienne de son accent, de son choix de mots... Jetant un œil à son accoutrement, il comprit : ses vêtements étaient démodés. Par ailleurs, son pantalon et ses souliers étaient trempés et couverts de boue ; il imaginait facilement la piètre allure que devait avoir le reste de sa personne. Il fallait qu'il échange ses bijoux contre des devises

américaines modernes, achète des vêtements et se donne une allure présentable.

L'autre côté de la rue semblait assez animé, aussi pourrait-il peut-être commencer par là. Il entreprit de traverser le carrefour, sans chercher à comprendre la signification de la lumière rouge allumée au sommet d'un grand réverbère de métal vert. Il se trouvait au milieu de la chaussée quand une série de véhicules tourna au coin de la rue, fonçant vers le carrefour à plus de soixante-dix kilomètres à l'heure. Wells regardait dans l'autre direction quand il entendit un coup de trompe. Il fit volte-face, horrifié. La brillante machine de métal se précipitait sur lui. Il entendit alors un hurlement strident et vit de la fumée noire jaillir des roues du véhicule. A la dernière seconde, l'engin braqua et s'immobilisa. Le jeune homme qui pilotait la machine pencha la tête à la portière : « Espèce de connard ! »

Les autres véhicules étaient déjà sur lui. Surpris, leurs pilotes se lancèrent dans un grotesque ballet de zigzags pour l'éviter – et s'éviter mutuellement. La cacophonie de coups de trompe était assourdissante.

H. G. piqua un sprint jusqu'au trottoir, mais, au même instant, un jeune homme juché sur ce qui ressemblait à une très grosse bicyclette motorisée tourna au coin de la rue à grande vitesse. Wells plongea pour l'éviter, heurta le trottoir et eut tout juste le temps de retirer ses jambes de la trajectoire de la machine. Le bord du garde-boue arrière accrocha le bas de sa veste, déchirant le tweed si distingué sur une bonne longueur.

Terriblement secoué, H. G. se releva avec difficulté et se replia hâtivement dans le parc. Parvenu sur une vaste pelouse qui montait en pente douce, il ralentit son allure et prit la direction d'où il était venu. Suivant un sentier peu fréquenté, il parvint à un petit val débordant de verdure. Assis sur un rocher, il se reposa, tentant de calmer les angoisses qu'avait fait naître son premier contact avec une technologie inconnue. Il se dit que tout cela devait être de sa faute, puisqu'il n'avait pas la moindre idée des lois gouvernant l'utilisation collective des machines. Mais cela le plongea dans un certain désarroi, car il se souvenait des paroles de son brillant et fascinant professeur de biologie, T. E. Huxley. *Il faut respecter l'immense*

pouvoir potentiel de la science et le traiter avec sagesse. Par-dessus tout, il ne faut jamais placer la science au-dessus de l'humanité, car il n'existe rien de plus sacré que les droits individuels de l'homme.

Ce n'était peut-être pas sa faute.

Se levant pour examiner le vallon, il remarqua que le soleil s'était couché. Tous les commerces devaient avoir fermé, aussi ne parviendrait-il certainement pas à vendre les bijoux le soir même.

Il se demanda comment Stephenson s'en tirait. Mal, espérait-il. Brusquement, H. G. frissonna ; son intuition lui disait que Stephenson se portait fort bien. Quiconque pouvait échapper à Scotland Yard pendant cinq ans tout en continuant de passer pour un chirurgien honorable était capable de survivre au sein de n'importe quelle sphère temporelle.

Malgré la faim et la soif, malgré le cruel désir d'un bon bain et de vêtements de rechange, il décida de passer la nuit dans le parc. Il n'était pas en état de mettre à l'épreuve le sens de l'hospitalité des habitants de San Francisco. Le vallon étant plein d'insectes – et en particulier de moustiques –, il le quitta pour gravir la colline qui lui avait servi d'observatoire. Arrivé au sommet, il se recroquevilla par terre entre un arbre et un buisson, utilisant sa veste déchirée comme oreiller. Tandis que la nuit tombait, il écouta les bruits étranges de la ville. Dieu, que n'aurait-il donné pour cette théière que lui avait apportée Mme Nelson, quelques heures seulement auparavant ; sans parler d'une bouteille de bordeaux. Jamais, pas même au cours de son enfance malheureuse et tourmentée par la pauvreté, il ne s'était senti aussi seul et abandonné.

Puis un autre sentiment s'abattit sur lui comme une sourde rage de dents, qui dépassait le sentiment d'être perdu et impuissant au milieu d'un monde inconnu. C'était la peur d'avoir à tout jamais perdu sa propre époque. Malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à s'en défaire.

Il passa une nuit pour le moins agitée.

OceanofPDF.com

4

WELLS FUT RÉVEILLÉ EN SURSAUT un peu après huit heures du matin par le bruit incessant de l'heure de pointe. Il se frotta les yeux pour en chasser les brumes du sommeil et, constatant qu'ils le brûlaient, attribua cette sensation à la médiocre qualité de son sommeil. Quand il fut enfin capable d'accommoder, le savant contempla la grande route moderne en battant des paupières.

Il fronça les sourcils. Les huit files de machines se déplaçaient lentement et s'arrêtaient fréquemment, contrairement à la veille. Il n'y avait manifestement pas assez de route pour tant de véhicules. Levant les yeux, il constata que d'autres machines tournoyaient dans le ciel au-dessus de la route, tels d'ennuyeux solistes dans cette symphonie mécanique. Elles n'étaient pas aussi grosses que l'aéronef de la veille mais faisaient du surplace d'une manière qui n'était pas sans rappeler le vol des oiseaux-mouches. Son esprit d'analyse lui permit de conclure que ces machines volantes contrôlaient le trafic des machines terrestres. Il sourit, car il avait déjà pensé à une solution beaucoup plus simple : empiler plusieurs couches de route les unes au-dessus des autres. Quoi de plus logique ? Quoi de plus naturel ?

Il se leva et étira ses muscles raidis, puis toussa et cracha du sang. Voilà qui confirmait ses craintes. Une seule nuit de plus à dormir à la belle étoile suffirait à provoquer une nouvelle attaque de tuberculose. Il quitta sa tanière d'un pas résolu, l'estomac criant famine, la main crispée sur ses bijoux dans la poche de sa veste. Il redescendit la colline et sortit du vallon, puis traversa les pelouses trempées de rosée. Il but longuement à une fontaine avant de s'asperger le visage. Un peu revigoré, il sortit du parc.

Cette fois, il attendit sagement à une intersection l'apparition d'autres piétons, et les imita quand ils traversèrent la rue devant les machines immobiles. Il ne put s'empêcher de garder un œil méfiant sur les véhicules, masquant son inquiétude pour ne pas se faire remarquer.

Un spectacle étrange l'obligea cependant à s'arrêter. Des ouvriers portant des chapeaux métalliques et d'épais gilets orange, suspendus à cinq mètres au-dessus du sol dans la nacelle d'une grue jaune, étaient occupés à accrocher quelque chose à un réverbère. Un objet mince et allongé, rouge et vert, parsemé de grosses étoiles argentées. En se retournant, Wells constata que tous les réverbères de la rue étaient déjà ornés de cette curieuse décoration oblongue.

Un second camion transportait tout un chargement de ces choses, et d'autres ouvriers étaient occupés à accrocher du houx au bas des réverbères. Pas du vrai houx : il ne dégageait aucune odeur. Des imitations d'arbres au pied des réverbères ? Des rubans métalliques au dessus de sa tête ? À quoi jouait-on ? S'agissait-il d'une sorte de fête ?

Il comprit en apercevant un saint Nicolas en carton à l'arrière du camion. Il avait toujours entendu dire que les Américains appréciaient davantage le tape-à-l'œil que leurs homologues Anglais, mais de là à décorer les rues ! Tout cela pour célébrer la naissance d'un ex-pêcheur vaguement doué pour les discours et la philosophie ? Manifestement, l'humanité n'avait pas dépassé le stade de la Nativité. Il se demanda comment la religion pouvait encore avoir sa place dans une société assez avancée pour produire des aéronefs géants. Mais ce n'était peut-être pas le cas. Il regarda de nouveau les décorations multicolores. Elles étaient dépourvues de tout caractère spécifiquement religieux. Peut-être se contentaient-elles d'annoncer la saison des présents et des manifestations d'amitié. Mais on était encore à sept semaines de Noël, pensa-t-il, avant de sourire d'un air approbateur. Si l'on avait étendu l'ambiance de Noël d'une douzaine de jours à plusieurs semaines, c'était une bonne chose. Les gens seraient plus courtois qu'à l'accoutumée.

En se retournant, il se heurta à un groupe de chalands et renversa les paquets emballés de papier multicolore qu'une dame avait dans les bras.

« Oh, je suis profondément navré, madame ! » Celle-ci eut un mouvement de recul lorsqu'il voulut l'aider. Étonné, il fit un pas en arrière et se pencha pour ramasser les paquets.

« Ne touchez pas à ça ! » La dame le repoussa, rassembla ses paquets et se hâta de disparaître.

H. G. la suivit des yeux. Il ne comprenait pas ce qui avait pu l'irriter à ce point, d'autant qu'elle venait de faire l'acquisition d'une brassée de cadeaux. Il se souvint que l'achat de présents le mettait toujours en joie – comme ce jour où il avait offert à Mme Nelson un assortiment de peignes de nacre pour son anniversaire et qu'elle s'était précipitée à l'étage pour cacher ses larmes de joie. Peut-être cette dame s'était-elle sentie obligée d'acheter des cadeaux. D'où un ressentiment bien naturel qui pourrait expliquer sa colère.

Il parvint à gagner le centre ville sans problème, mais constata qu'il respirait avec plus de difficulté que d'habitude et souffrait d'une migraine de plus en plus douloureuse. Il attribua ces désagréments au manque de nourriture qui le tenaillait et à son passé de tuberculeux. Une seule chose le rendait perplexe : la couleur jaune-brun du ciel.

A un demi-pâté de maison d'Union Square, Wells aperçut l'enseigne d'une bijouterie installée à l'entresol d'un immeuble de dix étages.

Il poussa la porte de verre de l'immeuble et vit des gens monter sur ce qui lui parut être la version moderne d'un escalier, sans utiliser leurs bras ni leurs jambes ! Ils demeuraient immobiles et c'était l'escalier qui se déplaçait.

Il examina l'appareil et opina du chef. Il s'agissait manifestement du même type de mécanisme que celui des monte-charges ; si des machines pouvaient transporter les hommes, pourquoi se fatiguer ? Il hocha de nouveau la tête, se sentant triste de ne pas être né à la fin du XXe siècle, au milieu de ce merveilleux assortiment de magie électronique. Il se rappelait avoir éprouvé le même enthousiasme quand l'homme qui avait installé les ampoules dans son laboratoire lui avait expliqué les rudiments de la théorie électrique, les filaments, les circuits, même s'il avait déjà fait une bonne part de ces découvertes par lui-même au cours de ses travaux de conception de la machine à explorer le temps.

Wells avança jusqu'au pied de l'escalator et s'arrêta. Il avait peur de se faire happer par les marches mouvantes, mais se débarrassa bien vite de cette appréhension en l'attribuant à ses préjugés victoriens. Tout sourire, il mit le pied sur l'escalier. Il était parfaitement libre de ses mouvements. Il leva le pied, gravit une marche en hésitant un peu puis s'enhardit et, en trois pas, affranchi des lois de la pesanteur, se retrouva à l'entresol. Telle était donc la raison d'être de l'appareil. On pouvait monter et descendre deux fois plus vite que la normale !

Il trouva la bijouterie, entra et demanda poliment à un vendeur s'il lui était possible de rencontrer le propriétaire pour discuter d'une affaire de la plus haute importance. Au bout de quelques instants, apparut un homme minuscule aux cheveux blancs et aux mains délicates ornées de bijoux, qui se présenta comme étant Max Ince, directeur de l'établissement. H. G. lui fit part de l'objet de sa visite et le suivit jusqu'à un comptoir, dans Panière-boutique. Ince prit les bijoux de la famille Wells et commença à les examiner à la lumière de sa lampe de joaillier.

H. G. l'observa un moment, puis avisa un présentoir chargé de montres. Il se mit à jouer avec les boutons de l'une d'elle, dont l'étiquette proclamait « montre à quartz », et fut bientôt complètement absorbé. De temps à autre, il gloussait de joie.

Finalement, Ince poussa un soupir et le regarda par-dessus ses lunettes. « Absolument splendide, jeune homme. Je n'avais pas vu de pierres ou de montures pareilles depuis la guerre.

— *La guerre ?* répéta Wells, éberlué, quelle guerre ?

— Voyons, répliqua Ince avec un petit sourire pincé, la guerre.

— Oh ! » Wells rougit. Peut-être aurait-il le temps, par la suite, de se rendre dans une bibliothèque.

Ince fronça les sourcils. « Puis-je me permettre de vous demander où vous vous les êtes procurées ?

— Je les ai reçues de ma mère. Elle avait un emploi à Up Park. Chez une relation de Mme Fetherstonhaugh, qui lui avait elle-même légué ces bijoux de famille.

— A Londres ?

— Dans la proche banlieue », répondit Wells avec un froncement de nez qui ne devait rien au snobisme : il était en train de s'enrhumer. « Combien valent-ils ?

— Approximativement ? »

H. G. acquiesça.

« Environ quinze mille dollars, annonça Ince avant d'indiquer d'un geste subtil la boue qui maculait les vêtements de Wells, mais s'il s'agit d'une vente sans facture, vous en tirerez beaucoup moins, bien sûr.

— Du moment que c'est un bon prix, dit Wells, soulagé. Ajoutez-y cette remarquable montre et je suis tout prêt à faire affaire avec vous. »

Ince rayonnait. D'un tiroir du comptoir, il sortit un formulaire de vente et une série d'autres papiers qu'il plaça devant Wells. « Si vous voulez bien remplir tout cela, monsieur. Et j'aurai besoin de votre passeport, du numéro de votre visa, d'un permis de conduire et d'une carte de crédit. Ah oui, il me faut aussi votre adresse actuelle et votre numéro de téléphone. Vous recevrez votre chèque d'ici une semaine.

— Une semaine ? Pourriez-vous me consentir une avance ?

— Après vérification, nous serons probablement en mesure de faire quelque chose, oui.

— Comment ça, après vérification ? » Il déchira les formulaires. « Dites donc, je ne me présente pas au Parlement. Tout ce que je veux, c'est vendre ces fichus bijoux qui m'appartiennent ! »

Ince leva les sourcils. « Vous avez une déclaration en douane, monsieur ?

— Attendez ! Vous ne croyez tout de même pas que je les ai volés ? Juste ciel, monsieur, je suis... je suis Anglais », finit-il par conclure d'une voix mal assurée.

Ince lui tourna le dos et pénétra dans son bureau, emportant les bijoux. En se penchant au-dessus du comptoir, il le vit manipuler le clavier d'une petite machine électrique qui ressemblait étrangement à « l'esprit collectif », une invention dont il avait tracé les premiers croquis six mois auparavant – son appareil à lui, quand il l'aurait fabriqué, contiendrait les pensées de divers grands hommes, imprimées sur des armatures de cuivre, et les combinerait sous l'action d'impulsions électroniques, l'idée étant que la synthèse de cette sagesse permette à l'humanité de progresser à pas de géant. Pris d'une soudaine indignation, il supposa que la machine d'Ince avait des fonctions nettement plus terre à terre, comme la vérification de ses affirmations.

« Dites-moi, Ince ! lança-t-il. Qu'est-ce que vous fabriquez au juste avec mes bijoux ?

— Je les vérifiais sur l'ordinateur, expliqua posément le petit bijoutier en regagnant le comptoir. Et force est de constater qu'ils ne sont enregistrés nulle part. »

Poussé par le désespoir, Wells saisit le bras du petit homme.

« Combien pouvez-vous m'en offrir, sur-le-champ ? En liquide ?

— Deux mille, répliqua discrètement Ince.

— Marché conclu. »

Ince se hâta d'aller ouvrir le coffre de son bureau.

Wells le suivit d'un regard furibond. *Quel brigand !*

Wells quitta la bijouterie avec l'argent et la montre à quartz, qu'il arborait fièrement au poignet gauche. Il ne cessait d'appuyer sur les boutons en sortant de l'immeuble, faisant apparaître l'heure, la date, la pression atmosphérique et le nombre de jours qui restaient encore avant la fin de 1979.

A un coin de rue, il sentit un parfum de nourriture. Attiré par l'odeur, il pressa le pas. Quelques instants plus tard, il se retrouva devant un restaurant neuf avec un toit marron foncé et aux murs de stuc ocre traversés par de grandes baies vitrées de verre fumé. Tout autour de l'établissement, des lignes de peinture blanche divisaient l'asphalte en rectangles uniformes, où les clients pouvaient laisser leur véhicule. H. G. traversa la zone avec mille précautions, car les allées et venues semblaient extrêmement fréquentes. Le service devait être incroyable, à moins que les aliments de 1979 se préparent et se consomment très rapidement. Il leva les yeux vers l'enseigne qui proclamait : « McDonald's – déjà des milliards de clients ».

Une fois dans l'établissement, il fut surpris de constater que celui-ci ressemblait vaguement à un restaurant londonien de 1893, sauf que tout y apparaissait neuf et clinquant. Le papier peint était un montage d'anciennes photographies ou des lithogravures représentant des scènes de rue de San Francisco au XIXe siècle, au moment de la ruée vers l'or. H. G. avait du mal à comprendre l'intérêt d'un tel décor, car l'endroit était totalement dépourvu d'ambiance. D'après lui, les gens allaient et venaient beaucoup trop vite pour se souvenir de ce qu'ils avaient mangé.

Il effleura le dessus d'une table marron, puis un siège pivotant d'un orange criard, se demandant de quoi ils pouvaient bien être faits. Ce n'était ni du bois ni du métal et pourtant cela tenait des deux à la fois. Levant les yeux, il constata que plusieurs clients le dévisageaient, aussi s'abstint-il de poursuivre ses investigations.

Il traversa la salle et prit place dans une file d'attente, ce qui semblait être le comportement approprié si l'on souhaitait obtenir quelque chose à manger. Il examina un menu translucide – et curieusement éclairé par derrière, pour une raison qui lui échappait – comme le faisaient les autres

clients devant lui. Après avoir lu plusieurs fois la liste des articles proposés, il constata que trois mots seulement avaient un sens pour lui : « thé, » « café » et « lait. » N'ayant pas la moindre idée de ce qu'il allait pouvoir commander, il écouta les commandes de ceux qui le précédaient. Après avoir entendu cinq échanges, il hocha lentement la tête et fronça les sourcils. Ces gens parlaient incontestablement anglais, mais avec des expressions déroutantes. Que diable pouvait bien être un « Royal Cheese » ?

Quand vint son tour, il avait appris par cœur l'une des commandes précédentes et s'était même correctement acquitté du rituel consistant à ramasser trois serviettes en papier et une paille, qu'il fourra dans la poche de sa veste dépenaillée.

« Et pour monsieur, ce sera ? » lui demanda, souriante, la serveuse vêtue d'une tenue rayée verte et blanche.

Ses vêtements étaient trop brillants pour être en laine ou en coton. Il supposa qu'il s'agissait d'une autre sorte de fibre, peut-être dérivée de la matière satinée qui recouvrait les tables et les sièges. Une fois encore, il dut se retenir : il avait envie de tendre la main pour tâter le tissu.

« Je voudrais un Big Mac et des frites, demanda-t-il d'une voix hésitante.

— Et comme boisson ?

— Du thé, je vous prie.

— Sur place ou à emporter ?

— Sur place. »

Il la paya avec un billet de vingt dollars, prit humblement la monnaie et les aliments qu'elle lui tendait, puis alla s'installer dans un box, au fond d'une salle baptisée « Le repaire des pirates. » Le savant prit une frite et hocha la tête d'un air entendu : il avait manifestement affaire à une chip, et

« frite » devait en être le terme américain. Mais quand il en croqua un morceau, il découvrit qu'elle avait un goût de pâte à pain pas assez cuite. Il ne pouvait manifestement pas s'agir de pomme de terre, aussi Wells supposa-t-il qu'il venait d'avaler une portion de protéines, peut-être à base de semences de gazon. Il goûta le thé, très léger selon les standards britanniques, mais chaud et revigorant tout de même, et trouva plutôt pratique le sachet qui contenait le thé – fini les feuilles d'oolong qui se coinçaient entre les dents et qu'il fallait retirer à un moment embarrassant.

Sur le siège d'à côté se trouvait un exemplaire du *San Francisco Chronicle*. Il le ramassa, se remplit la bouche de frites et parcourut un article de Herb Caen, qui soutenait que les restaurants de San Francisco étaient supérieurs à ceux de Modesto. Secouant la tête, H. G. laissa tomber le journal en marmonnant d'un air horrifié : « Mon Dieu, qu'ont-ils fait de la langue anglaise ! »

Il sortit son Big Mac de sa boîte, après être parvenu à la conclusion que le polystyrène expansé qui la composait devait être une espèce de papier caoutchouté destiné à supporter des conditions climatiques extrêmes. Les écrivains modernes en utilisaient peut-être des feuilles pour assurer leur postérité. Il déballa et examina le sandwich, déconcerté par son arôme. Mais ce n'était pas le moment de faire la fine bouche : il était affamé. Il croqua une bouchée, commença à mâcher et leva les sourcils.

« Mmm ! »

H. G. mordit de nouveau à belles dents. Le Big Mac était exquis. Peut-être ce qu'il avait mangé de meilleur de toute sa vie.

Il dévora le reste du hamburger, et s'apprêtait à aller en commander un autre quand il sentit un regard fixé sur lui. Il se tourna et vit un petit garçon qui le dévisageait, cherchant manifestement une explication à ses vêtements et à sa moustache démodés.

« Vous tournez une publicité ou quoi ? »

Le temps qu'H. G. trouve une boutique de vêtements convenable, il s'était habitué à la circulation et s'étonnait de se déplacer apparemment plus vite que les machines. Bien que ses oreilles ne se soient pas encore habituées au niveau sonore du centre-ville, il avait l'impression de se trouver à des années-lumière de son étrange nuit dans le parc. Et la ville comptait encore bon nombre d'immeubles anciens qui lui rappelaient le Londres du XIXe siècle. Leurs façades de pierre grise le rassuraient, alors que les miroirs des bâtiments modernes le rendaient nerveux. Cependant, maintenant qu'il avait rempli son estomac d'aliments de 1979, et une fois qu'il aurait trouvé des vêtements contemporains à sa taille, le savant n'aurait plus aucun sujet d'inquiétude – hormis Leslie John Stephenson.

Il pénétra dans la boutique et se montra fort patient à l'égard du vendeur qui ne pouvait détacher ses yeux de son costume de tweed épais à quatre boutons, sale et déchiré, de son gilet assorti, de sa chemise blanche et de sa cravate de soie jaune.

« C'est ce qui se porte à Londres aujourd'hui ?

— Cela fait quelque temps que je suis parti. »

L'employé commença par lui proposer un jean délavé taille haute, une chemise cintrée à jabot et un chapeau mou. Mais quand Wells apprit que certains hommes portaient encore des costumes et des cravates, son sang ne fit qu'un tour. Il choisit un costume trois pièces prêt-à-porter marron clair, une chemise de soirée beige, une cravate bordeaux et des Oxford brun foncé, impressionnant le vendeur par son goût impeccable.

Dans la cabine d'essayage, il enfila la chemise et le pantalon, dont il chercha à tâtons les boutons, avant de découvrir, avec une certaine perplexité, la tirette qui permettait de fermer la braguette en moins d'une demi-seconde. Il leva les sourcils, rentra la chemise dans son pantalon et fit quelques mouvements. Grands dieux, quel confort ! Le pantalon était beaucoup plus léger que celui qu'il venait de quitter. Coupé très près du corps, il épousait parfaitement ses formes. La chemise – qui ne bouffait pas de mètres de tissu inutile – se drapait tout naturellement autour de lui,

comme s'il l'avait portée depuis des années. Et le contact du tissu était presque électrique !

Il enfila le gilet, noua rapidement la cravate, passa la veste, et s'empessa de sortir de la cabine. Il se sentait libéré, comme si les vêtements qu'il avait portés jusqu'alors avaient été conçus pour un éléphant. Ceux-ci lui donnaient une délicieuse sensation de bien-être, d'élégance et de raffinement. Il fit un petit tour devant le miroir, arborant un sourire radieux. Puis il roula sa moustache, recula d'un pas, et s'admira – il avait conservé toute l'élégance d'un gentleman anglais, mais, plus important encore, il était devenu un être humain de la fin du XXe siècle. Qui avait dit que l'habit ne faisait pas le moine ?

Il gagna à grands pas la caisse enregistreuse, près de laquelle l'attendaient le vendeur et sa facture.

« Vous êtes très bien, monsieur, vraiment chic.

— Merci.

— Cela vous fera 476,18 \$. »

H. G. compta lentement la somme, n'étant pas encore habitué à la monnaie américaine, mais assez intelligent pour se rendre compte qu'il payait un montant astronomique pour quelques vêtements. « On ne va pas loin avec cinq cents dollars, n'est-ce pas ?

— J'ai bien peur que non, monsieur.

— Évidemment, ce n'est pas la livre, ajouta-t-il naïvement.

— Tout de même pas ! » Le vendeur éclata de rire. « Il paraît qu'ils vont de nouveau la dévaluer.

— La livre sterling ? demanda H. G. effaré.

— Oui, oui. S’il vous en reste, vous devriez les échanger contre de bons vieux dollars américains ! »

Il se hâta de quitter la boutique sans prendre la peine d’emporter ses vieux vêtements. Le vendeur venait de lui donner une idée. Si Leslie John Stephenson comptait survivre à San Francisco, il lui faudrait bien – tout comme lui – se procurer des devises américaines. Et s’il avait emporté de l’argent, l’une de ses premières actions serait de le changer. N’ayant rien à perdre, H. G. se dit qu’il pouvait aussi bien commencer par visiter les banques.

Il s’immobilisa. *Pas n’importe quelle banque*, songea-t-il. Stephenson était peut-être un maniaque sexuel, mais il n’en était pas moins Anglais. Il choisirait certainement une banque qui ne risquait pas de le dépayser. A San Francisco ? Il sourit. La Lloyd’s possédait déjà des bureaux dans le monde entier au XIXe siècle ; d’autres entreprises britanniques devaient avoir suivi son exemple.

Un policier lui indiqua la Banque d’Angleterre, qui se trouvait seulement à un bloc de là.

Il traversa Union Square d’un pas vif et décidé. Couvrant les autres bruits de la circulation, il entendit tinter une cloche qui n’avait rien à voir avec les coups de trompe, les vrombissements et les cliquètements digitaux de 1979. Il se retourna et son visage s’illumina. Un funiculaire chargé de touristes franchissait un carrefour et entreprenait sa lente montée. H. G. se sentit rassuré. Malgré l’impressionnante puissance de l’électron, cette relique du XIXe siècle était toujours en service. Il avait vu des croquis du funiculaire dans le *Times* assez récemment. Ainsi, San Francisco possédait un certain sens de l’histoire et un peu de cœur. Tant mieux pour ses habitants – et pour lui !

Il franchit les portes de verre à tambour après s’être autorisé un petit salut nostalgique à l’Union Jack qui flottait au-dessus de la Banque d’Angleterre. A l’intérieur, il lui sembla que l’air était plus respirable.

L'atmosphère avait en tout cas quelque chose d'incontestablement plus majestueux.

Dans la vaste salle, face à la rangée de guichets, étaient disposés une demi-douzaine de bureaux qui, devina-t-il, appartenaient aux conseillers. Wells fronça les sourcils. Quelque chose manquait. Fermant brièvement les yeux il se représenta mentalement la succursale de la Lloyd's de Mornington Crescent où il effectuait d'ordinaire ses transactions financières. Bien sûr ! Ici, sur le mur derrière les caisses, il manquait le grand tableau d'affichage qui informait la clientèle des fluctuations monétaires quotidiennes, particulièrement sur le marché européen. Peut-être que l'on n'en avait plus besoin, ou que ces informations se trouvaient dans l'un de ces petits appareils que le joailler, Max Ince, avait appelé un ordinateur.

Il soupira. Le progrès était une chose, mais comment diable la Banque d'Angleterre pouvait-elle s'estimer britannique sans la présence de ce tableau ? Quoi qu'il en soit, il allait devoir consulter un employé. Il se présenta au premier bureau, fredonnant machinalement au son de la musique émanant des murs. « *Suivez la route de briques jaunes* » ?

Une jeune femme qui devait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans apparut dans l'embrasure d'une porte et s'installa au bureau. Elle était un peu plus petite que H. G., et ses cheveux blonds cendrés descendaient en boucles discrètes jusqu'à ses épaules. Son visage aux traits délicats possédait le hâle léger que Gibson donnait toujours aux « Américaine idéales » dont il brossait le portrait, ses yeux étaient très grands et très bruns. Mais ce n'était pas ce que H. G regardait d'un air hébété : elle portait un tailleur-pantalon bleu foncé. Certes, il avait croisé dans la rue des femmes ainsi accoutrées, mais à la Banque d'Angleterre ? Un pantalon suffisamment ajusté autour des hanches et des cuisses pour laisser deviner la *forme réelle* du mont de Vénus ? Son propre pubis se mit à palpiter, ce qui le fit rougir. Il s'efforça de maintenir son regard au-dessus de la ceinture de la jeune femme, mais cela ne lui fut pas d'un grand secours. A chaque fois qu'elle bougeait, ses seins bien dessinés en faisaient autant, manifestement libérés du carcan des sous-vêtements. Il se souvint de

l'obstacle redoutable, physique comme psychologique, que constituait le corset. Il lui avait fallu quatre ans pour apprendre à défaire le monstrueux engin sans pincer sa partenaire.

Elle sentit son regard et leva les yeux. « Que puis-je pour vous, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix grave et mélodieuse qui le fit frissonner.

— Je... j'attends un conseiller bancaire, merci », répondit-il d'un ton nasillard.

Avec un sourire, elle lui indiqua une chaise, devant son bureau. « Je suis conseillère. Asseyez-vous.

— Mais vous êtes...

— Je sais, je sais. Vous vous attendiez à tomber sur quelqu'un ayant un accent anglais, sans parler du décor californien. Toutes mes excuses pour les palmiers en plastique. » Puis, avec un geste ample, plein de grâce et de pondération, elle demanda : « C'est votre premier voyage aux États-Unis ? »

Wells parvint à acquiescer et s'assit. Il s'était préparé mentalement à toutes sortes de bouleversements technologiques avant son départ. Mais une *femme* occupant des fonctions de cadre à la banque d'Angleterre ? Le droit de vote était une chose, mais qui donc s'occupait de la maison ? Qu'étaient devenus les fameux cinq-à-sept ? Après réflexion, il se dit que si hommes trouvaient le temps de s'éclipser de leur bureau pour quelques heures, les femmes pouvaient en faire autant. Et il tira son chapeau à l'heureux type qui se ferait prendre en flagrant délit avec le spécimen qu'il avait sous les yeux.

« Que désiriez-vous au juste, monsieur ? »

Wells détourna les yeux ; la bouffée de son parfum qui venait de lui parvenir l'avait achevé. Il tira sur son veston et croisa les jambes pour tenter de dissimuler son érection, le visage empourpré.

Il se rendit compte que, si la banque ressemblait un tant soit peu aux établissements financiers londoniens de 1893, il n'était pas possible de s'y présenter pour demander des renseignements personnels. On ne pouvait obtenir ce genre d'information qu'au détour d'une transaction ordinaire. Ne sachant pas si ce genre de pratiques étaient courant dans le San Francisco de 1979, H. G. décida de se montrer prudent. Pour commencer, un peu de charme ne pourrait pas faire de mal. Il tendit la main et sourit de toutes ses dents : « Je m'appelle Herbert George Wells.

— Amy Robbins. » Au lieu de lui serrer la main, elle y déposa du bout des doigts une carte de visite.

Sans se démonter, H. G. rangea la carte dans la poche de sa veste. « Pourriez-vous m'en dire un peu plus sur les services que votre établissement offre à ses clients ? »

Vingt minutes plus tard, Wells avait fait la demande d'une carte Visa et d'une Master Charge. Amy l'avait également convaincu d'acheter des chèques de voyage s'il transportait une somme d'argent relativement importante. Peu après, il en avait signé pour une valeur d'environ mille cinq cents dollars. Entre temps, elle s'était montrée beaucoup plus chaleureuse envers lui, malgré ses regards insistants, plus fréquents encore lorsqu'elle répondait au téléphone.

Poussant la pile de chèques vers son interlocutrice pour qu'elle les vérifie, il s'adossa à son siège. Elle feuilleta rapidement les chèques, leva les yeux et sourit.

« Ok. Il ne me reste plus qu'à vous demander une pièce d'identité.

— Je crains de n'en avoir aucune à vous présenter. »

Elle se rembrunit.

« C'est que, voyez-vous, j'ai perdu mon compagnon de voyage ce matin au musée. Nous nous sommes trouvés séparés au beau milieu d'un...

heu... d'un exercice d'évacuation d'incendie. C'est lui qui a ma valise et tous mes papiers.

— C'est ennuyeux, commenta-t-elle, vraiment très ennuyeux. » Les yeux baissés sur son bureau, elle considéra la situation. Elle travaillait dans cette banque depuis près de deux ans et y était généralement considérée comme la plus honnête des membres de l'encadrement. Malgré sa nature désinvolte, elle se conformait très strictement au règlement pour toutes les opérations qu'elle avait à traiter, à la grande satisfaction des vice-présidents, tous Anglais de naissance et d'éducation. C'était le premier emploi qu'elle occupait, et elle voulait prouver au monde entier qu'elle était quelqu'un de compétent et de capable, bien qu'elle ait abandonné ses études universitaires pour se marier et que ce mariage ait été, lui aussi, un échec.

Contre toute attente, elle était venue s'installer seule à San Francisco et avait réussi à s'y faire une place. Et elle adorait sa liberté et son indépendance, qui reposaient entièrement sur son travail ; elle ne voulait pas commettre la moindre erreur. Or, le règlement était formel : exiger systématiquement une pièce d'identité.

Mais jamais elle n'avait rencontré d'homme semblable à celui qui se trouvait devant elle. Courtois. Chaleureux. Agréable, et pourtant peu ordinaire. Archaïque. En règle générale, elle ne faisait confiance à personne, mais quand cet homme la regardait, son bon sens professionnel l'abandonnait.

« Eh bien, espérons que vous allez retrouver votre ami, dit-elle avec un sourire. Je suis très heureuse d'avoir pu vous rendre service, M. Wells. » Elle lui tendit la main.

« Herbert. » Avec un soupir de soulagement, il la lui prit et la garda nettement plus longtemps que pour une simple poignée de main. « Peut-être auriez-vous la gentillesse de me faire visiter votre ville ? Quand nous en aurons le temps l'un et l'autre, bien entendu.

— Avec plaisir. Mon numéro est sur la carte, vous n'aurez qu'à me donner un coup de fil.

— Un coup de fil ? »

Elle tapota le combiné posé sur son bureau. «... de téléphone, oui.

— Ah oui, bien sûr. » Il se leva et resta sur place, hésitant. Il avait déjà fait une allusion subtile à Stephenson à laquelle elle n'avait pas réagi. Il avait l'horrible sensation qu'il allait s'en aller les mains vides.

« Vous désiriez autre chose, Herbert ?

— En fait oui, déclara-t-il, réjoui, avant de se rasseoir. Je suis censé dîner avec mon compagnon de voyage. Je vous ai déjà dit, je crois, que nous avons été séparés ?

— Oui, c'est lui qui a votre valise.

— Eh bien figurez-vous que je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il se trouve. J'avais espéré qu'il serait peut-être passé ici pour échanger de l'argent anglais.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Leslie John Stephenson. Ste-phen-son. Il est chirurgien. Un assez grand gaillard, aux cheveux bruns.

— Ah oui. Le docteur Stephenson est passé. Tout comme vous, il avait l'air de débarquer... » Elle rougit. « Quoi qu'il en soit, si cela peut vous être utile, je me suis permis de lui recommander le Jack Tar Hôtel, sur Geary Street. Vous pourrez peut-être le retrouver là-bas. »

Un immense sourire de satisfaction se peignit sur les traits de H. G. « Est-ce loin d'ici ?

— A San Francisco, rien n'est jamais très loin.

— Vous avez été remarquablement gentille et serviable, Mlle Robins, et je tiens à vous en remercier du fond du cœur. » Il lui prit de nouveau la main mais, cette fois, la lui baisa, geste qu'elle accueillit d'un rire pétillant.

Il se redressa, mais savait qu'il ne pouvait filer aussi abruptement sans paraître grossier. Et puis, cette jeune femme semblait extrêmement enthousiaste. Une fois l'affaire Stephenson convenablement réglée, qui savait ce qui pouvait arriver ? « Peut-être pourrions-nous déjeuner ensemble d'ici un jour ou deux.

— Avec plaisir. »

Il s'inclina vers elle – une main appuyée sur le bureau, dangereusement proche de son sein droit – et lui sourit. « J'ai découvert un restaurant absolument merveilleux à deux pas d'ici. Écossais, je pense.

— Comment s'appelle-t-il ?

— McDonald's. »

Et il s'en fut. Elle le regarda partir, bouche bée. Sur le moment, ni l'un ni l'autre ne s'aperçut qu'il avait oublié ses chèques de voyage.

OceanofPDF.com

5

H G. poussa la porte à tambour de la banque et se retrouva dans la rue, toujours enveloppé de l'aura d'Amy, rayonnant comme l'enfant de chœur qu'il n'était pas. Il déambulait, un sourire idiot aux lèvres, songeant combien la vie était merveilleuse, lorsqu'il percuta un parcmètre. La douleur dans sa poitrine le ramena à la réalité. Après tout, il n'était pas en vacances mais à la poursuite d'un tueur dépravé. Les femmes et l'envie de découvrir le monde allaient devoir attendre.

Pressant le pas, il se dirigea vers l'intersection de Post Street et de Grant Avenue. Il évitait les autres passants d'un air résolu, les mâchoires serrées. Stephenson ne lui échapperait plus très longtemps. Justice serait bientôt faite.

Quand il atteignit le coin de la rue, les feux changèrent sans crier gare et le flot métallique des machines commença à traverser le carrefour en rugissant. Wells se retrouva brièvement enveloppé de fumées d'échappement, ce qui lui rappela les désagréments du métro de Londres. Il se demandait où se trouvait celui de San Francisco.

Une dame élégante aux cheveux gris, les bras chargés de paquets, s'approcha du bord du trottoir et leva un bras, le doigt tendu comme pour montrer quelque chose d'étrange dans le ciel. H. G. leva les yeux mais ne vit que des nuages gris. Il fronça les sourcils. Cette dame cherchait-elle le vent ?

Un véhicule jaune assez peu engageant, avec des prix inscrits sur les portières, s'immobilisa devant elle.

Elle monta dans le véhicule et dit quelques mots au conducteur. Ce dernier acquiesça, avant de démarrer.

H. G. sourit. Quoi de plus logique ? L'affreuse machine jaune était manifestement le descendant des fiacres anglais.

Il fit la moue. Ses sentiments à l'égard de ces véhicules propulsés par un moteur à combustion interne oscillaient entre l'admiration et la méfiance. Mais cela n'avait pas d'importance puisqu'il allait être contraint d'utiliser l'un de ces cabs modernes s'il voulait rattraper Leslie John Stephenson. Il hésita, puis maudit sa pusillanimité : ce n'était pas le moment d'avoir des arrière-pensées. Après tout, s'il avait eu le courage de prendre place à l'intérieur de la machine à explorer le temps, pourquoi éprouvait-il cette appréhension soudaine à l'idée de pénétrer dans une autre machine ?

Il secoua la tête et s'approcha du bord du trottoir. A moitié dissimulé derrière un réverbère et un panneau, il leva timidement le bras, tendant l'index vers le ciel.

Les feux passèrent au vert et Wells aperçut un taxi, distant d'une centaine de mètres, qui fonçait vers le carrefour. Puis, au dernier moment, le véhicule traversa les trois files de Grant Avenue en klaxonnant et vint s'immobiliser dans un nuage de fumée à quelques centimètres du pied gauche de H. G. Ce dernier poussa un cri étouffé et recula d'un bond, l'index toujours tendu. Il foudroya le conducteur du regard. *Quel toupet !*

« Vous voulez un taxi, demanda le chauffeur en indiquant le bras levé de Wells, ou vous voulez acheter le réverbère ? »

H. G. ouvrit la portière arrière et monta précautionneusement à bord du véhicule. Il fut aussitôt déçu par la mauvaise qualité de l'habitacle, le siège défoncé et l'odeur de monoxyde de carbone. L'intérieur de la machine était réellement rudimentaire, sans aucune touche artisanale britannique susceptible de compenser son manque d'attrait.

« Où vous allez ? »

— Au Jack Tar Hôtel. »

H. G. vit le conducteur enfoncer une pédale. Le taxi bondit jusqu'au carrefour.

La brève accélération projeta H. G. en avant, puis le renvoya au fond de son siège. Il sourit et retint un gloussement. Le taxi était manifestement mal entretenu. Wells avait toujours pensé que les technologies du futur seraient propres, et jamais défailantes. Ce n'était pas vraiment le cas. Mais si un cab pouvait rouiller et s'abîmer, pourquoi pas un taxi jaune ? Il imagina toutes les choses nouvelles et merveilleuses qu'il avait aperçues s'entassant en une gigantesque montagne de déchets. Tordues, brisées, enchevêtrées, les créations mécaniques de l'homme cuisaient sous un soleil brûlant qui finirait par les dissoudre. Non loin de là, un homme du futur, vêtu d'un pagne crasseux et armé d'un bout de tuyau dont il s'était fait un gourdin, se grattait la tête en se demandant à quoi pouvait bien être dédié le monument de détritrus qu'il avait sous les yeux.

H. G. n'y tint plus et éclata de rire.

La tête du conducteur pivota comme celle d'un aigle chauve. « Qu'est-ce qui vous fait marrer ?

— Rien. » Curieux, il demanda : « Dites-moi, mon brave, menez-vous souvent votre machine à l'atelier ?

— Au garage ? Elle y était la semaine dernière. »

Le feu changea. Le chauffeur enfonça brutalement la pédale et le taxi bondit vers l'avant. H. G. en eut le souffle coupé.

« Vous voyez ? Elle est vachement nerveuse, non ? Si vous voulez une meilleure caisse, faudra monter dans une voiture de course. Comme la Plymouth 72 avec laquelle je courais à Decatur. »

H. G. s'habitua très rapidement aux mouvements et à la vitesse du véhicule. Il ne se sentait ni malade ni désorienté comme à bord de la machine à explorer le temps. Sans doute parce que le taxi se déplaçait de manière linéaire, alors que la machine tournait sur elle-même. Trouvant ce

mode de transport plaisant, voire exaltant, il se demanda s'il n'existait pas quelque loi physique susceptible de rendre les déplacements à travers la quatrième dimension plus agréables. Comme rien ne lui vint aussitôt à l'esprit, il décida de se pencher sur la question ultérieurement, dans son laboratoire. Pour le moment, le taxi était à un feu rouge, et Wells attendait impatiemment qu'il se mette à nouveau en mouvement.

« Quelle est la vitesse maximale de ce véhicule ?

— Dans les cent cinquante, cent soixante.

— Vraiment ? » Les yeux de Wells s'arrondirent.

Le chauffeur supposa qu'il le mettait au défi. « Ouais, vraiment ! » Il saisit un petit appareil métallique attaché par un cordon au centre du tableau de bord, le tint devant son visage, enfonça une touche et se mit à aboyer : « Break, break ! Ici Kojak-le-Pollack, j'me dirige vers l'ouest sur Grant. Est-ce qu'il y a des cowboys entre moi et la grande bleue ? Terminé, à vous ! »

H. G. regardait le conducteur, bouche bée. Ce n'était pas tant son appareil qui l'impressionnait – il avait déjà vu fonctionner un téléphone – que sa langue, semblable à un mélange d'Écossais et de Gaélique, avec une touche de Prussien, le tout prononcé sur un ton nasillard bien américain.

« Négatif, Pollack, négatif ! Tous les cowboys du coin sont en route pour Daly City. Amuse-toi bien ! T'es tranquille jusqu'au Golden Gate. »

Ayant mis fin à la conversation, le chauffeur se pencha sur son volant et fixa la route devant lui d'un regard sombre.

Le feu passa au vert.

Kojak-le-Pollack mit le pied au plancher, et son véhicule traversa le carrefour en rugissant. En huit secondes, il avait passé toutes les rapports et lancé son monstre jaune à cent à l'heure le long de Grant Avenue, zigzagant entre les autres véhicules comme un tank surchargé. Il tressautait sur son siège et semblait conduire avec tout son corps, soudé à son volant, utilisant

le langage des signes quand il en avait besoin. Il se servait aussi fréquemment de son avertisseur – à peu près chaque fois qu'un conducteur plus prudent, ou sain d'esprit, aurait utilisé ses freins.

Au début, H. G. se contenta de fixer le conducteur avec effroi, ne sachant trop que penser de son attitude. Puis il comprit que l'activité dans laquelle l'homme était engagé avait quelque chose de profondément *personnel*, quelque chose de vaguement familier mais qui lui paraissait déplacé. Les grognements et les grondements du conducteur étaient presque érotiques, et H. G. se rendit compte qu'il se livrait à une espèce de rituel privé de nature sexuelle. Dans son excitation, il semblait avoir oublié jusqu'à sa présence sur le siège arrière. Il ne cessait de parler à son taxi comme s'il s'agissait d'une femme qui rebondissait avec enthousiasme sous son corps trapu et couvert de sueur. H. G. avait lu, avec un intérêt tout aussi lubrique que scientifique, la description de certaines activités courantes chez les bergers solitaires, mais au grand jamais il n'avait entendu parler de rapports lascifs entre un homme et une machine. Comment pouvait-on qualifier un comportement aussi inapproprié ? Il ne s'agissait pas d'onanisme, puisque cela impliquait une machine... H. G. réfléchit intensément et finit par créer le terme de « technophilie ». Rougissant, il détourna les yeux. Certes, la sensation de vitesse et de puissance avait quelque chose d'exaltant mais, d'après lui, les relations sexuelles suscitaient des émotions d'une tout autre nature. A moins que la dépersonnalisation soit inhérente aux technologies avancées. La sexualité était-elle elle aussi devenue mécanique ? Le conducteur brûla un feu rouge et tourna dans Columbus Avenue à cent trente à l'heure. Les pneus se mirent à crisser, à fumer, le taxi fut sur le point de se renverser, mais le chauffeur donna un coup de volant à droite, redressa le véhicule et accéléra.

« Allez bébé, montre-moi ce que tu as dans le ventre ! Vas-y ! Plus vite, plus vite ! »

Le virage avait coupé le souffle à Wells ; étourdi, le savant gloussa d'excitation. Voilà que lui aussi commençait à prendre un plaisir trouble à ces embardées rapides et répétées. Agrippant des deux mains le siège avant,

il se mit à implorer silencieusement le taxi d'effectuer de nouvelles prouesses mécaniques.

Le chauffeur freina brusquement et s'engagea dans Union Street. Puis il accéléra de nouveau et le véhicule se lança à l'assaut d'une pente raide, tremblant et vibrant jusqu'au dernier boulon. En haut de la montée, la machine bondit dans les airs et flotta sur une dizaine de mètres avant de piquer du nez et de retomber lourdement sur la chaussée. Surpris H. G. expira vivement, avant de se mettre à applaudir de joie.

« Encore ! cria-t-il, encore ! »

Le conducteur ne se fit pas prier. Il franchit ainsi six collines et s'apprêtait à en passer une septième quand le taxi, en surchauffe, cracha dans les airs son bouchon de radiateur. Le chauffeur poussa un juron en voyant l'aiguille du thermomètre basculer dans le rouge et immobilisa sa machine bien-aimée. Il sortit et ouvrit le capot, reculant face aux tourbillons de vapeur qui en jaillirent. Le moteur grondait et cliquetait.

Tandis que le taxi refroidissait, H. G. se renfonça dans son siège dans un soupir. La course folle l'avait vidé et détendu. Il émit un gloussement. Venait-il, lui aussi, d'expérimenter la « technophilie » ?

Le chauffeur referma le capot, remonta dans le taxi et démarra. Il s'éloigna lentement du bord du trottoir, un sourire serein sur son visage dénué de toute expression.

Le reste du trajet fut calme et sans histoire, mais H. G. ne s'en aperçut même pas. La tête renversée en arrière, les yeux clos, il souriait béatement. Il revivait la course folle, les bonds exaltants au sommet des collines de béton, à travers de paisibles quartiers résidentiels. Quand il quitta à regret le siège arrière du taxi, il n'était plus tout à fait le même.

H. G. Wells était inexorablement tombé amoureux de l'automobile.

Assis devant la table de la salle à manger de sa suite, Leslie John Stephenson attaqua les *escargots*[\[2\]](#) qu'il venait de commander. Bien que

fatigué, il était satisfait des progrès accomplis dans le court laps de temps qui s'était écoulé depuis son arrivée en 1979. Après avoir quitté le musée, il lui avait fallu moins d'une heure pour trouver un dîner chaud et un bon lit offerts gracieusement par la mission St Vincent de Paul, à l'est du parc. Le matin même, quelqu'un l'avait conduit dans le centre où il avait échangé une partie des pièces d'or qu'il portait toujours dans sa ceinture contre quelques centaines de dollars américains. Il avait ensuite fait l'acquisition de plusieurs tenues vestimentaires et se prélassait à présent dans une suite à cent cinquante dollars par jour, loin au-dessus du désagréable bruit métallique de la rue. Il sourit. Pas mal pour un homme traqué par Scotland Yard.

Écartant son déjeuner, il se remit au poème qu'il avait commencé à composer, impressionné par la facilité avec laquelle le stylo moderne, rempli d'encre, glissait sur le papier à en-tête du Jack Tar.

Une Ode à Jeanne d'Arc

*Toi que les flammes environnent
Tu souris comme une luronne
Toute au désir, toute au plaisir
De caresser les flammes à venir...*

Il posa son stylo, se servit un nouveau verre de Beefeater's, puis se leva et sortit sur le balcon. Il contempla le ciel couvert et l'étendue de bâtiments carrés qui disparaissait à l'horizon. La vue lui rappelait celle que l'on avait depuis la bibliothèque de la demeure familiale de Bath, qui appartenait désormais à son ridicule frère aîné. Il avala une gorgée de gin.

Esculape. C'était autrefois sa maison. Son tyran de père avait ainsi baptisé son domaine parce qu'il était médecin et avait trois fils qui tous, disait-il, deviendraient médecins à leur tour, ainsi qu'une fille, qui épouserait certainement un médecin. Stephenson père, qui se prenait pour un gentilhomme moderne, organisait chaque mois une chasse au renard,

menant sa meute intrépide aux limites de son endurance. Puis il tenait salon pour ses amis devant la grande cheminée de pierre. En de telles occasions, le jeune Leslie et ses frères et sœurs se voyaient interdire l'accès de la maison ; quant à leur mère, elle était réduite au rôle d'aubergiste geignarde.

Esculape. Stephenson avala une nouvelle gorgée de gin. C'était là qu'il était retourné à la fin de sa première année d'université. C'était là que l'amour qu'il ressentait pour sa sœur aux cheveux de jais et à la peau d'ivoire avait fleuri, s'était épanoui. C'était là qu'il l'avait séduite – dans la prairie qui s'étendait derrière la maisonnette du gardien, par un chaud après-midi d'été, lourd de pollen et de senteurs suaves. Elle s'était donnée à lui avec une ardeur qu'il avait prise pour de l'amour. Au sommet de sa passion, il lui avait demandé de fuir avec lui et de l'épouser. Il n'avait jamais connu d'autre femme. Seulement elle. Elle avait répondu sans remords qu'elle était satisfaite de sa situation et que, si elle pouvait apprécier cet instant précis, son frère avait été précédé par d'autres. « Qui ? » s'était-il écrié, pris d'une terrible angoisse. Le gardien avait été le premier, puis leur père – à plusieurs reprises.

Elle venait de déchaîner un démon.

Esculape. Chez lui. Il aspira une autre gorgée d'alcool. L'endroit où le même soir, il avait tenté de tuer sa sœur avec un couteau de cuisine, incapable de contenir plus longtemps sa rage et son humiliation. Il y serait parvenu si leur père n'avait pas entendu les cris de sa fille et ne s'était précipité dans la pièce pour assommer Leslie d'un coup de tisonnier.

Esculape. Son ancien domicile. Il n'y était retourné qu'une fois, interrompant ses études à la faculté de médecine de Cambridge pour aller assister à la lecture du testament paternel. Un cadre bien champêtre pour des funérailles. Un endroit où il avait dit au pasteur et à ses frères qu'il lui paraissait juste que le cancer qui avait rongé le vieil homme ait rendu sa mort lente et douloureuse. Il avait été déshérité. Sa sœur n'était pas revenue et nul ne savait où elle se trouvait. Le jour de son départ, ses frères avaient fait interner sa mère, qu'on avait retrouvée dans le chenil, vautreée parmi les chiens.

Il ne lui restait alors plus rien. Rien que lui-même, ses volumes cornés de *Sturm und Drang*, sa bourse d'études et un talent rare pour les investigations chirurgicales.

Il allait réussir et devenir riche.

Stephenson jeta tout à coup son verre dans les airs ; il parcourut une cinquantaine de mètre avant d'aller s'écraser sur le toit d'un immeuble voisin. L'ex-médecin quitta ensuite le balcon, passa dans la chambre et alluma la télévision en couleur, le premier appareil de 1979 qui était parvenu à captiver tant son attention que son imagination. Confortablement installé dans un gros fauteuil capitonné, les pieds posés sur une ottomane, il regarda les nouvelles du milieu d'après-midi.

Le présentateur parlait d'un ton neutre de guérilla en Afrique, de famine en Asie, d'ouvriers en grève dans le nord-est, et de la vague de crimes qui balayait les principales villes du pays. Vint ensuite la météo, un temps frais et couvert.

Le présentateur disparut, remplacé par une blonde vantant des produits de beauté. Elle-même fut suivie par un boniment pour la Préparation H, un appel en faveur de l'association de lutte contre les maladies de cœur, et, pour finir, par un type qui promettait « des affaires en or et des prix cassés » pour des automobiles d'occasion.

Stephenson était fasciné par la rapide succession d'images. Il n'y avait aucune cohérence apparente et, contrairement à une page imprimée, cette forme de communication ne laissait pas de temps à la réflexion. Mais après tout, peut-être n'était-on pas censé penser à ce qu'on voyait. Peut-être que les gens à l'origine des images s'en étaient chargés – si oui, c'était une bonne chose. Il décida donc de se laisser saturer.

L'Orgueil des marines était au programme de ce vendredi après-midi, et Stephenson fut transporté en pleine guerre du Pacifique. Deux *marines* américains fumaient des cigarettes en chuchotant, assis derrière ce qui ressemblait à une version moderne de la mitrailleuse Gatling. Soudain, une grenade leur explosait au visage. L'un était tué et l'autre

perdait la vue. Puis des hordes de soldats japonais surgissaient de la jungle pour donner l'assaut. Gémissant de douleur et de peur, le *marine* aveugle se mettait à tirer avec sa mitrailleuse, uniquement guidé par les sons qu'il entendait.

Stephenson sautait de joie sur son fauteuil, ouvrant de grands yeux à la vue des troupes japonaises hachées par le tir nourri. Il s'imagina avec une telle arme entre les mains, dans la prairie d'Esculape. Son père et ses amis se précipitaient sur lui, leurs chevaux lancés à plein galop, leurs jaquettes rouges et leurs culottes blanches étincelant au soleil. Il ouvrait le feu. Hommes et bêtes s'abattaient aussitôt. Mais son père se relevait et recommençait à courir vers lui, brandissant un tisonnier au-dessus de sa tête. Une nouvelle rafale prolongée et son père s'abattait définitivement, bouillie sanglante qui ne devait plus sa forme humaine qu'à ses vêtements.

Quand il revint à la réalité, Stephenson se sentait réjoui, détendu. Il regarda la fin larmoyante du film de guerre et éteignit la télévision. Sa satisfaction était extrême, car les images qu'il venait de voir – et leurs implications –, illustraient la seule part de l'esprit humain qu'il admirait et respectait vraiment. Puis il se mit à réfléchir compulsivement. La reine Victoria, cette garce pédante au visage chevalin, n'aurait jamais permis la représentation d'un tel spectacle en Angleterre. Il fallait que les sociétés aient radicalement changé pour permettre à l'homme de s'exprimer plus librement et, par conséquent, plus violemment. Il gloussa. Si cet objet nommé télévision reflétait fidèlement l'état présent de la bête humaine, alors il était plus à sa place ici qu'à sa propre époque ! Quelle ironie : il était vraiment né un siècle trop tôt ! Il attendait impatiemment la tombée de la nuit pour pouvoir se promener dans les rues. Peut-être rencontrerait-il une fille. Une aguicheuse qui saurait lui donner du plaisir avant de mourir avec grâce.

Il se leva, s'étira, puis alla prendre sa montre bien-aimée sur la commode. Il l'ouvrit, non pour avoir l'heure, mais pour contempler pensivement le portrait à l'intérieur du couvercle. Après l'avoir refermée, il la glissa dans la petite poche ménagée sous la taille de son nouveau pantalon, accrocha la chaîne à sa large ceinture de cuir et essaya ensuite le

panama qu'il avait acheté en même temps que ses Oxford à talon compensé. Il se considéra devant le miroir en pied de la penderie. Le chapeau lui allait à la perfection. Il fit passer tout le poids de son corps sur son pied droit, posa les mains sur ses hanches, leva légèrement les sourcils et cambra les reins. On aurait pu le prendre pour un citoyen de 1979. Il avait le même air rusé et audacieux, le même vernis de luxe sordide qu'il avait remarqué dans les attitudes des désœuvrés croisés dans la rue.

Avec un large sourire, il admira sa métamorphose. Au départ, se retrouver à San Francisco au lieu de Londres l'avait pourtant sérieusement secoué. Mais il s'en moquait désormais. Une ville est une ville et, pour le moment, il n'avait pas rencontré la moindre difficulté avec la langue des Américains. Il comptait se procurer un plan de San Francisco, dont il connaîtrait bientôt les rues comme sa poche. Il apprendrait peut-être à piloter l'une de ces voitures modernes, mues par un moteur – de préférence l'un de ces longs modèles noirs aux vitres teintées – et pourrait alors se déplacer à sa guise, comme un riche oisif de la fin du XXe siècle, libre de s'adonner à toutes les fantaisies.

Soudain, on frappa violemment à la porte de sa suite.

Il sursauta. Qui cela pouvait-il *être* ? Avait-il commandé autre chose ? Davantage de gin, peut-être ? Non. La personne qui se trouvait de l'autre côté de la porte arrivait complètement à l'improviste et avait manifestement ignoré la pancarte « Ne pas déranger » accrochée à la poignée.

Il quitta la chambre, marcha silencieusement jusqu'à la porte et attendit, l'oreille tendue, le poing serré, prêt à frapper. Peut-être quelqu'un s'était-il trompé de chambre. Peut-être qu'il s'en irait.

On frappa à nouveau, cinq coups, plus forts que la première fois, martelés avec insistance.

Désormais agacé, Stephenson foudroya la porte du regard, les mâchoires serrées. « D'accord, d'accord ! vociféra-t-il. Qui est là ?

— La réception, monsieur, répondit une voix étouffée.

— Et que diable voulez-vous ?

— Ce sont vos bagages, monsieur.

— Mes bagages ? » Surpris, il recula et contempla la porte, les yeux écarquillés, en proie à une totale confusion. « Quels bagages ?

— Vos valises viennent d'arriver, monsieur.

— Mes valises ? Mais c'est absurde, voyons ! Vous vous trompez de chambre !

— Vous êtes bien le docteur Stephenson ? »

Avec un grognement perplexe, Stephenson se rapprocha de la porte, actionna la serrure et tira sèchement sur la poignée. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire absurde, je... ? » Il recula en titubant.

« Mon Dieu, balbutia-t-il, stupéfait. *Wells* ? »

H. G. referma la porte derrière lui, laissa ostensiblement tomber la pancarte « Ne pas déranger » dans une corbeille à papiers, puis se tourna calmement face à un Leslie John Stephenson qui tremblait de tous ses membres. Il ne se sentait ni irrité ni tendu, comme il le craignait, mais quelque peu affligé d'être le premier homme à affronter Jack l'Éventreur. Remarquant la tenue voyante de ce dernier, il ne put retenir un commentaire ironique. « Vous ne trouvez pas votre accoutrement un peu ostentatoire, John ?

— Comment êtes-vous arrivé ici ? »

H. G. se contenta de sourire.

« Comment m'avez-vous retrouvé ?

— Les détails n'ont guère d'importance, vous ne croyez pas ? »

Stephenson poussa un soupir, se passa la main dans les cheveux et tourna le dos à Wells. « Bien, manifestement vous savez.

— Vous avez laissé votre cape et votre sacoche dans le placard de l'entrée, répliqua H. G., impassible.

— Désolé pour le dérangement.

— Je pense que ni moi ni aucun de nos amis communs n'aurait pu imaginer que l'un d'entre nous puisse descendre aussi bas, affirma H. G. avec conviction. Par quel démon étiez-vous possédé, John ? »

Stephenson se raidit et fit face à Wells : « Il n'y a pas d'explication. Et même s'il y en avait une, elle ne regarderait que moi. »

Sa main trouva la bouteille de Beefeater's. « Un doigt de gin, mon vieux ? Le goût n'en est plus aussi vif qu'autrefois et il coûte les yeux de la tête, mais après tout, il est importé. Étant donné l'endroit où nous nous trouvons (il se permit un sourire ironique) ce n'est déjà pas si mal. Je vous en sers un verre ? »

H. G. considéra avec horreur l'idée de boire en compagnie d'une telle créature. Mais, en observant Stephenson, en songeant à la situation dans laquelle il se trouvait, il comprit qu'il était sans doute sage d'accepter son hospitalité. Peut-être serait-il en mesure de raisonner Stephenson et de le convaincre de regagner le Londres de 1893. Après tout, l'homme paraissait sensé. Il lui rendit son sourire à contrecœur. « Et pourquoi pas ? Si nous pouvons rester courtois... »

Stephenson se dirigea vers le bar, servit deux verres, posa la bouteille entre eux et s'assit sur un tabouret. Puis, se tournant vers Wells, il l'invita à le rejoindre. « Maintenant que vous avez parcouru tout ce chemin, qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Vous ramener », répondit H. G. sans réfléchir.

Stephenson soupira et s'adossa contre le bar. « Je ne vous ai jamais beaucoup aimé, Wells, mais j'ai toujours respecté votre talent et vos capacités, et j'ai toujours apprécié votre compagnie. Vous savez stimuler l'esprit de vos contemporains. Mais nous ne sommes pas dans un cercle littéraire, ici. Il ne s'agit pas de savoir qui a écrit les pièces de Shakespeare. Ni de polémiquer entre étudiants sur les mérites de Bismarck et les bêtises de Napoléon III. » Il marqua une pause. « Il n'y a que vous et moi, hors de notre temps – à tous égards, plus grands que nature. Nous avons transcendé la mort, et par conséquent la condition humaine. Aucune règle ne s'applique à nous. Sauf une : je ne retournerai *jamais* en 1893. Je vous propose donc d'oublier tout cela et de discuter de cette situation unique entre gentlemen. Qu'en dites-vous, Wells ? demanda-t-il en avalant une gorgée de gin.

— Nous avons peut-être quitté notre propre époque, John, mais nous n'avons pas transcendé l'humanité. Dois-je vous rappeler qu'il existe des lois universelles fondamentales auxquelles nous n'échapperons jamais ? Comme le respect des autres êtres humains ?

— Ah oui. C'est vrai que j'ai pris votre machine à explorer le temps sans vous demander la permission.

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Eh bien, auriez-vous l'obligeance d'accepter mes excuses ? Dans ma hâte, j'ai manifestement oublié les bonnes manières. » Il éclata de rire. « Peut-être puis-je vous offrir un dédommagement ? Combien coûte un voyage de quatre-vingt six ans, de nos jours ?

— Vous évitez délibérément la vraie question, n'est-ce pas ?

— Quelle question ?

— Celle de la différence fondamentale entre le bien et le mal ! explosa Wells. Nous la connaissons tous ! Nous la comprenons tous !

— Évidemment, Wells. Le bien, c'est quand nous avons du plaisir, le mal, c'est quand nous souffrons.

— Vous n'éprouvez pas le moindre remord, n'est-ce pas ?

— Des remords ? » Stephenson rit à nouveau. « Je lève mon verre à un monde sans remords », dit-il, les yeux brillants, avant d'ajouter le geste à la parole.

Wells soupira, furibond. « Mais ces meurtres, John ! Comment avez-vous pu ?

— Une fois les connaissances chirurgicales de base acquises, c'était vraiment très simple.

— Mais *pourquoi* ?

— J'y ai pris plaisir.

— Vous n'éprouvez donc aucun sentiment pour vos frères humains ?
»

Stephenson fronça les sourcils avec impatience. « Écoutez, mon vieux, j'ai le sentiment de vous avoir déjà clairement exposé mon sentiment là-dessus. Dois-je me répéter ?

— L'assassinat est un crime !

— C'est vous qui le dites. Au contraire, c'est un moyen naturel d'exprimer ses émotions depuis que Caïn a réglé son compte à Abel. Je n'ai jamais considéré l'assassinat comme un crime.

— Mais c'est *mal* !

— De votre point de vue, c'est possible, mais pas du mien. Il s'agit d'un acte parfaitement fonctionnel, aussi fondamental pour les besoins et les désirs humains que l'acte sexuel. » Stephenson sourit avant de poursuivre. « On peut tuer par plaisir ou pour le profit, on peut tuer pour accéder à la fortune ou à la gloire. Pour des raisons politiques, religieuses, sociales, économiques, voire humanitaires. On peut assassiner un dictateur

tout comme on peut tuer des parents que l'on hait. Et ainsi de suite. Pouvez-vous imaginer le piètre état dans lequel serait le monde sans le meurtre, Wells ? » Après un nouveau silence, il reprit d'une voix douce : « Tuer, c'est aimer, car ces deux actes assurent la survie de la race humaine. »

H. G. réfléchissait frénétiquement. Son adversaire venait de prononcer un plaidoyer fort convaincant en faveur du meurtre gratuit. Il avait même réussi à rendre cet acte abject attractif, et Wells comprenait qu'il pourrait sonder la conscience de Stephenson jusqu'à la fin des temps sans y trouver une once de repentir. L'âme de cet homme n'était nullement torturée, elle était plutôt déformée ; il considérait le monde comme une espèce de jardin potager et les hommes comme autant de légumes destinés à être ramassés et consommés.

« Je suis persuadé que la race humaine survivrait et prospérerait sans le meurtre, John, répliqua-t-il sèchement. Et je suis également certain que la grande majorité des êtres humains raisonnables ne partagent pas vos conceptions déviantes, moi compris. Ce que vous ne comprenez pas, c'est qu'il n'existerait aucune grande civilisation sans la loi et l'ordre, fondés sur le respect des droits d'autrui.

J'aurais tendance à être d'accord avec vous, Wells, à une exception près, toutefois : c'est une erreur de considérer que la vaste majorité des êtres humains soit raisonnable. Et quand l'irrationnel gouverne le royaume de l'homme – comme il l'a toujours fait depuis que le premier Néandertalien a ramassé un gourdin –, les lois ne servent qu'à assurer le confort de ceux qui détiennent le pouvoir. Elles sont transgressées par ceux qui se destinent à prendre leur place et qui, à leur tour, s'empresseront d'instaurer un nouvel ensemble de lois visant à assurer leur confort et leur plaisir. La fameuse dialectique de Hegel n'est en fait qu'un interminable cycle historique dans lequel le chaos succède au chaos. Est-ce que je me trompe ? »

Comme H. G. tardait à répondre, Stephenson éclata de rire et lui tapota l'épaule. « Retournez donc au XIXe siècle et relisez Nietzsche, mon ami. John Locke, Matthew Arnold et John Stuart Mill vous ont ramolli le cerveau. »

Le savant recula. « J'en ai assez de ces absurdités cyniques ! Vous vous êtes servi de mes réalisations scientifiques pour échapper à la justice ! Ce faisant, vous avez terni ma réputation et porté atteinte à mon honneur !

— Ma foi, j'en suis confus, ricana Stephenson.

— C'est une question de principe !

— De principe ? persifla le chirurgien. M'accorderez-vous que les temps ont changé, Wells ?

— Mon cher, la morale ne change jamais, quoi que vous en disiez ! Vous allez retourner à Londres pour payer votre dette à la société. »

Stephenson se leva et foudroya Wells du regard. « Pauvre idiot ! Vous n'avez donc pas observé le monde qui vous entoure ? 1979 regorge de gens comme moi. Des violeurs, des meurtriers, des voleurs, des terroristes, où que l'on regarde ! »

H. G. rit, incrédule. « Balivernes !

— Vous ne me croyez pas ?

— Comment pourrais-je croire le moindre mot de vos diatribes nihilistes ? »

Stephenson agita brusquement la main. « Laissez-moi vous montrer quelque chose. »

H. G. le suivit dans la chambre à coucher et le vit se diriger vers une espèce de grosse boîte électronique munie d'un écran gris foncé, et actionner un interrupteur.

« Ils appellent ça la télévision. »

H. G. recula en poussant un cri étouffé. Il avait sous les yeux l'image en couleur de deux personnes engagées dans une conversation. Tel était donc le résultat final de la télégraphie sans fil mise au point par Marconi !

Quel merveilleux moyen de communication ! « C'est une merveille ! Une pure merveille !

Je suis tout à fait d'accord avec vous. » Stephenson tourna un bouton et fit apparaître l'image de deux hommes, accoutrés comme on l'était dans l'Ouest au XIXe siècle, se faisant face de chaque côté d'une nie. L'un d'eux dégaina un pistolet et tira sur l'autre à trois reprises. Stephenson indiqua l'écran à Wells et sourit d'un air entendu.

« Il s'agit d'une reconstitution historique », commenta H. G., indigné. Il sentait monter en lui une rage féroce, au fur et à mesure qu'il comprenait où son adversaire voulait en venir.

Stephenson tourna de nouveau le bouton. L'écran montrait à présent un match de lutte au cours duquel deux géants se portaient des coups apparemment mortels, tandis qu'une foule en délire les exhortait à commettre des actes encore plus brutaux. L'un des lutteurs précipita son adversaire hors du ring sur les premiers rangs de spectateurs et fut déclaré vainqueur. L'image changea, remplacée par une publicité pour une poupée. Mais cette dernière était la réplique fidèle d'un soldat moderne en tenue de combat. Elle était en vente « pour Noël chez Zody, pour 13,95 \$ seulement ! »

« Ils vendent aussi des armes à feu. Au rayon des articles de sport. Comment disiez-vous l'autre jour ? C.Q.F.D. » ?

— Vous n'avez rien prouvé du tout ! hurla Wells.

— Vraiment ? » Stephenson éteignit la télévision et regagna le salon à grands pas. « Ce monde est le mien, Wells ! Il est fait pour moi, pas pour vous ! Vous êtes un dinosaure, une relique du passé !

— Vous allez retourner à Londres ! lança Wells, livide.

— Je ne bougerai pas d'ici !

— C'est ce que nous allons voir ! » Il saisit Stephenson par le bras et commença à l'entraîner vers la porte. Beaucoup plus grand que lui, le chirurgien se prêta à ce manège sur quelques mètres, puis se dégagea d'une secousse avec un gloussement ironique.

« Dites-moi, mon cher, j'ai comme l'impression que c'est vous qui avez un comportement irrationnel, dit-il en se frottant la manche. Et même violent. Ma démonstration vous a-t-elle enfin convaincu ? »

H. G. poussa un grognement de rage et se jeta sur Stephenson, les bras tendus. Le chirurgien recula, puis se lança brusquement en avant, précipitant Wells contre le mur.

Ce dernier en eut le souffle coupé. Il ne s'était jamais rendu compte de la condition physique et de la force de Stephenson. Mais il avait toujours considéré cet homme comme un être rationnel, sain d'esprit, et n'était pas préparé à affronter la brute épaisse qui se tenait désormais devant lui. Stephenson lui décocha un violent coup de poing. Wells esquiva en rentrant la tête dans les épaules et recula tant bien que mal. Le poing de Stephenson traversa un tableau, fissurant le mur où il était accroché.

H. G. plongea dans les jambes de son adversaire, mais celui-ci fit un pas de côté et lui envoya son genou dans la tempe. Le savant s'affaissa, étourdi, puis tenta désespérément de se remettre sur pieds. Il entendit un rire méprisant et moqueur qui lui parut lointain et monotone.

Levant son bras musclé, son ennemi abattit son énorme poing sur le crâne de H. G., qui poussa un cri bref, retomba sur la moquette, et tressaillit un instant avant de s'immobiliser.

En regardant la forme étendue de H. G., Stephenson remarqua qu'il respirait encore. Il allait devoir y remédier. Contournant le corps de Wells d'un pas léger, il passa derrière le bar, fouilla un tiroir rempli d'accessoires et y trouva un pic à glace, qu'il examina. La pointe était effilée, presque aussi fine qu'une aiguille, mais l'absence de tranchant le déçut, car il ne pourrait infliger que des blessures perforantes à son ancien camarade de

classe. Ma foi, tant pis. Cela valait toujours mieux que de fracasser le crâne de Wells avec une pièce de mobilier.

Il revint près du corps de H. G., qu'il retourna sur le dos pour pouvoir lui crever les yeux. Il leva le pic à glace, tendit ses muscles, et s'apprêtait à plonger l'arme dans l'œil de son ennemi quand il se ravisa. Il soupira. Ce serait vraiment dommage de tuer Wells. Le petit homme était tellement brillant. Après tout, n'était-ce pas lui qui avait rendu possibles les voyages dans le temps ? N'était-il pas le Christophe Colomb d'une ère nouvelle, d'une nouvelle dimension ? Wells n'avait-il pas créé de ses mains le merveilleux appareil qui lui avait permis d'échapper à Scotland Yard ?

Soudain, Stephenson se souvint. Un sourire se peignit lentement sur ses traits. Il baissa les yeux sur la forme prostrée à ses pieds et hocha la tête. Bien sûr ! Lorsqu'il avait examiné à la hâte les plans de la machine à explorer le temps, il avait pris connaissance de l'Inverseur Automatique de Rotation et de la clef spéciale qui permettait de le mettre hors circuit. Le principe lui avait alors échappé, mais tout devenait clair désormais. Voilà comment Wells l'avait suivi ! La machine à explorer le temps était retournée automatiquement à son point de départ parce qu'il n'avait pas la clef. Celui qui se retrouvait en sa possession pourrait de voyager à loisir dans la quatrième dimension sans craindre d'être poursuivi. Le médecin sourit de plus belle. Il allait s'emparer de la clef. Inutile de tuer Wells d'un coup de pic à glace. Il pouvait laisser l'inimitable petit savant définitivement embourbé dans le XXe siècle.

Les mains tremblant d'excitation, il entreprit de fouiller les poches de Wells, mais ce dernier émit un grognement sourd. Stephenson s'accroupit, le front barré d'un pli soucieux. Il n'avait pas le temps. Il devait tuer le petit homme ; il prendrait la clef ensuite. *Bah, c'est ainsi*, se dit-il avec un haussement d'épaules. La fin avait toujours justifié les moyens.

Il avait de nouveau levé le pic à glace quand on frappa à la porte.

« C'est la femme de ménage ! »

Stephenson laissa tomber son arme et se releva en hâte.

La porte s'ouvrit et une jeune femme entra, poussant un chariot chargé d'ustensiles de ménage. Elle vit les deux hommes – l'un debout, l'autre étendu – et s'immobilisa, portant une main à la bouche, plus surprise qu'effrayée. Elle ne cria pas immédiatement.

Stephenson eut la présence d'esprit de cacher son visage entre ses mains pour qu'elle ne puisse pas le reconnaître. Puis il se précipita dans le couloir. Un regard en arrière lui apprit que Wells commençait à reprendre ses esprits. Étouffant un juron, il pivota sur ses talons compensés et se hâta de gagner les ascenseurs.

OceanofPDF.com

6

QUAND H. G. OUVRIT LES YEUX, il ne se souvint pas immédiatement de l'endroit où il se trouvait. La pièce était floue, la moquette bleue se confondait avec le blanc éclatant des murs en un tourbillon douloureux de couleurs lointaines. Quelqu'un hurlait. Il distingua une jeune femme en uniforme, agenouillée devant lui, le regardant d'un air inquiet. Elle lui touchait doucement le front.

« Ça va, monsieur ? Vous vous sentez bien ? »

— Je me suis déjà senti mieux, merci ! » Il se leva et aperçut le pic à glace sur la moquette.

« Nom de Dieu ! » Un frisson glacé le parcourut. Il prit conscience qu'il avait beaucoup de chance d'être en vie.

« Vous voulez que j'appelle un médecin ? »

— Non, merci. »

Sa colère montait de seconde en seconde. Quel monstre, songeait-il, quel être primaire et dénaturé. En tout cas, on ne le reprendrait pas à essayer de le ramener à la raison. Pas après ça.

« Vous êtes sûr que vous n'avez pas besoin d'un médecin ? »

— Le seul praticien auquel je m'intéresse a déjà quitté les lieux. »

Vindictif, Wells mit le pic à glace dans sa poche et quitta la pièce.

L'ascenseur s'arrêta en douceur au rez-de-chaussée. H. G. se précipita à travers le hall, zigzaguant furtivement entre les groupes de touristes japonais et le mobilier comme un demi de mûlée courant à l'essai. Il sortit et traversa au pas de course l'allée circulaire qui bordait l'hôtel,

parallèlement au trottoir de Van Ness Avenue. Il regarda rapidement autour de lui, tentant d'évaluer la topographie de la ville. Vers l'ouest, l'avenue menait au sommet d'une colline, ce qui allait rendre la marche pénible. Son instinct le poussa à se diriger vers l'est, le long de la rue qui descendait en pente douce jusqu'aux beaux immeubles du centre administratif. Presque aussitôt, il parvint à l'intersection de Van Ness et de Geary. Les feux lui interdisaient de traverser et une circulation intense remontait Geary Street en direction du sud. Stephenson avait-il tourné vers le nord dans Geary Street ou continué vers l'est le long de Van Ness Avenue ? Une fois encore, Wells regarda dans les deux directions. Geary Street était large et, à cette heure de l'après-midi, éclairée par la lumière du soleil. Van Ness Avenue, au contraire, baignait dans l'ombre, les immeubles y étaient plus élevés et plus proche les uns des autres ; un fugitif y passerait plus facilement inaperçu. Wells hocha imperceptible la tête et traversa en direction de l'est, sur Van Ness Avenue.

Au bout de deux pâtés de maisons, il aperçut le panama de Stephenson qui émergeait au-dessus du flot de passants.

Avec un sourire sinistre, il se mit à courir. Il traversa O'Farrell Street en ignorant les coups d'avertisseur et les jurons des conducteurs. Il emprunta la chaussée de Van Ness Avenue pour doubler une masse de piétons moins pressés que lui et se jeta de nouveau sur le trottoir à temps pour éviter une nouvelle cohorte de véhicules. Le souffle court, il poursuivit son effort et finit par rattraper Stephenson au coin de Van Ness et Ellis Street, où le médecin attendait que le feu passe au rouge. Il s'approcha de lui par derrière, le saisit et le fit pivoter sur lui-même, avant de poser la pointe du pic à glace sur sa gorge. Stupéfait, Stephenson se mit à haleter en ouvrant de grands yeux. Lorsqu'il vit la peur sur le visage de son adversaire, H. G. sut qu'il avait gagné.

Il était sur le point de parler quand une dame qui se tenait à côté d'eux remarqua la scène et se mit à hurler. Machinalement, Wells se tourna vers elle pour s'expliquer. C'était tout ce que Stephenson attendait. D'un revers de main, il fit tomber le pic des mains de Wells, puis traversa Ellis Street en courant. Il évita trois voitures, et avait pratiquement atteint l'autre côté

quand un minibus Volkswagen surgit à toute vitesse et le renversa. Il parcourut plusieurs mètres dans les airs avant de retomber la tête la première sur le trottoir.

Une petite foule s'amassa aussitôt autour de la forme prostrée, avec force cris et hurlements, certains se demandant ce qu'il fallait faire, d'autres – curieusement détachés – profitant simplement de la violence de l'instant.

Depuis le bord du trottoir opposé, Wells observait la scène, stupéfait. Un policier ganté de blanc quitta son poste au centre du carrefour pour se hâter vers le blessé. Il dispersa les badauds et, s'agenouillant près de Stephenson, desserra son col.

Pétrifié, Wells sentit une inexplicable tristesse l'envahir. Si un homme au monde méritait d'être renversé par une machine de métal, c'était bien Leslie John Stephenson. Peut-être cela avait-il à voir avec la manière dont cela s'était produit. Stephenson n'avait pas été victime d'un autre être humain. Il avait été broyé par la technologie elle-même, et le véhicule en question restait là, à attendre que quelqu'un le conduise à nouveau. Peut-être était-ce le caractère impersonnel de l'accident qui rendait le sort de Stephenson si étrange et si cruel ; H. G. avait toujours profondément respecté le miracle de la vie, et considérait l'absurdité de la mort comme une affaire privée. Pourtant, un homme grièvement blessé gisait sur le trottoir d'une ville futuriste, à quatre-vingt-six ans de chez lui. Ici, tout le monde s'en moquait ; là-bas, personne ne le saurait jamais.

Le conducteur malchanceux tournait en rond en se tordant les mains, se demandant s'il ne venait pas de tuer quelqu'un. Au bout d'un moment, il se laissa aller contre la porte de son minibus délabré, tandis que le policier le questionnait calmement et notait ses réponses dans un calepin. Le policier se conduisait de manière routinière, comme si ce genre de chose arrivait tout le temps. D'ailleurs, le flot de la circulation avait repris normalement et les passants poursuivaient leur chemin comme si rien ne s'était passé.

Oui, H. G. assistait à la représentation d'un ballet moderne – et banal –, dont l'étoile était un policier zélé qui tentait, non sans ironie, de donner

un sens au chaos. La scène finale du premier acte de la tragédie venait de se terminer.

L'acte deux commença avec l'appel strident d'une sirène qui se fit de plus en plus puissant, jusqu'à devenir assourdissant. Une éclatante camionnette rouge et blanche déboucha de Van Ness Avenue et s'immobilisa au milieu d'Ellis Street. Sur la porte, on lisait les mots « Unité Paramédicale 37, S.F.F.D. ». Deux jeunes hommes en uniforme bleu marine sautèrent lestement du véhicule et se portèrent au secours de Stephenson. Ils firent rouler le blessé sur une civière aux poignées chromées, puis le transportèrent jusqu'à l'arrière de leur véhicule. Leurs mouvements étaient gracieux et synchronisés. Aucune perte de temps ni d'énergie. Pas de confusion ou de dialogues inutiles. En quelques secondes, ils étaient de retour dans leur véhicule et, tandis que l'un d'eux parlait dans un petit appareil métallique tout en faisant faire un demi-tour précis à sa machine, l'autre fixait un masque sur le visage de Stephenson, réglait divers cadrans sur des cylindres de métal et prenait le pouls du blessé. Le véhicule repartit à toute vitesse sur Ellis Street, la circulation réagissant aux appels de sa sirène en s'écartant de son passage comme la mer Rouge devant Moïse.

H. G. demeura abasourdi. Il souvint de ce qu'il avait lu à propos de la guerre de Crimée, durant laquelle des centaines de blessés avaient attendu des heures, parfois des jours, avant d'être secourus. Ceux qui avaient eu la chance d'être transportés dans des infirmeries étaient restés sans soins, ou s'étaient vu amputer par des médecins surmenés et insuffisamment formés. Ici, au contraire, il avait été témoin des activités d'une équipe précise et manifestement experte dans l'art de sauver des vies. Mon Dieu, songea-t-il, comme cela devait être merveilleusement rassurant pour les gens de 1979 de savoir que l'on prenait au sérieux leurs blessures et les risques qu'ils encouraient.

Il fronça les sourcils, troublé par l'ironie de la situation : Stephenson avait été écrasé par le produit d'une technologie avancée, puis secouru et emporté – ce qui lui avait certainement sauvé la vie – par une machine similaire. L'une donnait la mort, l'autre rendait la vie. L'équilibre était maintenu.

Il s'approcha timidement du policier qui se tenait dans un coin du carrefour, occupé à parler dans une boîte métallique. Quand l'homme eut terminé, H. G. l'aborda. « Excusez-moi monsieur l'agent, où donc ont-ils transporté ce malheureux qui a été heurté par une automobile ? »

Le policier examina le savant des pieds à la tête et plissa le front d'un air critique. « Vous le connaissez ? »

— Oh non, pas du tout. C'est que, voyez-vous, je viens de débarquer ici et j'étais curieux de connaître la procédure suivie lors de telles tragédie.

— Les ambulanciers l'ont pris en charge et il va se retrouver au San Francisco General Hospital. Ça ne se passe pas comme ça en Angleterre ? »

H. G. paya le conducteur de son taxi et descendit de voiture devant l'entrée principale de l'hôpital. Le soleil se couchait et un brouillard glacial montait de la baie, mais Wells resta planté là : ce qu'il voyait était tout à fait inattendu.

Un vaste complexe, constitué de bâtiments anciens et peu avenants, peints d'un rouge-orange miteux qui, avec les années, s'était couvert d'une patine de crasse et de suie. Les pelouses et les buissons, fort mal entretenus avaient pris une teinte brunâtre, et l'ensemble était ceint d'une massive grille de fer noir, au pied de laquelle le vent avait accumulé papiers gras et autres détritiques. Derrière les bâtiments, une gigantesque cheminée de briques noirâtres, haute d'une douzaine d'étages, crachait sporadiquement des bouffées de vapeur blanche.

H. G. frissonna. L'endroit ressemblait à une prison victorienne. Mais il s'agissait bien d'un hôpital : sur sa gauche, un panneau blanc, illuminé de l'intérieur, proclamait en lettres écarlates : « Urgences ». Une flèche indiquait l'arrière du bâtiment principal.

Un autre van blanc et rouge fonçait sur l'allée asphaltée qui contournait le bâtiment, dans la même direction ; Wells en conclut que c'était bien là qu'il pourrait trouver Stephenson. Il arpenta rapidement

l'allée en relevant le col de sa veste. Le vent qui se levait rendait le froid plus mordant.

Contrairement à l'entrée principale de l'hôpital, celle du service des urgences, tout à fait moderne d'aspect, débordait d'une activité intense. Wells se sentit soulagé.

L'intérieur semblait avoir été imaginé par un scientifique romantique du XIXe siècle. H. G. se retrouva face à une rangée de monte-charges aux portes d'acier brossé que des panneaux identifiaient comme des « ascenseurs ». Une petite lumière s'alluma et le tintement d'une clochette annonça l'arrivée de l'un d'entre eux. Ses portes épaisses s'ouvrirent automatiquement et un aide-soignant y poussa un vieillard allongé sur un brancard roulant. Le teint du malade était aussi blanc que le drap qui dissimulait sa silhouette cadavérique. Une femme de ménage au visage froid monta alors dans l'ascenseur en poussant devant elle un chariot débordant de balais et de seaux. Wells reconnut l'odeur caractéristique de l'ammoniaque. Les portes se refermèrent avec un chuintement discret. H. G. observa les signaux lumineux qui s'allumaient au-dessus de lui ; l'ascenseur était descendu de quatre niveaux au-dessous du sol. Il resta là un instant, songeur.

En face des monte-charges se trouvait un centre d'« Accueil et Information », où des femmes vêtues d'un uniforme blanc et d'une coiffe amidonnée s'affairaient derrière des demi-cloisons de verre. Quel que soit leur âge, elles avaient toutes un visage serein et des cheveux soigneusement coiffés. Certaines manipulaient de petites machines ; le bourdonnement discret et les cliquetis de l'énergie électrique emplissaient l'air.

Depuis l'accueil, deux couloirs étincelants conduisaient dans les entrailles immaculées de l'hôpital. Les brancards allaient et venaient, mais l'état des malades était toujours difficile à déterminer : tout était drapé de blanc. Des chaises roulantes motorisées circulaient également avec un petit bourdonnement, à la grande joie de Wells – qui aurait imaginé qu'un jour les infirmes pourraient se déplacer grâce à une source d'énergie artificielle ? Tous les membres du personnel portaient des blouses blanches, roses,

vertes, parfois grises ou bleues. H. G. comprit presque aussitôt que chaque couleur correspondait à une fonction précise. Ainsi, dans la précipitation d'une intervention médicale, chacun connaissait instantanément le rôle des autres. Très astucieux.

Il se pencha pour toucher le sol, puis effleura du bout du doigt le mur pastel. Oui, tout à l'hôpital semblait moulé dans cette matière mystérieuse qu'il avait découverte pour la première fois au McDonald's. Si lisse, si douce, si brillante. Cela venait sans doute également de l'éclairage artificiel. Il aurait bien parlé d'incandescence, mais ne savait si le terme était approprié, car la lumière était diffusée par de vastes rectangles opalescents disposés au plafond. Pas de coins sombres ni de salles obscures, desquelles s'échappaient les cris et les lamentations de malades à l'agonie. Ici, on pouvait tout voir ! Au lieu des râles de souffrance, on n'entendait qu'une douce musique dispensée par des boîtes fixées elles aussi au plafond.

H. G. sourit fièrement. C'était bien l'avenir qu'il avait prédit. Voilà ce que la technologie pouvait apporter à l'humanité : un raffinement, une beauté fonctionnelle qui permettait à des êtres éclairés de venir en aide à leurs frères humains.

Mais ce qui le frappait par-dessus tout, c'était la propreté absolue des lieux. Il hésitait même à toucher quoique ce soit, de peur de laisser sur place des germes du XIXe siècle.

Il se souvint de son dernier séjour à St George, lors de l'attaque de tuberculose que lui avaient occasionné le surmenage et l'échec de son mariage avec Isabel. On l'avait installé dans une longue salle lugubre qui hébergeait cinquante autres malades. Une pièce éclairée par quatre becs de gaz, avec de hautes fenêtres restant toujours fermées. L'atmosphère y était confinée, lourde, l'odeur dominante un mélange suffocant d'excréments, de bile, de moisissure et de fumée. On l'avait enroulé dans un pansement devenu humide et froid, sur un lit bancal au sommier enfoncé, avant de l'ensevelir sous des couvertures pour lutter contre la fièvre qui le consumait. À chaque quinte de toux, une douleur épouvantable traversait chaque nerf, chaque muscle de son corps. Le médecin était venu et avait

rapidement examiné les patients, ignorant les gémissements des déments, car il savait ne rien pouvoir faire de plus pour eux. En 1892.

Tant de chemin parcouru. Des lumières vives et des linges immaculés. Musique et hygiène. Et pas un signe de souffrance, pas un sanglot. H. G. était émerveillé.

« Vous désirez, monsieur ? » lui demanda une aide soignante.

Il sursauta, avant de reprendre rapidement ses esprits. « Je crois qu'une de mes connaissances a été transportée ici par deux jeunes gens vêtus de bleu foncé. » Il hésita. « Il a été heurté par une automobile.

— On vous renseignera à l'accueil, monsieur. »

H. G. se rendit à la réception et y attendit patiemment. Derrière la cloison de verre, une rangée d'écrans de télévision montrait l'image des couloirs et des salles de l'hôpital. Une infirmière était assise devant une console, occupée à manipuler des boutons qui permettaient de changer les images. De temps à autre, elle prenait des notes. Wells était béat d'admiration. Comment ? Une seule personne pouvait savoir instantanément ce qui se passait dans tout l'hôpital ! Qu'on songe au temps qu'un appareil aussi miraculeux permettait de gagner, aux vies qu'il permettait de sauver ! H. G. arbora un sourire triomphal. Stephenson avait eu tort, il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez puisqu'ici, la télévision servait le bien commun. Le savant se demanda si cette forme de communication était utilisée dans le monde entier. Si tel était le cas, un public immense pouvait accéder instantanément aux activités et aux coutumes du reste de l'humanité. Quelle bénédiction pour le rationalisme !

Une sculpturale infirmière blonde s'approcha de lui, souriante. « Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

— Cet après-midi, une personne que je connais a été heurtée par une automobile et amenée dans cet hôpital. J'aimerais connaître la gravité de ses blessures et la date approximative de sa sortie.

— Pourriez-vous me donner le nom et le numéro de sécurité sociale de la personne en question ?

— Il s'appelle Leslie John Stephenson... »

Elle se mit immédiatement à manipuler les touches d'une petite machine électronique.

« Mais j'avoue que je ne saurais vous donner son numéro de sécurité sociale.

— Sa date de naissance, alors ?

— Je ne la connais pas avec précision non plus. »

L'infirmière leva les yeux de la machine et regarda H. G. « Je suis navrée, nous n'avons personne de ce nom ici. »

Wells sourit patiemment. « Je crois qu'il ne portait aucune pièce d'identité sur lui quand il a été heurté par la machine.

— Dans ce cas, il a dû être admis anonymement. » Elle réfléchit un moment, puis son visage s'illumina. « Pouvez-vous me dire où l'accident a eu lieu ?

— Au coin de Van Ness Avenue et d'Ellis Street. »

Elle reporta son attention sur l'ordinateur et composa un nouveau message. Quelques instants plus tard, une réponse s'inscrivit sur l'écran, qu'elle lut à Wells. « Sexe masculin, race blanche, un mètre quatre-vingt-trois, quatre-vingt-un kilos, yeux bruns, cheveux brun foncé, teint mat. Admis à 16 h 33 dans un état comateux. Chemise rose, pantalon bleu clair.

— C'est lui ! C'est Leslie John Stephenson !

— D'après nos registres, il a été admis en tant qu'anonyme numéro 16, l'informa-t-elle avec un sourire très professionnel.

— Pouvez-vous me dire comment il va ?

— Je regrette. Il faudra que vous posiez la question au médecin traitant. ... monsieur... ?

— Wells. »

Elle nota son nom puis montra du doigt le couloir. « Pourquoi n'allez-vous pas vous installer dans la salle d'attente. Le docteur Rodden s'occupe de ce patient. Je vous l'enverrai dès qu'il aura terminé son service.

— Merci. » Tournant les talons, il s'éloigna.

Passant devant les ascenseurs – il ne s'habituerait jamais à ce nom –, il se retrouva dans la salle d'attente. Le sol était recouvert de moquette et une abondance de sièges confortables et de journaux attendaient les visiteurs.

Il était impressionné. A St George, n'était prévue qu'une salle humide, aux murs de pierre nue, contre lesquels étaient appuyés de durs bancs de bois.

Il se dirigeait vers un fauteuil vide quand il entendit un bruit bizarre. En face de la salle, de l'autre côté du couloir, il vit un homme qui sortait une boîte de conserve d'une machine, puis une pomme d'une autre ! Des machines qui distribuaient des aliments ! Juste ciel !

H. G. ne put s'empêcher d'aller voir cela de plus près. Des sandwiches étaient disposés dans une vitrine, des fruits dans une autre, des boissons dans une troisième, tandis qu'une quatrième distribuait du café, du thé et du chocolat chaud, et que toutes sortes de friandises appétissantes – mais dont les noms lui étaient inconnus – se trouvaient dans une cinquième machine. Se sentant soudain affamé, Wells retourna vers la machine à sandwiches pour en examiner le contenu. Le «jambon fromage » lui paraissant familier, il appuya sur le bouton correspondant. Rien. Un voyant s'alluma, et le savant lut « Introduisez 55 cents ». Il rougit, plongea la main dans sa poche et en tira une poignée de pièces. Ayant déposé la somme

requis, il appuya de nouveau. La machine grogna, ronronna, lui rendit son argent, et un nouveau message lumineux apparut : « Essayez une autre sélection. »

Ce qu'il fit, avec le même résultat. A trois reprises, il glissa ses pièces dans la machine sans obtenir de nourriture.

Reportant son attention sur la seconde machine de la rangée, il grimaça : il n'aimait pas les fruits. Vaguement mécontent, il gagna le distributeur de friandises et en examina le contenu. Il élimina les « Boules magiques » (le nom ne lui inspirait pas confiance), les « Bouées de sauvetage » (sa vie n'était pas en danger), les « Dragibus » (ils ressemblaient à des médicaments d'origine douteuse) et les « pop corns caramélisés » (il n'avait aucune envie de manger quelque chose qui ressemblait aux crottes d'un petit animal). Il ne restait plus que les « Fritos » et les « Twinkies ». L'aspect des seconds lui parut plus engageant. Il introduisit ses pièces dans la machine, tira sur un levier et – ô merveille ! – un Twinkie jaillit de la machine. Il le déballa soigneusement et le renifla. Des visions des plats merveilleux que lui préparait Mme Nelson passèrent devant ses yeux, rendant plus triste encore l'odeur douceâtre et rance du Twinkie. Il haussa les épaules et fourra la chose dans sa bouche. Il mâcha, déglutit, sans pour autant se sentir satisfait. Tout ce qu'il obtint, ce fut une douleur dentaire qui suivit l'ingestion massive de sucre trop raffiné contenu dans le cœur blanc et gluant du biscuit.

En dernier recours, il se décida pour une tasse thé insipide. Puis il regagna la salle d'attente en songeant que le principal problème posé par la mécanisation de la préparation des aliments était que l'on ne pouvait se plaindre à personne.

Il s'installa dans un gros fauteuil capitonné et prit un exemplaire écorné du *Reader's Digest* sur une table basse. Il s'apprêtait à feuilleter cette intéressante feuille de chou quand un médecin tout de blanc vêtu, murmurant des paroles apaisantes, introduisit trois personnes de couleur dans la salle. H. G. posa la revue pour examiner les nouveaux Venus avec intérêt, car à part en photographie, il n'avait encore jamais vu de Noirs.

Il s'agissait apparemment d'une famille – au sens occidental, judéo-chrétien du terme. Et non africain. Encore que, à la réflexion, Wells se rendit compte qu'il n'avait pas la moindre idée d'en quoi pouvait consister une famille au sens africain. Sa connaissance des aspects sociologiques du continent noir se limitait au système tribal, qu'il comparait avec un certain dégoût au petit cercle des clubs privés londoniens.

Penché en avant pour mieux examiner les trois Noirs, il ne discerna aucun vestige de la savane ou de la jungle dans leur comportement. Ils ressemblaient à la première famille anglaise ou américaine venue. La mère, en surpoids et grisonnante, portait une robe bleue foncé élimée. Les deux adolescents qui la soutenaient étaient manifestement ses fils. L'aîné était grand, élancé, portait une tenue semblable à celle de Stephenson et arpentait nerveusement la pièce tandis que le médecin continuait à parler. Le cadet, vêtu d'un sweatshirt délavé et d'un pantalon marron, écoutait attentivement les paroles du porteur de mauvaises nouvelles en blouse blanche. La mère se mit à pleurer. Le médecin s'excusa, puis tourna les talons et quitta la pièce. « Papa va s'en tirer, M'man, écoute pas c'que te disent les toubibs. »

Le savant se souvint des gravures de ses livres d'histoire, au collège, dans les chapitres consacrés à l'esclavage. Pourtant, les esclaves africains avaient été émancipés l'année précédant celle de sa naissance ; dans ce cas, pourquoi l'image qu'il avait en tête lui semblait-elle si appropriée, au beau milieu de cet hôpital futuriste ? Existait-il, en 1979, une autre forme, plus subtile, de soumission ? Il n'y avait qu'une façon d'en avoir le cœur net. Il allait aborder ces gens et leur demander si lui, H. G. Wells, pouvait faire quelque chose pour eux.

Il se leva impulsivement et commençait à s'approcher quand l'aîné des deux fils le fixa d'un air mauvais. H. G. s'arrêta net, avec l'impression glaçante qu'une infranchissable barrière s'était brusquement dressée entre lui et la famille noire. Il scruta le visage du jeune homme, à la recherche d'une quelconque explication, mais n'y lut qu'une froide expression de haine ; Wells retourna sagement sur son siège et fit semblant de lire. La musique guillerette que diffusaient les enceintes faisait un absurde contrepoint aux plaintes et aux sanglots de la femme.

Ce fut ainsi que H. G. Wells devint, sans le savoir, un stéréotype sociologique anxieux de la fin des années 1970. Pourquoi le jeune homme lui avait-il décoché un regard empli d'une colère si profonde ? Il ne leur avait rien fait, à eux ou à leur père.

Pendant les deux heures qui suivirent, H. G. attendit que le docteur Rodden vienne lui donner des nouvelles de Leslie John Stephenson. Il ne put guère se détendre car, à chaque instant, de nouvelles ambulances arrivaient. Et peu après, la famille ou les amis de ceux qu'elles avaient amenés se réunissaient dans la salle d'attente. La plupart d'entre eux – et donc des patients – étaient noirs, asiatiques ou basanés, et avaient l'air désespéré. Le cadre de l'hôpital mis à part, il aurait pu se croire dans l'East End de Londres. La technologie n'avait rien fait pour ces gens-là. Elle se moquait d'eux. De ce Chinois borgne qui aiguisait un couteau sur sa botte. De cet homme basané aux cheveux gris qui buvait au goulot d'une bouteille dissimulée dans un sac en papier. De cette jeune Noire – enceinte jusqu'aux yeux – que l'on avait sauvagement battue et qui attendait de l'aide. De ce nourrisson atteint d'un mal inconnu et que l'on laissait hurler sans raison apparente. De cette vieille femme presque aveugle qui n'arrivait pas à savoir ce qu'on avait fait de son époux. De ce Noir vêtu d'un costume jaune et d'une chemise orange qui attendait.

De tous, jusqu'au dernier.

H. G. quitta la salle d'attente convaincu qu'une société de classes existait toujours dans ce recoin de 1979. Il avait toujours pensé que le progrès libérerait l'homme et lui permettrait de faire le bien. Et voilà qu'il en doutait désormais, d'autant plus furieux qu'il remettait lui-même en question ses propres convictions, que Stephenson avait déjà ébranlées plus tôt dans la journée.

Il passa en trombe devant les ascenseurs et gagna la réception.

« Quelque chose ne va pas, monsieur ? demanda l'infirmière derrière la vitre.

— Oui. L’infirmière qui était ici avant vous m’a dit que le docteur Rodden viendrait me voir dans la salle d’attente pour m’informer de l’état d’une de mes relations.

— Le docteur Rodden a quitté l’hôpital depuis une dizaine de minutes, annonça-t-elle d’un air contrit.

— Mais il devait venir me parler !

— Je regrette. Il ne reprend son service que demain matin.

— Attendez un peu ! explosa Wells, empourpré. Vous n’espérez tout de même pas me faire attendre toute la nuit dans cette salle, quand même ?

— Je regrette, monsieur, ça ne me concerne pas. » Elle fit signe à quelqu’un derrière lui. « Suivant, s’il vous plaît ! »

Furieux et impuissant, Wells tourna les talons et quitta l’hôpital à grands pas.

L’air vif de la nuit le rafraîchit. La brume dissipait l’éclairage public et assourdissait les bruits métalliques de la circulation. H. G. se calma, puis commença à s’éloigner de l’hôpital. Une fois dans la rue, il se demanda ce qu’il devait faire ensuite, quelque peu déconcerté par le clignotement des innombrables enseignes multicolores. La fatigue l’envahit et il s’assit au bord du trottoir pour tenter de déterminer la marche logique à suivre. La première idée qui lui traversa l’esprit n’avait rien d’extraordinaire, mais avait le mérite d’être pragmatique : prendre un peu de repos.

De l’autre côté de la rue se dressaient quelques hôtels dont la façade lui rappelait le Londres du XIX^e siècle. Il se dirigea à la hâte vers l’un d’entre eux ; le mal du pays et la faim lui tordaient l’estomac, et des larmes nostalgiques se mirent à rouler sur sa joue. Il secoua énergiquement la tête pour chasser ces signes de faiblesse. Il n’avait que faire de ces niaiseries sentimentales sur le bon vieux temps. Ce qu’il lui fallait, c’était une bonne nuit de sommeil.

Il pénétra dans le petit hall décoré de meubles vermoulus du Protrero Hôtel – fondé en 1929 – et passa devant un portier noir endormi. Personne à la réception. Il actionna la sonnette de nuit.

Cinq minutes plus tard, un vieux Noir au teint grisâtre émergea d'un couloir sombre et approcha du comptoir.

« Qu'est-ce tu veux, mon gars ? Y a plus d'poules ici depuis un bail ! Depuis l'élection du nouveau maire, elles se sont toutes tirées dans l'centre ville.

— Je voudrais une chambre, s'il vous plaît. »

L'autre chaussa une paire de lunettes sans monture. « Pour la nuit ?

— Évidemment pour la nuit. Que voudriez-vous que je fasse d'autre avec une chambre ? »

Le Noir répondit par un haussement d'épaules désabusé avant de placer une carte jaunie et un crayon devant Wells. « Ça fera quatorze cinquante. »

H. G. plongea la main dans sa poche mais n'y trouva en tout et pour tout qu'un dollar et treize cents en petite monnaie.

Le vieux Noir attendit patiemment en clignant des yeux. Il avait l'habitude.

Le savant se mit soudain à sourire, se souvenant des chèques de voyage qu'il avait achetés à Amy Robbins le matin même. Dieu, que cela semblait loin, déjà ! « Acceptez-vous les chèques de voyage ?

— Tant qu'y sont pas étrangers. »

H. G. se moqua de cette ironie involontaire tout en plongeant la main dans sa poche arrière. Pas de chèques de voyage étrangers !

Ne trouvant pas les chèques dans la poche de son pantalon, il se mit à fouiller sa veste. Ah oui, un bon lit ! Non, un bain d'abord. Un bon bain chaud.

Son visage s'assombrit soudain. Ses chèques de voyage ! Il ne les avait pas. Les lui avait-on volés ? Les avait-il perdus ? Il fouilla frénétiquement ses poches une nouvelle fois, mais en vain.

« Un problème monsieur ? »

H. G. ne répondit pas. Il fit volte-face, sortit en courant et retourna à l'hôpital.

Dans la salle d'attente, trois petits enfants noirs dormaient dans le fauteuil qu'il avait précédemment occupé. Installés sur le canapé voisin, leurs pères jouaient aux cartes. Tous les autres sièges étaient pris. Mais H. G. n'en était plus à cela près ; il s'étendit à même le sol, entre le fauteuil et le canapé, et se fit un oreiller d'une pile de journaux. Personne ne fit attention à lui ; il aurait aussi bien pu mourir là.

Une ambulance arriva dans un grand crissement de pneus, mais Wells ne leva pas même la tête. Comme les trois petits enfants, il savait désormais que l'on pouvait dormir n'importe où.

Dans sa douche, Amy Robbins se détendait sous le jet d'eau chaude, heureuse de mener une vie indépendante.

Voilà un an qu'elle était libre, à San Francisco – la ville des lumières, des restaurants et des individualistes –, libre d'agir sans compromis, libre de dire oui ou non, sans avoir de comptes à rendre à qui que ce soit. Et elle adorait ça. Contre toute attente, elle avait son propre appartement, payait ses factures, et ne devait partager sa salle de bain ou sa douche avec personne.

Elle leva le menton, laissant l'eau ruisseler sur son visage aux traits délicats. Elle ferma les yeux, sourit, puis leva lentement les bras pour que le jet vienne masser sa poitrine et son ventre plat. Tous les petits désagréments

de sa journée de travail étaient oubliés, les tensions de la journée se dissipaient. La vie était belle. Enfin.

Revigorée, elle arrêta l'eau et sortit de la douche. Elle se sécha puis tendit la main vers son peignoir qu'elle avait accroché à la porte. Avant de l'enfiler, elle contempla son corps nu dans le miroir embrumé, ses formes adoucies par la buée comme dans une peinture impressionniste. Toute en pastels. Sans ombres.

Amy traversa le couloir au plancher grinçant qui menait au salon du petit appartement qu'elle occupait à Russian Hill, au premier étage. Elle s'approcha du seul objet véritablement luxueux qu'elle s'était permise d'acheter, une chaîne hifi quadriphonique, et y plaça une anthologie viennoise de Mozart. Puis elle passa dans la cuisine, emplit d'eau une carafe de cristal – une relique de son premier mariage – et arrosa ses plantes vertes.

Elle retourna dans la cuisine, jeta les restes de salade de thon, fit la vaisselle et la rangea. Une fois les corvées terminées, elle se versa un verre de Chablis frais, regagna le salon et se lova sur son vieux canapé avec le *Chronicle* du matin. La musique enfla légèrement, lui faisant aussitôt songer à l'unique chose qu'elle désirait vraiment : une cheminée en pierre et l'odeur des bûches de chêne. Cela viendrait. Tout viendrait à point et ne dépendrait que d'elle. Pour le moment, elle jouissait du plus précieux de tous les biens – une délicieuse solitude.

Le téléphone sonna.

C'était Harry, le jeune cadre d'une société de leasing. Il voulait l'inviter dans cet incroyable restaurant basque, où ils pourraient s'amuser et boire quelques verres.

« Non, merci, Harry, je n'ai qu'une envie : rester chez moi. »

Pensant qu'elle était souffrante, il lui présenta ses vœux de prompt rétablissement et raccrocha.

Elle s'étira en riant. Les hommes ne comprenaient vraiment rien ! Comme si les chambres vides étaient une insulte à leur virilité. Ils ne supportaient pas qu'une femme se promène sans cavalier ou reste seule chez elle.

Une fois dans la salle à manger, elle alla à la fenêtre contempler les arbres, faiblement éclairés par les lumières de la rue. Elle les adorait, ces arbres. Fins et délicats, ils changeaient très lentement.

Elle retourna s'installer sur le canapé pour la deuxième face du disque de Mozart et se surprit à songer à cet homme bizarre, naïf, presque désespéré, ce M. Wells de Londres. Qu'avait-il donc de si particulier ? Tantôt il avait l'air d'un soupirant à l'élégance surannée et tantôt d'une poupée orpheline qui avait besoin d'un nettoyage à sec.

Elle se demanda s'il allait la rappeler, ou si elle ne le reverrait jamais. Elle haussa les épaules, puis éclata de rire. Évidemment qu'il allait appeler : ce pauvre M. Wells avait oublié tous ses chèques de voyage à la banque !

Et si elle se sentait toujours animée de la même curiosité à son égard, elle l'inviterait peut-être à déjeuner.

Elle vida son verre et se dirigea vers son lit. Elle traversa le vestibule en s'étirant, fatiguée mais heureuse de son sort.

H. G. s'éveilla en sursaut avec l'odeur des vieux journaux dans les narines et leur goût dans la bouche. Relevant la tête, il s'aperçut qu'il avait dormi le visage enfoui dans la pile de quotidiens. Il se leva lentement. La salle d'attente était vide et le soleil rayonnait à travers les fenêtres. Il se retourna. L'hôpital semblait plongé dans le calme et le silence. Pas de flots de visiteurs, de médecins soucieux, d'infirmières frénétiques ou d'employés agités. Pas même les sirènes des ambulances. Comme si la mort et la souffrance devaient se reposer elles aussi, attendre l'après-midi ou le soir pour s'en prendre de nouveau à la fragilité des hommes, plus vulnérables à ces moments-là.

Quittant la salle d'attente, il longea le couloir et pénétra dans les toilettes. Il se lava le visage et constata que sa barbe de deux jours commençait à se remarquer. Qui aurait pensé à emporter un rasoir pour un voyage à travers le temps ? Il se renifla.

« Pouah ! »

Emporter une bouteille d'eau de Cologne n'aurait pas été une mauvaise idée non plus. Il ôta sa veste, sa chemise et sa cravate et se lava à l'aide de serviettes en papier imbibées d'eau. Puis il se redressa, souriant. Un corps propre lui donnait l'impression d'être à nouveau civilisé.

Touche finale, il se peigna avec les doigts et redonna forme à sa moustache. Reculant d'un pas, il s'admira dans la glace. Il avait fort belle apparence, compte tenu du caractère rudimentaire de sa trousse de toilette.

H. G. quitta les lieux et longea le couloir d'un pas vigoureux, prêt à ferrailer avec les employés de l'accueil. Il s'arrêta devant les machines à nourriture pour prendre sa tasse de thé matinale, avala le liquide tiède, marcha droit vers le bureau des renseignements et exigea de voir le docteur Rodden. À sa grande surprise, l'infirmière de service se montra coopérative et, quelques minutes plus tard, un homme aux traits tirés franchit les portes battantes du couloir et vint à sa rencontre. Sur le côté gauche de sa longue blouse blanche, une petite plaque portait son nom : Dr A. Rodden.

« Vous avez demandé à me voir ?

— Cher monsieur, voilà très exactement seize heures que j'ai demandé à vous voir

— Estimez-vous heureux : l'avocat de ma femme attend depuis deux ans et demi ! » Avec un petit rire sec, il se dirigea vers les ascenseurs, l'air surmené. « Que vouliez-vous au juste ?

— Un de mes amis fait partie de vos patients. J'aimerais savoir comment m'organiser pour sa sortie.

— Voyez la caisse.

— D'accord, mais pouvez-vous me dire s'il est en état de voyager ?

— Bien sûr. Comment s'appelle-t-il ?

— Leslie John Stephenson. »

Rodden se mit à parcourir les dossiers médicaux fixés sur son écrioire métallique.

« D'après ce que m'ont dit vos infirmières, il a été admis ici comme « anonyme numéro 16 », ajouta H. G. d'un ton indigné.

Rodden plissa les yeux et feuilleta plus attentivement les dossiers. S'arrêtant sur une page, il la lut en silence, fronça les sourcils et détourna les yeux. « Régulièrement – une fois par semaine, une fois par mois –, il se produit ici quelque chose d'imprévisible que la médecine n'est pas en mesure d'expliquer. Son cas était sans gravité. Nous voulions seulement le garder en observation quelque temps. » Il soupira. « Je suis au regret d'avoir à vous dire qu'il est mort cette nuit, entre deux et quatre heures du matin. »

7

« MORT ? S'ÉTOUFFA WELLS. MORT ?

— Je suis désolé.

— Puis-je voir le corps ?

— Attendez un peu, dit le médecin soudain soupçonneux. Vous êtes un parent du défunt ?

— Il est seul au monde !

— Je regrette. Je n'aurais même pas dû accepter de vous parler. »

Il s'éloigna d'un pas vif.

H. G. s'appuya contre le mur du couloir, se soutenant à la rampe placée à l'intention des handicapés. Stephenson, mort ? Éliminé par un moyen de transport d'un autre siècle ? Certes, cet individu avait incontestablement mérité le châtement suprême, mais il n'aurait pas dû mourir avant d'avoir été jugé en bonne et due forme. Ce n'était pas une fin convenable pour un gentleman anglais, quels que soient les crimes qu'il avait commis.

Ce qu'il y avait de plus épouvantable dans toute cette étrange affaire, c'était que Stephenson soit mort dans une autre époque que la sienne, dans un monde qui lui était étranger, et dont nul habitant ne saurait jamais que, dans ce cas particulier, l'ordre logique de l'univers avait été transgressé. Ses cris de douleur, ses dernières paroles de repentir peut-être, n'avaient pas été proférés à Londres, en 1893. Hors du temps, personne ne les avait entendus. Plus que contre-nature, cet événement était effrayant. Se retrouver si seul, se perdre si totalement dans la mort. Quel affreux grain de sable dans les rouages de la dialectique hégélienne !

Les mains enfoncées dans les poches, la tête baissée, Wells se mit à errer le long d'un couloir. Il s'était fait avoir. Stephenson était mort. Wells ne pourrait jamais rentrer chez lui en rapportant le malsain graal. Justice ne serait pas rendue. La société victorienne ne saurait jamais que son membre le plus dépravé, le plus vil, avait finalement reçu le châtiment qu'il méritait. Dieu seul savait combien de temps les femmes continueraient à arpenter les rues dans la crainte de voir apparaître Jack l'Éventreur. L'odyssée de H. G. – qu'il avait lui-même considérée comme un voyage dans le temps pour défendre les droits de l'homme – avait échoué.

Eh bien, qu'il en soit ainsi. Ce qui était fait était fait. Puisse Leslie John reposer en paix, où qu'il se trouve – et ce malgré l'atrocité de ses crimes.

H. G. soupira et se redressa. Il s'aperçut qu'il était arrivé devant l'entrée d'une vaste cafétéria, bondée de monde. Une odeur de nourriture chaude l'assaillit. Un écriteau, placé près de la porte, annonçait un petit déjeuner du jour constitué de deux œufs, de croquettes – quoi que cela puisse être –, d'une tranche de lard fumé, de petits pains anglais, d'une salade de fruits et de café, le tout pour deux dollars et soixante-quinze cents seulement. Il vérifia l'état de ses finances. Quatre-vingt sept cents.

Il prit un couloir, absorbé dans ses pensées. Logiquement, il aurait dû retourner à la Banque d'Angleterre leur expliquer qu'il n'était plus en possession de ses chèques de voyage et tenter d'obtenir un juste dédommagement. Mais d'après ses calculs approximatifs, quatre-vingt-sept cents ne le mèneraient qu'à quelques centaines de mètres de ce fichu hôpital. Et il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pourrait faire ensuite. Il se trouvait aussi loin de la Banque d'Angleterre que San Francisco l'était de Londres, ou 1979 de 1893.

Il continua à errer et, au détour d'un couloir, découvrit un alignement de cabines téléphoniques. Il observa la scène. Des pièces de monnaie cliquetaient et d'infatigables jeunes hommes vociféraient dans quelque stratosphère électronique des histoires de filles, de garçons, de kilos, de grammes et de ressemblances physiques.

Une cabine était vacante. Il s'y précipita, s'assit, examina l'appareil téléphonique et, pendant quelques instants, se prit à regretter de ne pouvoir ouvrir le dessus de la boîte pour en étudier les rouages. Au lieu de quoi, il lut les instructions et en conclut que ses moyens lui permettaient d'utiliser l'appareil. Il sortit alors la carte de visite de sa poche intérieure. « Mlle Amy C. Robbins. Opérations financières. Banque d'Angleterre, Ltd. 337, Sutter Street, San Francisco, Californie. 422-4316. » Il se rappelait lui avoir demandé si elle accepterait de déjeuner avec lui ; elle avait évoqué un numéro de téléphone sur sa carte de visite. Le numéro en question devait donc être le nombre à sept chiffres imprimé en bas à droite.

Il leva à nouveau les yeux vers le téléphone. Pourquoi y avait-il des *lettres* sur les touches ? Il réfléchit un moment avant de pousser un soupir résigné. Il ne semblait y avoir aucune explication logique. Après tout, « téléphone » s'écrivait bien avec un « ph » plutôt qu'avec un « f »...

Brusquement, il se mit à pester contre sa propre indécision. Il avait eu le courage d'actionner le levier d'accélération de la machine à explorer le temps ; il n'allait pas reculer devant un téléphone ! Avait-il peur de la technologie maintenant ?

Il décrocha le combiné et le plaça contre son oreille – comme il avait vu d'autres le faire –, puis introduisit sa pièce de dix cents dans la fente. Il pressa les boutons correspondant aux sept chiffres du numéro et attendit en retenant son souffle. Il y eut une série de cliquetis, un silence statique, puis une sonnerie qui ressemblait à un cri d'oiseau étouffé.

H. G. gloussa d'excitation.

« Banque d'Angleterre, bonjour.

— Merveilleux, ne put-il s'empêcher de murmurer dans le récepteur.

— Banque d'Angleterre, bonjour ! » répéta l'opératrice, légèrement agacée.

Wells ouvrit la bouche pour répondre, mais n'en fit rien. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait dire. Il regardait fixement l'appareil, incapable de prononcer la moindre parole.

Un déclic, puis le son qu'il avait entendu en décrochant l'appareil. Où était passée cette femme ?

Humilié, il rougit et marmonna : « Quel toupet ! » Il raccrocha, pécha une nouvelle pièce de dix cents dans sa poche et répéta plusieurs répliques pour sa tentative suivante.

Il glissa la pièce dans la fente et composa de nouveau le numéro.

« Banque d'Angleterre, bonjour. »

Il prit une profonde inspiration, puis débita d'un trait : « Bonjour, Mlle Robbins ! Comment allez-vous par cette belle matinée ? Ici M. Wells, de Londres, c'est-à-dire, si vous ne reconnaissez pas ma voix, mais je suis sûr que vous n'avez pas oublié...

— Monsieur, je ne suis pas Mlle Robbins. Voulez-vous que je vous la passe ?

— Mais... Oui, bien sûr. Certainement. » Son esprit bouillonnait. Le téléphone devait être un système plus complexe qu'il ne l'avait d'abord pensé. Il devait y avoir des centaines, des milliers de lignes qui s'entrecroisaient. Une incroyable prolifération. « Oui, s'il vous plaît. »

Mais l'opératrice l'avait déjà mis en attente. Il s'adossa à la paroi de la cabine dans un soupir, écoutant une symphonie électronique qu'il ne comprenait pas. Les sons étaient cependant plutôt agréables à l'oreille.

Tout à coup : « Amy Robbins à l'appareil. » La voix était étouffée et nerveuse, mais c'était bien la sienne.

Il répondit sans réfléchir : « Bonjour, Mlle Robbins ! Comme vous êtes jolie ce matin.

— Allô ?

— Allô ! » Il sourit bêtement.

« Qui est à l'appareil ?

— Vous voulez dire que vous ne me reconnaissez pas ?

— Comment voulez-vous que je vous reconnaisse ?

— Nous nous sommes rencontrés hier.

— C'est toi, Frank ? »

— Non, non, ce n'est pas Frank. Vous parlez à M. Wells, de Londres.
Vous vous souvenez ?

— Ah mais oui ! s'écria-t-elle. J'espérais que vous alliez m'appeler.

— Vraiment ?

— Enfin, pas exactement. Je savais que vous alliez appeler.

— Vous le *saviez* ? »

— Bien sûr. Une personne qui laisserait quinze cents dollars en chèques de voyage sur mon bureau et ne prendrait pas la peine de me téléphoner serait assez étrange, vous ne croyez pas ?

— Vous avez raison. » Il soupira de soulagement. Dieu soit loué, elle avait l'argent. Il ne l'avait pas perdu et on ne le lui avait pas volé. La vie allait continuer, il finirait par rentrer chez lui – après quelques vacances passées hors du temps. Tout allait bien se passer, se dit-il, un sourire gaillard aux lèvres.

« M. Wells, vous êtes encore là ?

— Oui, bien sûr.

— Vous avez entendu ce que je vous ai dit ?

— Oui, oui. Mais ce n'était pas la raison de mon appel.

— Ah bon ?

— Non. Je me demandais si vous accepteriez de déjeuner avec moi aujourd'hui ?

— Avec grand plaisir. » Elle semblait intimidée.

« Alors, parfait. Je suis absolument enchanté. Vous permettez que je vous appelle Amy ?

— Oui.

— Où pourrions-nous nous donner rendez-vous, Amy ?

— Où vous voudrez.

— Eh bien, pourquoi pas ici ?

— A quelle heure ?

— Le plus tôt sera le mieux, je meurs de faim.

— Maintenant que vous en parlez, moi aussi ! Où êtes-vous ?

— Au San Francisco General Hospital.

— Quoi ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— C'est sans espoir, répondit-il calmement, je vous expliquerai ça de vive voix.

— Vous êtes sûr que c'est une bonne idée de déjeuner ensemble aujourd'hui ?

— Ma chère amie, je n'ai jamais été plus sûr de quoi que ce soit de toute ma vie.

— Très bien. Je serai là vers onze heures.

— D'accord. Amy ? Auriez-vous l'obligeance d'apporter mes chèques de voyage ? »

Elle accepta et raccrocha.

Il quitta la cabine téléphonique fort satisfait de lui-même, marchant d'un pas tranquille, ignorant les sirènes et les appels urgents diffusés à l'intention des médecins. Amy occupait son esprit. Ses cheveux bruns, ses yeux sombres, sa bouche délicate, sa silhouette gracieuse. Il fut stupéfait de la vitesse à laquelle son image lui était revenue, simplement en entendant sa voix au téléphone.

Il sortit de l'hôpital en plein rêve à propos du téléphone. Il fallait absolument qu'il en apprenne davantage sur ce moyen de communication. C'était révolutionnaire, nécessaire ; une invention digne de l'homme.

Tout excité, il pressa le pas dans l'allée menant à la rue. Il venait d'avoir une idée. Les signaux du téléphone devaient être transmis, supposait-il, par le même genre de champs magnétiques et électriques qui alimentaient la machine à explorer le temps. En conséquence, une fois qu'il aurait compris le fonctionnement de cet appareil, il ne lui serait pas difficile de l'adapter de telle manière que la communication téléphonique avec l'avenir ou le passé devienne possible. Téléphoner à travers le temps ! Converser avec des parents défunts et de futurs enfants. Poser des questions à la reine Victoria, au Tsar de toutes les Russies ou au futur leader, disons, de la Chine. Une étape décisive pour la grandeur et la postérité de l'espèce humaine !

Perdu dans ses pensées, il s'imaginait déjà installer un téléphone à l'intérieur de sa machine à explorer le temps, quand il entendit un avertisseur. Il tourna la tête et aperçut Amy qui lui faisait signe, au volant

d'un élégant véhicule bleu. Avant d'y monter, il déchiffra les lettres chromées à l'arrière du véhicule : « Honda Accord. »

L'intérieur de la machine était propre et agréable – rien à voir avec le taxi dans lequel il avait pris place la veille. Il se laissa aller confortablement contre le dossier de son siège.

« Oh, avant d'oublier ... » Elle sourit et lui tendit ses chèques de voyage.

« Merci. Quelle belle automobile, ajouta-t-il avec un coup d'œil circulaire. Magnifique. Tout simplement magnifique. » La voiture s'élança.

« Ce n'est pas une Rolls Royce.

— Non, bien sûr que non, répondit-il, restant dans le vague.

— Vous voulez conduire ?

— Hélas, je ne sais pas, dit-il avec un sourire rêveur. Mais j'aimerais beaucoup apprendre.

— Ce n'est pas bien compliqué. » Elle s'éloigna du trottoir et s'engagea sur la chaussée.

« Le “D” veut dire conduite et le “R” marche arrière, c'est ça ? » demanda-t-il. Elle le regarda, surprise.

« Ce n'est quand même pas la première voiture à transmission automatique dans laquelle vous montez ?

— Pratiquement, si. »

Elle rit. « Ah, les Anglais ! Ce goût des traditions ! » Elle lui indiqua le plancher. « Regarde m'man, pas d'embrayage. Rien qu'un frein. » Elle l'effleura du pied. « Et une pédale d'accélérateur. » Elle l'enfonça et s'engagea sur une rampe d'accès, suivant un panneau qui indiquait : « Autoroute de la Baie ».

Il sourit, songeant que, décidément, la vitesse était bien agréable.

« Herbert, que faisiez-vous à l'hôpital ?

— Ah ! oui, ça... » Il se renfroigna et détourna les yeux, expliquant sans rentrer dans les détails que Leslie John Stephenson avait été renversé par une auto et qu'il était mort. « Oh non ! » Gardant une main sur le volant, la jeune femme étreignit celle de H. G. de l'autre.

« Je suis vraiment désolée.

— Moi aussi.

— Si je peux faire quoi que ce soit... Je sais que c'était votre ami et...

— Ce n'était pas mon ami.

— Hein ? s'étonna-t-elle, sourcils levés. Mais hier seulement vous me disiez...

— Il n'était l'ami de personne.

— Je ne comprends pas.

— J'aimerais autant ne pas en parler, si cela ne vous dérange pas.

— Oh ! » Et elle retira sa main. « D'accord. »

Il eut honte de lui. Elle ne disait plus rien, et très vite le silence devint pesant. Wells commençait à s'inquiéter, incapable de profiter du paysage, de son premier trajet sur une route moderne, ou de la vitesse enivrante. Certes, la mort de Stephenson signifiait qu'il pouvait désormais explorer prudemment 1979. Minutieusement, scientifiquement. Et s'il survivait à son propre anachronisme, il pourrait rentrer chez lui avec l'immense savoir de l'homme moderne.

Mais cela ne le réconfortait pas. Il était là, en compagnie d'une magnifique jeune femme, sans parvenir à lui parler. Il était gêné de l'avoir

interrompue de manière si abrupte. Il songea qu'ils allaient manger rapidement quelque part, qu'ils se sépareraient et ne se reverraient jamais plus.

Ils se garèrent et descendirent de la voiture. H. G. aperçut un alignement de petits magasins et de marchés avec, au-delà, les mâts d'une flottille de pêche au mouillage. Des mouettes décrivaient de grands cercles dans le ciel. Il se sentit chez lui. Nonobstant l'architecture, il aurait pu se croire dans les rues paisibles d'Eastbourne. Les sons et les odeurs étaient les mêmes.

« Ah, le bord de mer ! s'écria-t-il. J'adore le bord de mer ! Comment l'aviez-vous deviné ? » Elle lui fit face, l'air soucieux, les mains croisées derrière le dos. « Écoutez, Herbert, je suis désolée de la manière dont j'ai réagi, dans la voiture. J'ai toujours été mal à l'aise avec ce genre de sujet. Si vous n'avez pas envie d'en parler, c'est parfaitement votre droit et ça ne me regarde pas. Je vous fais mes excuses, d'accord ? »

Il eut un vertige. Sans réfléchir, il la prit par les épaules et l'attira contre lui. Sa joue toucha sa chevelure ; il huma son odeur, fraîche et vive – comme celle de la mer – avec un soupçon de parfum qui suffit à faire trembler ses genoux et ses mains. Elle lui rendit son étreinte, et Wells la sentit frémir imperceptiblement contre lui. Il faillit lui avouer sur le champ qu'il était vraiment.

Elle le prit par la main et le conduisit vers les petits établissements de Fisherman's Wharf.

« Vous aimez les fruits de mer ? demanda-t-elle gaiement.

— J'ai une telle faim que je mangerais n'importe quoi ! »

Ils entrèrent donc chez Alioto. Le maître d'hôtel les installa à une table, près d'une baie vitrée qui offrait une vue panoramique sur le marché au poisson, la flottille de pêche, la baie de San Francisco et les vertes montagnes de Marin County. Mais ce qui retint immédiatement l'attention de H. G., ce qu'il contempla avec un respect mêlé de crainte, ce fut le

Golden Gate. A ses yeux, ce pont colossal, suspendu sur près de deux kilomètres entre ses massives tours jumelles, constituait un prodigieux monument aux capacités infinies de l'homme.

« Superbe ! s'exclama-t-il.

— La vue est belle, n'est-ce pas ? commenta le garçon qui s'était approché de leur table.

— Mais qui parle de la vue ! C'est ce pont, ce pont ! A la fois incroyable et spectaculaire ! Jamais je n'aurais *imaginé* ! Les hommes qui ont bâti un tel pont sont des génies, vous m'entendez ? De purs génies !

— Oui, monsieur, dit le garçon, qui rougit devant tant d'exubérance mais parvint à sourire furtivement.

— Dites-moi mon cher, comment peut-on les contacter et les interroger sur leurs remarquables techniques de construction ? »

Le garçon regarda autour de lui avant de lui répondre discrètement : « Je crains que cela soit impossible, monsieur, le pont a été achevé en 1937.

— Oh. » Wells se raidit. « Vous avez raison. Impossible. »

« Madame et monsieur prendront-ils un cocktail ? demanda le garçon avec une pointe d'accent italien.

— Je préférerais du vin, dit Amy.

— Excellente idée ! approuva Wells, levant les yeux sur le garçon. Auriez-vous quelque *grand cru*[\[3\]](#) de chablis, par hasard ?

— Vous avez une préférence, monsieur ?

— Eh bien, ma foi, un *Château Grenouilles* 1890.

— Je pense que le plus vieux *Grenouilles* que nous ayons en cave date de 1976 », annonça doucement le garçon.

Wells vira au pourpre en se rendant compte de sa maladresse : si on les garde plus de quelques années, les vins blancs tournent au vinaigre.

« Puis-je vous suggérer un riesling californien ?

— Non, le *Grenouilles* 1976 sera parfait, merci.

— Très bon choix monsieur. » Le garçon s'inclina légèrement et s'éclipsa. Wells eut la nette l'impression que l'homme aurait dit la même chose s'il avait commandé une bière éventée.

Le vin était excellent, mais Amy n'eut pas le courage d'avouer qu'elle aurait préféré le riesling. Elle commanda des ormeaux, quant à Wells il choisit – et dévora – des coquilles Saint-Jacques. Le déjeuner se déroula dans une ambiance agréable, même si Amy commençait à se poser de sérieuses questions sur le comportement et les manières de son compagnon. Il ne cessait de l'interroger à propos de choses qu'elle avait toujours considérées comme des évidences. Et ses commentaires étaient dépourvus de l'habituel laconisme masculin. Il s'agissait peut-être simplement de son charme de gentleman britannique. A moins qu'elle ne soit restée trop longtemps à San Francisco.

Il sirota sa tasse de thé, puis se cala sur son siège, délicieusement repu, l'esprit engourdi par une demi-bouteille de chablis. Il savait qu'il parlait trop, mais n'y accordait pas d'importance. Pour la première fois depuis son atterrissage en 1979, il se sentait parfaitement à l'aise.

« C'était bon ? demanda-t-elle.

— Ma chère, ce soupçon d'herbes aromatiques, le mélange parfait du jus de citron et du beurre très légèrement salé, les croûtons fins et bien grillés, le tout accompagné de légumes exotiques... Jamais je n'ai aussi bien mangé de toute ma vie. Et le fait de déjeuner en si charmante compagnie rend l'expérience encore plus agréable.

— Évidemment, ça ne vaut pas McDonald's », ironisa-t-elle.

Il détourna les yeux, réfléchit un moment, puis reporta son regard sur elle. « Non, vous avez raison », répondit-il avec le plus grand sérieux.

Elle le regarda avec méfiance, soupira et se versa les dernières gouttes de vin. Était-il en train de se moquer d'elle ?

« Cette vue, ce pont... Tout cela est tellement... inoubliable.

— Herbert, vous êtes acteur ?

— Mon Dieu non ! » Il rit. « Je ne serais certainement pas ici. » Il rit de nouveau, le regard perdu dans le vide.

« Où seriez-vous ?

— Moi ? Je ne sais pas, quelque part à Londres, sur la scène du Lyceum, par exemple, en train de répéter le *Caton* d'Addison.

— Le *Caton*, d'Addison ? s'exclama-t-elle, incrédule.

— Peut-être pas. *L'Éventail de Lady Windermere*, alors. Mais autant vous dire que je déteste le théâtre.

— Vous préférez le cinéma ? »

Il resta sans voix.

« Quel est votre film préféré, Herbert ? »

Se croyant définitivement coincé, il chercha une réponse pendant ce qui lui parut une éternité. « Je n'ai pas de film préféré, avoua-t-il finalement.

— Comme vous avez raison ! »

Le compliment le fit rougir et il s'empressa de changer de sujet. « Ma chère, comment se fait-il qu'une jeune divorcée comme vous soit parvenue

à se faire si facilement une place dans le monde en l'absence de tout partenaire masculin ?

— Qui vous a dit que c'était facile ?

— Eh bien, je ne sais pas, vous possédez une automobile, vous avez un emploi enviable et vous habitez sans doute un appartement confortable.

— C'est que je travaille dur. Quelle différence avec une divorcée anglaise ?

— En Angleterre, une jeune divorcée retournerait vivre chez ses parents, à la campagne, répliqua-t-il sans réfléchir.

— Ou bien vous me racontez des blagues, dit-elle en éclatant de rire, ou bien vous avez vécu les vingt dernières années dans un bled perdu de moins de deux-cents habitants ! »

Ses paroles l'avaient piqué au vif. Lorsqu'elle s'excusa alors pour aller aux toilettes, il espéra de tout son cœur que ce n'était pas d'un peu d'air dont elle avait besoin. Pendant son absence, il essaya de mettre un peu d'ordre dans ses pensées. Il se sentait mesquin. Elle ignorait qui il était et tant que ce serait le cas, il aurait le sentiment de l'entraîner dans une relation adultère, pleine de mensonges et de tromperies. Il devait rapidement prendre une décision. Lui parler de Stephenson et de lui-même, ou rompre.

Rompre quoi d'ailleurs ? Elle ne lui avait pas demandé de devenir son amant. Pourquoi se permettait-il cette supposition ?

Elle regagna leur table et lui sourit, radieuse. Elle avait apporté quelques retouches à son maquillage, mais ses joues étaient toujours rosées, sous l'effet du vin. Il la trouvait à la fois ravissante et angélique.

« Dites-moi, Amy...

— Non, non. Assez de questions. Vous me fuyez.

— Moi ?

— Oui vous ! J'ai passé mon temps à vous répondre mais je ne sais rien de vous.

— Mais c'est tout à fait ridicule. » D'un geste nerveux de dénégation, il renversa son verre à vin vide.

« Etes-vous marié, Herbert ? Est-ce la raison de votre comportement bizarre ? C'est ça ?

— Juste ciel, non !

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Vous êtes sûr que vous n'êtes pas marié ?

— Ma foi, j'en étais certain la dernière fois que j'étais chez moi, répondit-il avec légèreté. Si je l'étais, je paierais le salaire de ma gouvernante, Mme Nelson, pour rien, vous ne croyez pas ?

— Ah ! Vous vivez avec quelqu'un, donc ?

— Elle occupe une chambre à l'étage, au-dessus de la cuisine. Elle l'a décorée de portraits de son défunt mari. Elle a soixante-sept ans et accommode le meilleur gigot à la menthe qu'il m'ait été donné de goûter. »

Amy éclata de rire, soulagée.

« Le poète français Charles Baudelaire a dit un jour : *Le mariage est une cage. Ceux qui sont dedans veulent en sortir, ceux qui sont dehors veulent y entrer.* »

— Vous êtes divorcé ?

— Je vous l'ai dit, non ?

— Non.

— Oh ! » Il rougit. « Eh bien, oui, je suis divorcé. » Il soupira. « J'imagine que cela me rend indigne...

— De quoi, de devenir prêtre ?

— J'en étais déjà indigne à l'école primaire, dit-il tristement.

— Dois-je vous rappeler que je suis divorcée moi aussi, Herbert ? Est-ce que je suis indigne, moi aussi ? »

Il eut soudain beaucoup trop chaud, desserra son col de chemise et s'épongea le visage à l'aide de sa serviette.

« Eh bien ? »

La réponse était affirmative, si l'on s'en tenait aux bans et aux vœux d'un mariage convenable. Une fiancée devait être Vénus en personne – distante, inaccessible, inlassablement courtisée et finalement séduite sur un lit céleste d'œillets blancs. Une divorcée ne pouvait remplir ce rôle. Il se rembrunit, sachant que cette image cadrerait fort mal avec ses vues éclairées sur le changement social et le progrès scientifique.

« Non. Mais ce n'est pas pareil. Vous êtes américaine. » Il regrettait amèrement de ne pas avoir acheté un manuel de sociologie contemporaine avant d'accepter ce rendez-vous.

« Un peu facile, murmura-t-elle.

— Plaît-il ?

— Non rien. Dites-moi ce qu'il s'est passé avec votre premier mariage.

— Je me suis enfui avec l'une de mes étudiantes.

— Quel salaud ! dit-elle sur un ton moqueur. Pourquoi ? »

Il se tut un instant, surpris par son vocabulaire. « Je ne voulais pas mener l'existence d'un petit banlieusard rangé.

— Ah ! Ça je peux le comprendre. » Elle se pencha en avant et lui toucha doucement la main.

« Vous l'aimez encore ?

— Je ne sais pas. Je crois que je n'ai jamais eu l'occasion de le savoir.

— Qu'est-ce qui n'allait pas ?

— J'étais encore à l'université quand je l'ai rencontrée. C'était mon premier amour... et ma cousine. »

Amy écarquilla les yeux.

« Après notre mariage, j'étais sans emploi et sans le sou. Nous avons loué deux chambres dans la maison de sa tante, envahie par sa collection de bibelots en céramiques. Je ne pouvais m'asseoir nulle part pour lire, sans parler d'écrire ou de réfléchir. Nous ne parlions jamais. Et pour tout arranger, quand nous allions nous coucher, Isabel refusait même de se déshabiller en ma présence. Vous rendez-vous compte qu'à ce jour je n'ai jamais vu son corps ? Nous n'étions pas précisément David et Bethsabée, si vous voyez ce que je veux dire. »

Elle rit. « Dieu merci, vous n'avez jamais eu d'enfant ! »

Cette idée le fit tressaillir, puis il éclata brusquement de rire lui aussi. Pareille hilarité lui avait fait du bien, elle avait eu raison de sa honte. Amy était une enfant du XX^e siècle ; elle avait eu des parents très tolérants, issus de la classe moyenne, et une bonne éducation. Mais elle avait abandonné ses études pour deux années d'un mariage aussi vide et insatisfaisant que le sien. Lui, enfant du XIX^e, avait été contraint d'accepter le concept d'un Dieu colérique ; son enfance avait été misérable, au sein d'une famille toujours au bord de la pauvreté. Le simple fait qu'il soit parvenu jusqu'à l'université tenait déjà du miracle.

Ils étaient totalement différents l'un de l'autre. Ils auraient aussi bien pu venir de deux planètes différentes. Et pourtant, ils se retrouvaient au même endroit. Tous deux avaient connu des difficultés et des échecs. Ils se ressemblaient finalement : ni l'un ni l'autre n'étaient né dans une société utopique.

Il regarda l'addition. 79,83 \$. A lui seul, le vin coûtait 55 \$. Il sourit. Non, elle n'était pas parfaite. Lui non plus. Et à ce prix, ils n'avaient pas déjeuné à Erewhon ou dans le jardin d'Éden. Le monde n'avait finalement guère changé.

Ils sortirent de chez Alioto main dans la main.

« Vous êtes prise, ce soir ? demanda-t-il en lui glissant fièrement le bras autour de la taille.

— Oh, qu'allez-vous croire, monsieur, plaisanta-t-elle.

— Voulez-vous dîner avec moi ?

— Pourquoi pas ? » Ses yeux pétillèrent.

« En effet, pourquoi pas ?

— Je dois cependant vous avertir que vous n'êtes pas le genre d'homme avec lequel je sors habituellement.

— Ah ?

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous.

— Je vais prendre cela comme un compliment. Je passe vous chercher à votre banque ce soir ?

— Vers six heures. Vous voulez que je vous dépose en ville ?

— Non, je vous remercie, Amy. J'aimerais me promener un peu.

— Très bien. Amusez-vous bien. Et faites attention à vous. »

H. G. Wells passa le reste de l'après-midi à l'aéroport international de San Francisco, à admirer les progrès de l'aéronautique. Il y aurait volontiers passé plusieurs jours, mais ne voulait pas manquer son rendez-vous avec Amy. Il monta à regret dans un autobus et, tandis que le gros véhicule cahotait vers la ville le long de la route côtière, s'enfonça dans le siège luxueux en pensant à ce qu'il avait vu.

La découverte la plus pénible avait été celle des services de sécurité de l'aéroport. Il s'agissait de combattre un phénomène particulièrement méprisable, la « piraterie aérienne. » Et lui qui, seulement quelques jours plus tôt, prédisait l'éradication du crime pour la fin du XXe siècle ! Le sens moral de l'humanité n'avait pas progressé au même rythme que sa technologie. Il devrait en avertir ses contemporains quand il retournerait chez lui.

Il frissonna. Dieu merci, Leslie John Stephenson n'aurait jamais l'occasion de voyager en aéronef.

Il avait observé pendant des heures les gigantesques avions de ligne. Au sol, leurs manœuvres évoquaient celles de ptérodactyles rassemblant l'énergie nécessaire au décollage. Mais, une fois lancés, ils se transformaient, bondissaient et s'élevaient dans le ciel, étincelant au soleil, rivalisant avec les plus beaux anges jamais rêvés par William Blake.

H. G. avait essayé de découvrir quel rôle il avait joué – s'il en avait joué un – dans le développement de l'aviation, mais sans succès, la sécurité de l'aéroport étant ce qu'elle était. Un autre jour, peut-être...

Il descendit du bus au coin de Taylor et O'Farrell et fendit en hâte la foule des piétons en direction de la Banque d'Angleterre. Une pression sur un bouton de sa montre à quartz lui apprit qu'il avait une demi-heure d'avance. Il avait assez de temps pour essayer d'en savoir un peu plus sur son nouvel environnement, et ainsi paraître moins naïf aux yeux d'Amy.

Il aperçut un kiosque à journaux de l'autre côté de la rue, où quelques hommes en costume trois pièces parcouraient les gros titres. Il traversa, espérant y trouver une édition de poche de l'histoire du XXe siècle, mais dut se contenter d'un exemplaire du *Times* de la veille. Il paya le marchand, un vieil infirme bougon et, soucieux de ne pas avoir l'air trop provincial, fourra le journal sous son bras – en remerciant cependant le ciel que le *Times* existe toujours.

Parmi les autres revues, il choisit un magazine à la couverture décorée d'un motif abstrait : le *Scientific American*. Il le feuilleta jusqu'à tomber sur un article qui retint son attention : « L'éolienne, une solution d'avenir ? »

L'auteur revenait succinctement sur la pénurie de pétrole et de gaz naturel, les dangers et limites de l'énergie nucléaire – dont Wells ignorait tout –, et la difficulté qu'il y aurait à exploiter l'énergie solaire avant plusieurs décennies. Il proposait une alternative : l'utilisation du vent comme source d'énergie pour les énormes centrales électriques indispensables à la survie de la civilisation « telle que nous la connaissons ». Les pages suivantes présentaient les systèmes de turbine déjà utilisés. Ces appareils étaient courts, trapus, et ressemblaient autant à des éoliennes qu'un funiculaire à un avion. H. G. n'en comprenait pas moins l'intérêt de l'article. Le vent, contrairement aux minerais extraits du sol, était inépuisable. Cela faisait des siècles que les marins connaissaient sa puissance, majestueuse et illimitée. Et pourtant, il ne faisait pas encore partie de la technologie moderne. Surpris, Wells poursuivit sa lecture. L'article concluait que l'humanité devrait apprivoiser la force des vents si elle voulait survivre et progresser. H. G. haussa les épaules, dégoûté, et replaça le magazine sur le présentoir.

« J'aurais pu le leur dire il y a quatre-vingt-six ans ! », marmonna-t-il.

D'un autre présentoir, il tira une publication intitulée *Penthouse*. Sur la couverture figurait une jeune femme fort peu vêtue, peut-être la plus belle créature qu'il ait jamais eue sous les yeux. Il se perdit dans la contemplation de cette femme exquise, plongeant son regard dans le sien, qui semblait lui promettre quelque chose de prodigieusement intime. Grands dieux, tout le

contraire de Henry James, songea-t-il : on ne risquait pas de sauter une seule page !

Les mains tremblantes, il ouvrit précautionneusement le magazine pour en découvrir davantage. Lui qui, en deux ans de mariage, n'avait jamais vu le corps d'Isabel, fut littéralement happé par une double page intitulée « Scarlett ». Là, aux yeux de tous, s'étalait une nymphe aux yeux noisette vêtue en tout et pour tout d'une paire de longs bas blancs ! Et elle les enlevait à la page suivante ! Il rougit, mais ne put s'empêcher de la regarder.

H. G. tourna la page. La main droite de Scarlett était à présent entre ses cuisses, la gauche sur l'un de ses seins et sa bouche entrouverte trahissait son plaisir. Elle se redressait ensuite, surprise, comme si quelqu'un s'était glissé dans sa chambre. Mais son expression changeait et, à la dernière page, de nouveau étendue sur le lit, elle invitait le lecteur à l'y rejoindre et à goûter ses charmes.

Adieu, reine Victoria, où que vous soyez !

H. G. se rendit compte qu'il était en train de contempler quelque chose qui, de son temps, aurait pu le mener en prison. Les critères de la censure s'étaient manifestement relâchés de manière incroyable. Un changement qu'il approuvait, mais dont il ne pouvait mesurer l'étendue. Son cœur se gonfla de désir pour Scarlett et de fierté pour celui qui publiait ce magazine. Pourquoi un homme libre ne pourrait-il pas admirer sans entrave la beauté des formes féminines ? Si les gouvernements avaient finalement cessé de légiférer au sujet de la morale, l'humanité avait fait un pas de géant en direction de l'utopie.

« Z'allez l'achetez ou vous comptez l'user avec les yeux ? »

H. G. se retourna en sursautant. Le propriétaire du kiosque le dévisageait, sourcils froncés, les mains écartées pour marquer son indignation. Wells rougit, reposa précipitamment la revue et s'éloigna à la hâte, luttant contre une érection obstinée. Il se sentait honteux. Mais pourquoi réagissait-il ainsi ? Quel mal y avait-il donc à contempler des

femmes nues et excitantes ? Cela venait de l'Église, songea-t-il, furibond, de l'Église, de sa mère, d'Up Park, de ses premiers maîtres d'école, du règne écrasant de Victoria. Il devait changer son comportement, se libérer émotionnellement autant qu'il l'était intellectuellement, s'affranchir du concept de péché originel avant de retourner chez lui s'il comptait changer le cours hésitant de l'histoire humaine.

Une autre fois. Amy l'attendait. Et Dieu merci, quand elle l'aperçut et lui fit signe en souriant, il pouvait enfin se tenir droit.

Elle l'emmena au Ben Jonson pour prendre un verre et dîner. Le décor inspiré du Londres élisabéthain l'enchantait. Il était heureux de se retrouver dans une pièce qui ne contenait, pour une fois, aucun matériau synthétique. Les tables étaient vraiment en bois, les tapis en laine, les serviettes en lin et les couverts en argent – une imitation en fait, mais Wells était incapable de faire la différence. Il se sentait détendu, très à l'aise dans cet environnement authentique.

La cuisine, excellente, flatta sa fierté nationale. Et comme le gin était du Bombay, il en but au-delà du raisonnable et se montra fort éloquent pendant tout le repas. Avec de grands gestes, il parla de la nécessité de reconsidérer l'utilitarisme de John Stuart Mill, étant donné la pénurie d'énergie et l'épuisement progressif des ressources de la planète. Les éoliennes étaient loin de constituer une réponse suffisante et appropriée. L'humanité devait repenser l'ensemble de ses priorités et reconnaître le plaisir comme son objectif ultime. Et ainsi de suite.

Le seul problème était qu'il agrémentait ses connaissances limitées de la réalité de 1979 d'expressions et de références vieilles d'un siècle. Il finit même par se risquer à commenter le succès d'une revue comme *Penthouse*, qui aurait certainement pu intervenir beaucoup plus tôt si la vague de libéralisme qui avait parcouru l'Europe après la défaite de Sedan l'avait emporté.

Pour Amy, c'en était trop. Malgré son esprit et son charme, il était en train de la rendre folle.

« Herbert, si vous n'êtes pas comédien, vous êtes un anachronisme vivant !

— Je ne suis ni l'un ni l'autre.

— Vous avez quelque chose de différent, en tout cas ! Vous êtes probablement l'homme le plus cultivé, le plus savant, avec lequel je sois jamais sortie, mais où étiez-vous ces dix dernières années ?

— Voulez-vous dire que vous me trouvez naïf ? demanda-t-il en rougissant.

— Oh. Non. »

Il sourit, soulagé. « Disons que mon audace compense mon innocence. »

Elle éclata de rire, enchantée, secoua la tête, et lui décocha un regard plein de tendresse et d'admiration.

Il sut alors que son charme commençait à opérer. Mais ce qu'il ignorait, c'était que s'il n'avait pas éveillé son intérêt, il aurait aussi bien pu tenter de séduire la mère supérieure d'un couvent de carmélites. Ayant déjà été choisie une fois dans sa vie – une fois de trop –, la jeune femme préférait désormais choisir elle-même ses partenaires.

Ils rentrèrent en voiture tandis qu'une brume légère montait de la baie.

« Vous avez vu *La Guerre des étoiles* ? demanda-t-elle, ça vient de ressortir.

— Plaît-il ?

— *La Guerre des étoiles*, vous l'avez vu ?

— Vous avez dit... la guerre des étoiles ? » Il se tourna vers elle, l'esprit bouillonnant de questions qu'il n'osait lui poser.

« Oh ! Herbert, cessez de vous moquer de moi s'il vous plaît. Vous savez, le *film* !

— Non, balbutia-t-il, non, je ne l'ai pas vu.

— Vraiment ?

— J'ai été assez occupé.

— Dites donc, vous aviez vraiment besoin de prendre des vacances !

»

Ainsi se retrouva-t-il assis à côté d'elle dans un théâtre qui n'était pas aussi impressionnant que certaines des plus grandes salles londoniennes, mais disposait de meilleurs sièges. Au cours des quatre-vingt-six dernières années, se dit-il avec désinvolture, l'humanité avait au moins appris à fabriquer des meubles plus confortables.

Les rideaux s'écartèrent, révélant, au lieu d'une scène vide, un immense rectangle blanc dont il ne comprit pas l'utilité.

Le programme commença : « Il était une fois, dans une lointaine galaxie... » Un livre projeté sur un écran ? Le souffle coupé, H. G. se cacha aussitôt derrière le dossier du siège devant lui car, brusquement, deux étranges aéro... Non, il ne s'agissait pas d'aéronefs, mais de vaisseaux... spatiaux ? Juste ciel, voilà qu'ils se tiraient dessus. Difficile à croire, après avoir somnolé pendant toute la représentation de *L'Importance d'être Constant* en compagnie d'Isabel, quelques mois auparavant. Il risqua un œil au-dessus du dossier et vit le gros vaisseau engloutir le plus petit.

Amy se tourna vers lui en riant. « Herbert, arrêtez de vous moquer de moi, chuchota-t-elle, vous êtes pire qu'un gosse ! »

H. G. se reprit et se redressa sur son siège, sans quitter l'écran des yeux. La magie du cinéma l'avait conquis ; l'illusion était si parfaite qu'il supposa que sa machine l'avait transporté dans un avenir qu'il n'aurait jamais imaginé possible, même dans ses rêves les plus fous. Un futur qui

n'était pas utopique. Loin de là. Certes, il y avait bien ces délicieux petits hommes mécaniques qui pouvaient penser électriquement, mais toutes ces armes, et cette sinistre étoile noire ? Ces mondes anéantis en appuyant sur un bouton ? Cette glorification du mal ? A côté de Dark Vador, Jack l'Éventreur paraissait insignifiant. Quelle importance avait la mort violente de quelques courtisanes comparée à l'anéantissement de civilisations entières ? A l'évidence, le mal n'avait pas disparu avec l'aube d'une ère nouvelle. Stephenson – maudit soit-il – avait peut-être raison.

H. G. soupira. Cet aperçu de l'avenir du futur lui montrait combien l'humanité était capable pervertir le progrès en une horreur cataclysmique. Pouvait-il vraiment s'attendre à autre chose ? Peut-être que non. Mais il pourrait au moins mettre en garde ses contemporains.

Néanmoins, ce spectacle le déprimait par son insistance à affirmer que, dans le futur, l'humanité utiliserait les ressources d'une incroyable technologie pour perpétuer oppression, esclavage et violence. Le triomphe final du bien ne lui parut du coup guère convaincant. *La Guerre des étoiles* aurait aussi bien pu être écrite par Sénèque, se dit-il.

« Ça vous a plu ? lui demanda-t-elle.

— C'était intéressant, répondit-il avec une ambiguïté délibérée.

— Ouais. Un peu simpliste, mais rigolo. »

Simpliste ? Quel savoir cette jeune femme possédait-elle donc ? Existait-il déjà d'autres civilisations dans l'espace ? Il n'eut pas le courage de le lui demander.

« Demain soir, nous pourrions aller voir autre chose », dit-elle un peu machinalement, avant de se reprendre. « Si vous n'avez rien de prévu, bien sûr ! »

Il sourit. Il n'avait rien de prévu et s'en réjouissait. Elle avait manifestement envie de passer du temps avec lui, et c'était la pensée la plus rassurante qu'il ait eue depuis le dîner.

Lorsqu'il l'eut raccompagnée jusqu'à son appartement, elle l'invita nonchalamment à monter prendre un verre. S'il n'avait déjà eu le temps de s'habituer à ses manières subtilement directes, la proposition l'eût stupéfié, car c'était la première fois qu'une femme l'invitait où que ce soit.

Il s'agissait de l'évolution des comportements sociaux la plus radicale qu'il ait pu observer jusqu'ici. Les femmes étaient libres de prendre l'initiative, ce qui historiquement avait toujours constitué une prérogative masculine. Il se demanda depuis combien de temps cela était devenu la norme, et ce que les hommes modernes pouvaient bien en penser.

Il aima d'emblée l'appartement d'Amy, ancien mais remodelé pour correspondre à ses goûts. Comme au Ben Jonson, tout était réel – tables, chaises, tapis, murs, bibliothèques. Il s'abstint de tout commentaire, mais se dit que certains habitants de 1979 n'étaient peut-être pas totalement emballés par la prolifération des matériaux synthétiques et des imitations.

Elle prit sa veste et lui indiqua le canapé. Il s'assit, raide, mal à l'aise, nerveux. Il s'agissait de sa première rencontre vraiment intime avec une 1979ienne.

Elle revint, portant deux verres de vin blanc glacé qu'elle déposa sur une table basse, devant le sofa, sourit, et lui demanda s'il aimait Mozart.

« J'adore Mozart », lui dit-il, soulagé de ne pas avoir à donner son avis sur un morceau contemporain.

Une vague de musique déferla soudain depuis l'autre côté de la pièce. Surpris, H. G. leva les yeux pour constater qu'elle avait mis en marche un appareil électronique qui constituait manifestement la version contemporaine du gramophone. Jamais il n'avait entendu plus belle mélodie – d'une clarté si cristalline, si agréable à l'oreille. Il soupira, ferma les yeux, se laissa aller en arrière et s'imagina quelques instants que l'orchestre symphonique de Londres au complet se trouvait dans la pièce, jouant seulement pour elle et lui. Il était transporté, son anxiété avait disparu, balayée par les envolées délicieuses d'un concerto du XVIIIe siècle.

« C'est de la quadri. Pas mal, hein ? »

Il approuva de la tête.

« Bon, je vais me changer. Jetez un petit coup d'œil à l'appartement si le cœur vous en dit. » Elle quitta la pièce.

Il se leva pour explorer l'appartement et vit un téléphone beige, posé sur le sol. H. G. brûlait de démonter l'appareil, mais il savait que ce ne serait pas correct de le faire sans demander la permission à Amy. Mais encore une fois, comment formuler une telle question ? *Excusez-moi, puis-je regarder à l'intérieur de votre téléphone ?*

Mais sa curiosité finit par l'emporter. Plongeant la main dans sa poche, il en tira une pièce de dix cents qu'il utilisa – comme il l'aurait fait avec un demi-penny, à Londres – pour dévisser la base du boîtier. Il souleva le couvercle et sourit en découvrant un entremêlement de minuscules circuits. Cela le fit songer aux composants de l'I.A.R. qu'il avait eu tant de mal à assembler dans son laboratoire. Une seule différence, tout le câblage qu'il avait utilisé était noir.

L'idée était simple mais brillante ! En choisissant des câbles de couleur pour coder les différents circuits, on éliminait tout risque d'erreur grave.

« *Bip, bip, bip, bip !* »

Il se redressa. Qu'est-ce que c'était que ce bruit ? Qu'avait-il fait ? Il examina fébrilement l'appareil sans parvenir à le faire taire. Pris de panique, il se hâta de tout rassembler, mais le bruit ne cessa que lorsqu'il eut replacé le combiné sur son socle.

Il se réfugia sur le canapé, but une grande gorgée de vin et retrouva son calme. « Bricolez les appareils de cette époque et ils se mettent à vous crier dessus », grommela-t-il.

Amy revint dans la pièce. Elle avait brossé ses cheveux et enfilé de curieux vêtements. En haut, elle portait un pull assez commun, mais le bas ressemblait à un tablier de maréchal-ferrant muni d'une fermeture éclair sur le devant. Intéressant. En tout cas, elle était ravissante et, le dieu de la bienséance en soit béni, elle n'avait pas remis de parfum.

Elle s'installa à l'autre extrémité du sofa, glissa ses orteils sous un coussin et sirota son vin, lui souriant par-dessus le verre qu'elle gardait près de ses lèvres.

Ils bavardèrent légèrement de musique et de littérature, Amy ne faisant pas mystère de ce qu'elle aimait et de ce qu'elle n'aimait pas. H. G. se montrait fort prudent lorsqu'elle mentionnait quelque chose qu'il ne connaissait pas, mais se lançait dans de longs discours dès qu'il saisissait l'essentiel du sujet. Elle appréciait le fait qu'il semble s'intéresser sincèrement à ses opinions, ce qui le distinguait de tous les hommes qu'elle avait croisés.

« Vous voyez, Amy, lorsque deux êtres sont ainsi en mesure de communiquer dans une telle atmosphère, sans crainte des commérages malveillants, à quoi sert le mariage ? En dehors de la religion, c'est l'institution la plus inutile que je connaisse. »

Elle rit. « Dans ce cas, une femme n'aurait pas à s'inquiéter que vous la demandiez en mariage.

— Ma chère amie, je suis très sérieux. Tenez, par exemple, je n'ai jamais compris pourquoi deux personnes qui s'aiment auraient besoin d'un certificat de mariage avant de coucher ensemble.

— Qui exigerait une chose pareille ? demanda-t-elle avec un sourire taquin. On ne leur demande même pas de s'aimer, d'ailleurs. »

Il lui lança un regard en coin, puis détourna les yeux et se mit à tripoter nerveusement sa moustache. « Ma foi, j'ai publié un certain nombre d'articles sur l'amour libre, mais je ne sais pas si j'irais aussi loin que vous !

— L'amour libre ? » Elle rit de nouveau. « Je n'ai pas entendu cette expression depuis la quatrième !

— Vraiment ? Comment appelleriez-vous ça, alors ?

— Vous avez quelque chose contre le terme de « révolution sexuelle » ? Ne me dites pas que vous n'en avez jamais entendu parler non plus ! »

Une *révolution sexuelle* ? Mon Dieu, pensa-t-il. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Il y avait tant de significations possibles ! Il sourit. « Et qui se révolte contre qui ? Si je peux me permettre de vous poser cette question.

— Tout dépend des gens avec lesquels on vit, n'est-ce pas ? » répondit-elle à voix basse, avant de se rapprocher de lui.

Il se redressa. Sa tête bourdonnait à nouveau et il ne savait que faire de ses mains. Amy était trop près de lui, il ne savait plus où les poser. Découvrant soudain ses genoux, il s'y accrocha avec l'énergie du désespoir.

« J'ai vraiment passé une soirée délicieuse », finit-il par articuler.

Elle hocha la tête. « C'est agréable de rencontrer quelqu'un avec qui l'on peut vraiment parler, pour une fois.

— N'est-ce pas ? D'autant plus lorsqu'on partage les mêmes opinions.

— Qui a dit que j'étais d'accord avec vous ? »

Surpris, H. G. leva les sourcils.

« Je ne suis pas convaincue que la religion soit obsolète, par exemple.

— Ah bon ?

— Non. Et je pense que le mariage permet de régulariser bien des choses. Surtout s'il y a des enfants.

— Régulariser ? Cela ne sert qu'à accumuler la paperasserie bureaucratique.

— Seriez-vous anarchiste ?

— Vous plaisantez ! s'écria-t-il. Je suis un socialiste progressiste !

— C'est encore pire ! » répliqua-t-elle d'un air moqueur.

Il se raidit.

« Plaît-il ?

— Qu'est-ce que cela change ? Les multinationales dirigent le monde de toute façon. » Elle s'interrompit avant d'ajouter : « Et puis, vous êtes l'un des hommes les plus charmants que j'aie jamais rencontré.

— Vous êtes vous-même loin d'être stupide. »

Elle le regarda dans les yeux, leva lentement la main et lui effleura la joue du bout des doigts. Il se sentit fondre dans le sofa, sans savoir comment réagir. Chaque fois qu'il s'était trouvé en compagnie d'une femme par le passé, c'était lui qui maîtrisait la situation. Dans le cas présent, il n'était sûr de rien. Les lumières n'étaient même pas éteintes ! Il ne pouvait pas se jeter sur elle et lui ôter ses vêtements en lui assurant qu'ils ne faisaient rien de mal. Pas besoin d'être discrets, ni de se dépêcher ; aucune limite dans le temps. Il n'était même plus sûr que le caractère furtif et clandestin de la sexualité existe encore.

Elle finit par détourner les yeux – était-ce de la déception dans son regard ? – et il retrouva le courage de parler.

« Eh bien, j'imagine qu'il est temps que je me sauve.

— Ah bon ? Où êtes-vous descendu ? » demanda-t-elle d'un ton neutre qui lui fit comprendre qu'il n'avait pas dit ce qu'il fallait.

Il sourit d'un air contrit. « Où suis-je descendu ? A vrai dire, nulle part. » Il rougit.

Elle se redressa.

« Comment ça ? Vous n'avez pas encore pris de chambre à l'hôtel ? Mais enfin, Herbert, vous êtes ici depuis deux jours ! » Elle secoua la tête en riant.

« Je n'ai pas encore eu le temps.

— Mais... et vos bagages ?

— Je suis parti plutôt à l'improviste », répondit-il avec un faible sourire.

Elle se pencha vers lui et posa ses deux mains sur les siennes. « Vous êtes vraiment un homme étrange. Non, pas étrange, mystérieux. »

Une fois de plus, il saisit la perche : « Ne dit-on pas que la réalité dépasse la fiction ? »

Elle le dévisagea à nouveau, étonnée, puis sourit. Ce qu'il y avait de magique entre eux était revenu. « Vous n'êtes pas obligé de vous en aller, vous savez ?

— Ah non ?

— Non, vous pouvez rester ici, murmura-t-elle d'une voix enrouée.

— Vraiment ? croassa-t-il.

— Herbert, je vous en prie, embrassez-moi ! »

Elle n'attendit pas sa réponse. Elle l'enlaça et l'entraîna au beau milieu du sofa, faisant avec ses lèvres et sa langue des choses que sa bouche n'avait jamais connues. Elle l'embrassa, encore et encore ; chaque fois le contact de ses lèvres et de sa langue était plus passionné, plus profond.

Wells frissonnait de la tête aux pieds. Qu'était-elle en train de lui faire ? Il avait l'impression que sa cuisante érection allait percer le tissu de son pantalon. Il croisa les jambes. Amy le fit s'allonger sur le dos et laissa ses cheveux envelopper son visage et son cou. Puis elle se mit à lui caresser la poitrine, en lentes caresses circulaires, descendant chaque fois un petit peu plus bas.

Le contact de sa main devint plus intense lorsqu'elle parvint au bas de son ventre, puis descendit encore, à l'intérieur de ses sous-vêtements ! Il était paralysé. Cette fille si belle n'était ni inaccessible, ni distante ; elle allait poser sa délicate petite main parfumée sur son membre douloureux. La dernière femme avec laquelle il s'était accouplé ne voulait même pas regarder son pénis. Sans parler de le toucher.

Il n'était pas habitué à ça. Les choses n'étaient pas censées se passer ainsi. Il avait toujours soutenu que l'homme et la femme étaient tous deux des êtres sexuels et que l'acte d'amour constituait un plaisir naturel qu'ils devaient partager équitablement. Mais Seigneur, qui avait jamais entendu parler d'une femme séduisant un homme, à part dans les romans français ?

A l'instant où elle allait refermer doucement sa main sur son sexe gonflé, il s'arracha à son étreinte et se rassit au bord du canapé – une fois encore, la pratique venait de l'emporter sur la théorie.

Égarée, elle leva vers lui de grands yeux interrogateurs. « J'ai fait quelque chose de mal ? »

Elle doit plaisanter, songea-t-il. Bien au contraire, elle avait procédé avec l'infinie perfection d'un ange du ciel ; lui, par contre, s'était montré incapable de se débrouiller convenablement. Honteux, il baissa les yeux et s'aperçut qu'une petite tache s'était formée sur son pantalon à cause du lubrifiant sécrété par sa glande de Cowper. Il vira à l'écarlate et s'empressa de masquer cette horreur de sa main. « Je pense qu'il vaut mieux que j'aille prendre une chambre d'hôtel.

— Vous ne voulez pas rester ici ?

— Je ne devrais pas.

— Bon, très bien, parfait, n'en parlons plus, si je ne vous plais pas ou si quelque chose vous rend nerveux, pas la peine de passer la nuit ici. » Elle poussa un court soupir. « De toute manière, c'est le genre de chose dont il vaut mieux se rendre compte dès le départ.

— Tout à fait. » Il se leva, fit un pas, puis se retourna et la regarda en tremblant.

« Hé ! dit-elle en se redressant et en lui prenant la main. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne peux vraiment pas vous expliquer.

— Vous n'êtes pas... gay ? demanda-t-elle, surprise.

— Gay ? répéta-t-il sans comprendre.

— *Homosexuel.* »

Il éclata de rire, avant de s'interrompre brutalement. La jeune femme était parfaitement sérieuse. Elle ne comprenait pas que le problème venait de son attitude à lui, manifestement archaïque. Le visage soucieux, il se rassit sur le canapé.

Il s'était toujours considéré comme un radical face aux questions sociales – quel hypocrite, en réalité. Son attitude à l'égard de la sexualité n'avait jamais vraiment changé. Il n'était partisan de l'amour libre qu'en paroles. Dans le passé, ses beaux discours lui avaient permis d'être à la mode et de convaincre des femmes récalcitrantes de se soumettre à ses désirs sans passer par le mariage. Bien sûr, il leur avait dit qu'elles devaient prendre du plaisir à l'acte sexuel, mais il ne s'attendait pas à ce qu'elles le fassent réellement. De même qu'il avait toujours recherché l'amante idéale, la maîtresse merveilleuse, sans jamais s'attendre à la trouver.

Amy n'était pas une femme comme celles qu'il avait connues, cela ne faisait aucun doute. Était-elle sa Vénus ?

Il déglutit et se tourna vers elle. Elle faisait la moue ; il ne l'avait jamais vue dans cet état – ni elle ni aucune autre femme d'ailleurs. Son visage était rouge d'excitation. Ses yeux presque noirs, ses lèvres gonflées et à peine entrouvertes. Elle n'était ni un animal, ni une chaste déesse, mais une jeune femme sensuelle.

« Amy... » Sentant le désir monter brusquement en lui, il la serra dans ses bras. Elle lui rendit son étreinte et bientôt, tous deux se retrouvèrent allongés sur le canapé, les membres enchevêtrés, inextricablement mêlés. Les deux mains de la jeune femme fouaillaient dans son pantalon, et il haletait de plaisir, cherchant à enfouir son visage dans l'opulence de sa poitrine.

Elle s'arracha à lui assez longtemps pour lui prendre la main et le mener par le couloir jusqu'à sa chambre.

Ils firent l'amour jusqu'à complet épuisement. Amy quitta les draps à fleurs pour savourer un bain chaud et parfumé, tandis qu'H. G. demeurait allongé sur le dos, à regarder fixement le plafond. Il se rendait compte qu'il restait embourbé dans une attitude victorienne car, sitôt sous les couvertures, il s'était attendu à ce qu'elle éteigne la lumière et s'offre passivement à lui dans la position du missionnaire. Ça ne s'était pas passé comme ça. Car après avoir allumé des bougies, elle... Il rougit à la pensée de ce qu'ils avaient fait.

Ils avaient tout simplement fait l'amour en égaux, mais voilà que ses appréhensions le reprenaient. Il venait de participer à la révolution sexuelle de la fin du XXe siècle. Il avait été initié, quand bien même il se serait contenté de beaucoup moins. Certes, il avait écrit, quelques mois seulement auparavant, que la femme devrait jouir de la sexualité autant que l'homme, mais si *ouvertement* ? En l'absence de tout serment d'amour, de toute promesse de mariage ? Elle avait eu raison de toutes ses résistances, prenant innocemment du plaisir et le lui rendant généreusement. Mais qu'elle ait pu

être d'une telle franchise à l'égard de sa propre sexualité... Non ce n'étaient pas de l'appréhension qui l'envahissait, c'était une véritable frayeur. Sans compter, grommelait-il intérieurement, qu'il ne voyait pas comment il allait pouvoir, après cela, regagner le XIXe siècle et se satisfaire d'une sexualité « normale »...

« Grands dieux ! » s'exclama-t-il en se dressant sur son séant. Que diable faisait-il dans le lit d'une dame du futur, de toute façon ? C'était honteux ! Il ne pouvait s'engager avec une femme qui devait avoir cent ans de moins que lui. Il faudrait bien qu'il retourne en 1893, pour reprendre le cours normal de sa vie. Quelle idée de coucher avec une jeune femme qui ne pouvait rien attendre de lui en retour.

Il chercha sa chemise à tâtons sur le plancher, mais se redressa subitement. Et si elle n'attendait effectivement rien de lui ? Et si son goût de la liberté s'étendait au-delà des murs de sa chambre à coucher ? Était-elle capable de partager son corps avec un autre aussi naturellement qu'elle aurait fait un bon repas, arrosé d'une excellente bouteille ? Et lui-même, serait-il jugé selon de tels critères ? Il fronça les sourcils et se rallongea, les mains croisées sous la nuque, les yeux de nouveau fixés au plafond. Elle lui plaisait. Il ne *voulait pas* qu'elle copule avec un inconnu dans ce lit – ou dans un autre ! Il voulait même ignorer ce qu'elle avait pu faire par le passé. Oui, il désirait qu'elle attende de lui un engagement, même s'il s'avérait incapable de le prendre. Il soupira.

« La barbe ! » Quel dilemme. Être séparé par un siècle de l'amante idéale. Et s'il tentait de combler ce fossé en lui révélant sa véritable identité, elle le prendrait certainement pour un fou. Toutes chances de créer des liens sérieux voleraient en éclats, qui dériveraient dans le vaste vide inconnu de la quatrième dimension.

Son cerveau s'embruma de fatigue. Il roula sur le côté. Sa dernière pensée fut que ces ébats avec Amy avaient été proprement utopiques – quelques brèves et délicieuses cabrioles sur l'herbe du jardin d'Éden. Un seul problème : la pomme était croquée depuis longtemps, et l'arbre avait été dépouillé de tous ses fruits.

Il dormit profondément, mais d'un sommeil agité.

Quelque chose de doux et de léger effleura le visage de H. G. Il sentit une douce pression humide sur ses lèvres, une sensation merveilleuse. Rêvait-il déjà d'elle ? Sans doute. Personne ne l'avait jamais embrassé ainsi.

Il cligna doucement des yeux et aperçut son délicat visage au-dessus de lui. Si chaque matin à venir recélait la promesse de ce réveil exotique, il n'allait probablement jamais rentrer chez lui, ni même sortir du lit. A bien y réfléchir, il pouvait d'ailleurs passer là les trente prochaines années, avant de rentrer définitivement en 1893. Après tout, le passé était le passé, et l'on ne saurait qu'il était parti qu'une fois qu'il serait revenu. Il éclata de rire.

« Bonjour », lui dit-elle après son baiser.

Il leva les yeux vers elle et sourit. « Si tu étais capable d'inventer un réveille-matin qui procure cette sensation, tu gagnerais un milliard de livres ! »

Avec un petit rire léger, elle lui indiqua la table de chevet. « Je t'ai apporté du thé. » De la vapeur parfumée montait d'une grande tasse bleue et grise.

« Oh ! Merci. » Il s'appuya sur un coude.

« Et le journal. » Elle laissa tomber à côté de lui l'édition du matin du *Chronicle*.

Wells ramassa le journal, puis se rendit compte que le peignoir bleu pâle d'Amy était ouvert de haut en bas. Il contempla son buste nu et ses cuisses élancées ; puis balaya d'un geste le quotidien, qui plana doucement à travers la pièce avant de retomber sur le plancher, en un entremêlement de pages et d'histoires. Il attira la jeune femme près de lui, la couvrit de baisers et de caresses. Elle commença à réagir. Il l'étreignit plus fort. Elle pressa son corps contre le sien. N'y tenant plus, il roula sur elle avec tant de

fougue qu'emporté par son élan, il poursuivit son mouvement et tomba du lit.

Surprise, elle se redressa sur un coude et le regarda. « Ça va ? » Elle se mit à glousser et porta la main à sa bouche, sans parvenir à s'empêcher de rire.

H. G. ne partageait pas son humeur : il avait les yeux fixés sur une page du *San Francisco Chronicle*.

« Herbert, ça va ? »

En tombant, le journal s'était ouvert à la page trois. Un fait divers. La manchette avait immédiatement retenu son attention : « Une jeune femme assassinée dans un sauna. D'après la police, ce meurtre odieux, digne de Jack l'Éventreur, serait sans mobile apparent. » H. G. s'effondra. Posant la tête entre ses mains, il se mit à gémir doucement.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Le docteur Leslie John Stephenson était vivant.

OceanofPDF.com

8

LE 13, NOB HILL CIRCLE ÉTAIT UNE IMPOSANTE RÉSIDENCE, HAUTE ET ÉTROITE, DANS LAQUELLE ON VENAIT D'AMÉNAGER CINQ APPARTEMENTS SPACIEUX. TOUS ÉTAIENT DOTÉS DE SYSTÈMES DE SÉCURITÉ DERNIER CRI DESTINÉS À EMPÊCHER TOUT INDIVIDU DANGEREUX OU INDÉSIRABLE DE FRANCHIR LA BARRIÈRE DE HAIES QUI ENTOURAIENT L'ENDROIT. FRAÎCHEMENT PEINT EN MARRON, AVEC UN TOIT ET DES MOULURES GRISES, LE BÂTIMENT LUISAIT AU SOLEIL COMME LORS DE SA CONSTRUCTION, CENT ANS AUPARAVANT.

Au dernier étage, le plus récent locataire ouvrit une fenêtre pour laisser entrer dans sa cuisine beige et rouille la vive brise matinale venue de la mer.

Complètement nu, Leslie John Stephenson se pencha au-dessus l'évier et leva la tête pour humer les embruns salés. Il se retourna, s'étira et tambourina sur son ventre dur comme de la pierre. Il prépara du thé dans le four à micro-ondes et, tasse en main, se mit à marcher de long en large dans ce deux pièces non seulement meublé mais *décoré*. Le contact de l'épaisse moquette couleur tabac sous ses pieds le remplissait d'aise, tout comme la vue des suspensions chromées, des couleurs pastel sur les murs et des sièges contemporains davantage conçus pour que l'on s'y vautre que pour s'y asseoir. Il sourit. Cette maison à la sombre façade victorienne était d'un opulent modernisme à l'intérieur. Il n'aurait pu choisir meilleur lieu pour démarrer sa nouvelle vie.

Il posa son thé sur une table en verre, puis alluma le poêle danois – comme l'appelait la notice – et se laissa envelopper par le rayonnement instantané. Il prit place sur un fauteuil devant le feu, étendit ses jambes musclées et laissa la chaleur envahir le bas de son corps. Être nu sans aucune retenue l'émoustillait : si son père l'avait surpris dévêtu, il l'aurait aussitôt battu. Mais c'était du passé désormais. Tout en sirotant son thé, il se remémora la manière dont il était arrivé à Nob Hill, sur les hauteurs de l'exotique San Francisco, et comment le coup final avait été porté.

Deux nuits auparavant, il s'était réveillé dans un pavillon d'hôpital. Une furtive inspection lui avait appris qu'il se trouvait dans le « Service de Réanimation » et que tout le monde, y compris lui-même, portait la mention « Anonyme ». Parcourant sa feuille de soins, il avait découvert qu'on lui avait attribué le numéro seize, qu'il souffrait d'une commotion cérébrale et était gardé en observation. Pourtant, il sentait bien.

Mais un bruit l'avait incité à se cacher derrière son lit. Levant le nez au bout d'un instant, Stephenson avait aperçu une infirmière – elle avait poussé un battant de la double porte en verre pour jeter un coup d'œil dans la pièce, avant de repartir. Il savait qu'il devait quitter cet endroit avant qu'ils ne découvrent son identité. Wells était sans doute en train de le chercher, quelque part dans l'hôpital. Il devait s'enfuir de l'immeuble, tout comme il avait filé entre les doigts de Scotland Yard un siècle auparavant.

Il s'était redressé pour consulter la feuille de soins de son voisin. Le pauvre homme souffrait d'emphysème. Stephenson avait fait claquer sa langue, se rappelant que cette forme particulière d'affection pulmonaire était incurable. Son regard s'était reporté sur le vieillard décharné enfermé dans une espèce de tente translucide, qui palpait au rythme de sa respiration difficile. *Quelle merveille*, avait-il pensé.

L'homme était maintenu en vie par un appareil qui contrôlait sa respiration, fournissait un mélange à haute teneur d'oxygène et prévenait l'infection. Remarquable !

Après avoir récupéré ses vêtements dans le placard de la salle commune, Stephenson s'était habillé en hâte avant de retourner près de son lit. Il avait glissé sa feuille de soin à la place de celle de son voisin, détruit celle du pauvre diable et l'avait enfouie dans un bac à déchets.

Il avait ensuite admiré à nouveau le système de fourniture d'oxygène. Quelles gigantesques avancées avait dû connaître la médecine, au cours des quatre-vingt-six dernières années. Malgré la faible lumière, il était parvenu à lire les instructions, assez simples, à démêler l'enchevêtrement de valves et de tubes, et à repérer les robinets d'arrêt et les indicateurs de pression. De nouveau, il avait fait claquer sa langue. Le technicien qui avait réglé le dispositif n'avait pas fait du bon travail. Le patient n'avait pas assez d'oxygène. Stephenson avait minutieusement manipulé l'appareil jusqu'à ce qu'il fonctionne parfaitement, et le malade s'était mis presque immédiatement à respirer avec plus de facilité. Ce qui avait fait naître un large sourire sur le visage de son bienfaiteur.

Oui, il avait été absolument conquis par le système de fourniture d'oxygène. Au point qu'il s'en était presque voulu de le couper.

Après avoir quitté l'hôpital, il était retourné au Jack Tar Hôtel, avait récupéré ses bagages et réglé sa note. Il avait hélé un taxi et, en dépit de l'heure tardive, avait entrepris de faire un tour en ville. Ils avaient roulé dans les rues sombres de Mission District. Stephenson avait vu les ordures et les saletés sur les trottoirs, les bandes de jeunes basanés qui se pavanaient dans l'ombre, pleins de morgue et de haine. Il avait observé les ivrognes sous les porches, témoignages moribonds du désespoir humain. Il y avait aussi des policiers qui, songea-t-il, constituaient le seul rempart empêchant que cette partie de la ville ne soit plongée par ses habitants dans le chaos et l'anarchie.

Ils avaient aussi fait un tour dans Fillmore District, où Stephenson avait contemplé de semblables monuments à la misérable condition humaine, à la différence près que les rares personnes qui traînaient dans les rues étaient noires et que les policiers n'hésitaient pas à les arrêter. Là

encore : les ordures des caniveaux pour seul décor et la fange comme mortier, pour éviter qu'elles se répandent dans le reste de la ville.

Il s'était mis à rire avec jubilation. Ainsi donc les Noirs étaient-ils *toujours* des esclaves. Et la noblesse d'un Abraham Lincoln n'avait mené à rien. Certes, ils étaient manifestement parvenus à quitter leurs champs de coton, mais pour arriver où ? Comme leurs semblables d'Europe occidentale qui avaient afflué à Londres à la fin du XIXe, fuyant l'oppression, ces Noirs n'avaient échappé à leurs chaînes rurales que pour finir abandonnés dans les entrailles d'une ville, enfermés par les murs invisibles d'une classe dominante anonyme.

La débauche de crimes et de violences qu'il avait vue à la télévision constituait un fidèle tableau de la réalité. Satan ne l'avait pas abandonné. La situation était encore pire que dans l'East End londonien.

H. G. Wells avait prétendu que la technologie représentait le salut, la rédemption de l'humanité. Ce crétin emprunté avait eu tort. La technologie n'avait pas supprimé la dégradation urbaine, elle avait servi à la développer !

Oh, Wells avait cependant eu raison sur un point : la science était effectivement un outil merveilleux. Les quelques puissants pouvaient s'en servir pour tenir la puanteur à distance et se protéger de la colère des masses. Stephenson s'enthousiasma : il se sentait vraiment chez lui, ici, en 1979.

Pour terminer la visite, le taxi avait descendu Broadway Street, dans le quartier de North Beach. Stephenson avait instantanément apprécié l'endroit. Les lumières, éclatantes et criardes, laissaient cependant les allées et les rues transversales plongées dans l'obscurité. Et la majorité des petits établissements proposaient des services d'une nature sexuelle et illégale ! Tout simplement superbe !

Il était resté bouche bée devant différentes femmes court-vêtues, qui racolaient les passants dans l'embrasement des portes. Oui, sans aucun doute, il devait s'installer près de Broadway, pour pouvoir s'y rendre à pied.

Il avait loué son appartement quelques heures après avoir quitté North Beach. Certes, le loyer de douze cent cinquante dollars était scandaleux, mais l'argent ne représentait pas un problème. En plus de ses billets anglais, il avait trois mille livres en or dans sa ceinture de voyage. Et si par hasard il se trouvait un peu à court, il pourrait toujours retourner en 1895 pour en récupérer davantage. Oui, Nob Hill était l'endroit rêvé pour lui. Une telle tranquillité et une telle élégance, à quelques rues à peine de Broadway.

Il frissonna de plaisir, sauta sur ses pieds et se dirigea vers la salle de bain. La machine à explorer le temps, songea-t-il, était une invention tout simplement merveilleuse. En l'utilisant de manière appropriée, on était assuré de ne jamais manquer de rien, d'un point de vue matériel – le spirituel ne valait rien de toute façon. On n'aurait même plus besoin de mourir.

Il leva les yeux vers son visage tuméfié dans le miroir, et sourit. *Pense un peu à ça !* En quelques heures, il pourrait se rendre dans l'Égypte ancienne, se glisser dans les antichambres du palais, maîtriser facilement les gardes grâce à une arme automatique et surprendre Cléopâtre dans son boudoir. Il pourrait se jeter sur son corps voluptueux et le dépecer avant même qu'Antoine ait atteint les berges du Nil. Quelques minutes de plus dans la quatrième dimension et il pourrait sodomiser Hélène de Troie, taillader ce visage qui avait mis à la mer des milliers de vaisseaux. Marie Madeleine pourrait être sienne elle aussi, violée et massacrée avant que Jésus ne puisse sauver son âme misérable. Mais pourquoi en rester là ? A quelques siècles de là, il pourrait faire subir les derniers outrages à une humble paysanne prénommée Jehanne avant de l'achever, évitant ainsi aux Anglais d'avoir à élever un bûcher près de Rouen – sans parler des milliers de vies sauvées.

Il s'appuya sur la vasque ; ses jambes se dérobaient devant l'ampleur de sa rêverie. L'histoire tout entière s'étalait devant lui, telle une rue obscure de Whitechapel. Il pouvait choisir n'importe quelle femme, à n'importe quelle époque. Et après en avoir fini avec elle, il aurait changé le cours de l'histoire humaine. Quel homme pouvait s'en vanter ? Il pouvait

choisir une reine ou une princesse. Isabelle ou Elizabeth, Catherine ou Marie reine d'Ecosse. Inimaginable !

Si seulement il avait la clef qui mettait hors circuit l'I.A.R.

Baissant les yeux, il découvrit qu'il avait ramassé le bistouri qu'il avait volé à l'hôpital – et qu'il était en train de caresser.

« Je vais te dire ce qui ne va pas, dit H. G. en sautant sur ses pieds. Le docteur Leslie John Stephenson est vivant, voilà ce qui ne va pas ! » Il enfila son pantalon.

« Je ne comprends pas. »

Il lui tendit le journal, puis alla regarder par la fenêtre de la chambre, sans apprécier le soleil matinal qui brillait entre les arbres, couvrant Green Street d'un lavis d'ombres délicates.

Elle parcourut l'article mais resta perplexe. « On ne parle nulle part du docteur Leslie John Stephenson.

— Bien sûr que non ! s'exclama-t-il. Il a de toute évidence commis un autre crime atroce et s'est échappé ! Il n'allait pas laisser sa carte de visite. »

Elle se glissa derrière lui et le prit dans ses bras. « Pourrais-tu m'expliquer ce qui se passe ? » demanda-t-elle doucement.

Il s'écarta d'elle et commença à faire les cent pas devant la fenêtre. Que pouvait-il lui dire ? Après tout, elle avait droit à quelques explications. Il décida de faire comme si les célèbres meurtres de Whitechapel avaient eu lieu seulement quelques années auparavant. Ce qui, de son point de vue, était le cas.

« Amy, le docteur Leslie John Stephenson est en fait un assassin pathologique qui a débarqué à San Francisco il y a quelques jours. Je suis ici pour l'appréhender et veiller à ce que justice soit faite.

— Oh. Tu travailles pour Scotland Yard ? »

Il s'éclaircit la gorge. « Scotland Yard est en effet concerné par l'affaire, mais je ne rends de compte à personne. Le docteur Stephenson est sous ma responsabilité.

— Peu importe pour qui tu travailles, dit-elle sans réussir à dissimuler sa déception. L'important, c'est que tu n'es ni écrivain ni un grand voyageur, n'est-ce pas ? C'est pourtant ce que tu m'as dit. »

Il fut piqué au vif. Il s'assit près d'elle et lui prit la main. « Amy, je ne t'ai pas menti ! Tu dois me croire !

— Alors, si tu es ce que tu prétends être, pourquoi est-ce toi qui pourchasse cet assassin ? »

Il gémit. Sur sa conscience pesait la faute d'avoir lâché Jack l'Éventreur dans la société contemporaine. « Disons qu'il s'agit d'une vendetta personnelle.

— Est-ce qu'il a fait quelque chose à quelqu'un de ta famille ?

— Non. En vérité, c'est moi qui lui ai permis de fuir à San Francisco.

— Comment ?

— Amy, s'il te plaît. Je ne peux pas te l'expliquer mais je t'en prie, fais-moi confiance. »

— Tu commences par me raconter que ce Stephenson est ton compagnon de voyage. Puis qu'il est mort. Maintenant, tu me dis qu'il est vivant et que c'est un assassin. Et tout ça parce que tu viens de lire dans le journal qu'une malheureuse prostituée a été tuée. Si je ne l'avais pas vu de mes yeux, ce Stephenson, reprit-elle après une pause, je me demanderais s'il existe vraiment.

— Personne d'autre que lui n'aurait pu commettre ce crime !

— Bon, d'accord, d'accord, pense ce que tu veux.

— Me fais-tu confiance ? »

— Quelle importance ?

— Amy, je vais peut-être avoir besoin de ton aide.

— Je n'ai rien à voir avec Sherlock Holmes, Herbert.

— Tu n'as pas cru un mot de ce que je t'ai dit, n'est-ce pas ?

— Hé ! Cette histoire ne me concerne pas, tu te souviens ? Qu'est ce que ça change ?

— Ah, la barbe ! » Il leva les bras au ciel. « Si seulement...

— Herbert, si tu es vraiment convaincu que le docteur Stephenson est responsable de ce meurtre, pourquoi ne vas-tu pas tout simplement voir la police ? Tu serais débarrassé de cette affaire.

— Je ne pense pas qu'ils comprendraient, répondit-il vaguement, le visage fermé.

— Et merde !

— Amy... »

Elle lui jeta un regard noir. « Je vais arriver en retard au travail ! Et ça ne m'est jamais arrivé ! » Elle se précipita hors de la pièce.

Il la rattrapa dans l'entrée, lui fit faire volte-face et la prit dans ses bras, doucement mais avec fermeté. Elle résista d'abord, puis se laissa aller ; elle sentait son inquiétude, son besoin d'être compris par quelqu'un. Elle ne le comprenait pas mais sa soudaine colère était retombée.

«Amy, je...

— Chut ! coupa-t-elle en plaçant un doigt sur ses lèvres. Ne dis rien. Tout ça n'a aucun sens pour moi mais ce n'est pas important. Je pense que tu es sincère. Et quoi que tu fasses, fais attention à toi, qu'il ne t'arrive pas de mal. Je suis nulle comme infirmière. » Elle l'embrassa comme elle l'avait fait pour le réveiller. Puis fit demi-tour, bondit dans la salle de bain et referma la porte derrière elle.

Il continua de fixer d'un regard vide l'endroit où elle se trouvait un instant auparavant. Tandis que lui parvenait le bruit de la douche, un sourire monta à ses lèvres et un flot d'émotions le submergea. Des larmes roulèrent le long de ses joues jusqu'à ses moustaches.

Stephenson trouva un pub-restaurant anglais à quelques rues de son appartement. L'établissement n'était pas trop fréquenté et semblait attirer une clientèle plus encline à boire qu'à déjeuner. C'était bon à savoir : s'il éprouvait jamais le mal du pays, il pourrait toujours venir un soir s'accouder au bar pour échanger quelques mensonges avec des Anglais expatriés.

Affamé, il commanda ce qu'il y avait de plus cher au menu. On lui apporta bientôt une côte de bœuf, trois œufs sur le plat, un panier de frites, une assiette de pain grillé et du thé. Le plat était résolument américain, mais après quelques bouchées, il mangeait de bon cœur. Quand il en eut terminé, il repoussa son assiette et aperçut à quelques tables de là un journal du matin. Il l'ouvrit et, tout en sirotant son thé, chercha un article relatant son escapade nocturne de la veille, déçu de ne pas figurer en première page. Cela viendrait en son temps. Et même en troisième page, il ne passait pas inaperçu. Il était particulièrement satisfait de la mention de son sobriquet de sinistre mémoire, « Jack l'Éventreur ». Il adora la description précise de ce qu'il avait fait subir à la petite courtisane chinoise. Quel dommage qu'il ait manqué de temps ; le sang s'était mis à couler sous la cloison le séparant de la cabine voisine et il avait dû partir prématurément.

Il gloussa à la lecture de la dernière phrase : « La police s'est refusée à faire tout commentaire sur l'identité du meurtrier, précisant seulement qu'elle n'avait aucun suspect. » Il posa le journal, se laissa aller sur son

siège et réfléchit. D'après l'hôpital, il était mort. Et comme il n'était qu'un visiteur en 1979, il n'existait pas non plus ! Il sourit ; jamais il ne s'était senti à ce point en sécurité. Un bien-être absolu. Il n'était pas seulement mort, il n'existait pas, se répétait-il. Tout en n'ayant jamais été en meilleure forme, capable de frapper quand il en aurait envie. La balle était dans son camp. Il n'avait que l'embarras du choix.

Il s'apprêtait à partir lorsqu'il les bribes d'une conversation lui parvinrent. Il prêta l'oreille. Quelques clients discutaient de la criminalité.

« Vous avez vu cet article sur Manson dans le journal d'aujourd'hui ?

— Ouais.

— Vous croyez qu'ils vont le laisser sortir ?

— Aucun risque.

— Vous savez ce qui me dépasse vraiment ? Les contribuables paient vingt mille dollars par an pour garder ce fils de pute en vie.

— Ouais. Et vous avez lu ce truc sur l'autre taré qui traîne dans le coin en ce moment ?

— Non.

— Un type a tué une fille dans un de ces instituts de massage orientaux.

— Mon gars, quand même les putes ne sont plus en sécurité, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche.

— Comme tu dis.

— Patron, remettez-nous ça. »

Qui était ce Manson dont ils parlaient ? Stephenson reprit le journal et examina la une : « Manson bientôt libéré sur parole ? » Il dévora l'article,

notant au passage que « Charlie » était responsable d'une série de meurtres horribles.

Ce qui ennuyait Stephenson, c'était le sous-entendu que Manson soit le pire assassin que la terre ait jamais porté. Il ne savait trop qui pouvait mériter ce titre – même si la question était intéressante –, mais il doutait que ce soit Charlie. Et la réputation de Jack l'Éventreur dans tout ça ? *Ainsi donc, Charlie est le pire de tous ? Eh bien, nous devrions peut-être montrer aux habitants de San Francisco qui est vraiment le plus grand. Soixante-treize coups de poignard dans le dos, ce n'est pas bien méchant, Charlie ! Attends de voir ce dont sont capables mes petits scalpels.*

Au moment de payer l'addition, il s'aperçut qu'il commençait à manquer de liquide. Une fois sur le trottoir, ébloui par le soleil, il regarda autour de lui pour s'orienter. La Banque d'Angleterre n'était pas très loin. Cette délicieuse jeune femme avait bien dit qu'il pouvait changer son argent à tout moment, entre dix et quinze heures ? Il avait tout son temps.

Il observa les passants, appréciant leur accoutrement informel. Il se renfrogna en se rappelant que les tâches de sang n'avaient pas tout à fait disparu de son autre tenue, qui séchait au-dessus de la baignoire, dans son appartement de Nob Hill. Stephenson allait devoir faire les magasins : il était *loin* d'avoir suffisamment de vêtements pour vivre à cette époque et dans cette ville. Il s'était toujours enorgueilli de sa propre élégance et ne voyait aucune raison pour que cela change ; il serait le gentleman le plus moderne et le plus exotique qui se soit jamais pavané dans Broadway. Il tourna les talons, ses bottines étincelant au soleil, et se mit triomphalement en route pour la banque.

Lorsqu'Amy Robbins toqua à l'une des portes de verre avec ses clés de voitures et que le vigile vint lui ouvrir, elle espéra, mal à l'aise, que personne ne remarquerait qu'elle avait vingt-trois minutes de retard. Les yeux baissés, elle se dépêcha de rejoindre sa place. Elle commençait à trier une pile de demandes de cartes de crédit quand elle vit quelqu'un se pencher sur son bureau. Elle leva les yeux, rouge de honte.

« Tu m’as l’air en pleine forme », dit Carole Thomas, une femme plantureuse au regard perçant qui avait récemment quitté les guichets pour devenir la seule autre conseillère de la banque.

« Oh, salut, Carole.

— Il t’est arrivé *quelque chose*, non ?

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Tu as près d’une demi-heure de retard.

— Les embouteillages. »

Carole hocha la tête en éclatant de rire. « Où ça ? A l’entrée ou à la sortie de ta chambre ?

— Carole !

— Bon, bon, d’accord. Je ne vais pas insister. Je voulais seulement te féliciter. Il était temps que tu rencontres quelqu’un de valable. » Elle fit mine de s’en aller.

Tout sourire, Amy sentit une vague de joie l’envahir. « Carole ?

— Quoi ? demanda-t-elle en se retournant.

— Il ressemble à un mélange de petit garçon et de grand-père.

— Intéressant. Je le connais ?

— Tu ne l’as jamais rencontré, promis.

— Bon, est-ce qu’il a un frère, alors ?

— Comment veux-tu que je le sache ? »

Carole rit de plus belle. « Un cousin, peut-être ? Écoute, il faut que j'y aille. On boit un café tout à l'heure ? »

— Entendu. Hé... viens dîner à la maison vendredi soir. Tu pourras rencontrer Herbert.

— Herbert ? répéta-t-elle en roulant les yeux. Tu es sûre d'avoir bien compris son nom ? »

Amy éclata de rire « Vers six heures et demie ? »

— Compte sur moi. Pour rien au monde je ne raterais l'occasion de voir un Herbert. »

Amy songea à la nuit précédente. Elle était enthousiaste, sûre d'elle. Le temps qu'elle avait passé avec Herbert avait fait partie de ces rares moments où elle n'avait douté de la réciprocité des sentiments. Même l'épisode mystérieux du matin n'avait pas diminué sa sensation de bien-être. Elle se demandait seulement qui était réellement M. Herbert Wells, de Londres. Elle eut le pressentiment que lorsqu'elle le découvrirait, elle serait en fin de compte agréablement surprise. La jeune femme se pencha en arrière, les mains derrière la nuque, et laissa son esprit vagabonder vers sa chambre. Elle sourit.

Sans crier gare, elle se redressa d'un bond et jeta un coup d'œil à la pendule. Qu'est-ce qui la prenait ? Les portes allaient ouvrir dans moins d'une minute et elle n'avait encore rien fait ! Elle prit la liasse dans la corbeille « arrivée » et la plaça devant elle, comme si cela allait faire disparaître tous les papiers plus vite. Elle lut la demande de prêt présentée par une certaine Mme Alexis Lynd, qui voulait faire rénover une maison de ville à Twin Peaks. Elle était directrice de la comptabilité d'une firme de publicité et son apport personnel s'élevait à plus de soixante mille dollars. Amy songea qu'elle aimerait bien être à sa place. Demande acceptée. C'était parti.

Quand les vigiles ouvrirent les portes aux directeurs, elle était absorbée dans un rapport sur les fluctuations monétaires, imaginant les

lamentations des financiers italiens face à une lire qui plongeait sans arrêt, et les sourires des sultans dont les dinars triplaient de valeur. Sentant une présence, elle posa son stylo et leva les yeux.

« Que puis-je... » Elle sursauta et faillit poser une main sur ses lèvres pour étouffer un cri, mais eut la présence d'esprit de s'accrocher aux accoudoirs. Herbert avait raison ! Devant elle, voûté et immobile, se tenait le docteur Stephenson, l'Anglais mince et ténébreux censé être mort. Il paraissait plus grand que nature et ses yeux perçants fouillaient instinctivement le visage d'Amy, à la recherche du moindre signe de faiblesse. Elle se força à sourire et sentit que son visage reprenait quelque couleur.

« Bonjour, Mlle...

— Robbins », compléta-t-elle machinalement.

Y avait-il dans la voix de l'homme une nuance de soupçon ? Avait-il remarqué sa réaction ou sombrait-elle dans la paranoïa ?

« Ah oui. Mlle Robbins. J'espère que je ne vous ai pas fait peur, dit-il avec un mince sourire. Je voudrais échanger des devises.

— Mais certainement. »

Il lui tendit une liasse de billets.

Elle les regarda sans les voir pendant un moment ; mille pensées se bousculaient dans son esprit. Elle ouvrit un tiroir, le referma et sourit à nouveau. « Si vous permettez, monsieur, je vais aller vérifier le cours du jour. J'en ai pour une minute.

— Prenez votre temps », dit-il en hochant imperceptiblement la tête, avant de s'asseoir.

Elle traversa la salle, espérant de toutes ses forces que sa voix n'avait pas tremblé. Passant derrière une rangée de guichets vitrés, elle s'empara

discrètement d'un téléphone et composa le numéro de son appartement. Les cinq sonneries l'exaspérèrent, mais enfin on décrocha.

« Herbert !

— Oh, bonjour Amy. Ma chère, c'est gentil de...

— Herbert, il est là ! »

Un long silence statique.

« Pour l'amour de Dieu, tu m'entends ?

— Retiens-le à la banque aussi longtemps que possible. Je viens tout de suite.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Essaie », ajouta-t-il avant de raccrocher.

Les mains tremblantes, Amy raccrocha à son tour, puis jeta un œil du côté de son bureau. Il était toujours là. Ce qu'elle n'avait pas remarqué, c'est qu'il l'avait regardée passer son coup de téléphone.

Elle revint à son bureau, la tête haute, se forçant à sourire. Elle fit durer le plaisir, s'appliquant à arranger ses vêtements après s'être assise, comme si le mouvement allait le tenir occupé.

« Un soixante-dix-huit, lança-t-elle. C'est encore mieux que la dernière fois.

— Splendide », rétorqua-t-il d'une voix de basse, toujours affalé dans son fauteuil. La tête renversée en arrière, les yeux mi-clos, il paraissait assoupi. En réalité, il ruminait ses pensées, et ses doigts qui allaient et venaient sur ses lèvres se crispaient parfois brutalement.

Amy calcula la somme qui lui était due, puis ouvrit son tiroir et commença à compter lentement les dollars. Elle cherchait éperdument un

prétexte pour le retarder. Impossible de demander à un vigile de le retenir sans raison. Elle finit par lui tendre le liquide.

« Et voilà, monsieur.

— Merci. » Il replia la liasse, l'empocha et se leva, souriant.

Elle se leva à son tour. Si seulement elle pouvait le faire parler un peu. *N'importe quoi.*

« Êtes-vous satisfait de votre séjour à San Francisco ?

— Oui, très satisfait. Je vous remercie.

— Le Jack Tar Hôtel vous a plu ? »

Il fonça les sourcils, l'air sinistre ; ses yeux s'étrécirent et se mirent à briller. Puis il éclata d'un rire moqueur.

Comprenant sa bévue, elle leva la main à sa bouche.

« Mlle Robbins, n'auriez-vous pas par hasard fait la connaissance d'un gentleman nommé Wells ? »

H. G. arriva cinq minutes trop tard à la banque. Il saisit les mains d'Amy Robbins par-dessus le bureau et lui murmura maintes paroles rassurantes avant de parvenir à calmer la jeune femme. Elle était visiblement choquée, au bord des larmes, mais se contrôlait suffisamment pour ne pas attirer l'attention sur elle.

« Je suis désolée, balbutia-t-elle, vraiment désolée.

— Tout va très bien, Amy, je t'assure. Je retrouverai Leslie John Stephenson. Après tout, ce n'est qu'un homme. »

Elle parvint à sourire. « Tu es si gentil.

— Allez, remets-toi. »

Un coup de fil d'Amy leur apprit que Stephenson avait réglé en liquide sa note d'hôtel la veille et était parti sans laisser d'adresse.

Il aurait aussi bien pu être mort, pensa amèrement H. G. en faisant signe à un taxi qui passait devant la banque. Il demanda au chauffeur de le conduire au commissariat. La traversée de la ville ne lui procura aucun plaisir.

Devant les dimensions du Département de Police de San Francisco, cependant, il fut tout simplement stupéfait. L'immeuble s'avérait presque aussi vaste et imposant que l'hôpital, mais contrairement à ce dernier il était propre et repeint de frais.

Des policiers en uniforme quittaient le bâtiment par groupes de quatre ou cinq, vérifiant machinalement leur arme et leur équipement, sautaient dans des véhicules noirs et blancs qui les attendaient comme des montures de cavalerie avant de démarrer en trombe. H. G. les regarda, bouche bée. Il n'avait jamais vu autant de policiers. Et tous portaient une arme au côté. La plupart des habitants de San Francisco étaient-ils enclins au crime, comme l'avait affirmé Stephenson dans sa suite du Jack Tar ? Était-ce pour cela qu'une ville aujourd'hui encore quatre fois moins grande que le grand Londres avait besoin de régiments de policiers pour maintenir le statu quo ? Ou bien l'ennemi était-il sa population elle-même ? Si tel était le cas, l'Amérique était bel et bien devenue un État totalitaire. L'ex-médecin fronça les sourcils, plongé dans ses pensées. Si le pays de la liberté avait cédé à une forme d'oppression, ce n'était guère visible. Il n'avait vu ni chaînes, ni esclaves, aucun individu agissant sous la contrainte. Non, non, se dit-il, aucune dictature ne régnait là. Pourquoi, dans ce cas, tant de policiers ?

Mais, bien sûr ! songea-t-il, tout sourire. On les employait à secourir et aider la population. Tout s'expliquait.

Il s'avança vers la porte puis s'arrêta de nouveau. *S'ils jouent les bons Samaritains*, se demanda-t-il froidement, *pourquoi portent-ils des armes* ? Il entra dans le bâtiment avec un mauvais pressentiment.

Il parvint sans trop de difficultés à la brigade criminelle, devinant que sa tenue stricte le faisait passer pour un officiel ou un avocat aux yeux des employés qui lui indiquèrent le chemin. Une fois arrivé au bureau des plaintes, il se heurta cependant à un sergent tatillon, qui exigea de connaître ses nom, adresse et numéro de téléphone, le sujet de sa visite, et demanda à voir ses papiers avant même d'examiner sa demande d'entrevue avec le lieutenant. Outré, H. G. refusa en bloc, et discuta avec lui sans aboutir à rien. Il s'assit donc sur le banc en face du guichet, bien décidé à attendre. Il se plongea dans la lecture du journal, pour devenir un fin connaisseur des manigances politiciennes d'un certain Jerry Brown, gouverneur de Californie. Cet homme était passé maître dans l'art de la manipulation électorale sous toutes ses formes, pensa Wells en reposant le journal, avant de se remettre à lancer des regards irrités au sergent.

Trois heures plus tard, H. G. se laissa fléchir dans un soupir. Il annonça au sergent qu'il avait une déclaration à faire concernant l'identité du « meurtrier de l'institut de massage ».

« Eh bien, pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? »

Quelques minutes plus tard, le savant se retrouva dans un bureau, assis sur un divan en cuir. Sur les murs étaient accrochés des insignes, des diplômes, des photographies et divers jalons d'une longue carrière dans le service public. Derrière le bureau, regardant par la fenêtre, se tenait J. Williard Mitchell, un lieutenant aux cheveux grisonnants, tiré à quatre épingles, qui avait vingt-sept ans d'ancienneté. De temps en temps, il buvait une gorgée dans une grande tasse et tirait sur une cigarette. Son cendrier débordait. Comme son bureau qui croulait sous les papiers empilés, et son standard électronique, à côté de son siège, qui clignotait comme un sapin de Noël. H. G. Wells comprit aussitôt qu'il avait devant lui un homme qui avait tout vu, tout fait, mais n'avait pas une seconde à lui pour y penser.

Mitchell décrocha son téléphone et appuya sur un bouton. « Ruth, ne me passez personne, s'il vous plaît. » Il y avait dans sa voix une intonation calme et agréable, donnant l'impression qu'il était insensible à l'activité

frénétique qui l'entourait. « Et dites au sergent Ray de venir, s'il a une minute. »

Quelques instants plus tard, un homme entra dans la pièce. Nonobstant ses longs cheveux qui tombaient sur ses épaules, il portait un blue-jean et une chemise colorée largement ouverte. Voilà qui était bien incongru, songea H. G, tant pour un policier que pour un homme avec une tête de vieux bulldog anglais. Sans aucun doute, lui aussi avait eu sa part d'expériences.

Ray traîna une chaise à travers la pièce en gratifiant H. G. des regards soupçonneux qu'il réservait d'ordinaire aux représentants du maire. Il sortit un stylo ainsi qu'un bloc-notes de la poche de son pantalon et attendit.

« M. Wells a des informations sur le meurtre de la nuit dernière et j'ai pensé que nous ferions bien de l'écouter ensemble. Pour que ce soit versé au dossier.

— Quel meurtre ?

— Celui de l'institut de massage.

— Ah, oui, dit Ray en prenant note.

— Êtes-vous citoyen des États-Unis ? interrogea Mitchell.

— Non, répondit H. G. Comme vous pouvez l'entendre, je viens de Londres, je suis ici en visite.

— Première fois que vous venez chez nous ?

— Oui.

— Et pourtant que vous avez des informations concernant un meurtre dans la ville de San Francisco ?

— Oui. On pourrait dire que je suis un citoyen du monde », ajouta-t-il faiblement.

Mitchell se pencha au-dessus de son bureau et croisa les mains sur une pile de papiers, avec un sourire forcé. « Bien. Et maintenant, si vous nous disiez ce que vous savez ? »

H. G. s'éclaircit la voix. « Il se trouve que je sais que la personne responsable de la mort de la courtisane chinoise est un homme nommé Leslie John Stephenson.

— S-t-e-v-e-n-s-o-n ? demanda Ray qui écrivait à toute vitesse.

— Non, Ste-phen-son. L'homme habite à Londres. Médecin sur Harley Street, une trentaine d'années, un peu plus d'un mètre quatre-vingt, environ quatre-vingt-cinq kilos, cheveux châtain foncé, yeux profondément enfoncés dans leur orbite.

— Vérifiez ça, sergent.

— Oui, monsieur. » Ray quitta la pièce avec les informations.

Mitchell se tourna vers H. G. « Comment savez-vous cela, M. Wells ?

— C'est assez difficile à expliquer. En vérité, c'est impossible. » Il avait les mains moites.

« Je vois. » Le lieutenant réfléchit un instant. « Vous êtes médium ?

— Plaît-il ?

— Avez-vous des pouvoirs psychiques ? Je m'interroge sur la source de vos informations.

— Je n'ai pas de dons surnaturels, lieutenant ! Si je pouvais vous révéler mes sources, je le ferais volontiers mais c'est impossible. Je vous ai dit ce que je savais. »

Un moment plus tard, Ray reparut et tendit à Mitchell une liasse de grandes feuilles. Puis il s'excusa et quitta le bureau. Le lieutenant jeta un rapide coup d'œil sur les informations avant de sourire avec tact à H. G.

« Eh bien Je vous suis reconnaissant d'être venu nous faire bénéficier de votre perspicacité, M. Wells. Où pourrions-nous vous joindre au cas où nous aurions besoin de vous demander autre chose ?

— Est-ce bien nécessaire ? C'est assez embarrassant... J'habite chez une amie. Devons-nous la mêler à cela ?

— Seulement si nous devons vous contacter. Nous savons faire preuve d'une grande discrétion, c'est connu.

— Très bien. Je réside au 92½, Green Street et mon amie s'appelle Amy Robbins. »

Mitchell fit un signe de tête et reposa son stylo. « Eh bien, merci de nous avoir consacré votre temps. »

Soudainement, H. G. comprit ce qui se passait. Il se dressa et demanda d'une voix indignée :

« Vous n'allez rien faire, n'est-ce pas ?

— M. Wells, vous nous demandez d'arrêter un homme pour meurtre juste parce que le vous prétendez coupable. Si nous travaillions de cette façon, la moitié de la ville serait en prison.

— Mettriez-vous ma parole en doute ? »

Mitchell fronça les sourcils, prit les feuilles apportées par le sergent et commença à lire : « La douane n'a pas enregistré l'entrée du docteur Leslie John Stephenson dans ce pays, mais il aurait pu s'y introduire illégalement. Le gouvernement britannique n'a jamais attribué de passeport à un Leslie Stephenson, mais il pourrait s'en être fabriqué un. La police londonienne n'a jamais entendu parler d'un Leslie John Stephenson, pas plus que Scotland Yard, le F.B.I., la C.I.A., le MI-5, Interpol ou la police française. »

Il lança à Wells un regard noir. « En effet, M. Wells, je mets votre parole en doute. »

H. G. était si impressionné qu'il ne comprit pas que Mitchell l'avait traité de menteur. « Comment avez-vous obtenu ces informations aussi rapidement ?

— Les ordinateurs, M. Wells. » Il se leva et gagna la fenêtre. « Nous en avons, comme tout le monde. » Se retournant, il lui indiqua la porte. « Et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je suis un homme très occupé.

— Vous me demandez de partir ? s'étonna H. G.

— Laissez-moi vous présenter cela différemment, dit le lieutenant d'une voix aimable. J'ai essayé d'être gentil avec vous parce que vous êtes étranger. Pourtant je n'apprécie pas tellement les trucs publicitaires ou les fausses informations. Si je n'avais pas voulu éviter d'avoir affaire à votre consulat, je vous aurais bouclé pour soixante-douze heures ! »

H. G. se raidit. « Je ne vous ai pas donné de fausses informations, lieutenant !

— Les ordinateurs ne mentent pas ! rétorqua sèchement Mitchell.

— Mon brave, insinueriez-vous que vous faites davantage confiance à une machine électronique qu'à la parole d'un gentleman ?

— Pas vous ? grogna Mitchell en tenant la porte ouverte. Et s'il vous plaît, M. Wells, que je ne vous recroise ici, d'accord ? Bien le bonjour. »

Secoué, H. G. se hâta vers la sortie. Il se mordait la lèvre, désabusé ; son optimisme venait de voler en éclats. Certes, les gens de 1979 avaient des automobiles, des avions, des téléphones, tout un bric-à-brac de sorcellerie électronique qui permettait de faire n'importe quoi, du séchage des cheveux jusqu'à vous décharger de l'ennui de penser. Et pourtant, la technologie n'avait pas libéré l'humanité du crime ; au contraire, l'inhumanité progressait. S'il fallait en croire le lieutenant Mitchell, la criminalité augmentait plus vite que les moyens dont disposait la police pour la contrôler.

Il s'éloigna de l'immeuble, perdu dans ses pensées. L'homme était donc incapable de marcher du même pas que la science ? S'était-on seulement donné la peine de se poser la question ? Ou bien, les merveilles de la science ne profitant pas à tous de manière équitable, certains s'y opposaient-ils en commettant d'horribles crimes ? La technologie créait-elle ses propres formes d'aliénation ?

H. G. devrait répondre à ces questions avant de quitter 1979. Pendant un moment, il eut envie de pleurer. Devait-il prévenir le monde des dangers du progrès ? Devrait-il écrire l'avenir comme un endroit éclatant, propre mais empoisonné, dont il ne fallait rien attendre ? Les dents serrées, il tourna le dos à une brusque bourrasque de vent glacée. *Regarde les choses en face, H. G. Admets-le. Tu dois écrire la vérité, quelle qu'elle soit, et tu continueras à défendre l'intelligence et la raison, coûte que coûte.*

Il commença à s'éloigner du quartier général de la police, la tête basse, les yeux fixés sur les mauvaises herbes qui poussaient à travers le béton. Très bien, pensa-t-il, l'utopie n'était pas au rendez-vous. L'homme ne maîtrisait donc pas encore la technologie. Mais qui pouvait dire si les humains intelligents et pleins de ressources de l'an 2079 ne parviendraient pas à redresser la barre ? Ou ceux de 3079 ! Il sourit. Il ferait peut-être un autre bond dans la quatrième dimension pour le savoir.

Ainsi, le Département de Police de San Francisco n'avait pas l'intention de lever le petit doigt pour retrouver Leslie John Stephenson. Wells se redressa et bomba le torse. Dans ce cas, il n'avait plus qu'à arrêter Jack l'Éventreur lui-même, sans l'aide de personne. Il allait leur montrer, et en particulier au lieutenant Mitchell, qu'il ne fallait pas mettre en doute la parole d'un gentleman.

Après un voyage particulièrement déplaisant, Stephenson descendit du funiculaire à l'angle de Hyde et Beach Street. En dépit des rires et de la gaieté des touristes, il détestait ce moyen de transport primitif. Ce véhicule était une antiquité, un fâcheux vestige du passé. Lent, inconfortable, inefficace. L'expérience lui avait remis en mémoire les nombreuses nuits passées à rouler sur la District Line, assis sur une dure banquette de bois, à

respirer d'horribles fumées en se demandant s'il allait être abordé par un policier. Oui, le funiculaire appartenait au XIXe siècle et cela l'exaspérait.

Il s'arrêta pour cracher sur la vitre arrière du véhicule puis d'éloigna à grands pas. Il déambula dans Beach Street, sans pour autant apprécier la vue remarquable sur le Pacifique, pas plus que les gracieuses mouettes ou l'air vivifiant et salé. Il désirait la brume et la nuit, maudissait l'éclatant soleil hivernal. L'incident de la banque l'avait profondément inquiété. Certes, le fait de ne pas exister en 1979 le plaçait dans une position idéale : il pouvait tuer tant qu'il voulait sans s'inquiéter des indices qu'il laisserait derrière lui. Mais la réaction de la jeune femme avait été par trop évidente. H. G. Wells savait qu'il était vivant, ce qui posait problème. Certes, Wells s'était toujours montré pitoyable lors des confrontations physiques mais il était d'une intelligence redoutable. Un adversaire à ne pas prendre à la légère.

Stephenson se retrouva dans Ghirardelli Square, au milieu de petites boutiques aménagées dans une ancienne fabrique de chocolat. Ainsi, Wells savait qu'il était en vie. Assurément, il devait y remédier. En vérité, il répugnait à l'idée de tuer un homme, le meurtre étant par définition un acte sexuel. Peut-être existait-il une autre manière de s'occuper de Wells. Il n'avait pas besoin d'éviter le jeune savant, de craindre qu'il ne le traque et ne le découvre. Bien au contraire. Il n'avait même pas besoin de le tuer. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de le retrouver.

Se souvenant du gros livre placé à côté du téléphone au Jack Tar Hôtel, il trouva une cabine et ouvrit l'annuaire enchaîné à l'étagère. Comment s'appelait cette fille ? Celle qui connaissait Wells ? Robbins. Oui, c'était ça. Il feuilleta la rubrique R et sourit, satisfait. Il avait trouvé. Il mémorisa son adresse et quitta la cabine pour déambuler dans le square. Le problème Wells pouvant désormais être résolu, il n'y avait plus aucune raison de s'en faire. Ce soir peut-être. Lorsque les ténèbres et la brume pèseraient sur la ville. Tard dans la nuit, lorsqu'elle serait couchée. S'il en avait envie.

Il entra avec un air arrogant dans un magasin de vêtements baptisé – avec beaucoup de goût, songea-t-il-« The Body Shop ». L'établissement

était vide, ce qui le surprit. Il y avait une abondance de chemises contemporaines, dans un décor principalement constitué de verre et de chrome. Des haut-parleurs invisibles déversaient une musique qui lui donnait envie de danser sans retenue. A l'évidence, ce n'était pas l'endroit où trouver des hauts-de-forme, des queues-de-pie ou de la valse. Ce magasin sentait le futur et il frémit d'aise en se contemplant dans ces parois vitrées.

Il choisit sept chemises de soie bariolée, à large col, manches bouffantes et boutons couverts de tissu. Il sourit : la tenue parfaite du présent.

Puis il la vit entrer dans la pièce d'une démarche plantureuse, rejetant sa tête en arrière de manière à ce que sa chevelure s'agite comme la crinière d'un pur-sang. Elle portait un pantalon serré en mousseline écrue ainsi qu'un chemisier assorti, ouvert quinze centimètres plus bas que ne l'aurait exigé la décence. Son visage n'était pas beau, mais charmant ; une bouche un peu trop grande, des yeux noirs un petit peu trop confiants. Peut-être était-ce pour cela qu'il la sentait manquer d'assurance. Mais il pouvait se tromper, car elle s'arrêta pile en face de lui et plaça ses mains sur ses hanches sans détourner le regard.

« Salut, je m'appelle Marsha. Je peux faire quelque chose pour vous ? » Sa voix rauque était pleine de bonne humeur.

« Je voudrais ceci, pour commencer, répondit-il en lui tendant les chemises.

— Hé, j'adore votre accent ! »

Il grimaça un sourire.

« Vous êtes sûr que c'est la bonne taille ? Vous ne voulez pas les essayer ? »

— Non, ce n'est pas nécessaire.

— Parfait. » Elle emporta les chemises à la caisse et les posa sur une étagère de verre, avant de se tourner sur la pointe des pieds, souriante. « Ce sera tout ?

— Des pantalons. J'aimerais jeter un œil à ces modèles, si vous permettez.

— Mais avec plaisir. » Elle le conduisit dans un coin de la pièce où des pantalons s'empilaient sur des étagères. Ses fesses, tout comme l'absence de lignes sous son pantalon, le fascinaient. Elle ne portait pas de sous-vêtements. Le sang lui monta au visage.

« Ils ont des coupes différentes, mais il vaudrait mieux que je prenne votre taille avant que vous en essayiez un. D'accord ?

— Si cela ne vous dérange pas trop.

— Vous savez, dit-elle en riant, c'est mon boulot. » Elle serra un mètre autour de sa ceinture. Elle était si proche qu'il pouvait sentir son odeur, douce bien qu'un peu forte, comme si elle acceptait avec naturel le fait qu'une femme transpire. Ses paumes devinrent moites et il sentit une légère raideur au niveau de son pantalon.

« Trente et un. » Elle s'agenouilla et déroula le mètre à l'intérieur des jambes de Stephenson. Elle parut suspendre son geste, un moment de tension presque insupportable. Il n'aurait su dire si elle le regardait ou si elle essayait de lire les chiffres, mais lui avait une vue plongeante sur ses seins et ne parvenait pas à maîtriser les palpitations de son aine.

« Vingt-cinq. » Elle se releva avec un grand sourire. Impossible cependant de deviner ce qu'elle avait en tête. « Un modèle en particulier ? »

Il commença à inspecter les piles de pantalons. « Vous êtes seule ici ? demanda-t-il d'une voix basse et rauque.

— Les autres filles déjeunent. Pourquoi ?

— Simple curiosité.

— Oh, je ne suis pas la patronne, si c'est ce que vous voulez dire. Je travaille ici et ce n'est pas un mauvais boulot. J'ai cinquante pour cent de réduction sur tout ce que je veux. »

Elle parle trop, se dit-il en choisissant un blue-jean avec un petit Union Jack cousu sur la poche arrière. Il le déplia à bout de bras pour mieux l'admirer.

« Voulez-vous l'essayer ? »

Il acquiesça.

Elle lui indiqua la cabine d'essayage ; il y entra et ôta son pantalon avec un soupir de soulagement. Son érection s'était évanouie. Il allait enfin pouvoir s'adresser à la jeune femme sans bafouiller. Elle ne saurait jamais de combien de haine et de concupiscence elle avait fait l'objet.

Il enfila le jean. C'était le pantalon le plus serré qu'il ait jamais porté mais il n'était pas inconfortable. Il sortit pour se contempler dans un miroir, et constater qu'il aimait l'aspect étroitement ajusté du vêtement de même que le contact du tissu. Il allait questionner la fille lorsqu'il vit qu'elle fixait sa braguette. Il suivit son regard ; la fine étoffe mettait en valeur ses parties intimes ! Il releva les yeux. Elle regardait toujours. Il ne parvenait pas à y croire. Il savait qu'aux yeux de certaines femmes, il n'était pas dépourvu d'attraits, mais son étonnement n'en demeurerait pas moins sincère : dans l'Angleterre du XIXe siècle, une vendeuse qui se respectait n'aurait jamais regardé un homme de cette façon, quels que soient ses sentiments.

Et elle regardait toujours ! Eh bien, elle conduisait comme la plus éhontée des prostituées de Commercial Street ! Maintenant qu'il y pensait, il avait noté que sur Broadway, les courtisanes de 1979 ressemblaient aux autres femmes. Il n'existait apparemment pas de code vestimentaire ou gestuel permettant à un homme de savoir s'il abordait une professionnelle. Peut-être que toutes les femmes se conduisaient à présent comme des souillons, même si elles ne recevaient pas d'argent pour le service rendu. Si

tel était le cas, il pourrait alors solliciter les faveurs sexuelles de n'importe quelle d'entre elles sans avoir à craindre une réponse scandalisée. Grands dieux, c'était vraiment merveilleux. Tout simplement splendide ! Il n'aurait plus jamais à craindre d'être rejeté, ni d'avoir affaire à une jeune personne – comme sa sœur – à l'ardeur et à la bonne volonté excessives. Il pourrait toutes les traiter comme des prostituées. Il pourrait les contrôler jusqu'à cet instant sublime où, toutes leurs défenses s'écroulant, elles se conduisaient en animaux déchaînés. Alors il prendrait à la fois leurs vies dégradées et leurs nobles pucelages ; une femme ne devrait pas jouir de sentir en elle la souillure d'un homme ou d'un père.

De retour dans la cabine d'essayage, il remit rapidement son pantalon, puis sortit choisir sept jeans de différentes couleurs. Elle se tenait devant la caisse, en train d'empaqueter ses chemises. En l'entendant arriver, elle leva les yeux et sourit.

« Vous avez trouvé quelque chose à votre goût ? »

Il hocha la tête et posa les jeans sur le comptoir, les mains tremblantes de crainte et d'excitation, sans oser lui adresser la parole. De toute sa vie, il n'avait jamais *demandé*. Et puis, n'avait-il pas déjà quelque chose de prévu pour la soirée ? N'allait-il pas rendre visite à cette Robbins, pour en finir avec Wells ? Oui, mais cela pouvait attendre.

Elle rangea ses achats dans deux sacs en plastique qu'elle lui tendit. « Ce fut vraiment un plaisir de vous servir, monsieur. »

La facture s'élevait à près de trois cents dollars. Il lui tendit une liasse, et leurs doigts se frôlèrent à l'instant où elle lui rendit la monnaie. Un flot d'émotion le submergea, lui donnant le courage nécessaire.

« Marsha ? » Ses genoux flageolaient, sa voix était bizarre. « C'est bien votre prénom, n'est-ce pas ? »

— Oui.

— Je me demandais, bégaya-t-il maladroitement, si vous me feriez l'honneur de me recevoir chez vous ce soir, au cas où vous n'auriez pas d'autres engagements ? »

Il n'était pas si tard, mais la nuit était déjà noire et froide. H. G. buvait du gin dispendieux – ce qui n'était pas dans ses habitudes – en regardant fixement par la fenêtre de la salle à manger. Un moment propice à la méditation. Jouant avec les causes et les effets avec autant de talent que Thomas d'Aquin, il maudit intérieurement son intérêt précoce pour les mathématiques. C'était par là que tout avait commencé – pour aboutir à la construction de la machine à explorer le temps et à sa rencontre avec Amy Robbins, en 1979.

Elle entra alors dans la pièce, au sortir de la douche, superbe dans son jean délavé et son chemisier bleu noué au dessus de la taille. Elle se laissa tomber sur le canapé et lui fit signe de venir la rejoindre. Il eut envie que passé et futur se désintègrent, le laissent dans cette pièce avec cette femme pour l'éternité, l'arrachant à ses responsabilités, à cette mission qui pesait si lourd dans son esprit. Mais il n'en serait pas ainsi.

« Avant de m'asseoir, puis-je te proposer un verre ? »

— Volontiers.

— Sec ou à l'américaine ?

— À l'américaine ?

— Avec des glaçons. »

Elle gloussa. « Des glaçons et du Seven-up s'il te plaît.

— Du Seven-up ? » Ses yeux s'agrandirent et sa main libre caressa sa moustache, signe chez lui de la plus grande perplexité. Du Seven-up ? De quoi pouvait-il bien s'agir ? Quelque substance synthétique, ou végétale peut-être, garantissant que la personne qui en absorbait serait debout, à sept

heures précises, quelles qu'aient été ses occupations de la veille ? Ce nom n'avait aucun sens.

« Dans le frigo. Il y a un pack de six sur l'étagère du bas. »

Il traduisit sans mal « frigo », car le mot dérivait à la fois de « frigide » et de « réfrigérateur » ; il devait s'agir du refroidisseur électrique qui se trouvait dans la cuisine. A l'instar des autres appareils que les gens de 1979 encastraient nonchalamment dans les murs, Wells considérait le réfrigérateur comme une réussite technique parfaitement géniale. Mais l'autre terme qu'elle avait employé le laissa interdit. L'esprit vide, il demeura coi un instant, avant de sourire.

« Je sais que c'est épouvantable, dit-il gaiement, mais je ne suis pas en forme de cinq à sept.

— Herbert, ce n'est pas épouvantable, c'est effroyable, répondit-elle en riant.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Ma chère amie, que diable est un pack de six ?

— Allons, ne te moque pas de moi ! Vous avez bien des packs, à Londres.

— Ça porte certainement un autre nom.

— Le Seven-up est dans les six boîtes métalliques vertes, sur le rayon du bas – un rayon, tu sais ce que c'est ? »

Il fit une légère révérence puis se dirigea vers la cuisine, les yeux pétillants. « Bien entendu. Il s'agit d'un gâteau de cire formé par certains insectes, abeilles ou guêpes, et dont les alvéoles ou cellules sont remplis de miel ou de couvain. »

Amy le suivit des yeux et secoua la tête en riant, incapable de déterminer s'il souffrait d'un cas extrême de naïveté ou d'une overdose de charme. Dans tous les cas, elle était prête à lui offrir son cœur, et sa main.

Il trouva le Seven-up et parvint sans trop de mal à ouvrir une boîte. L'effervescence du liquide lui fit penser à de l'eau de Seltz. Curieux, il renifla le liquide et le goûta.

« Mmmm. » Cela ressemblait à de la limonade sucrée avec quelque chose, pour parler la langue moderne, d'électriquement chargé. Il avala une bonne gorgée et commit l'erreur de faire aller et venir le liquide entre ses dents. L'explosion de bulles qui en résulta remonta dans ses sinus et gicla dans ses poumons. Il étouffa, puis fut pris d'une violente quinte de toux au-dessus de l'évier.

« Ça va ? demanda-t-elle.

— Ce n'est rien », parvint-il à répondre. Il s'essuya les yeux, lui prépara son verre et remit le Seven-up au réfrigérateur comme s'il s'agissait de nitroglycérine.

« Ces satanés Yankees boivent n'importe quoi », grommela-t-il.

Il revint au salon avec les verres.

« Comment ça s'est passé ? demanda-t-elle doucement.

— Pas très bien. La police a refusé de m'aider.

— Mais pourquoi ?

— Ils ne m'ont pas cru.

— Tu ne leur as pas montré tes papiers ?

— Tu sais très bien que je voyage incognito. »

Elle réfléchit en sirotant sa boisson. « Pourquoi tant de mystère, Herbert ? Ça m'inquiète vraiment, tu sais. »

C'était l'occasion où jamais de tout lui expliquer. Mais lorsqu'il rencontra ses grands yeux attentifs, quelque chose l'empêcha de parler. « Crois-moi, dit-il avec désinvolture, il n'y a pas de raison de s'inquiéter.

— Sûr ?

— Sûr, répondit-il en pensant que l'américain sonnait étrangement dans sa bouche. C'est mon problème. »

Elle approuva du menton, ne sachant trop ce qu'il allait dire ensuite. Elle aussi avait peur, car l'amour qu'elle sentait naître en elle lui paraissait menacé. Elle passa des doigts nerveux dans ses longs cheveux bouclés. « Quels problèmes ?

— Tu sais. Je dois arrêter Stephenson.

— Tu y arriveras. Tu as réussi à le suivre jusqu'ici.

— Non sans difficulté et grâce à une chance indécente. Il est rusé comme un renard.

— Je t'aiderai du mieux que je pourrai, si tu me dis ce qu'il faut faire, lança-t-elle vivement.

— Tu m'aideras ? »

Elle hocha lentement la tête. « J'aimerais beaucoup.

— Cela pourrait être dangereux. »

Elle sourit en regardant le plafond. « J'ai suivi des cours d'histoire contemporaine à l'université. Robert Kennedy a dit un jour : "Seuls ceux qui prennent le risque d'échouer spectaculairement réussiront brillamment." Et ça ne concerne pas seulement ton docteur Stephenson.

— Ah oui, Robert Kennedy. Un Irlandais ? »

Elle lui donna un petit coup de poing dans l'épaule en riant. « Tu veux bien arrêter ! »

Et puis soudain ils étaient enlacés, à s'embrasser tendrement. Wells la serra plus fort qu'à l'accoutumée, sentant ses muscles se détendre, puis sa chaleur l'envahir.

« Amy, ma chère, tu es merveilleuse. »

Elle pressa son visage contre le sien, lui embrassa le lobe de l'oreille et murmura : « Tout ce que je te demande en échange, c'est d'être honnête avec moi. »

Il se laissa retomber en arrière sur le sofa. Le souffle lui manqua, mais il garda la jeune femme serrée contre lui. Jamais auparavant il n'avait ressenti émotion aussi tendre. Au minimum, ils étaient devenus des partenaires provisoires et des amants, mais qui savait où cela pourrait les mener ? Peut-être feraient-ils un saut dans la quatrième dimension pour rencontrer ses ancêtres à elle, puis les siens. Peut-être tourbillonneraient-ils dans le temps pour rencontrer leurs propres enfants ? Il rougit de plaisir à cette idée et sentit sa moustache frémir contre la joue d'Amy. Qui sait ? Ils pourraient peut-être manipuler le temps de façon à échanger les vœux nuptiaux quelque part sur les routes de la quatrième dimension, devant leurs parents, leurs grands-parents, arrière-grands-parents, enfants et petits-enfants. Ma foi... Moïse pourrait officier, en lisant des tables de pierre ! Aristote pourrait être là lui aussi avec... Comment s'appelait cet homme dont elle avait parlé, l'auteur de cette admirable formule ? Robert Kennedy ? Il s'arracha à sa rêverie pour replonger dans la réalité des bras qui l'enlaçaient.

Considérant leur pacte, H. G. comprit qu'Amy était peut-être plus habile que lui. Il allait devoir compter sur elle, et espérait pouvoir la remercier par son amour et son amitié. Leur association était une entreprise équitable, l'union de deux individus placés sur le même pied. Il n'avait jamais jusqu'alors fait l'expérience d'une telle réciprocité.

Il se renfroga et se crispa légèrement. Sentant son changement d'attitude, Amy se redressa pour le regarder. Il détourna la tête et s'assit, l'air préoccupé.

« Tu vas bien ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien », répondit-il en gardant les yeux fixés sur une fougère dans un pot de terre cuite, de l'autre côté de la pièce. Comme si tout allait bien !

Mais puisqu'elle lui faisait confiance, ne méritait-elle pas cette honnêteté qu'elle réclamait ? Wells frissonna. Il pourrait bien ne plus jamais sentir ses bras autour de lui, son corps souple contre le sien. Il pouvait aussi bien l'appeler Juliette et admettre qu'il avait poignardé Tybalt. Oui, ce qu'il était sur le point de dire risquait de compromettre à jamais leur vie affective et aucun voyage dans la machine à explorer le temps ne parviendrait à réparer ce genre de dommages. Mais elle devait savoir.

« Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit », lâcha-t-il, une angoisse sourde dans la voix.

Elle prit son visage dans ses mains et le regarda droit dans les yeux. « Si tu t'apprêtes à me dire que tu m'as menti jusqu'à maintenant...

— Je ne t'ai pas menti !

— Laisse-moi finir ! » Elle se tut un instant. « Si tu t'apprêtes à me dire que tu es marié, je ne te croirai pas. » Elle baissa les yeux, le visage pâle ; sa voix devint distante. « Et si tu l'es vraiment, alors, s'il te plaît, ne me le dis pas. Contente-toi de t'en aller et de ne jamais revenir.

— Pour la dernière fois, Amy, je ne suis pas marié ! explosa-t-il avant de se lever d'un bond et de marcher de long en large. Que vas-tu imaginer ? Que je ne suis qu'un vulgaire coureur de jupon ? »

Déconcertée, elle le regarda arpenter la pièce. « Bon, alors, si tu n'es pas marié, qu'est-ce qu'il pourrait y avoir d'autre ?

— Je... je ne sais pas comment te dire... » Sa voix se brisa.

« Bon Dieu, Herbert, vas-tu te décider à me le dire ?

— Je... je suis né dans la banlieue de Londres le vingt et un septembre...

— Oh ! Seigneur », souffla-t-elle, exaspérée. Elle le regarda bien en face. « Donc tu es Vierge. Fantastique. Je suis Scorpion. Tu veux qu'on tire le Yi King ?

— *Amy ! s'écria-t-il, au supplice. Je suis né il y a cent-trente ans !* »

OceanofPDF.com

9

C'EST UNE BLAGUE, SONGEA-T-ELLE EN LE DÉVISAGEANT, perplexe. *Quel charabia ! Ce type est fou !*

La tolérance de la jeune femme avait des limites. Et elle ne pouvait plus supporter d'entendre ce petit homme divaguer de la sorte sur la quatrième dimension. Elle se leva lentement.

« Herbert ?

— Maintenant que tu es au courant, affirma-t-il sans réfléchir, je peux te dire que je déteste qu'on m'appelle par mon prénom. Je suis H. G. Wells et je préfère qu'on utilise mes initiales.

— H. G. Wells ? » Elle ne s'attendait pas à ça. « Et Shakespeare nous attend au coin de la rue, c'est ça ? demanda-t-elle, sarcastique.

« Plaît-il ?

— Je crois que tu ferais mieux de partir, maintenant », dit-elle avec un léger tremblement dans la voix.

Elle vit ses yeux s'écarter, puis s'assombrir comme si on venait d'éteindre la lumière qui les éclairait.

« Tu ne me crois pas, dit-il d'un ton morne. Un instant, j'ai cru... » Il fit un pas vers elle, les bras tendus. « Amy, il faut que tu...

— Ne t'approche pas de moi, je t'en prie ! »

Il soupira amèrement. « Je m'y attendais. Je savais qu'en te disant la vérité je gâcherais tout. Mais il fallait que tu saches. Je ne pouvais pas jouer

plus longtemps cette comédie ridicule et continuer à me faire passer pour un sujet britannique incroyablement naïf, surtout si nous devions...

— Si nous devions quoi ? »

— Rien. Tant pis, plus rien n'a d'importance désormais. »

Il se dirigea vers la porte, la tête basse, l'air accablé.

« Qu'est-ce qui n'a plus d'importance ? »

Il tourna la tête. « C'est vraiment regrettable.

— Qu'est ce qui est regrettable ? De quoi est-ce que tu parles ?

— Je ne sais pas si c'est réciproque, mais il se trouve que je suis tombé amoureux de toi. »

Elle le regarda, désemparée, hébétée.

Alors, il se laissa tomber sur le canapé, les épaules secouées de sanglots. Essuyant ses larmes d'un geste rageur, il s'écria : « Dieu n'existe pas ! Un être suprême ne créerait pas un être humain pour se désintéresser ensuite à ce point de son sort !

— Herbert, est ce que ça va ? » Elle aurait aussi bien pu se retourner la question. « Pourquoi ne veux-tu pas me dire ce qu'il y a ? »

— Mais je viens de le dire ! Je m'appelle H. G. Wells et je suis né en 1866. Et je ne suis pas venu ici dans un vulgaire aéroplane, mais dans une machine à explorer le temps que j'aimerais en ce moment même ne jamais avoir inventée !

« Et je n'aurais probablement jamais atterri ici si le docteur Leslie John Stephenson ne s'était pas enfui dans ma machine. Ce n'est pas un assassin ordinaire, ma bonne amie ! Oh non, loin de là ! Je ne sais pas ce que tu as retenu de tes cours d'histoire, avec tes Robert Kennedy et consorts, mais le malfaiteur que je recherche s'appelle Jack l'Éventreur ! »

Il est vraiment taré, se dit-elle et Dieu sait pourquoi il mentionne Jack l'Éventreur ! Amy lançait des regards affolés autour d'elle, cherchant de quoi se défendre, le cœur battant à tout rompre.

Il se leva du canapé. « Ce n'est pas la peine, dit-il avec une infinie tristesse. Autant chercher à expliquer à ce divan qu'il est composé – comme moi – d'électrons perpétuellement en mouvement. » Vaincu, il se dirigea lentement vers la porte.

Il avait peut-être le cerveau dérangé, mais manifestement il ne lui ferait pas de mal. En fait, plus elle l'observait, plus il avait l'air normal. *Courage, se dit-elle en se redressant. Tu ne vas pas le laisser partir comme ça, ce serait trop facile. Il te doit des explications.*

Il avait posé la main sur la poignée de la porte quand elle lança : « Attends ! »

Il courba le dos et appuya son front contre la surface froide et lisse.

« Viens t'asseoir. »

Il retourna jusqu'au canapé et s'assit tout au bord, avec un air de chien battu. Elle se pencha en avant. Tout cela était-il plausible ?

Venait-il d'une autre galaxie ? Un extraterrestre qui se serait métamorphosé en adorable petit gentleman anglais ? Elle frissonna. S'il s'agissait effectivement d'une rencontre du troisième type, alors elle avait couché avec un monstre ! Et si sa forme naturelle était celle d'un insecte et qu'elle se retrouvait enceinte... Mais non, se dit-elle, ce serait surréaliste.

Elle parvint finalement à rassembler ses esprits et sourit amèrement. Premièrement, cet homme était naïf et faible. Deuxièmement, c'était elle qui avait pris toutes les initiatives, elle qui s'était engagée. Troisièmement, elle lui avait manifestement fait peur. Quatrièmement, il avait utilisé ce moyen étrange pour s'extirper d'une situation délicate – il s'attendait peut-être à une nuit sans lendemain et s'était soudain rendu compte qu'il avait des sentiments pour elle. De ce fait, il tentait tout bonnement de lui montrer

qu'il n'était pas libre. C'était ça, purement et simplement, quoi qu'il ait pu raconter sur sa femme dans un cottage au bord de la mer. Il n'était pas à la recherche d'un assassin, plus probablement venu acheter des livres pour la bibliothèque de l'université d'Oxford. Oui, ça ne pouvait être que ça.

« Pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite ?

— Plaît-il ?

— Pourquoi n'as-tu pas dit que tu étais marié ? Que croyais-tu que j'allais faire ? Te tirer dessus ? J'ai déjà couché avec des hommes mariés, tu sais ! »

Il rougit.

Ha ha, songea-t-elle, j'avais raison !

« Quelle ironie !

— Quelle ironie ?

— Quand je pense qu'un jour ou l'autre je parviendrai peut-être à te prouver que je suis bien H. G. Wells, l'écrivain et inventeur londonien, et que je viens de 1893, mais que jamais je ne pourrai te convaincre que mon cœur est libre, je juge la chose piquante.

— Oh, *allez*, Herbert !

— H. G., la reprit-il.

— Bon, d'accord, H. G. ou ce que tu voudras ! Puisque tu n'as pas le courage de le reconnaître, dis-moi au moins pourquoi tu as imaginé toute ces conneries de voyage dans la quatrième dimension. Il doit bien y avoir une raison !

— Effectivement.

— Alors, laquelle ?

— C'est la vérité.

— Oh, et puis merde ! » Elle se rejeta en arrière dans son fauteuil et leva les yeux au ciel. « Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à te demander de partir. Je suis désolée.

— Et si je te prouvais que je suis bien H. G. Wells ? Et que je suis effectivement arrivé à San Francisco dans une machine à explorer le temps ?

— C'est impossible.

— Rien n'est impossible, si l'on tient compte des mystères de la science et de la technologie.

— Écoute, n'en parlons plus, d'accord ? Et referme la porte derrière toi en sortant. » Elle détourna la tête et serra les paupières, sans parvenir à ignorer un élan de curiosité.

« Écoute, j'avais raison sur le fait que Stephenson est toujours vivant, n'est-ce pas ? C'était la vérité ?

— Oui.

— Et si j'avais les moyens de t'apporter la preuve que je suis bien qui je suis !

— Ok, ok ! Laisse-moi réfléchir un instant, s'il te plaît. » Tout en se rongant les ongles – une habitude qu'elle avait perdue depuis l'âge de huit ans – elle s'abîma dans ses pensées. Elle poussa un soupir. S'il ne lui mentait pas délibérément, son histoire n'en demeurerait pas moins impossible. Elle devait tirer les choses au clair, le suivre jusqu'au bout.

Amy se leva de sa chaise. Légèrement étourdie, elle dut se tenir la tête. Puis elle sourit. Son vertige n'était pas dû au tumulte de ses sentiments ; plutôt le résultat d'une étrange excitation qui l'avait soudain saisie. Et s'il

parvenait à prouver son identité ? L'attirance qu'elle éprouvait pour lui prendrait alors des dimensions cosmiques !

« Très bien, H. G. J'attends la preuve. »

— As-tu des outils ? demanda-t-il d'une voix pressante.

— Des outils ?

— Oui, tu sais, des pinces, des tournevis, des clefs, des vilebrequins, ce genre de choses...

— Oui, je dois en avoir quelques-uns, mais pour quoi faire ?

— Et de l'huile. Il me faudra de l'huile aussi. »

Au coin de la 14^e rue et de Noe Street, dans un austère quartier dépourvu d'intérêt, Stephenson sortit du taxi, paya le chauffeur et se mit rapidement en quête de l'immeuble dont elle lui avait donné l'adresse. Il frissonna soudain. Sa chemise de soie pourpre attirait le froid ; il avait l'impression de porter un vêtement de glace. Demain, il lui faudrait acheter un manteau. Pas l'un de ces tristes Chesterfield en laine classiques, non, plutôt un de ces modèles en faux cuir que les Noirs affectionnaient tant.

Il gravit quelques marches de béton et pénétra dans le hall d'un bâtiment de style victorien. Le tapis usé était propre, bien que sentant un peu le moisi, et quelqu'un au rez-de-chaussée avait fait frire du bacon quelques heures auparavant. Son nez se fronça de dégoût tandis que ses yeux s'étrécissaient à la vue de ce décor défraîchi. Il détestait tout ce qui lui rappelait le XIX^e siècle.

Stephenson chercha son nom sur les boîtes aux lettres : « Marsha McGee, 37½ Noe Street », puis grimpa l'escalier quatre à quatre. S'il reculait à présent – au moment de vivre sa première relation légitime avec une femme –, alors il n'aurait plus qu'à s'enfuir en hurlant sur Broadway. Il ne devait pas hésiter une seconde. Il devait croire en son magnétisme animal. Il ne voulait plus payer pour procéder à ses autopsies.

Il se retrouva face à la porte. En dessous du numéro se trouvaient un judas et un heurtoir de cuivre terni. Prenant une profonde inspiration, il frappa de petits coups rapides.

« Une seconde ! »

On se hâta à l'intérieur et, sans qu'un coup d'œil prudent ait été jeté par le judas, la porte s'ouvrit à la volée. Il sentit une agréable bouffée d'air chaud.

« Salut, entre. » Elle portait un jean et un débardeur moulant qui mettait en valeur sa poitrine et ses épaules nues. Brossée de frais, sa chevelure abondante brillait, lui évoquant une carte postale française osée qu'il avait un jour trouvée dans le bureau de son père, intitulée « Lady Godiva ».

Il entra d'un pas hésitant. S'était-il trop habillé pour l'occasion ? Si tel était le cas, elle ne parut pas le remarquer. Elle lui prit la main et l'entraîna jusqu'à un canapé incurvée dans lequel elle le fit asseoir. C'était le seul meuble de cette pièce au plancher de bois brut.

« Tu veux un cocktail ? »

Il acquiesça.

« Super, j'en ai déjà préparé deux. » Elle gagna la cuisine, pour revenir un instant plus tard avec deux verres. Elle lui en tendit un et posa le sien sur le sol à côté du canapé. Puis elle passa dans ce qui avait été une alcôve et qu'elle avait aménagé en boudoir.

Il la regarda farfouiller dans une commode – peut-être cherchait-elle un chemisier à enfiler – avant de reporter son attention sur sa boisson. De l'eau gazeuse, un zeste de citron et du vin rouge. Il n'était guère impressionné mais le liquide glacé apaisa sa gorge desséchée.

Elle revint dans la pièce en balançant les hanches et s'approcha du phonographe placé devant une fenêtre mansardée.

« Tu aimes Fleetwood Mac ?

— Assez, hasarda-t-il, évasif mais curieux.

— Tous les gens que je connais sont branchés Linda Ronstadt mais elle est vraiment trop triste pour moi. Toutes ces histoires d'amours ratées et de nuits solitaires... c'est pas une vie. » Elle rit. « Mais je cracherais pas sur le fric qu'elle se fait ! »

Elle appuya sur un bouton de la platine et augmenta le volume. Le son envahit la pièce, et Stephenson sauta instinctivement sur ses pieds en se couvrant les tympans. La musique devait s'entendre à l'autre bout du quartier, mais la jeune femme se déhanchait en cadence au centre de la pièce comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle qui soit. Il se détendit, appréciant les rythmes primitifs et les belles harmonies. Cela n'avait pas la majesté *te L'Anneau des Nibelungen*, qu'il avait eu l'immense bonheur d'entendre interpréter par l'orchestre symphonique de Londres sous la direction du brillant Wagner en personne, à l'époque où lui-même était étudiant en première année de l'école normale des sciences. Mais c'était satisfaisant ; comme ce qui allait suivre, ajouta-t-il mentalement avec un sourire.

Elle s'assit à côté de lui et ouvrit la main gauche, laissant apparaître une cigarette roulée à la main. Elle l'alluma et aspira profondément. L'odeur ne lui était pas familière. Ce n'était ni du tabac, ni de l'opium, qu'il avait goûté dans les repaires sordides de l'East End.

« C'est de la locale qu'un ancien petit ami à moi m'a refilée quand je suis allée à Modesto voir mes vieux le mois dernier. » Elle lui parlait à l'oreille pour se faire entendre malgré la musique. Son souffle brûlant, si proche, le fit frissonner. Elle tira une nouvelle bouffée de l'étrange cigarette puis la lui tendit.

Son premier mouvement fut de refuser mais il se dit presque aussitôt que ce geste devait constituer la forme moderne et raffinée de la coutume indienne du calumet de la paix. Un rituel d'amitié et de confiance.

Il rit intérieurement. Il prit la cigarette, imita la jeune femme et fut aussitôt secoué par une toux spasmodique.

Elle gloussa. « Ah, cette locale ! Faut s'y habituer ! »

Il s'essuya les yeux et opina d'un air stupide. Ils restèrent un moment silencieux, à écouter la musique. Il tira prudemment sur le joint et le lui passa.

« Alors qu'est-ce qui t'a attiré à San Francisco ? » demanda-t-elle entre deux bouffées, les yeux mi-clos et la voix pâteuse.

« Le climat, rétorqua-t-il, l'esprit soudain léger et vapoureux.

— Le climat ? Seigneur, si j'avais les moyens, c'est à Honolulu que j'irais demain matin. »

Il se laissa aller sur le divan, ferma les yeux et posa la main sur son front. La musique semblait plus forte. Des picotements parcouraient sa peau.

Elle s'allongea près de lui. « C'est de la bonne, hein ?

— Je me sens remarquablement bien. »

Elle tira une dernière bouffée de locale, l'écrasa sur le couvercle d'un pot de confiture et, au grand étonnement de Stephenson, avala le mégot.

« J'ai toujours fait attention à l'environnement », dit-elle avec une grimace.

Il hocha la tête, incapable de prononcer un mot. Il n'avait pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

« Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça, finalement », dit-elle sans s'adresser à lui en particulier, le regard perdu dans le vide.

« C'est la vie, je suppose, coassa-t-il.

— Ouais, ça en fait partie, mais on est jamais vraiment sûr, non ? Je veux dire, des fois je me demande si tu comprends. »

Ce n'était pas le cas, mais estimant qu'il y avait tout intérêt il acquiesça de nouveau, lentement, d'un air pénétré.

« Hawaï, c'est si loin et pourtant on peut y aller en quelques heures, reprit-elle.

— Je n'ai jamais été à Hawaï.

— Moi non plus.

— C'est comment ?

— Oh, tu sais. À quoi ressemble l'espace ? Je veux dire, nous vivons dedans, mais qu'est-ce que c'est, finalement ? C'est sûrement pareil là-bas. En plus chaud. Quoique, peut-être pas. Ils ont des tempêtes de fou, tu sais.

— Ça doit être bien.

— Allons-y.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Tu dois ouvrir le magasin demain.

— Ah. » La jeune femme s'interrompit pour avaler un longue gorgée de son cocktail et réfléchir à la dernière réplique de Stephenson. La phrase sembla flotter dans les airs, se mêlant harmonieusement aux envolées de Fleetwood Mac. « Les limites...

— ...ne servent à rien, ajouta-t-il d'une voix bizarrement pâteuse.

— Qu'elles aillent au diable. Tout ce que je veux, c'est me payer du bon temps.

— C'est compréhensible.

— Je peux très bien ne jamais retourner au boulot.

— Absolument merveilleux.

— Et puis c'est tout, voilà. » Elle lui caressa doucement la joue. « Tu veux un autre verre avant qu'on y aille ?

— Qu'on aille où ? demanda-t-il en fronçant imperceptiblement les sourcils.

— Je ne sais pas. Quelque part.

— Je n'ai rien contre l'idée de rester ici si tu es d'accord, Marsha.

— Dis donc, fit-elle en bondissant sur ses pieds, soudain pleine d'énergie. Je sais !

— Quoi ? Hawaï ?

— Non, non, on ira demain.

— Alors quoi ?

— T'as déjà vu un film porno ? »

Amy se gara dans le parking désert du Japanese Tea Gardens. H. G. lui prit la main et contourna l'arrière du musée jusqu'à la porte latérale qu'il avait franchie trois jours plus tôt pour faire son entrée dans l'avenir.

Trouvant la porte fermée à clef, il tira un burin de la petite trousse à outils et entreprit de détacher de la porte la plaque de protection de la poignée. Quand il eut assez d'espace pour travailler, il examina l'intérieur de la serrure à l'aide d'une lampe-stylo. C'était un cylindre à pêne dormant complexe, fonctionnant selon le même principe que la première serrure à barillet mise au point par l'Américain Linus Yale Jr, en 1861.

Il demanda à Amy de l'éclairer pendant qu'il démontait la serrure. Complètement absorbé par sa tâche, il se mit à tripatouiller le mécanisme, sortant de petites pièces sans raison, pour mieux admirer les progrès de l'homme dans le domaine de la sécurité. Il tomba sur une série de gorges bizarrement disposées et décida de faire sauter complètement le verrou ; à l'aide d'une lime à ongles, il scia les écrous de la plaque qui le maintenait sur la porte. Il se mit à siffloter une mélodie de Brahms.

« Chut !

— Oh. Désolé.

— Dépêche-toi ! chuchota-t-elle nerveusement.

— Il ne s'agit pas d'une simple barre de bois derrière la porte d'un château, dit-il avec une pointe de sarcasme dans la voix.

— Pourquoi ne la forces-tu pas, tout simplement ? » dit-elle en lui tendant un petit marteau.

Il négligea l'outil grossier. « Pour qui me prends-tu ? Pour un vulgaire philistin ? »

Avant qu'elle puisse répondre, il avait ôté le cylindre, les poignées, puis le pêne lui-même, qu'il éleva à la lumière pour l'examiner, comme s'il venait d'extraire une dent cariée.

Ils rassemblèrent les outils et se glissèrent dans le sous-sol du musée. Quand leurs yeux se furent habitués à l'obscurité, H. G. guida Amy vers le rez-de-chaussée, éclairé par des veilleuses.

Ils entendirent soudain des bruits de pas qui venaient dans leur direction. Amy lança des regards éperdus de tous côtés à la recherche d'une cachette, avant de le tirer par le bras. Levant les yeux, il étouffa un cri. Elle cherchait à l'entraîner dans les toilettes pour dames !

Il résista, sans tenir compte des exhortations qu'elle lui soufflait à voix basse. Elle finit par renoncer et le repoussa. Perdant l'équilibre, il s'affala en arrière en faisant des moulinets avec les bras. Il tomba sur le dos et vit la porte des toilettes se refermer derrière elle. Après s'être péniblement relevé, il remarqua en face de la cachette d'Amy l'entrée réservée aux hommes. Il se faufila à l'intérieur à l'instant même où un gardien passait le coin du couloir.

Lorsque ce dernier entra dans les toilettes, H. G., caché dans un box, grimpa sur la lunette et s'y tint accroupi. Une sueur froide lui coulait le long du torse. Il entendit un soupir, suivi d'un jet d'urine contre la porcelaine. Puis le rugissement de la chasse d'eau, le bruit de la porte qui s'ouvre, se referme, et le faible écho de pas qui s'éloignent. H. G. se faufila jusqu'à la porte, passa la tête à l'extérieur et sursauta lorsqu'il aperçut Amy, en face de lui, dans la même position.

Ils se retrouvèrent au milieu de l'entrée et, malgré les réticences de la jeune femme, Wells l'entraîna vers l'intérieur du musée.

Ils parvinrent à une rotonde. Le gardien lisait son journal en buvant un café, assis derrière le comptoir de l'accueil. Ils se cachèrent derrière un pilier pendant ce qui leur sembla une éternité. Finalement, le gardien posa son journal, bâilla, se leva et traversa la rotonde d'un pas nonchalant avant de disparaître dans un couloir obscur.

H. G. fit un signe de tête à Amy, puis ils reprirent leur chemin jusqu'à la salle d'exposition. Il l'entraîna à l'intérieur et alluma les lumières. Tous deux franchirent la corde qui interdisait aux visiteurs d'approcher des panneaux où était retracée la carrière du célèbre H. G. Wells. Radieux, il se dirigea vers *L'Utopie* et la tapota comme s'il s'agissait d'une vieille amie, sentant affleurer une vague de nostalgie. Il brûlait de se retrouver chez lui, avec un bon livre et un verre de vin rouge, dans son bureau, au coin du feu. Il soupira. Une autre fois, peut-être.

Il souleva le capot pour examiner le moteur. Les barres de cristal étincelaient, comme neuves, et les engrenages d'acier inoxydable

fonctionnaient à merveille. L'isolation des circuits de l'I.A.R. était fragilisée, mais intacte ; quant aux tampons d'ivoire et de diamants, ils avaient seulement terni. La rouille ne s'était attaquée qu'à de fines feuilles de métal, sur la carrosserie. Les pièces cruciales étaient en parfait état de marche. Il y avait de quoi être satisfait. Il lubrifia les engrenages, referma le capot, se redressa et s'essuya les mains sur un chiffon. Soudain, il s'aperçut qu'Amy n'était plus là. Il contourna rapidement la machine et la découvrit plongée dans un vieux livre exposé sur un présentoir.

« Que fais-tu ? »

— Pourquoi est-ce que tu n'aimais pas George Bernard Shaw ? » demanda-t-elle sans lever les yeux, d'un ton détaché.

Sa question le troubla. « Le critique dramatique du *Times* ? »

Elle éclata de rire. « Entre autres, oui.

— Mais je ne l'ai jamais rencontré !

— Ma foi, apparemment, tu le trouvais borné. » Et elle commença à lire : « Un vieux puceau végétarien et desséché qui écrivait pour les insomniaques. » Elle regarda H. G. d'un air entendu. « Si tu es bien celui que tu prétends être, naturellement ! »

Il lui arracha le livre des mains et le referma d'un coup sec. Il tremblait. « Si ce n'est pas trop te demander, ne fais plus jamais ça !

— C'est-à-dire ?

— Je préférerais écrire ces livres avant que quelqu'un les cite.

— Je plaisantais.

— Moi pas. Ma vie n'aura plus de sens si je sais d'avance tout ce que je vais écrire et inventer. » Il reposa le livre à sa place. « Tout cela n'est qu'une épitaphe géante. »

Elle regarda de vieilles photos jaunies dans une autre vitrine, comparant son visage à celui des clichés noir et blanc.

« La ressemblance est frappante, n'est-ce pas ? »

Elle hocha la tête, surprise et quelque peu ébranlée.

Il gagna la porte de l'habacle, s'agenouilla et tira une petite poignée, faisant apparaître un dispositif en forme de prisme couvert d'une fine couche de poussière multicolore. Il le nettoya et entreprit de l'examiner.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— Ma version d'un déclinomètre. Il permet de conserver un champ magnétique invariable tout au long du voyage. Les résidus extratemporeaux qu'il accumule au cours du processus doivent être régulièrement retirés.

— A quoi ça sert ?

— Il empêche la machine de tourner pour l'éternité.

— Et quel est le problème avec l'éternité ?

— Elle n'a ni début ni fin. Une fois que tu y es, impossible d'en sortir.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne peut pas revenir de rien.

— Oh », dit-elle au bout d'un moment, songeuse. Elle le regarda d'un œil critique. « Tu en sais sûrement très long, là-dessus. »

Il rougit et baissa les yeux avec modestie.

« J'ai trouvé ! s'écria-t-elle en claquant des doigts. Tu avais entendu parler de cette exposition consacrée aux machines à explorer le temps et tu

m'as amenée ici parce que tu avais peur d'y entrer tout seul pour les essayer en douce ! C'est ça ? »

Il se rembrunit. « Ce n'est pas ça du tout.

— Et tu n'es pas vraiment H. G. Wells, le hasard fait simplement que tu lui ressembles, c'est ça ?

— De plus en plus faux », dit-il. Il remplaça soigneusement le petit prisme dans son logement et grimpa dans l'habitacle.

Elle l'y suivit. « D'accord. Je suis toujours prête à essayer de nouvelles choses. »

Vexé, Wells l'ignora. Il grimaça de dégoût en voyant les cadrans du tableau de bord. Le verre qui les recouvrait étaient terni et voilé par l'âge au point de rendre impossible le moindre déchiffrement des indications. À l'aide d'un petit tournevis, il démontra les couvercles qu'il jeta dans un coin. Ils volèrent en éclats avec un bruit cristallin.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

— J'utilise les pauvres ressources que j'ai sous la main pour corriger une stupide erreur de conception. »

Il examina les commandes. Par chance, les nombreux interrupteurs qui permettaient d'activer les champs énergétiques du moteur et de les combiner entre eux étaient en porcelaine, ce qui leur avait permis de résister aux ravages du temps. Une simple goutte d'huile sur chacun d'entre eux suffit à lubrifier leur ressort de cuivre et à rendre leur manipulation plus aisée.

Il arriva à la commande de rotation, bloquée en fin de course vers la droite, se maudissant d'avoir négligé la qualité de l'acier utilisé pour cette manette cruciale. Il tira dessus en marmonnant des obscénités victoriennes. Pour finir, il tenta de la faire bouger à coups de pied. En vain. Avec un faible sourire, il se tourna vers Amy et écarta les mains.

« Pour l’instant, je ne suis pas équipé pour réparer la commande de rotation. Nous ne pouvons aller que dans le futur.

— Oh ! » Elle réfléchit un instant avant de répondre avec désinvolture : « Mais qui voudrait retourner dans le passé pour changer le cours de l’histoire ? »

Une fois de plus, il ignora sa remarque. D’un geste, il lui désigna le siège pivotant. « A quelle époque allons-nous, Mlle Robbins ?

— Samedi, dit-elle d’un ton léger. Allons simplement à samedi. Après tout, je n’ai pas envie de perdre le présent de vue. Ni mon weekend !

— Très bien », fit-il poliment. Il scruta les cadrans, et les régla minutieuse avec le petit tournevis. Après avoir synchronisé l’heure de la cabine avec celle de sa montre à quartz, il se redressa.

« Ça prendra combien de temps ? » Elle s’était assise avec décontraction.

« Pour voyager trois jours ? » Il leva les sourcils. « Très exactement un quart de seconde. »

Elle éclata de rire. « Impossible.

— Tu ne crois pas que ça marche ? explosa-t-il. Tu penses que je suis un imbécile, un plaisantin qui fait joujou avec une pièce de musée inutilisable, c’est cela ?

— Je n’ai jamais dit ça.

— Tu n’as pas besoin de le dire. »

Wells ferma le hublot, le verrouilla, et entra en se serrant contre elle. Il attacha le harnais, actionna les interrupteurs, et jeta à sa compagne un long regard en coin ; il se sentait vengé, aussi arbora-t-il un sourire effrayant quand une expression de terreur passa sur le visage d’Amy. Elle

devait se dire : *Et si, par extraordinaire, ce cinglé d'Anglais avait raison ?* Les doigts de H. G. pianotaient sur les accoudoirs d'acajou, dans l'attente de la plainte familière des champs d'énergie électromagnétiques prenant de la vitesse avant de s'entremêler.

« Eh bien ? »

C'était à présent à son tour d'être inquiet, car aucun bruit familier ne se faisait entendre. Il coupa les différents contacts puis essaya de nouveau.

Rien ne se passa.

« Il semble qu'il y ait un petit problème.

— Quoi donc ?

— Ça ne marche pas.

— Bon Dieu, soupira-t-elle, j'ai bien cru un instant que j'allais être la première vraie Alice au Pays des Merveilles. »

Il fut pris de sueurs froides, soudain frappé par une terrible pensée. Et s'il était bloqué dans le futur ?

Livide, il défit rapidement la ceinture, sauta hors de la cabine et se précipita vers le moteur. Il jeta un coup d'œil affolé aux panneaux de l'exposition autour de lui, mais ils ne le rassurèrent nullement. Une idée terrifiante lui avait traversé l'esprit : quelqu'un d'autre

— Grinnell peut-être, ou même Preston – pouvait fort bien avoir usurpé son identité et poursuivi sa carrière. Soulevant le capot, il inspecta le moteur à l'aide de la lampe-stylo. Ses mains tremblaient tellement que le faisceau lumineux s'agitait confusément. Il n'y voyait rien. Il grogna, ferma les yeux, s'efforçant de se calmer. Il inspira profondément, puis rassembla ses esprits avant de vérifier le câblage reliant les interrupteurs au rotor et au générateur d'impulsion. Tout était en bon état. Il se demanda alors si sa machine était capable de traverser une aussi brève période. Il n'y avait pas

de raison, songea-t-il. Certes, faire fonctionner l'appareil pour un quart de seconde était délicat, mais ne dépassait pas les capacités de sa machine.

« Je viens de me rendre compte de quelque chose, souffla-t-elle du fond de son compartiment. Je suis en train d'accomplir l'acte le plus ridicule de ma vie.

— Si j'étais toi, rétorqua-t-il d'un ton neutre, je penserais plutôt que c'est en acceptant de déjeuner avec moi que j'ai commis l'erreur de ma vie.

— Écoute, ne crois-tu pas que ce... cette plaisanterie a assez duré ? » Elle hésita, jetant un regard nerveux à la porte, de l'autre côté de la pièce. « Regarde donc les choses en face, c'est de la folie.

— Appelle ça comme tu veux.

— Est-ce qu'on peut partir, s'il te plaît ? Quelqu'un peut arriver d'une minute à l'autre !

— Ma chère amie, je n'ai aucune intention de partir d'ici tant que je n'aurai pas découvert ce qui ne va pas dans ma machine à explorer le temps ! déclara-t-il avec tristesse et détermination. Pour toi, c'est une question de confiance. Pour moi, cette décision a une portée cosmique. » Il se remit au travail, le visage et les mains couverts de graisse noire.

« Moi, je m'en vais.

— Comme tu veux.

— Allez, H. G. ! Viens ! »

Il ne répondit pas.

Elle s'appuya contre la paroi extérieure du moteur, ferma les yeux et se mordit les lèvres.

Il fouilla le boîtier de l'inverseur à la recherche de débris qui auraient pu se loger là. Tout paraissait propre, bien graissé... pas de traces de

friction... pas d'éclat de métal étranger qui aurait pu coincer l'engrenage. Une minute ! Qu'est-ce que c'était que ça ? Tels des pattes d'araignée, ses doigts coururent sur le moteur et saisirent un objet cylindrique qui pendait dans le vide... et qui n'avait rien à faire là !

Après avoir extirpé sa main, il alla fouiller dans ses outils à la recherche d'une lame de scie à métaux. Il poussa le morceau de métal souple dans l'ouverture du boîtier et scia laborieusement le corps étranger. Il le sortit pour l'examiner à la lueur de sa lampe.

C'était un petit cadenas noir.

« Pourquoi diable aurais-je bloqué le moteur ?

— Quoi ?

— C'est la raison pour laquelle il ne marchait pas, dit-il en levant le cadenas pour le lui montrer. Le différentiel était bloqué, voilà pourquoi le moteur ne tournait pas.

— Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? »

Il rampa hors du compartiment et referma le capot. « Je ne suis pas sûr de l'avoir fait. Comme ce n'est pas encore arrivé, je ne peux pas savoir qui l'a posé.

— S'il te plaît, est-ce que tu peux m'expliquer quelque chose ? Comment as-tu pu arriver ici dans la machine à explorer le temps alors que cette saleté ne marchait pas ? »

Il grimaça un sourire.

« Elle marchait... quand je suis parti. »

Elle le fixait, incapable de répondre. Elle ne résista pas lorsqu'il prit sa main, la fit remonter dans la cabine et les attacha tous deux sur le siège. Elle semblait stupéfaite par les implications de sa dernière remarque. Il

actionna les interrupteurs ; le ronronnement caractéristique l'emplit de soulagement. Comme l'indicateur de rotation ne fonctionnait plus, il patienta vingt bonnes secondes, attentif au son produit par les champs d'énergie. Puis il tourna les yeux vers Amy, l'interrogeant du regard.

La jeune femme se tourna vers lui, surprise par le bruit du moteur, déglutit et hocha la tête

Il lui envoya un baiser du bout des lèvres, cligna de l'œil et enclencha résolument le levier d'accélération.

Stephenson garda les mains crispées sur ses genoux pendant tout le trajet vers l'appartement de Marsha. Il ne cessait de lui jeter des regards en coin, se demandant si elle éprouvait la même chose que lui. Le film porno, comme elle avait dit, avait dépassé leurs espérances. Il comportait entre autres le viol d'une belle adolescente par une secte d'illuminés du désert, pour culminer en une orgie en hommage à Satan.

Il était extraordinairement excité et se demandait s'il devait ou non la toucher. Après tout, c'était elle qui avait proposé ce divertissement. Non. Mieux valait lui laisser faire le premier pas. Il avait trop peur d'être éconduit. Regarder n'était pas la même chose que participer. Il ne pouvait aborder aveuglément cette Marsha McGee, qui n'était manifestement pas une professionnelle. Mais Dieu qu'il en avait envie.

« Alors ! demanda-t-elle. Ça t'a plu ? »

Comment cela aurait-il pu ne pas me plaire ? songea-t-il. C'était une merveille, une inestimable œuvre d'art ! Une luisante perle noire jetée dans l'œil torve de la morale et de la féminité ! J'ai adoré !

« J'ai trouvé que cela constituait un excellent divertissement, dit-il. Ça ne manquait pas d'intérêt.

— Ouais, c'était un peu lourd à la fin. Ils auraient baisé tranquillement, comme tout le monde, ça m'aurait suffi. Mais je dois dire que ça m'a quand même fait quelque chose. »

Lorsqu'ils furent de retour dans l'appartement, elle remplaça Fleetwood Mac par un disque d'Alice Cooper. Stephenson n'en comprit pas le nom, mais il préférait sa musique à celle de son prédécesseur. Marsha leur servit un verre et lui apprit qu'ils avaient fumé toute sa provision de locale. Elle parut surprise qu'il n'ait pas d'herbe sur lui. Ça ou autre chose. Elle haussa les épaules.

« J'imagine que ça doit être coton de passer la douane et tout ça avec quoi que ce soit qui fasse planer.

— C'est bien vrai », dit-il en hochant la tête.

Elle rit. « Je pense que s'ils légalisaient le tout, ça n'intéresserait plus personne. » Elle se releva pour aller fouiller dans l'armoire de sa chambre. Elle en revint avec une fiole de poudre blanche et une minuscule cuiller d'argent, dont le manche sculpté représentait un homme et une femme en train de faire l'amour.

Il sourit, comprenant que la substance contenue dans le petit flacon était de la cocaïne, un stimulant qu'il avait généreusement utilisé durant ses études de médecine. Il se souvenait avec plaisir des incroyables performances athlétiques dont il avait été capable sous l'influence de cette drogue. Une fois, lors d'un match contre Oxford, il avait récupéré le ballon pendant une mêlée et avait galopé à travers tout le terrain jusqu'à la ligne d'en-but, après s'être successivement débarrassé de cinq adversaires. Il s'était cependant toujours abstenu de toucher à la drogue lors de ses sorties dans l'East End, craignant que la cocaïne lui fasse abandonner toute prudence.

« Tu veux une sniffée ?

— Tu veux dire une prise ? demanda-t-il d'un ton enjoué, cherchant à masquer son excitation.

— Une sniffée, une prisée, comme tu veux. » Sa voix tremblait elle aussi d'impatience.

« C'est bien de la cocaïne, n'est-ce pas ?

— De première qualité. Mon patron en rapporte sur son bateau et m'en refille quelques grammes à l'œil.

— Alors, avec plaisir. » Il se pencha en avant. La jeune femme emplit la petite cuiller qu'elle plaça sous son nez. Stephenson ferma une narine avec son doigt et renifla. La jeune femme recommença avec l'autre narine, et il se laissa retomber sur le divan, le cœur battant, la tête vide. Il ne se rendit pas compte qu'il restait un peu de poudre blanche sur sa lèvre supérieure. Il l'entendit renifler à plusieurs reprises, puis haleter. Elle se pencha sur lui, ses seins pressés contre son épaule, et lécha lentement la cocaïne sur sa lèvre.

Ce geste lui parut si singulièrement érotique qu'il resta paralysé, incapable de réagir de quelque façon que ce soit. Elle se réinstalla sur le divan et le regarda.

« Quelle merveilleuse soirée ! s'écria-t-il.

— Mmmoui, fit-elle avec un hochement de tête.

— Une rencontre exquise ! Une façon merveilleuse pour deux êtres extraordinaire de se préparer à, heu... un moment mémorable ?

— Vraiment.

— Tu sais, Marsha, j'ai l'impression d'avoir vécu dans ton ombre pendant des siècles, jusqu'à ce que, brusquement, tu te tournes vers moi et te rendes compte de ma présence...

— Si tu l'dis.

— Veux-tu... veux-tu que nous honorions... que nous fêtions cette reconnaissance et mon humble acceptation ?

— Mmmm...

— Eh bien, pourquoi ne nous... » Il s'interrompit, pris d'une quinte de toux, la gorge sèche. « Excuse-moi. »

Il se leva d'un bond, se réfugia dans la salle de bain et se regarda dans la glace. Son souffle était court, il avait les sinus asséchés et les dents serrées. Il comprit brusquement que la cocaïne n'était pas pure, contrairement à ce qu'avait prétendu Marsha. Elle était mélangée à un autre produit chimique qui déformait ses pensées. Pourtant, il se sentait si bien ! La drogue ne l'inquiétait nullement, mais il n'avait jamais proposé à une femme d'avoir des relations sexuelles sans lui offrir au préalable la rituelle pièce d'or. Et même l'aventure avec sa sœur avait eu lieu à l'initiative de la jeune fille. Cette Marsha McGee n'était pas une prostituée. Oh, c'était certes une petite catin dévergondée selon les critères victoriens, mais elle ne demandait manifestement pas d'argent. Mais quoi, alors ? Si elle donnait ce que les autres vendaient, elle n'était qu'une sotte.

Il renifla, puis sortit de la salle de bain en claquant la porte. Il allait lui demander carrément si elle voulait bien s'accoupler avec lui. Forniquer ? Copuler au son démoniaque de la musique d'Alice Cooper ?

Une fois dans la pièce, il lança d'une voix pesante et gutturale : « Marsha... » Mais il s'interrompit, sortit sa montre à gousset et l'ouvrit, car il n'avait plus besoin de parler.

Elle était étalée sur le divan, une jambe en l'air, appuyée sur le dossier, l'autre jetée en travers des coussins, décrivant du bout du pied de petits cercles sur le sol. Elle avait croisé les bras derrière la tête, et sa chevelure les recouvrait telle une fleur. Elle lui souriait d'un air effronté car, profitant de sa brève absence, elle avait retiré tous ses vêtements.

Alors, calmement, froidement, il se déchaîna.

Amy se sentait incroyablement faible, vidée. Elle leva la tête, ouvrit les yeux, et regarda instinctivement sa montre : 10 :23 :45. Quelques secondes seulement s'étaient écoulées depuis que H. G. avait actionné le levier. Il lui fit quitter le siège, et la jeune femme s'adossa contre l'habitacle. Le métal était étrangement chaud au toucher ; elle s'attendait à ce qu'il soit froid. Plus étrange encore, elle entendit des grincements et des crissemments qui provenaient de l'intérieur des parois. Elle tenta de se souvenir de ce qui s'était passé après que le levier eut été enclenché, mais le moment qui s'était écoulé avait été si bref, si infime, qu'elle n'en avait qu'une vague idée : un tourbillon de couleurs vives avant les ténèbres, et puis, plus rien.

Ils sortirent de la machine. Ses forces lui revinrent et elle jeta des coups d'œil rapides à la salle d'exposition. Rien ne semblait avoir changé. H. G. non plus. Qu'était-il en train de faire, d'ailleurs ? Tourner une petite clef dans une fente marquée I.A.R. au dessus de la poignée de porte ? Très bien.

« Rien n'a changé, lança-t-elle d'une voix un peu sourde.

— Nous ne sommes que samedi, tu te souviens ? » Il avait un sourire aussi grand que celui du chat du Cheshire.

Était-elle la première vraie Alice ? Avait-elle réellement fait un bond en avant à travers le temps ? Elle plissa le front : elle ne voulait pas y croire, tout en sachant que quelque chose s'était produit.

« Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-elle d'une voix nette et forte.

— Je t'ai menée jusqu'à samedi. » H. G. semblait parfaitement à l'aise ; il ne tripotait même pas sa moustache.

« J'ai le sentiment très net que tu ne m'as emmenée nulle part.

— Oh, mais bien sûr, tu es au même endroit. Simplement, nous sommes samedi soir, pas mercredi. »

Foutaises que tout cela, eut-elle envie de dire, mais elle se contenta de soupirer, déterminée à le laisser abattre toutes ses cartes.

« Viens », chuchota-t-il brusquement.

Amy le suivit jusqu'à la porte de la salle d'exposition. Se retournant pour jeter un coup d'œil à la machine, elle crut voir un vague halo bleuté, qui se dissipa rapidement.

Ils arrivèrent au bord de la rotonde. Là non plus, rien ne semblait avoir changé. Tout était vide. Elle entendait la pendule murale égrener les secondes. Finalement, il lui fit signe de le suivre vers la droite. Mais elle n'en fit rien. Elle venait d'apercevoir un journal, abandonné sur le comptoir à côté d'un gobelet de café froid. Elle savait qu'il ne pouvait pas s'agir d'une mise en scène puisqu'elle n'avait pas quitté H. G. une seconde. Avant qu'il ait pu l'arrêter, elle se dirigea résolument vers le comptoir. Elle chercha immédiatement la date, en haut des pages du *Chronicle*.

« Samedi, 10 novembre 1979. »

Elle recula, retenant un cri. *Oh, mon Dieu*, songea-t-elle, il est donc si facile de sauter quelques jours, puis de revenir en arrière pour jouer les prophètes ? Rien ne lui permettait plus d'en douter ! Herbert ne s'était pas moqué d'elle ; il ne lui avait pas menti ; il était aussi sincère qu'Antoine avec Cléopâtre, ou Roméo avec Juliette. Elle leva les yeux – étonnée, stupéfaite – et le vit s'approcher prudemment. Il était *bel et bien* H. G. Wells, et elle savait qu'il l'aimait. Elle regarda de nouveau le journal, pour s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée : la date était toujours la même. Curieuse de connaître les gros titres du samedi matin selon l'évangile du *Chronicle*, Amy tourna les pages pour retrouver la une, y jeta un œil et poussa aussitôt un cri étouffé.

Elle se laissa tomber sur la chaise devant le comptoir, la main devant la bouche, le corps convulsé de terreur, le cœur au bord des lèvres. La manchette resterait gravée pour l'éternité dans sa mémoire.

« Qu'y a-t-il ? » demanda H. G.

Elle n'eut que la force de tendre le doigt. Il suivit son geste, examina le journal et soupira longuement. Son teint devint cireux, puis vira à l'écarlate.

« Nous allons voir, siffla-t-il. Nous verrons bien !

— Qu'allons-nous faire ? parvint-elle à articuler.

— Quoi d'autre ? Modifier l'avenir ! »

Wells plia le journal et le fourra dans sa poche, puis il aida Amy à se relever pour la soutenir jusqu'à la machine à explorer le temps. A cet instant, la jeune femme ne désirait qu'une chose : rester en vie. Elle ne savait pas ce qu'il avait en tête, ni ce qu'il était capable de faire, mais elle ne pensait qu'à son destin. Une fois dans la cabine, il donna des coups de pieds dans la commande de rotation jusqu'à ce qu'elle se débloque et qu'ils puissent retourner dans le passé.

Non, jamais elle n'oublierait cette manchette du *San Francisco Chronicle* daté du 10 novembre 1979 : « Une jeune cadre assassinée. Quatrième meurtre de l'Éventreur. La police piétine. » Impossible de se tromper en voyant la photo et la légende : « Amy Catherine Robbins, employée de la Banque d'Angleterre. »

10

UNE FOIS À L'ABRI DANS L'APPARTEMENT D'AMY, Wells étreignit longuement la jeune femme, qui lui paraissait néanmoins remarquablement stoïque. Il savait que le voyage à travers le temps en lui-même l'avait profondément affectée. Ça et la découverte du journal aurait suffi à rendre quiconque hystérique. Amy était forte, songea-t-il. Dieu merci.

Finalement, il la sentit se détendre entre ses bras. « Tu vas bien ? »

Elle acquiesça, la tête enfouie dans sa poitrine.

« Tu veux parler ? »

— Je ne pense pas que tu vas me dire que je viens de m'éveiller après un horrible cauchemar.

— Non. Je suis désolé. »

Elle soupira. « Très bien, je ne vais pas m'en prendre à toi. Te rendre responsable de tout ça. Je n'avais qu'à t'envoyer au diable.

— Nous pouvons toujours partir, j'imagine, lui dit-il l'air soucieux.

— Quoi ?

— Je n'aime guère l'idée de battre en retraite, et je serais vraiment horrifié à l'idée de laisser Leslie John Stephenson se déchaîner dans cette belle ville, mais, au pire des cas, nous pouvons embarquer à bord de *L'Utopie* avant l'heure de ta mort. Ou même à bord d'un aéroplane, je suppose.

— Qu'est ce que tu veux dire ?

— Ceci, tout simplement : nous évitons ton assassinat. Ce faisant, nous modifions effectivement l’avenir, C.Q.F.D. »

Elle s’enthousiasma brièvement. Puis la lueur qui s’était allumée dans ses yeux disparut.

« Et si nous ne pouvons rien y changer. Si c’est sans espoir ? Tu connais ce vieux proverbe : Arrivera ce qui doit arriver. »

Il leva les sourcils. « Si tu n’y vois pas d’inconvénient, j’aimerais éviter ces insanités sur la prédestination. Il se trouve que je pense l’homme capable de prendre en main son destin.

— Je ne veux pas mourir, c’est tout ! » Sa voix avait tremblé. Elle se mordit la lèvre.

« Amy, tu ne vas pas mourir. Le libre arbitre existe. Et j’ai déjà modifié l’avenir en venant ici à bord de ma machine et en te rencontrant.

— Je suis désolée. »

Il ne jugea pas utile de lui rappeler que Stephenson avait lui aussi changé l’avenir en commettant deux crimes ignobles.

Il se souvint alors que le journal du futur se trouvait dans la poche de sa veste. Il l’étala sur la table du salon pour l’étudier, tentant vainement d’y trouver une indication sur le repaire de Stephenson. En revanche, l’article revenait sur ses activités avant l’assassinat d’Amy.

« Hum. » Il sauta le passage concernant la prostituée asiatique de l’institut de massage, qu’il connaissait déjà. Il lut avec horreur et intérêt ce que Stephenson avait fait subir à une assez jolie vendeuse du nom de Marsha McGee. En dehors d’Amy, le plus clair du reportage était consacré au sort d’une certaine Dolores Clark, car cette dernière était la fille d’un célèbre avocat noir, riche et influent. Le corps de la jeune fille avait été retrouvé dans John McLaren Park, non loin d’un parking, entre le lac et l’allée John F. Shelley, vers 3 h 05, jeudi matin ; une demi-heure environ

après son assassinat, d'après les experts de la police. H. G. pressa un bouton de sa montre à quartz. Il était 23 h 30. Dolores Clark allait mourir dans un peu plus de trois heures.

Sans crier gare, il leva le nez du journal. Une idée venait de germer dans son esprit. Une idée merveilleuse : infiniment simple, claire, à toute épreuve.

Il se leva et gagna rapidement le salon.

« Quoi ?

— Seigneur, je crois que j'ai trouvé !

— Vraiment ? » Ses yeux brillèrent de reconnaissance.

« Selon le *Chronicle* de samedi matin, Stephenson a déjà assassiné quelqu'un d'autre. Une certaine Dolores Clark qui va mourir dans quelques heures.

— C'est horrible pour elle, très sincèrement, mais qu'est-ce que cela peut bien avoir à faire avec moi ?

— Tout.

— Explique-toi.

— Si nous empêchons cette atrocité-là d'être commise, ta mort non plus ne se produira pas.

— En d'autres termes, on le prend de vitesse ?

— Précisément.

— Mais comment cela est-il possible ?

— Nous savons exactement où et quand le meurtre va avoir lieu. »

Les yeux écarquillés, elle le dévisagea un instant, puis hocha lentement la tête. Elle était d'accord. « C'est... c'est génial, chuchota-t-elle, avant d'éclater de rire, soulagée. Tout se passera bien, n'est-ce pas ?

— Ma chère, affirma-t-il, rien n'est impossible. Il suffit de penser en termes positifs.

— Tu es absolument stupéfiant.

— Combien de temps faut-il pour aller au parc McLaren ?

— Vingt minutes. Au maximum.

— De manière à avoir tout le temps nécessaire, je propose que nous nous mettions en route à une heure trente. »

Elle approuva, enthousiasmée.

« Entre-temps, je suggère que nous prenions un peu de repos. Pour ma part, je voudrais être frais et dispos pour cette expérience historique unique – un combat contre le destin. » Il s'assit sur le canapé.

« Et si nous ne nous réveillons pas ? » demanda Amy. Elle vint s'asseoir à côté de lui, les seins pressés contre son bras.

Il gloussa. « Toi, une fille du présent, tu t'inquiètes pour ça ?

— Et pourquoi pas ?

— Tu possèdes des montres et des pendules actionnées par l'électron tout-puissant, lança-t-il avec exubérance. Elles ne prennent jamais de retard et leur système d'alarme fonctionne toujours.

— Sauf s'il y a une panne de courant.

— Oh ! » Il lui jeta bref un regard en coin et se trouva stupide. Oui. Bien sûr.

« Rien ne nous oblige à dormir.

— Comment pourrais-je dormir, maintenant ? Mes yeux vont rester collés sur cette fichue pendule pendant les deux heures qui viennent, dans l'attente d'une... panne de courant !

— Ce que je voulais dire, c'est qu'il existe d'autres moyens de se détendre. » Elle posa la main sur la cuisse de H. G., mais s'immobilisa.

« J'y pense, dit-elle.

— À quoi ?

— Quand tout cela sera fini, il faudra que nous nous introduisions encore une fois au musée pour essayer ça.

— Essayer quoi ?

— Mais de faire l'amour, idiot ! Tu imagines ce que ça serait si c'était vraiment hors du temps ! »

Il la contempla, bouche bée. « Quelle idée tout simplement merveilleuse ! »

Près du carrefour de Broadway et de Columbus Street se trouvait une salle de concert, qui faisait parfois office de boîte de nuit. Coincée entre deux immeubles plus hauts, sa façade en imitation de marbre noir donnait sur une ruelle latérale, accentuant les allures de petit club privé discret de l'endroit. En dehors de la porte d'entrée insonorisée, la sombre surface de faux marbre portait seulement, inscrit dans un rectangle de néon, le nom de l'établissement : « The Green Light Ballroom ». L'enseigne clignait toutes les trente secondes, suggérant aux passants qu'un mensonge ultramoderne les attendait à l'intérieur, tout en les incitant à entrer pour en savoir plus et à déboursier cinq dollars pour un cocktail.

Assis à une petite table au centre de la salle, Leslie John Stephenson buvait du gin en regardant danser les jeunes couples – pas forcément

hétérosexuels – devant la scène masquée par un rideau. Les hommes, certains vêtus de costumes trois pièces voyants, faisaient tournoyer leur cavalière comme une poupée sur laquelle ils se seraient livrés à quelque expérience. Stephenson supposa qu'il devait s'agir de la version moderne du menuet. Le rythme était à n'en point douter plus rapide qu'au XVII^e siècle, mais les sous-entendus cyniques et décadents semblaient les mêmes. Certaines choses ne changeaient pas.

Il but une petite gorgée et s'adossa confortablement. C'était agréable de se détendre, après coup. Les mouvements suggestifs des danseurs lui rappelaient ceux de Marsha McGee se déhanchant au rythme de la musique dans son appartement. Avant.

Il se souvint du visage de la fille et de ses changements d'expressions. Quand il avait commencé à la battre, elle avait d'abord réagi en redoublement d'enthousiasme. Puis, lorsqu'elle s'était rendu compte que la violence des coups excédait de loin l'exubérance de l'excitation sexuelle, elle avait écarquillé les yeux, inquiète. Enfin, quand il s'était mis à lui asséner des coups de poings, il avait vu la douleur et la terreur sur son visage ; elle était totalement à sa merci, nue, coincée sous le poids de son corps, et il était en elle. Elle s'était mise à hurler, mais il lui avait aussitôt tranché la gorge pour mettre fin à ses jours.

Après avoir accompli son sanglant rituel, il s'était lavé dans la vieille salle de bain de Marsha. Puis il avait quitté l'appartement de Noe Street, pris un taxi pour Russian Hill et s'était introduit chez Amy Robbins. Il avait été surpris de son absence, ayant supposé qu'une femme active se couchait tôt pour être en forme le lendemain. Il s'était trompé. Il avait d'abord songé à attendre son retour, mais la nervosité l'avait gagné. Et si elle ne rentrait pas de la nuit ? Étant donné l'heure tardive, c'était tout à fait possible. A en juger par la moralité de ces femmes modernes, elle était probablement en train de copuler avec quelqu'un, quelque part en ville.

Il était donc reparti, aussi discrètement qu'il était venu, rassuré par l'idée que le temps travaillait pour lui. Amy Robbins n'était pas chez elle ? Il reviendrait le lendemain soir.

Il s'était rendu dans le quartier de North Beach et avait découvert le Green Light Ballroom.

La musique s'arrêta et les couples regagnèrent leur table. Un maître de cérémonie prit un microphone : « Mesdames et messieurs, le Green Light Ballroom est heureux et fier de vous présenter, pour la première fois à San Francisco, les Pet Killers ! »

Au son de quelques applaudissements de pure forme, le rideau s'ouvrit sur un orchestre de jeunes hommes grands et maigres, tout de noir vêtus, le visage fardé de blanc, les lèvres écarlates. Sur une estrade, dans leur dos, une cage aux barreaux argentés. Dans la cage, une blonde en chemise de nuit flottante. Stephenson se pencha en avant, intéressé.

L'orchestre attaqua une espèce d'oratorio compliqué, intitulé « Blood Fever Blues ». La pièce était secouée par le volume de décibels s'échappant des immenses enceintes. Des lumières s'allumaient et s'éteignaient ; Stephenson, transporté, imagina que Satan en personne serait heureux de faire une apparition sur scène.

Au milieu du morceau, le chanteur sortit la femme de sa cage et la promena sur la scène au bout d'une laisse, pendant que les autres membres du groupe la poussaient en lui hurlant des insultes. Certains la giflèrent. Tandis que la musique allait crescendo, ils lui arrachèrent sa chemise de nuit, la ligotèrent, et l'aspergèrent de litres d'un liquide épais et écarlate. Stephenson espéra qu'il s'agissait vraiment de sang.

Quand les guitares attaquèrent les ultimes accords, le chanteur jeta la femme face contre terre, lui marcha dessus, puis la sortit de scène en la traînant par les cheveux, laissant derrière lui une longue traînée rouge sombre baignée par la lumière verte des projecteurs. Stephenson se leva d'un bond et se mit à applaudir à tout rompre, réclamant un rappel à grands cris, alors que le reste du public, toujours assis, saluait la performance avec une incrédulité polie ou amusée. Les musiciens eux-mêmes parurent surpris de rencontrer l'approbation enthousiaste d'un spectateur pour cette première

tentative de mise en scène macabre, alors qu'eux-mêmes se demandaient s'ils n'étaient pas allés trop loin.

Et pourquoi pas ? songea Stephenson quand les Pet Killers eurent terminé leur spectacle. Il n'avait pas tué deux femmes la même nuit depuis septembre 1888. A l'époque, il brûlait de faire la démonstration de sa virilité, mais aussi de certaines techniques récemment apprises durant ses cours de chirurgie. A Londres, ça avait été la panique. Pourquoi ne pas offrir le même genre de divertissement à la magnifique ville de San Francisco ?

« Vous dansez ? »

Il se retourna. La fille qui avait posé un genou sur la chaise vacante derrière lui n'était pas là un instant auparavant.

« Je m'appelle Dolores », annonça-t-elle avec un sourire.

Il fut surpris, stupéfait même, car c'était elle qui l'avait abordé. Sans compter qu'elle était noire – il ne s'était encore jamais intéressé à une femme de couleur. Elle avait des yeux exotiques, le nez retroussé, une bouche pleine et sensuelle. Son corps n'était pas aussi plantureux que celui de Marsha McGee. Elle était petite et gracile, avec quelque chose d'asiatique. Sa coiffure composée de dizaines de petites tresses lui conférait aux yeux de Stephenson un caractère à la fois tribal et urbain.

Son accoutrement retenait lui aussi l'attention. Elle portait un pantalon de pyjama de soie, au bas rentré dans des bottes en peau de crocodile. En lieu et place d'un chemisier, elle avait revêtu un maillot de corps vert foncé qui faisait la promotion de l'établissement où ils se trouvaient. De fins bracelets tintaient à ses poignets et son long cou s'ornait d'un collier de perles fines délibérément attaché de travers.

Cette Noire ferait peut-être une partenaire intéressante, songea-t-il. Et pourquoi pas ? Au XIXe siècle, ils auraient risqué d'être tous deux condamnés, mais ce n'était apparemment plus le cas en 1979. Il avait déjà observé d'un œil plutôt approbateur ce mélange occasionnel des races qui

paraissait irréligieux, asocial et contre-nature, mais parfaitement adapté à un monde luciférien. Dans ce cas, qu’attendait-il pour y prendre part ? En outre, cette fille était entourée d’une aura de sophistication et de charme qui dénotait une excellente extraction sociale. Elle était manifestement un cran au-dessus de Marsha McGee, la petite vendeuse des classes moyennes. Cela réglait la question.

« Je m’appelle Leslie John. »

Il se leva et la conduisit jusqu’à la piste de danse. D’abord hésitant, il ferma les yeux pour se mettre dans l’ambiance. Rejetant la tête en arrière, il se laissa porter par le rythme violent de la musique. Il se rapprocha de Dolores, la fit tourner d’avant en arrière et s’imagina danser avec l’un de ces cobras royaux ondulants qu’il avait vu une fois dans le jardin zoologique de Regent’s Park. Ses visions devinrent extrêmement précises ; la jeune femme était tantôt le reptile mortel des plaines du Cachemire, tantôt une houri, une belle et voluptueuse vierge brune, fille du paradis coranique. Était-ce ses crochets à venin qui se rétractaient ou ses jambes ? Il se mit à danser de plus en plus frénétiquement, s’imaginant dans la peau d’un cobra. Ils entamaient une parade nuptiale. Bientôt, ils s’enrouleraient l’un autour de l’autre et mêleraient leur venin en une morsure passionnée.

Il ouvrit les yeux et constata qu’elle avait été heureusement surprise par sa rapide maîtrise de la danse. Il sourit. Une cérémonie les attendait.

Le réveil sonna.

Ils s’éveillèrent aussitôt, les sens en alerte, et se regardèrent fixement. Consultant sa montre à quartz, H. G. constata qu’il était une heure du matin. Avec un soupir de soulagement, il roula sur le côté et interrompit la sonnerie du réveil – de la musique, particulièrement inappropriée à cette heure. Ils se levèrent. La jeune femme passa dans la cuisine pour lui préparer un thé et se faire du café. Il fit un détour par la salle de bain et s’aspergea le visage, surpris que l’eau soit si froide en pleine nuit.

« La barbe ! » s’écria-t-il avant de se décider pour une douche. Ils avaient largement le temps.

L'eau chaude lui fit du bien mais doute et inquiétude revinrent brusquement l'assaillir. Son plan pour arrêter l'horrible Stephenson était d'une simplicité lumineuse, mais son optimisme ne l'avait-il pas emporté sur la pure logique aristotélicienne ? Certes, il était le premier homme de l'histoire à avoir vaincu le temps, mais cela ne voulait pas dire qu'il pouvait vaincre le destin, ou la causalité. Et plus précisément, il ne pouvait expliquer le contenu du journal de samedi matin sans céder au déterminisme, chose qu'il s'était toujours refusé à faire. Le libre arbitre, voilà ce à quoi il s'accrochait depuis l'école primaire, dans la grande tradition des penseurs britanniques.

Il se savonna, soucieux, maudissant intérieurement saint Paul, Thomas d'Aquin et toute la clique des théologiens catholiques, si brillants malgré leur pessimisme. Ce qui ne lui fut pas d'un grand secours car le spectre du journal revint le hanter. Comment parvenir à trouver une explication rationnelle ? La mort de Dolores Clark et le massacre d'Amy avaient eu lieu. Tels étaient – ou seraient – les *faits*. Comment pouvait-il les combattre ? À quoi pouvait bien servir la connaissance de l'avenir ?

Une idée lui coupa soudain le souffle. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? L'ensemble de sa conception de la quatrième dimension reposait sur la juxtaposition géométrique des sphères temporelles, collées les unes contre les autres comme des bûches dans un tas de bois. Le temps était permanent dans l'univers ; les événements ne cessaient de se produire, encore et encore, tout comme les atomes et les électrons ne cessaient jamais de tourner. D'ailleurs, si les événements avaient été temporaires – et non temporels – le voyage dans le temps aurait été absurde : comment voyager dans quelque chose qui n'existe pas ? Et puisque le temps, les événements, les causes et les effets *étaient* permanents, cela signifiait qu'Amy et lui avaient déjà péri, quelque part dans l'univers. Ce qu'ils avaient découvert dans l'avenir ne constituait qu'un événement ancien, qui s'était peut-être produit une infinité de fois. La portée cosmique de ce qu'Amy et lui allaient entreprendre apparaissait donc tout à fait stupéfiante : en empêchant Stephenson de commettre un meurtre, ils allaient jeter un caillou dans cette mythique mer de la Tranquillité. Les ondes de surface parcourraient l'univers, modifiant tout sur leur passage. Quand elles atteindraient les rives

de l'éternité, ces ondes seraient devenues un raz de marée qui emporterait à tout jamais les murailles de la prédestination. L'homme régnerait en maître suprême.

Il n'allait donc pas se contenter de modifier une « destinée » individuelle, mais remplacer un ancien modèle temporel par un autre. Un journal avait déjà été imprimé, samedi... prochain. Il allait jaunir et tomber en poussière dans le cosmos, cendre pétrifiée de ce qui avait été mais ne serait plus jamais. Un autre journal allait prendre sa place.

Quand H. G. sortit de la douche, rasséréné, un sourire céleste éclairait son visage. Il se sécha avec soin et commença à s'habiller. Inexorablement, ses pensées revenaient à Amy. Si seulement il pouvait comprendre les problèmes affectifs aussi facilement que ceux d'ordre scientifique. Était-il déjà amoureux ? Et s'il l'aimait vraiment et qu'Amy l'aimait aussi, comment surmonteraient-ils le fait de provenir de siècles différents ? Le mélange des races qui prévalait en 1979 était un élément naturel et inévitable de cette grande expérience américaine nommée démocratie. Mais la mixité *temporelle* ? Possible en théorie, le rapprochement d'êtres appartenant à des sphères temporelles différentes pouvait en pratique s'avérer catastrophique.

Si seulement il en avait fini avec Stephenson ! Pourrait-il emmener Amy avec lui le jour où, inévitablement, il lui faudrait regagner son propre siècle et reprendre le cours de sa vie ? Jamais elle ne consentirait à un tel déracinement, à un changement aussi radical. Non, il était certain qu'elle refuserait de l'accompagner. Et d'ailleurs, comment pourrait-elle être heureuse en 1893, alors qu'elle l'était en 1979 ? Comment s'accommoderait-elle des idéaux et des critères victoriens ? Sans parler de toutes les restrictions imposées aux femmes ; elle ne pourrait jamais occuper un poste à responsabilités. Et Amy n'était pas seulement une femme, c'était une Américaine. Rien que le code vestimentaire féminin suffirait à la faire retourner en 1979 aussi vite que la machine le permettrait ! Et si elle s'avisait d'exprimer ce qu'elle pensait des relations avec les hommes et de l'attitude des femmes vis-à-vis de la sexualité, elle

deviendrait un objet de scandale et serait à jamais bannie de tous les cercles londoniens.

« Pouah ! » s'exclama-t-il, dégoûté par l'incroyable rigidité de son monde victorien.

En fait, pour peu qu'elle envisage un instant de l'accompagner en 1893, ce serait à lui de la convaincre de demeurer à San Francisco, en 1979. Ça lui semblait préférable pour tous deux. Ils seraient malheureux, mais cela passerait avec le temps et les exigences quotidiennes de l'existence. Et il pourrait toujours s'arranger pour traverser le temps à l'occasion. Il sauterait dans l'habitacle, actionnerait l'accélérateur, et tourbillonnerait jusqu'à se retrouver dans ses bras. Quel délice : s'éclipser pour un week-end ou pour Noël, et sauter quatre-vingt-six années pour partager des moments exceptionnels ! Et quand il aurait perfectionné *L'Utopie*, ils pourraient voyager ensemble dans un lointain futur pour observer les avancées de l'humanité. Qui sait ? Quelque part dans la quatrième dimension, ils découvriraient peut-être un véritable Eden où ils pourraient marcher, main dans la main, jusqu'aux champs Elysées, ayant l'un et l'autre renoncé à leur siècle pour la félicité éternelle.

De nouveau, l'anxiété le submergea. Et si, pour quelque raison inconnue, il ne pouvait sauver Amy ? S'il se trompait sur la faillibilité du destin ? Et si, pensa-t-il en rougissant, les catholiques avaient raison depuis le début ?

Amy se trouvait dans le salon, vêtue d'habits amples et chauds, la main refermée autour d'une tasse de café brûlant. H. G. entra dans la pièce, la regarda et hocha la tête.

« Ah, parfait, tu es prête.

— Il y a du thé dans la cuisine. »

Il alla se servir une tasse du liquide chaud et revigorant. Le brouillard serait certainement plus épais au-dessus des vastes étendues de McLaren

Park, le champ mythique de sa propre bataille de Bosworth, où tant de choses allaient se jouer pour elle et lui.

Il s'assit près d'elle à la table du salon et consulta sa montre. « Nous n'allons pas tarder à nous mettre en route. »

Elle acquiesça.

« Nous sommes bien d'accord sur les grandes lignes ? La police, par exemple ? demanda-t-il en tirant sur sa moustache.

— Si nous l'avertissons, de deux choses l'une : soit ils ne nous croiront pas, soit ils interviendront et Stephenson ira simplement commettre son crime ailleurs.

— Précisément. En nous fiant à la police, nous ferions la part belle au destin.

— C'est vrai. Et nous ne pouvons pas avertir Dolores Clark parce qu'elle est avec lui et que nous ignorons où ils se trouvent.

— C'est pourquoi, reprit-il d'un ton doctoral, nous allons nous rendre sur les lieux du crime. Bon, selon le journal, le meurtre a eu lieu – il s'interrompit et leva les yeux – je devrais dire aura lieu, tu ne crois pas ?

— J'aimerais encore mieux « n'aura pas lieu » !

— Ah oui. » Il plissa le front et reprit : « Donc, l'événement qui n'aura pas lieu s'est produit vers deux heures trente du matin. Nous devons donc arriver plus tôt.

— Que comptes-tu faire au juste ?

— Mais... le surprendre et empêcher le meurtre de cette malheureuse. Que pourrais-je faire d'autre ?

— Mais comment ? Nous ne sommes pas armés.

— Je ne voudrais pas l'être.

— Je ne comprends pas.

— Ma chère enfant, quand je l'ai affronté pour la première fois, dans sa chambre d'hôtel, c'est moi qui ai jeté la première pierre pour ainsi dire. Je me suis mis à son niveau de barbare, et j'ai perdu. Il avait raison sur un point : la violence est contagieuse...

— Mais il vient un moment où...

— Écoute-moi, Amy. Brandir le poing en premier signifie qu'on est à court d'idées.

— C'est très joliment dit, mais Stephenson est plus grand que toi, H. G. et extrêmement dangereux. Qu'arriverait-il si tu étais effectivement à court d'idées. Et de mots ? »

Il poussa un soupir. C'était le cas pour le moment. Il finit par répondre : « Mais nous sommes deux. Sans compter la future victime.

— Et au pire des cas ?

— Eh bien, j'imagine que ton auto pourrait constituer une arme. Lui, en tout cas, en sera facilement persuadé. Et, conclut-il, maussade, on pourra retourner les instruments chirurgicaux du docteur Stephenson contre lui. »

Elle posa sa main sur la sienne et lui adressa un regard compatissant. Elle était inquiète.

« Mais rien de tout cela ne sera nécessaire, j'en suis sûr, dit-il d'une voix hachée. Bien. Nous y allons ? »

Ils quittèrent l'appartement avec trois minutes d'avance sur l'horaire prévu. En descendant l'escalier, Wells soupira, comprenant qu'au bout du compte, sa confiance en lui et l'amour qu'il portait à Amy constituaient ses armes les plus puissantes.

Avant de monter dans la voiture, il la regarda par-dessus le toit et vit qu'elle lui souriait, les yeux pleins d'amour. Juste ciel, lisait-elle dans ses pensées ?

En s'installant dans le siège de l'Accord, il la couva des yeux mais s'empressa de les détourner, car Amy le contemplait encore avec tendresse. Une tendresse qu'elle avait jusqu'alors réservée aux moments qu'ils partageaient « après ».

« Moi aussi », dit-elle doucement.

Ils se mirent en route. Une corne de brume retentit quelque part dans la baie. En ville, la sirène d'une ambulance poussa son cri strident. A quelques rues de là, un basset lui répondit d'un hurlement lugubre.

Assis à une table, serrés l'un contre l'autre, Leslie John Stephenson et Dolores Clark sirotaient leur verre. Leurs visages se touchaient presque, de sorte qu'ils puissent se parler à voix basse malgré la musique. La jeune femme fumait de longues et fines cigarettes brunes dont elle soufflait la fumée par-dessus la tête de son compagnon. Les volutes l'enveloppaient de temps à autre, donnant à son visage un air mystérieux. Stephenson trouvait cela merveilleux.

« Ah, ma chère Dolores, dit-il d'une voix enjouée, votre rencontre aura été un plaisir d'autant plus délicat qu'inattendu. »

Elle rit. « Pour moi aussi.

— Vous vous amusez ? demanda-t-il, les yeux voilés.

— Mmm-mmm...

— Dans ce cas... » Il vida son verre avec un claquement de langue. « Accepteriez-vous ?

— Quoi donc ?

— De considérer le reste de la soirée comme l’occasion d’en sublimer les prémices ? Ou encore comme une occasion de célébrer l’inconnu, le mystérieux et l’inexploré ? » Il lui donna un bref baiser, l’effleurant de la pointe de sa langue.

Elle frémit, s’appuya contre lui et émit un petit rire. « Vous parlez comme vous dansez. »

Ils quittèrent la boîte de nuit et, après avoir échangé les banalités d’usage concernant le où, le quand et le comment, se dirigèrent vers le moyen de transport de la jeune femme, qui se révéla être – tout comme elle – noir, élégant, fin et racé. A l’arrière de la machine aux formes élancées scintillait un nom : « Porsche 944. »

Alors qu’il se glissait dans le confortable habitacle, lui parvint l’odeur entêtante des riches sièges de cuir. Cette jeune et svelte demoiselle de couleur allait à présent l’emmener quelque part, et il allait se donner du bon temps. Au matin, il retournerait au 92½ Green Street, surprendrait Amy Robbins et l’enlèverait. Elle le conduirait jusqu’à Wells, cet inimitable petit savant. Et si elle refusait de coopérer ? Ma foi, il la violerait, et elle mourrait, comme toutes les autres avant elle.

Mais tout cela, c’était demain. Pour le moment, il devait s’occuper de Dolores.

Il se laissa aller contre le dossier de son siège et rajusta le pli de sa chemise lorsqu’elle enfonça l’accélérateur pour sortir du parking. Elle s’engagea dans la rue en seconde et ne tarda pas à dépasser les cent kilomètres à l’heure. L’écho vrombissant du puissant moteur brisait le silence de Pacific Avenue.

Il posa la main gauche sur la cuisse de Dolores et commença à la caresser. De la droite, il tira sa montre à gousset et la tripota distraitement.

Amy et H. G. quittèrent Russian Hill pour descendre jusqu’à Market Street par Jones Street. La circulation était facile à cette heure tardive. Pensant arriver plus vite à McLaren Park par l’autoroute, la jeune femme

prit la direction de la baie, profondément absorbée dans ses réflexions. Elle s'était creusé la tête, cherchant une faille dans la logique de H. G. Mais qui pouvait contester que « A » existait, qu'il était suivi de « B », et que tous deux étaient suivis de « C » ? Et puis, il fallait regarder les choses en face : si ce type était assez malin pour construire une machine à explorer le temps, il n'y avait pas de raison qu'il ne soit pas en mesure d'empêcher deux meurtres.

Elle emprunta une rampe d'accès et se dirigea vers le sud en restant prudemment en dessous de la limitation de vitesse. Inutile de risquer une contravention ; elle aurait des conséquences désastreuses. Ils avaient d'ailleurs du temps devant eux.

Plus ils s'approchaient de McLaren Park, moins elle avait peur. Un étrange enthousiasme, comme elle n'en avait encore jamais connu, s'était emparé d'elle. Il ne s'agissait pas seulement du caractère cosmique de leur mission ou le fait de connaître l'avenir ; ce n'était pas simplement l'idée qu'ils allaient sauver la vie d'une jeune femme – et du même coup la sienne –, ou déjouer les plans du plus célèbre criminel de l'histoire. Non, c'était tout cela à la fois et plus encore : elle était tombée irrémédiablement amoureuse de H. G. Wells. Un grand homme. Un auteur et un inventeur pratiquement sans égal. Jusqu'alors, elle n'avait pas vraiment songé au compagnon idéal ; elle ne raisonnait pas en ces termes et ne comptait pas commencer. Mais découvrir sans coup férir qu'un être d'une telle stature pouvait s'intéresser à elle... Cela la stupéfiait. Elle se sentait plus forte, plus compétente qu'elle ne l'avait jamais été.

Il y eut une forte déflagration.

Amy pensa d'abord à un coup de fusil. Puis, sentant la voiture tirer sur la gauche, elle comprit. Elle fit de son mieux pour garder le contrôle de son véhicule et lutter contre la panique qui montait en elle, contre la nausée qui lui tordait le ventre.

« Que diable... ? » s'écria Wells.

Le pneu avant gauche clapotait violemment, et le caoutchouc fut bientôt déchiqueté par le béton brut. L'auto se déporta encore vers la gauche et frotta le rail de sécurité séparant les voies. Amy donna un fort coup de volant à droite et enfonça le frein. L'auto finit par s'immobiliser sur la bande d'arrêt d'urgence.

Amy fixait la route, droit devant elle, incapable de bouger. Son cœur battait à tout rompre. Ses mains étaient agitées de tremblements.

« *Que s'est-il passé ?* » Le visage de Wells avait pris une teinte cireuse. Il savait que quelque chose d'épouvantable venait de se produire.

« Nous avons crevé.

— Crevé ? Peut-on réparer ?

— Nous n'avons pas le choix ! » Elle bondit hors du véhicule, ouvrit le coffre, se saisit de la trousse à outils et du cric, puis s'efforça de sortir la roue de secours. H. G. essaya de l'aider, mais la roue semblait inamovible. A croire que le constructeur avait négligé de prévoir un logement d'un diamètre suffisant, plaçant involontairement le pneu dans le camp ennemi. Finalement, Wells parvint à le dégager et à le sortir du coffre. Il s'écorcha le menton sur le pare-choc arrière, poussa un grand cri de douleur et laissa tomber la roue, qui se mit à rouler sur la chaussée. Amy dut lui courir après.

Les yeux dilatés par la peur, la jeune femme la ramena et entreprit péniblement de hisser l'auto sur le cric.

« Que puis-je faire ? demanda-t-il.

— Rien, absolument rien ! »

Il regarda désespérément autour de lui. « Si seulement il y avait un téléphone, je pourrais dire à la police d'aller à McLaren Park !

— Longe l'autoroute, dit-elle tout en continuant de s'affairer, il y a une cabine tous les cinq-cents mètres.

— Très bien. » Il se mit en marche mais se retourna brusquement vers elle, les poings crispés. « J'ai besoin de savoir ! Les crevaisons – ça arrive souvent ?

— Ça arrive ! lança-t-elle en desserrant les écrous.

— Souvent ?

— Comment veux-tu que je te réponde ! s'écria-t-elle en indiquant du geste les restes du pneu déchiqueté. Regarde ! Il était encore bon. Je ne sais pas comment ça a pu arriver. C'était un pneu presque neuf ! »

Il la dévisagea fixement quelques instants encore, puis tourna les talons et s'en fut à toute vitesse.

Amy reporta son attention sur le pneu crevé. Elle retira la roue de l'essieu avec un grognement d'effort, la laissa retomber sur le côté, tenta de mettre en place la roue de secours, pour s'apercevoir qu'elle devait soulever la voiture encore davantage. Elle sanglota en actionnant le cric, imaginant que l'éclatement du pneu avait résonné d'un bout à l'autre de la quatrième dimension.

H. G. trotтинait le long de la bande d'arrêt d'urgence. À intervalles réguliers, des voitures le dépassaient à toute vitesse en lui faisant des appels de phare et en faisant crisser leurs pneus.

Un simple coup du sort.

Était-ce vraiment cela ou bien le destin s'était-il vengé ? Celui-ci était-il finalement omniscient ? *Non, non*, se dit-il, *laisse ce genre de raisonnement aux prêtres*. Le pneu avait peut-être un défaut. Peut-être avait-il été mal testé. La roue avait peut-être heurté un objet tranchant, sur la chaussée, un caillou, par exemple. Amy n'avait-elle pas dit que les crevaisons arrivaient de temps en temps ? Mais il se rembrunit soudain. Pourquoi maintenant ? Pourquoi pas lors du déjeuner à Fisherman's Wharf ou pendant le trajet jusqu'au musée ? Il n'avait pas de réponse. Il maudit ces spéculations pessimistes, qui remettaient en cause le libre arbitre.

Un panneau signalant une « Borne d'urgence » lui évita de plonger plus avant dans ces sombres pensées. Il lut rapidement les instructions qui figuraient sur la boîte jaune et introduisit l'inévitable pièce de monnaie. Machinalement, il se demanda comment il allait parvenir à se passer de ce merveilleux instrument de communication au XIXe siècle.

Il finit par entrer en communication avec un sergent de la brigade criminelle. Après s'être présenté comme M. Wells, de Londres, il exposa la nature urgente de son appel.

« Pourriez-vous répéter, je vous prie ?

— Dites au lieutenant Mitchell qu'une jeune femme va se faire assassiner près du lac de McLaren Park d'une minute à l'autre ! Je vous en prie, rendez-vous là-bas aussi vite que possible !

— Votre nom, déjà ?

— Wells ! W-e-l-l-s ! »

H. G. regarda l'heure tandis que l'Accord filait sur Mandell Street. 2 h 35.

« Nous pouvons encore y arriver ! » hurla-t-il.

L'auto accéléra encore et gravit une petite colline abrupte. Ils se retrouvèrent brusquement dans le parc, roulant à toute vitesse à travers le labyrinthe d'une sombre forêt. La tension se lisait sur le visage d'Amy. Mais elle ne disait pas un mot et ne donnait aucun signe d'hystérie. Il admira sa force de caractère. Il ne pouvait qu'espérer se montrer aussi fort quand l'heure viendrait. Si seulement il avait pu prévoir la crevaision. Si seulement ils s'étaient mis en route un peu plus tôt. Si seulement... Il secoua la tête. Alors qu'ils approchaient du moment crucial, il était apparemment impossible d'en deviner les variables. Et pourtant, s'ils voulaient sortir victorieux de leur confrontation avec le destin, il semblait impératif de connaître tous les détours du chemin. H. G. ne voulait pas qu'Amy ou lui-même finissent par ressembler à Cuchulainn, héros fanfaron d'une vieille

légende irlandaise, image classique de l'ironie tragique qui, chaque matin, au lever du soleil, se rendait sur le rivage armé d'une lourde épée pour se battre contre les vagues de l'Atlantique. Ce ne fut que vieux et impotent, incapable désormais de soulever son arme, qu'il comprit que contrairement à lui, le ressac était éternel.

Amy engagea sa voiture dans Shelley Drive et ralentit.

« Éteins tes phares », lui ordonna Wells sèchement.

Elle s'exécuta.

« Quand tu arriveras à l'entrée du parking du lac, arrête-toi et laisse-moi descendre. Ensuite, avance lentement en direction d'une automobile noire. Quand tu seras assez près, utilise tes phares comme des pièces d'artillerie. »

Elle déglutit et acquiesça.

Ils arrivaient à un virage quand H. G. entendit Amy pousser un gémissement terrifié. La voiture s'immobilisa. La jeune femme se prit la tête entre les mains et se laissa aller à la renverse contre le dossier de son siège. L'espace d'un instant, Wells n'en comprit pas la raison – jusqu'à ce qu'il aperçoive une voiture de police noire et blanche garée près d'une autre automobile, à l'extrémité du parking. Ses gyrophares rouge, bleu et orange étaient allumés. Un policier hurlait frénétiquement dans la radio de la voiture de patrouille. L'autre, à quatre pattes sur la chaussée, était pris de vomissements. H. G. entendit des sirènes dans le lointain.

Il sut alors qu'ils étaient arrivés trop tard.

11

SANS TROP SAVOIR COMMENT, AMY TROUVA LA FORCE DE GARDER son calme jusqu'à Russian Hill. Une fois garée devant son immeuble, cependant, elle s'effondra contre le volant et commença à sangloter. Ses mains tremblaient tellement qu'elle ne parvenait pas à retirer la clef de contact.

« Amy, ça ira ! Nous ne serons pas là !

— Tu me le promets ? souffla-t-elle.

— Je te le promets. C'est tout simple. Nous n'aurons qu'à partir comme nous en avons l'intention. »

Mais elle était incapable de se maîtriser. « Je ne veux pas mourir, gémissait-elle, je ne veux pas mourir ! »

Wells retira la clef de contact, mit le trousseau dans sa poche, aida Amy à descendre de l'auto et à monter chez elle, puis l'allongea sur le canapé. Au-delà du chagrin, la jeune femme resta là, recroquevillée, les yeux perdus dans le vide comme une catatonique. Lui faisait les cent pas, s'efforçant de ne pas s'inquiéter de son échec à modifier le cours des choses. Il devait forcément exister une réponse en dehors de cette suffisante conception catholique de la prédestination. Il le fallait ! Mais Dolores Clark n'était plus là pour mettre à l'épreuve cette théorie, la marge d'erreur se réduisait à zéro ; il ne leur restait qu'une quinzaine d'heures.

Il s'approcha alors d'elle et la serra dans ses bras, conscient de sa souffrance. *Nous savons tous que nous allons mourir, pensa-t-il, mais nous pouvons supporter l'idée de notre propre mort parce que nous en ignorons la date. Même les malades arrivés au stade terminal sont en mesure d'accepter le fait que leur fin est proche. Mais savoir exactement quand ?* H. G. tressaillit.

Une idée commença alors à prendre forme dans son esprit. Pourquoi ne pas utiliser *L'Utopie* pour aller *plus loin* dans l'avenir ? Il fronça les sourcils. Non, cela ne servirait à rien, ils risquaient de voyager pendant des milliers d'années à travers le temps pour découvrir en fin de compte qu'ils n'étaient *pas* parvenus à modifier le futur.

Et le passé récent ? S'il était incapable de changer le cours de l'histoire, il pouvait toujours revivre sans cesse les jours qui venaient de s'écouler, retrouvant inlassablement leurs amours utopiques. Non, il saurait à tout jamais qu'il s'était perpétuellement dérobé à l'ultime confrontation avec Stephenson et avec le destin. C'était de la lâcheté pure et simple. Sans compter qu'en plaçant la vie d'Amy sur ce manège temporel, il ne ferait que prolonger son existence dans les limbes. Ce qui serait absurde, car cela la priverait de son libre arbitre. Le seul choix acceptable semblait être de poursuivre la route qui les mènerait à l'affrontement final.

Brusquement, à sa grande surprise, la jeune femme prit la parole : « Je m'y perds, H. G., déclara-t-elle d'une voix tremblante. J'ai l'impression d'avoir perdu tout contact avec la réalité. Et la raison. Il n'y a que toi qui semble sain d'esprit. »

Levant les yeux, Wells vit que la nuit commençait à pâlir. Une brume grise montait devant les fenêtres. « C'est l'aube, tu devrais te reposer un peu.

— Tu as raison, mais je ne sais pas si je pourrai dormir.

— Je peux te préparer quelque chose à boire.

— Non, il y a du Valium dans l'armoire à pharmacie. Ça me fera du bien. Je vais le chercher. »

Elle prit deux comprimés, se lova sur le canapé, les yeux rivés sur lui. « A quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

— Que je suis à toi pour l'éternité. »

Elle sourit. « Ça me plaît. »

Il laissa son regard errer à travers la pièce, rêveur, puis se retourna vers elle : « Comment disait Shakespeare déjà ? Des amants dont les étoiles se sont croisées ? » Le visage d'Amy s'illumina en dépit du sommeil qui la gagnait.

Il gloussa. « Peut-être un jour écrirai-je quelque chose à propos d'amants dont les temps se sont croisés.

— Ce serait encore mieux. »

Le lieutenant J. Willard Mitchell traversa le parking, monta dans sa voiture banalisée et alluma sa dixième cigarette de la journée. Il n'était pas encore neuf heures du matin. Il fit signe à son coéquipier ; le sergent Ray démarra, s'éloignant de McLaren Park.

Mitchell passa la main sur son visage buriné, comme si ce geste pouvait le soulager de sa fatigue et de ses soucis. Il avait veillé toute la nuit, et sentait bien qu'il n'était pas près de profiter d'une bonne nuit de sommeil. La presse commençait à gronder et à demander des comptes, alors qu'il n'avait aucun suspect. Il en était même très loin.

Il regarda amèrement par la fenêtre. D'abord la pute chinoise, Jade Chang. Puis, voilà à peine quelques heures, Marsha McGee. Et maintenant ça. La fille d'un riche avocat. Assassinée et dépecée dans sa propre voiture. Mitchell frissonna. Jamais auparavant il n'avait été témoin d'une telle brutalité perverse et cependant, dans les trois cas, il n'y avait aucune trace de lutte. Tout semblait indiquer que les femmes s'étaient volontairement adonnées à l'acte sexuel avant que la violence n'explose. Le tueur était donc malin et dangereux, car il avait la capacité de se faire passer pour un amant ordinaire. Le lieutenant soupira. Ouais, à côté de ce type, le tueur du zodiaque ressemblait à Robin des Bois. Mitchell jura intérieurement. Il avait bien besoin de ça, à cinq semaines de Noël : un boucher autodidacte. *Comment vont-ils l'appeler ?* se demanda-t-il cyniquement, *le nouveau Jack l'Eventreur ?*

Le sergent Ray tourna dans Bryant Street, accélérant jusqu'au quartier général de la police, à deux blocs de là. En arrivant devant l'entrée principale, le visage nouveau du chauffeur trahit sa surprise : « Regardez ! »

La cinquantaine de journalistes qui attendaient à l'extérieur du bâtiment se jetèrent en masse sur la voiture dès qu'ils l'aperçurent. Deux équipes de télévision locale munies de caméras légères rivalisaient pour avoir la meilleure place et l'un des journalistes poussa violemment un cameraman concurrent. Le malheureux technicien trébucha, relâchant sa Norelco. La caméra à soixante-cinq mille dollars voltigea dans les airs avant de s'écraser sur le trottoir de béton. Des transistors en miettes se répandirent hors du boîtier, se mêlant aux débris d'un téléobjectif Canon 20-250mm. Sous le choc, l'opérateur resta là, à contempler la catastrophe. Le groupe entier des reporters s'immobilisa, comme pour lui manifester sa sympathie.

« Seigneur, l'odeur du sang les attire !

— Passons par derrière.

— Ils n'en ont jamais assez. »

Ils montèrent jusqu'à la brigade criminelle après avoir abandonné la voiture dans le garage. Mitchell se débarrassa de sa veste et de sa cravate aussitôt qu'il fut à l'abri des parois d'acajou de son bureau. Ruth, sa fidèle secrétaire, posa précautionneusement une tasse de café fumant sur son bureau, comme si c'était du plasma.

« Merci », grogna-t-il avec reconnaissance avant d'allumer une nouvelle cigarette. Il prit une gorgée de café, s'assit et regarda par la fenêtre. Ruth sortit, mais avant même que Mitchell n'ait eu le temps de commencer à réfléchir, le sergent Ray se glissa dans la pièce et lui présenta des documents fraîchement imprimés.

« Les empreintes digitales trouvées dans la Porsche de Dolores Clark correspondent à celles laissées dans l'appartement de Noe Street, annonça sobrement le sergent.

— Sensationnel, lâcha Mitchell d'un ton sarcastique et désabusé. Ce qui veut dire qu'elles correspondent aussi à celles laissées dans le salon de massage. »

C'était également le cas des traces de pas et de sang, des bactéries, du sperme, etc. Les sourcils froncés, Mitchell jeta les documents dans la corbeille à papier. Pas la moindre piste, pas l'ombre d'un indice. Toutes les données, empreintes digitales incluses, avaient été entrées dans l'ordinateur vedette du département. Mais au lieu d'une réponse, ils avaient obtenu un cafouillage électronique, l'ordinateur – surnommé « Sherlock » – se contentant d'imprimer une série de zéros et de « x » avant de s'éteindre, comme pour se reposer les circuits.

Avait-on jamais entendu parler d'empreintes digitales ou de sperme qui n'appartiendrait à personne ? se demanda Mitchell. C'était comme si l'ordinateur prétendait que le suspect n'existait pas ! Bon Dieu, il était bien réel !

Il était dans une impasse. Il ferait peut-être mieux de prendre sa retraite et de passer la main à un jeune loup comme le sergent Ray. Peut-être négligeait-il certains éléments que quelqu'un de plus jeune et plus frais que lui aurait tout de suite remarqués. Mais il avait trop d'amour-propre pour renoncer.

Le téléphone bourdonna.

« Oui, Ruth ?

— Êtes-vous occupé, monsieur ?

— J'aimerais bien l'être, ricana-t-il amèrement. Venez. »

Elle entra. « Vos appels. » Elle lui tendit le registre du téléphone. Dans une colonne étaient consignées les heures des appels, dans l'autre, le nom du correspondant et le message. Il parcourut rapidement la feuille.

« Quelque chose d'intéressant ? » demanda le sergent Ray.

Mitchell se pencha soudain sur sa chaise pour relire attentivement une phrase. « Vous vous souvenez de ce M. Wells de Londres ? Cet étrange petit taré qui se prétendait citoyen du monde ?

— Ouais ?

— Il a appelé pour nous parler du meurtre de Dolores Clark. » Mitchell se laissa aller sur sa chaise, tira sur sa cigarette et s'offrit le luxe d'un large sourire.

Ray saisit le calepin et étudia son contenu. Le plus grand étonnement se peignit sur ses traits.

« A deux heures trente-cinq ? Mais c'était avant que ça arrive ! »

Mitchell opina d'un air entendu.

« Seigneur, lieutenant ! Il avait peut-être raison à propos de ce Stephenson ! Wells est peut-être vraiment médium !

— Certainement pas.

— Attendez une minute ! L'ordinateur a dit que Stephenson n'existait pas, tout comme les empreintes !

— Oh, il existe.

— Qui ? demanda le sergent, dérouté. Wells ou Stephenson ?

— Ils ne font qu'un.

— Hein ?

— Dédoublement psychopathologique de la personnalité.

— Je ne vous suis pas.

— La partie rationnelle de sa personnalité vient dans mon bureau et dit qu'elle connaît le meurtrier parce qu'elle veut que nous l'empêchions de tuer à nouveau. Dans le même temps, sa partie dérangée continue à éventrer des femmes. Je pense qu'en réalité, ce Wells nous demande de l'aide. Un cas classique de Dr Jekyll et M. Hyde.

— Je continue à penser qu'il pourrait aussi bien être médium.

— Croyez-moi sergent, ce n'est pas le cas. » Mitchell tira une dernière bouffée de sa cigarette. « Il nous a appelés *avant* le meurtre parce qu'il savait qu'il allait le commettre. »

Amy avait sombré dans un profond sommeil chimique.

H. G. était assis auprès d'elle sur le lit, absorbé dans la contemplation ses traits calmes et délicats. La tendresse qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre l'intimidait. Il était certain d'aimer cette femme plus que tout au monde. Il se jura de la protéger et de lui sauver la vie, quel qu'en soit le prix. S'il la perdait, il perdrait tout, y compris l'envie de vivre.

Il récupéra dans l'armoire d'Amy un édredon que la grand-mère de la jeune femme avait cousu à la main et la couvrit.

Une fois dans le salon, il contempla le ciel couvert par la baie vitrée. L'horloge à balancier au fond de la pièce sonna un coup, lui rappelant que le destin approchait, inexorable.

«La barbe ! »murmura-t-il. Il n'acceptait pas l'idée de partir. Stephenson gagnerait par forfait et resterait libre de commettre ses crimes infâmes. Certes, la vie d'Amy serait épargnée, mais lui, H. G. Wells n'aurait pas ramené Leslie John Stephenson au XIXe siècle pour qu'il soit jugé.

Il regarda sa montre et appuya sur un bouton. Onze heures et demie précisément. Il lui restait six heures. Cela devrait suffire pour agir plutôt que d'attendre passivement, une attitude qui ne lui paraissait pas digne de lui, d'Amy Robbins ou de *L'Utopie*.

Une idée germa dans son esprit. Il devait essayer, se dit-il. Abandonner maintenant équivalait à noyer tout espoir d'une humanité éclairée dans la mer de la Tranquillité. Comme Huxley avait dit un jour : *Par-dessus tout, un homme doit être sincère avec lui-même. Sinon, il devient faible et ne pourra plus être sincère avec personne.*

Il devait essayer, au moins pour Amy.

H. G. quitta l'appartement, l'esprit tout à fait clair malgré le manque de sommeil. Il fit signe à un taxi.

« Où allons-nous, monsieur ?

— A la bibliothèque publique de San Francisco. »

Il voulait savoir si le légendaire Jack l'Éventreur avait fini par être arrêté. Si tel était le cas, cela signifiait que lui, H. G. Wells, avait réussi à ramener le scélérat à Londres en 1893 et à le remettre à Scotland Yard. Pareille information, déduisit-il, constituerait une indication essentielle pour déterminer la conduite à tenir le soir même.

En sortant du taxi, il se réjouit d'être à nouveau à proximité d'une bibliothèque. Il repensa brièvement aux nombreuses heures durant lesquelles il s'était réfugié dans celle de South Kensington, pour fuir son premier mariage.

Au comptoir, il demanda à consulter tous les livres disponibles concernant Jack l'Éventreur. Après vingt minutes d'attente anxieuse, l'employé revint et posa une pile de livres devant lui. H. G. s'installa en hâte dans un coin retiré de la vaste salle de lecture, étala les livres sur la table et commença à lire.

Une heure plus tard, il referma sèchement le dernier ouvrage en marmonnant un juron.

« J'ai échoué », dit-il à haute voix.

Il rouvrit le livre et relut l'inévitable conclusion : *Jack l'Éventreur ne fut jamais découvert, jamais arrêté et jamais identifié. Jusqu'à ce jour, son identité est restée l'un des plus grands mystères de l'histoire du crime.*

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Tout simplement que les événements avaient suivi leur cours. Le destin avait triomphé. Amy et lui avaient fui en laissant Stephenson faire du XXe siècle son terrain de chasse. Ou bien H. G. était resté dans l'appartement, avait affronté Stephenson et perdu. Dans ce cas, Amy était morte, comme l'affirmait le journal.

Mais une troisième solution existait. Et s'il restait, affrontait Stephenson et qu'Amy survivait ? Bien sûr ! Il allait éloigner Amy et lui-même resterait ! Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Mais il s'assombrit en relisant les dernières lignes : *l'un des plus grands mystères de l'histoire du crime.* Il n'avait pas ramené Jack l'Éventreur au XIXe siècle. Donc, s'il avait effectivement vaincu le destin, c'est en 1979 que Stephenson avait été défait.

Mais comment ?

Il sursauta, le visage blême, comprenant ce qu'il devait faire. Il se leva d'un pas traînant et se dirigea vers les immenses portes de chêne. Il allait opter pour la seule alternative acceptable : acheter une arme.

« Chez Sam – Prêteur sur gage – Paiement immédiat ». La boutique se trouvait à l'est de Market Street, près du dépôt de bus Greyhound. Bien que tout proche de la bibliothèque et du centre administratif, le quartier avait une allure différente. Des détritiques et des gravats jonchaient les rues, désespoir et résignation se lisaient dans les yeux des passants. Les immeubles étaient décrépis, l'air s'alourdissait d'effluves nauséabondes.

S'efforçant de refouler son trouble, H. G. attendait le propriétaire au comptoir. En quittant la bibliothèque, il s'était souvenu de ce que

Stephenson lui avait dit : dans la soi-disant utopie de 1979, n'importe qui pouvait acheter des armes, il suffisait de trouver un magasin de sport. Eh bien, apparemment, les prêteurs sur gage vendaient aussi des armes de poing, en plus du reste. Fouillant du regard les recoins obscurs de la pièce, il aperçut des objets qui n'avaient pas encore été conçus en 1893. Des monuments à la gloire des potentialités de la science, qui pendaient, délaissés et inutiles. Il se demanda à quoi ils avaient bien pu servir. Et si ces antiquités futuristes finissaient leur vie ici, pourquoi les avait-on fabriquées ? Il vit un « Magnétophone RCA haute fidélité – 12,50 \$ seulement », dont le nom était craquelé et décoloré.

Tout en détaillant les autres reliques, il se dit que la race humaine pourrait bien finir comme elle avait commencé : dans une caverne ; l'homme, avec ses *objets de précision*[\[4\]](#) accrochés au mur. Dans son désir de courir là où les anges eux-mêmes craignaient d'aller, l'humanité avait créé une technologie hasardeuse. Qui pouvait prévoir quels monstres synthétiques l'homme serait capable d'inventer dans l'avenir ? Des monstres susceptibles de dévaster la surface de la Terre... Les ordinateurs annonçaient-ils le début de cette débâcle ? Ses pensées furent interrompues par le propriétaire de la boutique.

« Quatre-vingts dollars.

— Cela me paraît raisonnable. »

L'homme haussa les épaules. « De nos jours et vu mon âge, je ne me promènerais pas sans un calibre. » Il poussa un petit soupir. « Mais bon, je parle pour moi. »

H. G. prit l'arme avec hésitation et l'examina de plus près. D'après l'étiquette, il s'agissait d'un Smith & Wesson .38 Spécial. Wells pouvait sentir l'odeur de la fine couche d'huile qui couvrait la surface de l'arme, il pouvait l'éprouver sous ses doigts. Ses mains se mirent à trembler, le pistolet semblait peser une tonne. C'était la première fois qu'il touchait une arme à feu, et la première fois qu'il n'avait pas envie de tripoter un mécanisme. Il haïssait le nez retroussé de cette illustration malfaisante de

l'incapacité de l'homme à se conduire rationnellement, ce symbole bleu acier de l'inhumanité, cette image trempée d'Ara, déesse de la vengeance. Il détestait ce pistolet, qui incarnait tout ce qu'il abhorrait. Il fit mine de le reposer sur le comptoir.

Quelque chose l'en dissuada.

Que faisait-il d'Amy ?

À sa grande surprise, l'arme nichée dans le creux de sa main lui procurait à présent une sensation agréable. Il la soupesa ; il se sentait plus calme, un sentiment de bien-être le gagnait. Étonnant.

« Vous l'avez bien en main ? »

Il ne répondit pas.

« Attendez, je vais vous montrer comment il marche. »

Vingt minutes plus tard, H. G. quittait la boutique, le .38 dans une poche de sa veste et une boîte de munitions dans l'autre. Il avançait lentement dans la rue sordide, s'efforçant de se convaincre que tout se passerait bien. En dépit de son achat, il demeurait inquiet : il s'apprêtait à abattre un ancien condisciple pour le bien de l'humanité passée, présente et à venir.

Sauf s'il ne parvenait pas à s'y résoudre.

Agitée, toujours à moitié endormie, Amy se redressa à moitié dans son lit. Dès que son corps sentit l'air froid, elle se laissa retomber et se roula en boule sous l'édredon. H. G. l'avait gentiment couverte. Elle avait chaud. C'était si agréable d'avoir chaud. De dormir. Tout allait bien. Bientôt, Wells l'emmènerait avec lui et ils seraient heureux pour toujours. Mais c'était si bon de dormir. Elle rêva.

Elle se trouvait sur le lac, dans un bateau qui dérivait doucement sous le soleil, ses bras pendaient par-dessus bord, l'eau caressait ses doigts.

Transperçant le rideau de pins et de bouleaux de la berge, les rayons du soleil doraient la surface de l'eau. Le souffle tiède de la brise. Le clapotis confortable de l'eau contre les flancs de l'embarcation. Le bateau tangua doucement, et l'espace d'un instant la jeune femme fut dans les bras de sa mère puis dans ceux d'un amant. Le monde était parfait, son bonheur sans fin. Elle soupira, totalement rassurée. Elle avait toujours été une enfant solide et résistante, grâce à de tels moments. Son existence était sereine. Sa vie allait être une douce dérive sur les courants dorés du cosmos, ses pensées à jamais libres de tout soucis, sa peau à jamais caressée par l'eau fraîche et la tiède brise. Elle était l'enfant éternel de l'univers, Amy, déesse de la tranquillité.

Quelqu'un l'appelait depuis la berge. Le bateau vira et, ouvrant les yeux, elle vit l'embarcadère. H. G. était là qui lui faisait de grands gestes, souriant. Son cœur bondit de joie et de surprise. Elle ne l'attendait pas. Manifestement, son amant était venu la rejoindre pour les vacances. Oui, c'était bien lui sur le quai, et il voulait être auprès d'elle.

Ensemble, ils allaient musarder à travers l'univers, une parfaite et bienheureuse union.

Elle allait devoir se relever pour faire faire demi-tour au bateau et rejoindre l'embarcadère, afin qu'il puisse monter à bord. Oui, c'est ce qu'elle allait faire même si elle ne voulait pas sortir de sa rêverie. Elle leva les yeux. Le bateau n'avait plus de voile, celle-ci avait disparu. La jeune femme haussa les épaules. Elle ramerait. Elle tendit langoureusement les bras et ses mains tâtonnèrent sur le plat-bord, mais le métal froid des dames de nage ne contenait plus rien. Les avirons avaient disparu eux aussi. Elle soupira. Que faire ? Il n'y avait rien à faire. Son amant lui manquait tant.

Le vent força et le bateau s'écarta un peu plus de la rive. H. G. devenait de plus en plus petit. Il se réduisit bientôt à un point dont elle ne put plus distinguer les gestes et les cris. Elle songea qu'elle devrait peut-être plonger par-dessus bord pour nager jusqu'à l'embarcadère. Il se pencherait et l'aiderait à grimper à l'échelle, et ils contempleraient l'horizon, main

dans la main. Mais n'était-elle pas déjà trop loin pour nager ? Et le bateau qui avait dérivé encore plus loin. Savait-elle nager ou avait-elle oublié ?

Elle se rendit alors compte qu'elle ne pouvait plus bouger. Elle rit intérieurement. Cela n'avait plus aucune importance.

Toujours profondément endormie, elle mit la tête sous l'oreiller.

Les pans de sa veste attirés vers le sol par le poids du pistolet et des munitions, H. G. descendait Mission Street. Six blocs plus tard, il comprit qu'il ne trouverait pas de taxi dans cette partie de la ville. Il bifurqua et se dirigea vers le centre-ville, abattu. L'atmosphère glauque de ces pauvres quartiers industriels avait fini par déteindre sur lui. Près de cent ans de progrès technique n'avaient pas amélioré la vie de la plupart des gens ici. Et lui-même venait d'acheter un pistolet. Cela signifiait-il que Stephenson avait raison ? Serait-il le Méphistophélès d'un H. G. Faust ?

« Non, va au diable ! » lança-t-il à haute voix.

Tout ce que je veux, c'est que la force monstrueuse de la science et de la technologie dirige l'humanité vers un système de valeur fonctionnel. Quelque chose qui a toujours fait défaut à l'humanité et qu'elle peut à présent atteindre, parce qu'elle a ouvert les portes de l'univers et de l'éternité. Tout ce que je veux, c'est voir quelques exemples de ce genre de progrès, pour pouvoir rentrer dans mon humble siècle primitif sans craindre l'apocalypse pour le restant de mes jours.

Sans parler d'Amy. Sa montre à quartz lui apprit qu'il était quatorze heures trente.

Bientôt, Amy partirait dans son Accord, des heures avant le moment supposé de sa mort. Elle ne serait plus en danger. Alors il s'installerait dans le fauteuil à bascule, en face de la porte, prêt à appuyer sur la détente de son .38 Spécial. Lorsque Stephenson entrerait, il appuierait sur la détente et mettrait fin à sa tortueuse existence.

Un taxi finit par s'arrêter. H. G. grimpa à l'arrière et donna l'adresse au chauffeur, qui accéléra sur Market Street, en direction du nord.

Wells soupira ; le taxi semblait l'éloigner de plus en plus d'une partie de lui-même qu'il ne voulait pas perdre, de sa vision optimiste de la nature humaine. Comment pouvait-il prétendre défendre la rationalité avec une arme dans sa poche ? Quoi qu'il advienne, l'hostile chirurgien avait remporté leur bataille philosophique. Regardant par la fenêtre, H. G. se sentit soudain tout petit. Comment pouvait-il s'inquiéter pour une population innocente, comment pouvait-il se soucier de justice, quand le monde dans lequel il s'était retrouvé s'avérait plus intrinsèquement mauvais que celui qu'il avait quitté ? Il n'avait rencontré aucun bastion de moralité, même hypocrite. Au contraire, ses observations lui avaient dévoilé un monde de 1979 plus favorable à un Jack l'Éventreur qu'à, disons, un sauveur. N'en était-il pas la preuve vivante ? Un être humain pacifiste, respectueux des lois, désormais en train d'échafauder un meurtre ?

Brusquement, il se mit à pleurer. *L'homme est le plus cruel des animaux*, avait dit Nietzsche. *Y compris envers lui-même*, ajouta Wells. Son désespoir ne connut plus de bornes. Tout ce qui lui restait, c'était Amy.

« Bon Dieu, vous ne pourriez pas aller plus vite ? »

Son cri fit sursauter le conducteur, qui appuya sur l'accélérateur. La voiture réagit paresseusement mais finit par s'élancer lourdement dans les rues la ville.

Arrivé à l'intersection de Green et Jones Street, H. G. paya le chauffeur et courut dans Green Street. Dieu merci, il était arrivé. Dans quelques secondes, il retrouverait Amy et ils seraient les premiers êtres humains de l'univers à avoir défait le destin.

Il s'arrêta sur le trottoir devant l'immeuble de la jeune femme, près d'un arbre en pot. Il remarqua une étrange berline garée dans la rue mais n'y prêta guère attention. La jeune femme l'attendait.

Wells monta les marches quatre à quatre et s'engouffra dans le couloir. Il était sur le point d'arriver à l'appartement d'Amy lorsque quatre grandes mains de fer le saisirent. On le tira violemment en arrière jusqu'à la porte d'entrée, d'où il fut jeté sur le dur trottoir de béton. Éperdu, il tenta de se relever. Une rude botte vernie le cueillit alors à mi-corps et il repartit en arrière, heurtant le pot de l'arbre. Il se mit à battre des bras et ouvrait la bouche pour appeler Amy quand quelque chose de lourd s'abattit sur sa nuque. Le monde s'obscurcit, son corps fléchit. Il sentit qu'on le soulevait sans ménagement et qu'on le jetait sur la banquette arrière de la berline qu'il avait remarquée quelques instants auparavant.

Puis l'automobile démarra, prit un virage, accéléra. Nausée et désespoir envahirent le savant. On l'éloignait de force d'Amy au moment où elle avait le plus besoin de lui.

OceanofPDF.com

LESLIE JOHN STEPHENSON S'AGITA DANS LES DRAPS

MARRON foncé de son lit extra large. Il s'étira, bâilla bruyamment et se détendit. Souriant, il leva la tête pour jeter un coup d'œil à la pendule sur la commode. Quinze heures cinq. Seigneur, quel fainéant, dormir jusqu'au milieu de l'après-midi ! Surtout qu'il devait régler définitivement la question H. G. Wells. Il gloussa. Jouir de deux femmes dans la même nuit pouvait mettre un homme à rude épreuve. Il n'avait plus vingt ans. Et la police était arrivée à McLaren Park beaucoup plus tôt qu'il ne s'y était attendu. Comme s'ils avaient été prévenus. Pris au dépourvu, il avait dû s'enfuir comme autrefois, à Whitechapel. Il n'était rentré chez lui qu'à sept heures du matin, complètement épuisé.

« Même les anges de Satan ont parfois besoin de dormir », se dit-il.

En sifflotant, il extirpa son corps nu du lit, se rendit dans la salle de bain et prit une douche brûlante.

Il avait de bonnes raisons d'être épuisé. La séduction et le meurtre de Dolores Clark constituaient l'expérience sexuelle la plus satisfaisante qu'il ait jamais connue. Complètement nue, elle l'avait chevauché en lui tournant le dos. Son corps noir et luisant s'était sauvagement démené, puis ses gémissements s'étaient peu à peu transformés en cris, en frénétiques supplications. Il avait tâtonné à la recherche de son couteau et l'ayant trouvé, avait atteint un orgasme furieux ponctué de coups de poignard. Si grande avait été sa passion, si complète sa satisfaction, qu'il ne se souvenait pas clairement de ce qu'il avait fait ensuite.

Il prit sa rituelle tasse de thé devant l'âtre danois, en contemplant la lumière hivernale qui se déversait à travers les vitraux du salon. Wells devait être complètement bouleversé par la lecture des articles rapportant ces meurtres, dont il saurait sa machine responsable.

Oui, Wells était certainement toujours en train de le chercher. Quelle délicieuse ironie ! Il n'allait pas tarder à le retrouver mais pas comme il s'y attendait.

Stephenson se resservit du thé, se délectant de son plan, classique mais avec une touche de baroque. Ses actions seraient libératrices, il pourrait agir sans entrave et sans crainte. Il aurait une machine à explorer le temps à sa disposition ; il serait invincible.

Inspiré, il s'approcha du secrétaire, s'assit et se mit à composer un poème.

Vois, dit le roi avec sagacité,

L'amour vrai appartient à la brutalité.

Viens, ma reine, viens ma colombe pour

qu'ensemble nous étanchions notre soif d'amour.

Je suis tienne à jamais, dit-elle, en acceptant

d'être répudiée, tuée, retournée comme un champ.

Car une femme doit comprendre la réalité :

L'amour vrai appartient à la brutalité.

Il pencha sa tête en arrière et explosa de rire, enchanté de sa création impromptue. Avec un frémissement d'orgueil, il la consigna pour l'éternité. Bien qu'il ait écrit ce poème dans une exaltation visionnaire, celui-ci n'en était pas moins léger, rythmé comme un fandango, et gardait un accent de dérision manifeste sans pour autant négliger ses thématiques récurrentes. Il méritait de passer à la postérité ; il faudrait qu'il le fasse publier. Il était persuadé qu'il valait bien n'importe quel extrait des Cenci de Shelley.

Stephenson s'habilla en hâte et quitta son appartement. Il voulait acheter un poignard exotique avant la tombée de la nuit. Peut-être, s'il en avait le temps, s'arrêterait-il pour prendre un léger souper avant de se mettre en route pour l'appartement d'Amy Robbins. Il sourit. Il était certainement béni par Satan.

Il se mit à observer la circulation ; comme aucun taxi n'apparaissait dans le flot de véhicules, il prit une pose qu'il avait plusieurs fois observée en 1979, le pouce levé en attendant que quelqu'un s'arrête.

Le plus petit des deux hommes conduisait lentement la berline sur Jones Street, comme s'il s'agissait de faire un petit tour en ville.

L'autre s'était tourné et regardait par-dessus le dossier de son siège, en soupesant le Smith & Wesson .38 Spécial d'un air perplexe.

« Vous commettez une erreur ! hurla Wells, une terrible, une horrible erreur ! » Les menottes lui mordaient cruellement les poignets. « Une femme va être assassinée là-bas ! Vous m'entendez ?

— Joli calibre. Où vous l'avez trouvé ?

— Tu ne lui récites pas ses droits ?

— Ouais.

— Voulez-vous m'écouter s'il vous plaît !

— Vous avez le droit de garder le silence...

— S'il vous plaît !

— Et vous avez le droit de consulter un avocat.

— Pour l'amour de Dieu, mon brave !

— Vous êtes prévenu qu'à partir de maintenant tout ce que vous pourrez dire pourra être retenu contre vous devant un tribunal.

— Mais vous ne comprenez donc pas ? hurla H. G.

— Écoute mon pote ! Si tu ne t'arrêtes pas de me crier dans les oreilles, tu ne seras bientôt plus capable de parler ! Compris ?

— Vous vous en fichez », ajouta Wells doucement. Il regarda par la fenêtre, la tête pleine de questions angoissantes, cosmiques. Il devait se contrôler : s'il craquait, tout serait perdu.

Une fois devant le quartier général de la police, ils s'arrêtèrent devant un quai de déchargement où des hommes en uniforme plaisaient en fumant. Au-dessus de leurs têtes, une inscription annonçait : « PRISON ». Ils le tirèrent hors de la berline et l'entraînèrent dans le bâtiment. Personne n'eut l'air de les remarquer particulièrement. Le petit inventeur aurait pu tout aussi bien être n'importe qui : un riche, un pauvre, un clochard, un voleur... c'était la routine.

Alors qu'on lui faisait passer la porte d'une bourrade, H. G. eut le temps de se retourner une dernière fois. Les ombres s'allongeaient et il désespérait de pouvoir lire sa montre accrochée à son poignet, dans son dos.

Le temps, devenu son bien le plus précieux, lui avait été volé par la police.

« Je ne suis pas un criminel ! » s'écria-t-il, sans que personne n'y prête attention.

On lui fit suivre un couloir vert, puis entrer dans un ascenseur. La cabine descendit lentement. Désorienté, accablé, il comprit que s'il avait été totalement honnête avec Amy et lui avait fait part de ses intentions, il ne se serait pas retrouvé dans cette situation. Au bout du compte, elle aurait fini par l'accompagner. Au lieu de quoi Amy se retrouvait seule, à attendre son retour. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était que la jeune femme ait la bonne idée de quitter son appartement. Si elle s'attardait, c'est au docteur Leslie John Stephenson qu'elle ouvrirait la porte. À cette idée, Wells se redressa, hurlant de panique, et se jeta contre les portes de l'ascenseur. Le plus grand des détectives le projeta contre le fond de la cabine et la tête de Wells heurta

violemment le revêtement métallique. Il glissa le long de la paroi, jusqu'au sol. Le policier, impassible, aida le petit homme à se relever et le soutint.

Puis l'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent. H. G. fut conduit devant un guichet grillagé, derrière lequel se tenait un officier qu'il identifia comme étant un sergent ; il devait de ce fait avoir quelque autorité.

« J'exige de voir le lieutenant Mitchell. »

Ils lui retirèrent ses menottes, tendirent au sergent le pistolet de Wells, ses journaux, ses chèques de voyage, sa précieuse montre à quartz et le contenu de ses poches. Ultime humiliation, on lui retira sa ceinture ; il se mit à rougir, pensant un instant que son pantalon allait tomber.

« Je vous en prie, mon brave !

— On ne voudrait pas que vous vous pendiez, comprenez ? »

On lui prit ses empreintes, on le photographia, et tout cela prit un temps atrocement long. Ils faisaient tous preuve d'une telle indifférence que H. G. se demanda si la seule occupation des policiers modernes était d'échanger des plaisanteries de mauvais goût, de fumer, de parler des femmes et de faire des commentaires au sujet des « Raiders ».

On le conduisit en cellule. Il comprit soudain, horrifié, qu'on n'allait pas lui donner immédiatement l'occasion de s'expliquer. « S'il vous plaît, le temps presse ! Je dois voir le lieutenant Mitchell !

— T'es pressé de te confesser ou quoi ? »

H. G. se dégagea et tenta désespérément d'atteindre la porte. Il fut rattrapé avant d'avoir franchi le seuil. Ils lui tordirent violemment les bras, le propulsèrent au fond du cachot et claquèrent la porte.

Il se releva et regarda autour de lui. Une vague odeur d'urine et de bile flottait dans la cellule. Désespéré, il plongeait son visage entre ses mains.

Le lieutenant Mitchell faisait ce qu'il faisait toujours quand une enquête sur un meurtre le tracassait : il dînait chez Rocca. Pour une raison ou une autre, la nourriture avait un effet calmant sur lui et faisait disparaître les nausées provoquées par la fatigue. A condition qu'il mange lentement.

Il termina sa glace à la vanille, sirota sa troisième tasse de café, alluma une cigarette et réfléchit. Rien d'autre à faire qu'attendre. Bien sûr, la presse poussait de hauts cris, mais c'était son habitude. Le procureur et le chef de la police avaient le bon sens d'être injoignables ; ils lui laissaient, ainsi qu'à son supérieur, le soin de gérer l'affaire. C'était ce qui rendait le boulot de Mitchell supportable. Les politiciens respectaient ses états de service et le laissaient tranquille.

Il soupira. Le repas avait atténué sa nervosité. Après un coup d'œil à sa montre, il laissa un pourboire généreux et retourna au quartier général de la police.

En entrant dans son bureau, le voyant de son téléphone clignotait. « Mitchell à l'appareil !

— Où étiez-vous, lieutenant ? demanda le sergent Ray, j'essaie de vous joindre depuis deux heures !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On l'a eu ! Les inspecteurs Scheff et Spector ont appréhendé le suspect au moment où il allait entrer dans l'immeuble du 92½ Green Street ! »

Mitchell sourit et gloussa. « Vous pourrez dire à Spector et Scheff qu'ils ont gagné leurs galons de sergent.

— Et comment, monsieur.

— Vous pouvez aussi lever le dispositif autour de l'appartement de la fille.

— Oui monsieur.

— Alors, est-ce que je me trompais ?

— Oh, non, vous aviez raison. Il voulait être pris. Il était bien là où il nous l'avait dit.

— Il ne l'a pas blessée, j'espère ?

— Qui ça ?

— Amy Robbins.

— Elle n'était pas là. »

Mitchell soupira. « Pourvu qu'on ne la retrouve pas égorgée quelque part. » Il alluma une cigarette. « Où est-ce que vous avez mis Wells ?

— Il est au trou.

— Je veux lui parler.

— Je vous l'amène tout de suite, lieutenant. »

Mitchell grimaça un sourire. « Ah, une dernière chose, sergent.

— Quoi ?

— Vous le prenez toujours pour un médium ? »

Dans le salon d'Amy, le carillon de cuivre de l'horloge à balancier sonna six coups assourdis qui restèrent suspendus dans les airs pendant quelques secondes avant de se dissiper.

Elle se réveilla en sursaut et s'assit droite dans son lit, les yeux grands ouverts, le regard fixe. Pendant un instant elle ne sut plus où elle se trouvait, car la drogue avait engourdi ses sens. Elle sauta du lit et regarda par la fenêtre. Il faisait nuit ! Elle jeta un coup d'œil à la pendule au-dessus du lit.

Six heures ? Il devait y avoir une erreur ! Qu'est-ce qu'elle faisait encore dans son appartement ?

Elle alluma la lumière.

« H. G., risqua-t-elle, tu ne crois pas qu'il serait temps qu'on s'en aille d'ici ? »

A pas légers, elle traversa le hall d'entrée et alla gratter à la porte de la salle de bain.

« H. G. ? Il est horriblement tard, souffla-t-elle, en s'efforçant de contenir l'anxiété de sa voix. H. G. ? »

Il n'était pas dans la salle de bain. Tournant son regard vers l'entrée, elle constata que le reste de l'appartement était plongé dans l'obscurité. Commencant à s'inquiéter, elle tendit l'oreille, dans l'attente d'un bruit – de quelque chose – qui l'avertirait d'un danger. Rien d'autre que le faible écho d'une chaîne stéréo de l'autre côté de la rue.

Wells s'était certainement endormi sur le canapé du salon pour ne pas la déranger. Elle se détendit quelque peu. Évidemment. C'était ça. Après tout, il était resté debout toute la nuit.

Elle retraversa l'entrée sur la pointe des pieds, s'arrêta sur le seuil du salon et scruta la pénombre, ne parvenant à distinguer que des formes vagues.

« H. G. ? murmura-t-elle d'une voix pressante. H. G. ? »

Elle attendit plusieurs minutes, effrayée à l'idée de traverser la pièce, puis se précipita vers le canapé.

« H. G. ! Réveille-toi ! H. G. ! » Penchée au-dessus du divan, elle le chercha à tâtons, mais ses mains ne trouvèrent que le froid tissu des coussins dans l'obscurité. *Il n'était pas là ! Il était parti !* La jeune femme trébucha dans le vestibule, cherchant l'interrupteur à l'aveuglette. La jeune

femme alluma et se retourna lentement pour examiner la pièce. Elle était sur le point de craquer. Elle inspira profondément pour se maîtriser.

Amy s'assura d'un coup d'œil que la porte d'entrée était bien fermée. Elle se précipita vers le canapé, trouva ses baskets et les enfila. Où était-il allé et pourquoi ? Quand était-il parti ? Qu'était-il arrivé pendant qu'elle dormait de ce sommeil bienheureux ? Si elle ne lui avait pas fait confiance, elle ne se serait jamais permis de prendre un valium ! Elle fronça les sourcils. C'était lui qui avait insisté pour qu'ils soient honnêtes l'un envers l'autre. Et pourtant il était parti sans la prévenir, mettant ainsi sa vie en danger.

Elle regagna sa chambre, mit son manteau et éteignit la lumière. *Pourquoi ? Pourquoi était-il parti ?* Elle secoua la tête. Elle n'arrivait pas à croire qu'il l'ait trahie.

Il n'y avait pas de raison de douter de lui maintenant. Il ne lui restait plus qu'à espérer – avec ferveur – qu'il ne lui soit rien arrivé. Elle essuya une larme, simple expression de son désir d'être auprès de lui. *Et s'il lui était arrivé quelque chose ?*

L'horloge sonna un coup. Six heures et quart. Le bruit résonna, lugubre, inéluctable. Son cœur bondit dans sa poitrine. Ses mains tremblaient.

Elle devait partir.

Amy ramassa son sac à main sur la table du salon et s'élança vers la porte. Elle s'arrêta dans le vestibule, pensant soudain à ses clés de voiture. Elle fouilla ses poches, en vain. Elle fronça les sourcils et fit demi-tour. Les avait-elle laissées sur le canapé ? Ou posées sur le bureau ?

Dans la salle d'interrogatoire, H. G. était assis devant une table de faux bois, sur une chaise semblable à celles qu'il avait remarquées chez McDonald's. Trois fois, il avait patiemment expliqué qui il était, d'où il venait, comment il était arrivé en 1979, ce qu'il faisait et le danger immédiat qui pesait sur la femme de sa vie, Amy Robbins. Trois fois, le

lieutenant Mitchell, déconcerté par la sincérité et la rationalité de Wells, lui avait demandé de recommencer. A chaque fois, un policier assis à l'autre bout de la table s'était discrètement affairé sur un petit clavier pour consigner l'étrange récit.

Fumant cigarette sur cigarette, Mitchell marchait de long en large, mais restait calme et détaché. C'était un homme patient, minutieux.

« Voyons si j'ai bien compris, dit-il en pointant un doigt sur H. G., le regard vide. Vous vous appelez H. G. Wells et vous êtes arrivé ici dans une machine à explorer le temps baptisée *L'Utopie*. Vous pourchassez un certain docteur Leslie John Stephenson dont vous prétendez toujours qu'il est Jack l'Éventreur.

— Vous avez bien compris, lieutenant, dit Wells en hochant la tête avec insistance.

— Vous vous rendez compte à quel point ceci a l'air ridicule ? »

L'aiguille noire de la pendule murale avançait. H. G. leva les yeux vers elle et essuya la sueur qui couvrait son visage livide.

Il était 18 h 17.

« Pour l'amour de Dieu, lieutenant ! Il ne reste plus beaucoup de temps ! Je vous en prie ! Sauvez-la !

— C'est déjà fait Wells, rétorqua froidement Mitchell, je l'ai sauvée, elle, et beaucoup d'autres femmes de cette ville.

— Dans quarante-trois minutes, Leslie John Stephenson va s'introduire dans son appartement pour l'assassiner.

— Leslie John Stephenson n'existe pas et n'a jamais existé.

— Que dites-vous ?

— Stephenson, c'est vous, et vous êtes lui. Une partie de vous-même désire tuer des femmes et les dépecer. L'autre partie trouve ce comportement abominable et désire être arrêtée. » Il grimaça un sourire. « Félicitations Wells, votre moitié a gagné.

— Non ! Vous vous trompez complètement ! Vous devez me croire ! Je vous en supplie ! Il ne reste plus beaucoup de temps ! »

Le lieutenant émit un petit rire sec. « Je ne sais pas pour vous Wells, mais moi, j'ai toute la nuit devant moi. Alors, si nous essayions encore une fois ? Depuis le début ? »

H. G. s'efforça de retrouver son calme pour pouvoir s'expliquer une quatrième fois, mais sans succès. Tout son corps tremblait terriblement. Lorsqu'il tenta de parler, sa gorge se noua et un haut-le-cœur le plia en deux.

Mitchell l'observa puis sortit sans un mot. Quelques instants plus tard, il revint avec une carafe d'eau glacée et un verre, qu'il remplit et tendit à Wells.

H. G. but avec reconnaissance. La sensation d'étouffement disparut. Il leva les yeux vers Mitchell et lui adressa un signe de remerciement.

« Bon, vous voulez une cigarette ? » Mitchell sortit un paquet de Camel. « Ça vous aiderait ?

— Non, fit H. G. d'une voix caverneuse. Je déteste ça. »

Mitchell s'alluma une cigarette, tira une chaise, s'assit près du greffier et posa son menton sur le dossier. Il scrutait pensivement le savant quand quelqu'un frappa à la porte. « C'est ouvert » annonça-t-il sans quitter Wells des yeux.

Le sergent Ray entra dans la pièce, tenant une immense enveloppe de papier kraft scellée qu'il posa sur la table devant Mitchell. « Ses effets personnels.

— Quelque chose d'intéressant ?

— Oui. Ça. »

De l'autre main, Ray tendit à Mitchell le Smith & Wesson .38 Spécial et la boîte de munitions.

Le lieutenant examina rapidement le pistolet puis, d'un geste désinvolte, le jeta sur la table où il résonna lourdement. Mitchell écrasa sa cigarette et frotta son visage buriné. L'air aigri, il fixa Wells avant de lui lancer un regard entendu. « On ne fabriquait pas ce modèle au XIXe siècle, Wells.

— Vous vous méprenez, lieutenant ! J'ai acheté cette arme cet après-midi même pour pouvoir défendre Mlle Robbins. Je m'apprêtais à arrêter ce misérable scélérat de Stephenson ! J'étais disposé à l'abattre si nécessaire ! »

Mitchell éclata de rire. « Vous allez devoir trouver mieux. Beaucoup mieux. »

H. G. ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Une sueur froide coulait sur sa poitrine. Il devait rester calme, il devait se contrôler. Il devait faire appel à sa logique pour trouver un moyen de s'en sortir. D'une manière ou d'une autre, il devait les convaincre. « S'il vous plaît, lieutenant, dit-il doucement, cette jeune femme, Mlle Robbins...

— J'ai une nouvelle théorie à vous soumettre, Wells. » Mitchell se leva de sa chaise et se remit à marcher de long en large. « Aucune des femmes que vous avez assassinées n'a résisté. En fait, elles ont toutes eu des relations sexuelles, juste avant de mourir. Pourquoi ? Comment ? Très simple. Elle avait un pistolet sur la tempe. Ce pistolet. »

H. G. écarquilla les yeux, incapable de répondre immédiatement. La terreur le submergeait, car il se rendait compte que ce policier intelligent et méthodique avait déjà assez de preuves pour l'envoyer en prison. Les théories de cet homme étaient solides et ses arguments parfaitement

logiques, mais il n'y avait pas une once de vérité dans ce qu'il disait ! Il devait exister un autre moyen de le convaincre, de sauver la vie d'Amy malgré le peu de temps qui leur restait.

« Voyons ce que vous aviez d'autre », dit Mitchell. Il déchira l'enveloppe et la vida de son contenu.

H. G. se mit à hurler : « Je vous en prie, lieutenant ! Oubliez tout ce que je vous ai dit, d'accord ? Oubliez-le, tout simplement ! Vous devez sauver Amy Robbins ! Pourquoi est-ce que vous n'envoyez pas au moins un de vos hommes à son appartement pour la protéger ? Si vous ne le faites pas elle sera morte à dix-neuf heures ! »

Mais Mitchell ne l'écoutait pas.

Le lieutenant regardait l'exemplaire du *Chronicle* de San Francisco qu'il avait sorti de l'enveloppe kraft. Ses yeux détaillaient la photo d'une très jolie jeune femme nommée Amy Robbins. Il lut le titre qui parlait d'un nouveau meurtre.

« Nom de Dieu », siffla-t-il entre ses dents. Il n'en croyait pas ses yeux, ne savait pas comment réagir. Jamais en vingt-sept ans de carrière il n'avait eu affaire à quelque chose d'aussi étrange. Le journal était daté du 10 novembre 1979, l'édition du lendemain matin – qui ne serait imprimée que dans huit heures. Il se frotta vigoureusement le visage, puis tendit le journal au sergent Ray. « Qu'est-ce que vous dites de ça, sergent ? »

— Oui, voilà, hurla le petit Anglais, regardez ça ! » Il se tourna vers Mitchell, une lueur d'espoir dans les yeux. « Voilà la preuve de mon innocence ! Voilà la preuve que je dis la vérité, bande d'idiots ! Maintenant vous comprenez ce que j'essaie de vous expliquer ? » Il regarda la pendule. « Il est sept heures moins vingt, lieutenant ! Vous avez exactement vingt minutes ! *Maintenant*, allez-vous vous décider à envoyer quelqu'un pour protéger Mlle Amy Robbins ? Pour qu'elle ne vienne pas s'ajouter à la liste des victimes, en première page de ce satané journal ? »

Mitchell ignorait Wells. « Qu'en pensez-vous, sergent ? »

— Seigneur, je n'en sais rien. » Son visage nouveau était livide. « On devrait peut-être envoyer quelqu'un chez elle. Vous avez vu l'encart ?

— Quel encart ?

— En haut de la page : « Gros rapport sur le 101 à Bay Meadows. " Et si c'était vrai ?

— Mais *bien sûr* que c'est vrai ! » s'écria H. G.

Mitchell pouvait voir que son coéquipier était ébranlé, car il regardait Wells comme si ce dernier avait vraiment été doté de pouvoirs surnaturels. Le lieutenant ricana. « Ce n'est pas un médium que vous avez devant vous, sergent Ray ! C'est l'un des tueurs les plus déments que vous ayez jamais vus !

— Oui, lieutenant. Mais la date. Qu'est-ce que vous dites de la date ?

— Bonté divine, sergent, faites un peu marcher vos méninges ! Vous n'avez jamais entendu parler de ces boutiques où on peut se faire imprimer de faux journaux ? » Il désigna Wells d'un geste. « Ce type est tellement tordu qu'il a fabriqué un article de journal sur sa prochaine victime !

— Ouais, fit Ray, tristement, comme à regret. Il n'y a jamais que les retraités ou les chômeurs pour se faire des rapports pareils, de toute façon. »

H. G. était stupéfait. « Vous voulez dire... vous voulez dire que même ça, vous ne voulez pas le croire ? Cette démonstration de futurologie ? » Il agitait le bras en montrant le journal. « Mon Dieu, mais alors, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— La vérité. »

Mitchell vit le prisonnier se redresser dans sa chaise, au bord de l'explosion. Le lieutenant se tint prêt à intervenir.

Et puis soudain, Wells s'affaissa. Ses lèvres se mirent à trembler, des larmes à couler sur ses joues. « Je vais faire un marché avec vous, lieutenant !

— Vous n'êtes pas en position de faire un marché avec qui que ce soit.

— Si vous envoyez quelqu'un à l'appartement de Mlle Robbins pour lui sauver la vie, j'avouerai tout ce que vous voudrez.

— Je ne cherche pas à vous extorquer des aveux, Wells. C'est la vérité que je veux.

— Mais bon Dieu, intervint le sergent Ray. Qu'est-ce qu'on risque ? Je veux dire, si c'est tout ce qu'il demande, pourquoi on n'enverrait pas une voiture là-bas ? »

Mitchell soupira. « Bon, vous avez raison. Il sera peut-être plus coopératif. N'est-ce pas Wells ? »

H. G. acquiesça. Mitchell se tourna vers le sergent. « Allez-y. » Ray sortit et Mitchell reporta son attention sur le savant, l'air impatient.

« Je vous écoute.

— Je les ai toutes tuées, croassa H. G. d'une voix étranglée de soulagement. Toutes, sans exception. »

Amy avait regardé dans son bureau, elle avait regardé dans la cuisine, dans la chambre, dans la salle de bain. Partout. Elle avait fouillé les poches de son manteau une dizaine de fois. Les clefs de la voiture demeuraient introuvables. Elle revint au bureau. Toujours pas de clefs. Désespérée, elle vida le contenu des tiroirs sur la table et le fouilla. Rien. Elle courut à sa chambre et fit de même avec ceux de sa commode. L'horloge à balancier sonna une fois de plus.

Sept heures moins le quart.

Il lui restait quinze minutes, en tout et pour tout. Ce n'était pas en voiture qu'elle allait partir mais en courant. *Et tout de suite*. Elle se dirigea en hâte vers la porte d'entrée mais se figea.

La poignée de la porte tournait, en même temps que le verrou.

Elle recula en titubant, les yeux écarquillés, faisant « non » de la tête, encore et encore. Le verrou coulissa ; elle eut à peine le temps de faire volte-face et d'entrer dans le placard de l'entrée.

Respirant tant bien que mal entre ses dents, elle s'agrippa à la barre de la penderie pour s'empêcher de défaillir. Lorsqu'un peu de sang lui fut revenu au visage, elle se fraya précautionneusement un chemin à travers les robes et les manteaux et s'accroupit sur le plancher. Sa respiration devint saccadée. Elle se mit à trembler, complètement frigorifiée. Son cœur battait si fort qu'elle était persuadée qu'on pouvait l'entendre du salon. Elle se mordit la lèvre inférieure pour essayer d'arrêter de frissonner.

Puis elle l'entendit... marchant lentement, sans bruit, à pas de loup, comme un professionnel. *Il est en avance !* hurla-t-elle intérieurement. *En avance !* Dans l'article du journal, le médecin légiste affirmait que le meurtre s'était produit entre sept heures et sept heures et demie. Eh bien, il s'était trompé !

Elle tordit la bouche pour ne pas pleurer.

La peur était épouvantable, pire certainement que l'événement lui-même. Sa peau se hérissait, anticipant un rire dément, une main puissante dans ses cheveux, une violente secousse qui l'arracherait au sol, puis la douleur fulgurante d'un couteau tranchant sa gorge et ouvrant son abdomen. Elle se contacta convulsivement, gémit doucement. Elle avait peur de perdre l'esprit, de bondir hors du placard pour aller se jeter à ses pieds et implorer la délivrance.

Elle trouva cependant le courage de fermer les yeux et de prier avec dignité un être suprême qu'elle n'envisageait jusqu'alors qu'avec indifférence.

Stephenson referma la porte de sa main gantée, puis glissa précautionneusement dans son fourreau le scalpel qu'il avait utilisé pour forcer la serrure, à l'intérieur de sa bottine vernie. Il traversa rapidement le vestibule en direction du salon, son corps souple et puissant courbé en deux, prêt à toute éventualité. Il s'arrêta pour fouiller l'appartement du regard. Ne voyant rien, il se redressa et se détendit un peu. Puis il inspecta la salle à manger, la cuisine et la salle de bain. Enfin, il se glissa dans la chambre à coucher, espérant surprendre Wells et la fille en pleine étreinte passionnée, incapables de s'arrêter alors même qu'ils reconnaîtraient la glaçante incarnation de la mort. Pas de chance. En revanche, la chambre lui donna l'impression qu'un voleur l'avait précédé. Il fronça les sourcils, étonné, puis sourit. Il appréciait le chaos qui régnait dans la pièce, ce sentiment de désordre et de confusion.

Stephenson fit demi-tour, parcourant de nouveau l'appartement jusqu'à la cuisine avec un petit sourire satisfait. Il était seul.

Cette fois, il attendrait. Il ne pensait pas que ce serait très long. Les lumières étaient restées allumées, ce qui signifiait que la fille avait l'intention de revenir rapidement. Peut-être étaient-ils sortis dîner, il n'y avait pas d'assiettes sales dans l'évier. Fouinant dans les placards, il trouva la bouteille de gin Bombay. Wells était bien passé par là, se dit-il avec un nouveau sourire de satisfaction. Il n'y aurait donc aucun problème. La fille savait certainement qui il était. Peut-être allaient-ils revenir ensemble. Ne serait-ce pas l'occasion rêvée ?

Il se servit un verre de gin avant de retourner s'installer au salon, dans le fauteuil capitonné. Il but une gorgée et poussa un soupir.

Il sortit l'exotique couteau espagnol qu'il venait d'acheter de son fourreau, attaché à sa jambe gauche, et admira l'étincelante lame courbe. Quarante centimètres de dur acier de Tolède. Certes, l'arme n'était pas plus efficace que ses bistouris, mais elle était plus *impressionnante*, ce qui avait son importance. Après tout, il n'avait pas affaire à un imbécile – sauf si Wells s'était vraiment attaché à la fille, auquel cas il risquait fort de se mettre en situation de se ridiculiser. Ce serait absolument merveilleux.

Peut-être que la question de sa liberté, son règne en tant que prince humain des ténèbres, ne serait pas si difficile à résoudre. S'il l'emportait cette nuit, il n'aurait plus à s'inquiéter de la chasse opiniâtre que lui donnait ce sale petit prophète du positivisme. Il pourrait commettre ses atrocités à volonté, et la machine de Wells finirait entre ses mains, comme le feu dans celles de l'antique Dieu de la guerre. Satan régnerait. Leslie John Stephenson deviendrait l'ange éternel de l'apocalypse, chevauchant la quatrième dimension, distribuant la mort et la souffrance sur un caprice, une lubie, une pulsion éphémère.

Il vida son verre et poussa un soupir de satisfaction. Il se leva de sa chaise, se dirigea en silence vers le vestibule et éteignit la lumière, laissant ses yeux s'habituer à l'obscurité. Peu à peu, les objets reprirent forme.

Un bruit lui parvint de la rue. Il sourit de toutes ses dents. Sans doute s'agissait-il d'Amy Robbins. Machinalement, il caressa la lame de son couteau ; sa respiration s'accélérait.

Un son léger, étouffé.

Il regarda autour de lui. Ce bruit venait-il de la porte d'entrée ou d'ailleurs ? Ses sens l'abusaient-ils ? Non ! *Il y avait eu un autre bruit.* Quelqu'un à l'intérieur de l'appartement ? Accroupi, couteau pointé, il fit un tour complet sur lui-même. Son corps était tendu, son cœur battait à tout rompre. Un frémissement de crainte le parcourut. Il se mit à transpirer. Ses yeux guettaient le plus léger mouvement, ses oreilles le moindre son. Lentement, très lentement, il continua à tourner.

Soudain, son regard se fixa sur le placard de l'entrée. Avait-il regardé dans ce réduit lorsqu'il était entré ?

Il prit une profonde inspiration et leva son couteau. Il s'approcha progressivement du placard ; sa respiration se transforma en un sourd sifflement. Il tendit la main vers la poignée.

« Je les ai toutes tuées ! »

Après cet aveu, H. G. s'était effondré sur la table en pleurant de soulagement. Si Amy se trouvait toujours dans son appartement, l'ordre que venait de donner le lieutenant Mitchell avait toutes les chances de lui sauver la vie. Et à ce moment précis, c'était bien la chose la plus importante au monde. Qu'était-il sans elle, sinon un tragédien hors du temps ?

Assez de pensées et de spéculations éthérées, se dit-il, la tournure qu'avaient pris les événements entraînait quelques conséquences. Il avait avoué. Très bientôt, il allait se retrouver en prison, séparé d'Amy. En outre, il ne pourrait plus utiliser *L'Utopie* pour s'évader de ce monde de contradictions et d'injustices. Il souriait pourtant avec optimisme. Ne venait-il pas remporter une victoire remarquable contre les forces du destin ?

Mitchell était sorti et n'était revenu qu'un long moment plus tard, une tasse de café fumant à la main. Il s'était rassis, avait allumé une cigarette et repris l'interrogatoire. « Vous les avez toutes tuées, hein ?

— Combien de fois faudra-t-il vous le dire ?

— Alors comment se fait-il que vous ne sachiez pas combien Jade Chang prenait pour ses services ?

— Mon brave, l'argent ne signifie pas grand-chose pour moi.

— Quelle sorte de voiture avait Dolores Clark ?

— Une... une voiture noire.

— Quel modèle ?

— Je ne m'intéresse pas beaucoup aux automobiles, non plus.

— De quelle couleur étaient les sièges ?

— Rouge, hasarda Wells puis, souriant finement : quand j'en ai eu terminé avec elle. »

Mitchell lui lança un regard noir. « Qu'est-ce que vous avez bu chez Marsha McGee ?

— Je ne m'en souviens pas. »

— Vous ne vous en souvenez pas.

Exaspéré, H. G. se dressa sur son siège. « J'ai déjà avoué, lieutenant. Que diable voulez-vous de plus ?

— La vérité. »

Avant qu'il ait pu reprendre ses questions, la porte s'ouvrit. L'inévitable sergent Ray entra vivement dans la pièce. Son large visage était d'une blancheur crayeuse, marqué par l'inquiétude et la crainte.

« Un appel téléphonique pour vous, monsieur, annonça-t-il d'une voix sombre.

— Prenez le message.

— Je pense que vous devriez répondre personnellement, monsieur. » Il chuchotait presque. Il jeta à la dérobée un regard penaud sur H. G., un regard où se mêlaient crainte et commisération.

Wells se leva. « Est-ce qu'elle va bien ? demanda-t-il en tremblant. Je vous en prie, dites le moi ! Est-ce qu'elle va bien ? »

Mitchell adressa un geste au greffier, qui quitta la pièce. Le lieutenant sortit et ferma la porte en silence, évitant le regard de Wells. Aucune réponse ne vint.

H. G. comprit qu'Amy, sa bien-aimée, était morte.

13

LE LIEUTENANT MITCHELL S'APPUYA SUR L'UNE DES CHAISES de la salle à manger et regarda par la fenêtre les érables, dont les feuilles délicates étaient illuminées à intervalles réguliers par les feux rouges et bleus des voitures de patrouille stationnées dans la rue en contrebas. Une seule fois dans sa carrière, il s'était senti mal au cours d'une enquête criminelle. C'était dix-sept ans plus tôt, lorsqu'il était venu constater ce qu'un mari trompé pouvait faire à sa femme avec un 357 Magnum, à bout portant.

Cette fois-ci c'était pire. Maintenant qu'il avait surmonté la nausée et l'odeur fétide du sang coagulé, il se demandait quelle sorte d'être humain pouvait faire ça.

« Lieutenant, murmura l'agent en uniforme. Vous vous sentez mal ?

— Ne posez pas de questions idiotes », répliqua-t-il tranquillement. Il se força à retourner dans la salle de séjour où sa bonne vieille équipe passait les lieux au crible. Eux aussi étaient horrifiés ; leurs visages accusaient le choc. La pièce entière était constellée de sang, comme si l'assassin avait utilisé les morceaux de la victime comme pinceaux. Il n'y avait pas un seul endroit qui n'était pas taché de rouge ; et, inversement, pas une seule partie du cadavre qui n'ait été souillée et mutilée.

Les photographes finirent leur travail puis se tournèrent vers Mitchell pour attendre ses instructions. Il les fit sortir d'un geste de la main. Les experts achevèrent de prélever des échantillons de sang, recueillant les indices à travers l'appartement avec des gestes rapides mais méthodiques. Finalement

— Dieu merci – les assistants du médecin légiste, qui normalement étaient les premiers à en avoir terminé, placèrent les derniers morceaux de la victime dans des sacs en plastique. Pour eux, cela avait été une

exploration dans le macabre, une chasse au trésor diabolique. Ils avaient dû se reporter à une planche anatomique pour s'assurer qu'ils n'avaient rien laissé derrière eux.

Mitchell demeura dans l'appartement après que tout le monde fut parti. Il voulait graver au fer rouge le souvenir de ce violent tableau dans son cerveau, car il s'était complètement trompé de suspect dans cette affaire. Il fallait qu'il rectifie cela. Il se souvint des autres victimes – la pute chinoise, la vendeuse et Dolores Clark. Chacun de ces meurtres avait été accompli dans un style particulier, presque mis en scène avec un entrain démoniaque. Mais cette fois-ci c'était différent. Le tueur avait été pris de rage, de frénésie et de frustration. Il s'était acharné sur la victime sans la moindre retenue. Le rapport préliminaire indiquait qu'il n'y avait pas eu de rapports sexuels avant le meurtre. Le tueur avait dû être surpris d'une manière ou d'une autre, conclut Mitchell. Il avait dû se passer quelque chose d'imprévu.

Il commença à descendre l'escalier. Mais quoi ? Un chien s'était peut-être mis à aboyer. Un voisin était peut-être arrivé à l'improviste. Cela ne changeait rien au fait qu'il n'en savait pas plus sur le suspect que quelques jours plus tôt. Il dut admettre, la mort dans l'âme, que sa théorie sur Wells était tout à fait logique mais entièrement fausse. De même, il avait refusé d'avalier ces fadaises sur les voyages dans le temps. La seule conclusion possible était celle que soutenait le Sergent Ray. Wells était un médium. Il n'y avait pas d'autre façon d'expliquer qu'il ait pu avoir connaissance à l'avance d'au moins deux des meurtres.

Il se retrouva sur le trottoir, où une foule de journalistes se pressaient contre le cordon de policiers entourant l'immeuble.

« Y a-t-il eu un autre meurtre dans cet immeuble, lieutenant ?

— Oui.

— Est-ce que ça ressemblait au meurtre de Dolores Clark ?

— Oui.

— Vous avez des suspects ?

— Sans commentaire, messieurs.

— La victime était-elle une prostituée ?

— Non, ce n'était pas une prostituée. Si vous voulez en savoir plus, vous devrez attendre que ses proches aient été avertis. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, messieurs...

— Les voisins disent que quelqu'un du nom d'Amy Robbins vivait là-haut ! Était-ce bien elle, lieutenant ?

— Je n'en suis pas *certain*, messieurs ! » Il se tourna vers eux et les foudroya du regard. Sa voix se mit à trembler. « Le cadavre était impossible à identifier. Il était méconnaissable, messieurs, vous comprenez ? »

H. G. était blotti dans un coin de la petite pièce, les yeux fixés sur le journal du lendemain qui se trouvait toujours sur la table. Le titre était exact ; la prophétie s'était réalisée. Il se serrait dans son manteau, grelottant bien que la température n'ait pas changé. Il avait perdu. Amy avait disparu. Il était seul. A quatre-vingt-six ans de chez lui et sans le moindre désir d'y retourner. Peu importait qu'il n'ait pas vaincu le destin. Peu importait de savoir pourquoi leurs plans si minutieux avaient échoué. Peu importait de savoir pourquoi la police était intervenue si stupidement et n'avait ensuite pas réussi à agir assez vite. Amy était morte. Il ne l'entendrait plus jamais parler, il ne sentirait plus jamais le contact de sa peau, sa chaleur, il ne verrait plus jamais ses yeux. Il revoyait son visage tel qu'il l'avait vu le matin même, lorsqu'il rêvait encore de connaître avec elle le paradis. Ses beaux yeux le hanteraient à tout jamais ; il s'était senti responsable d'elle ; sa mort pèserait lourd sur sa conscience. C'était cela qui comptait. Et le fait que Stephenson courait toujours dans la ville de San Francisco. H. G. se jura de rester en 1979 jusqu'à ce qu'il ait retrouvé le médecin et lui ait arraché sa vengeance.

Oui, vengeance, par Dieu. Au diable la justice.

Ce remède aux maux de la société n'était pas assez cohérent, pas assez rapide, pas assez brutal. Wells ne resterait pas inactif, à attendre que Stephenson soit condamné à la prison à vie ou même à la potence. Il voulait tuer ce criminel de ses propres mains.

Soudain, H. G. se plia en deux et éclata en sanglots. Pourquoi n'avait-il pas insisté pour qu'ils s'en aillent dès qu'ils avaient su ? Il avait ouvert les portes de la quatrième dimension. Peut-être y avait-il toujours eu une ironie cachée dans ses découvertes et dans l'invention qui en avait résulté : que le passé et l'avenir avaient été ordonnés à l'avance et ne pouvaient être modifiés, quoi qu'il arrive. De ce fait, un individu qui voyagerait dans l'avenir et reviendrait dans le présent connaîtrait le futur – bon ou mauvais – mais personne ne le croirait. Impuissant, il verrait l'humanité s'acheminer lentement vers un destin aberrant.

Qui plus est, c'était précisément la raison pour laquelle il ne pouvait pas retourner dans la quatrième dimension et ressusciter Amy Robbins.

Revivre ces trois jours indéfiniment, ou faire un saut de puce par-dessus sa mort aurait été le comble de la fuite et du refus de la réalité, mettant à mal jusqu'à la question de son existence. Certes, elle serait vivante, et ils vivraient ensemble, mais combien de temps durerait leur amour, si elle apprenait qu'il était responsable de sa terrible mort ? Si elle savait qu'elle ne pourrait jamais choisir de retourner dans son temps à elle et vivre sa vie normalement ? Et comment pourrait-il l'aimer alors que tout le cosmos savait qu'il n'avait pas réussi à lui sauver la vie ?

La prescience était donc au mieux insignifiante, au pire empoisonnée. Les dés avaient été jetés longtemps auparavant, les destins scellés. Et que restait-il d'un paradis sur terre ? D'une société utopique ? Toutes ces idées naïves, délirantes n'avaient aucune valeur ! Elles auraient aussi bien pu se résumer à une fine couche de poussière sur le tas d'ordures futurologiques de la civilisation humaine, car elles ne signifiaient rien.

Au diable l'optimisme, alors. Tout finira comme cela a été prévu. Et tout l'univers rira de ce rejeton du cosmos – l'animal humain – juste assez

sensé pour comprendre ce qui lui arrive, mais pas assez intelligent pour empêcher quoi que ce soit.

Que Dieu nous vienne en aide.

Il s'essuya le visage avec son mouchoir, s'éclaircit la gorge et leva ses yeux rougis.

Le lieutenant Mitchell venait d'entrer dans la pièce et le fixait, sans bouger. « Vous êtes libre. »

Wells hocha lentement la tête.

« Je tiens à vous dire que je suis désolé. Vraiment désolé. »

H. G. se leva de sa chaise et ramassa ses affaires – toutes, à l'exception du pistolet, qu'on lui avait confisqué. Il jeta le journal de l'avenir dans la corbeille à papiers et franchit la porte.

« Je peux vous conduire quelque part ? demanda Mitchell dans son dos.

— Vous ne disposez pas d'un moyen de transport qui puisse me conduire assez loin d'ici, lieutenant. »

H. G. s'éloigna du quartier général de la police, enveloppé dans un léger brouillard. Sa démarche s'était imperceptiblement modifiée. Il ne se tenait plus parfaitement droit, avec cet air d'enfant de chœur anglican, mais légèrement voûté, instinctivement prêt à faire volte-face, ses yeux fendus assortis au profond changement de son état d'esprit et de ses convictions.

Une petite rafale de vent souleva divers détritiques accumulés sous les voitures – des gobelets en polystyrène et des emballages de sandwiches en plastique – pour les faire voler un peu plus loin. H. G. hocha la tête, comme si la nature avait pris acte de son nouvel état. Les ordures finiraient certainement par échouer dans un quartier sordide. « Les pauvres

n'hériteront *jamais* la terre, murmura-t-il, rêveur. Seulement de ses immondices. »

Il héla un taxi à l'intersection de Mission Street et de la 6e rue, sans savoir où il irait. Il haussa les épaules, impuissant. Pour qui se prenait-il à imaginer pouvoir se montrer plus malin que Leslie John Stephenson ? Sans parler de le trouver. Et puis, quelle importance, après tout ? Amy avait disparu et il ne lui restait plus assez de cœur au ventre pour supporter ce XXe siècle finissant et son pot-pourri d'imperfections.

Il demanda au chauffeur de taxi de le conduire au musée des sciences du Golden Gate Park. Oui, au diable tout ça. Il accepterait sa défaite, grimperait à bord de sa machine à explorer le temps et rentrerait chez lui, à une époque plus raffinée. En arrivant, il ôterait « utopie » de la porte de l'habitable. Il effacerait le mot – et avec un peu de chance le concept qu'il représentait – en faisant fondre la plaque de bronze et en jetant les scories dans la Tamise. Puis il rassemblerait les morceaux épars de sa vie et s'accommoderait des banalités de l'existence.

H. G. ressentit soudain une émotion qui lui noua les tripes. Il voulait retourner jeter un dernier coup d'œil à Russian Hill en souvenir de ce qui paraissait un lointain passé. Certes, il ne trouverait là-bas qu'un immeuble, mais qui avait été *son* immeuble à elle. Oui, elle était morte maintenant, mais la moindre des choses était de lui dire au revoir. De lui présenter ses hommages.

Il dit au chauffeur de taxi prendre à droite dans Van Ness et de le laisser au coin de Green Street. Une fois arrivé, il régla la course et remonta d'un pas lourd vers Russian Hill. Il avançait comme un automate, traînant les pieds sur le trottoir, l'esprit fermé à toute spéculation sur le libre arbitre, la prédestination et la connaissance du futur. Son visage était empreint d'amertume, ses muscles s'étaient durcis dans l'air froid de la nuit.

Leslie John Stephenson était tapi dans l'ombre d'une haie massive entre deux grosses bâtisses, un peu plus haut sur la colline, au-dessus de l'impasse. Un point isolé, mais qui donnait sur Green Street. Amy Robbins

se trouvait avec lui, vivante. D'une main, il la tenait par les cheveux tandis que de l'autre, il gardait le couteau espagnol contre sa gorge. Elle était devenue passive et silencieuse.

Il ne lui parlait pas – inutile. Il était perdu dans ses pensées. La soirée ne s'était pas déroulée comme il l'avait prévu. Il avait découvert Amy dans le placard du vestibule et elle s'était rendue sans résistance dès qu'elle avait vu son couteau. Mais à ce moment, *l'autre* femme était entrée dans l'appartement sans frapper, s'excusant d'une voix claire d'être un peu en retard. Voyant le couteau sur la gorge d'Amy, elle était restée pétrifiée de peur. Une fraction de seconde d'inertie qui l'avait sauvé : il avait assommé Amy Robbins, attrapé l'autre fille et lui avait tranché la gorge sans cérémonie. Puis il avait été pris de frénésie.

Il fronça les sourcils et se maudit. Il y avait eu *tellement* de sang cette fois. Si seulement il n'avait pas perdu tout contrôle. Si seulement il n'avait pas cédé à sa fureur. Il aurait pu simplement tuer la fille, rester dans l'appartement et procéder comme il l'avait prévu. Mais quand il en eut fini avec le cadavre de la fille, Amy Robbins avait repris connaissance et s'était mise à hurler. Il l'avait fait taire mais le mal était fait. Quelqu'un avait certainement entendu ses hurlements ; il avait été obligé de s'enfuir avec elle.

Une fois en sécurité loin de l'immeuble, il l'avait menacée de mort, ce qui lui avait permis d'apprendre qu'elle attendait effectivement la visite de Wells. Aussi, Stephenson était-il retourné à Russian Hill après le départ de la police et avait commencé à monter la garde. Il espérait seulement que le marchandage avec Wells ne serait pas trop difficile. Quoi qu'il arrive, il devait se maîtriser. Toute nouvelle faiblesse, tout comportement inconsidéré risquaient de lui attirer de graves ennuis. Inconsciemment, il resserra encore son emprise sur les cheveux d'Amy. Elle gémit de douleur. Il grimaça, rempli de haine pour toutes les femelles de l'espèce humaine.

C'est alors qu'il aperçut le petit savant qui avançait lentement sur Green Street. Wells s'arrêta en face de l'immeuble de la jeune femme et

leva les yeux vers les fenêtres obscures de son appartement. Puis il se prit la tête entre les mains et s'affaissa contre un érable en pot au milieu du trottoir.

Stephenson aiguillonna la jeune femme de la pointe de son couteau pour la forcer à descendre la pente le long d'une vieille villa victorienne. Il s'arrêta, réfléchit un instant, puis dégagea sa main des cheveux de la jeune femme, sortit sa montre de sa poche et ouvrit le couvercle d'une pichenette.

La boîte à musique se mit à égrener les notes légères de la berceuse française. Les envolées de la mélodie étaient étouffées par la brume mais néanmoins audibles.

Stephenson vit Wells lever la tête, tendre l'oreille, puis, piqué par la curiosité, s'approcher d'un pas rapide mais prudent.

Le savant crut dans un premier temps que la musique venait de l'intérieur d'une maison, puis il se demanda s'il s'agissait de la radio d'une voiture. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur d'un véhicule trapu au toit de toile, qui ressemblait à une coccinelle. «H.G. ! »

Il se retourna vivement.

« H. G. ! Par ici ! »

Amy était vivante ! Avec un cri rauque, il courut vers le côté d'une maison, ressentant à l'avance le contact de son corps ravissant.

« Amy, oh mon Dieu, Amy ! Tout va bien ? » Et brusquement, il s'arrêta. *Ils* étaient sortis de l'ombre. Stephenson tenait Amy par les cheveux, son couteau contre sa gorge.

« Amy ! Mon Dieu ! » Il les fixait, n'en croyant pas ses yeux. « Mais qui... ?

— Il a assassiné Carole, articula-t-elle avec peine, Carole Thomas, ma collègue de travail. Je l'avais invitée à dîner. » Sa voix se brisa mais elle parvint à poursuivre : « Tu avais raison, c'est le journal qui se trompait.

— Une erreur d'identité ! »

Elle acquiesça et se mit à pleurer doucement.

Se dressant de toute sa hauteur, H. G. foudroya Stephenson du regard.
« Que diable voulez-vous ? »

Stephenson gloussa. « Vous le savez très bien. Je veux la clef spéciale qui permet de mettre hors circuit l'Inverseur Automatique de Rotation. C'est ce que j'ai toujours voulu. Donnez-la-moi et nous serons quittes.

— Comment avez-vous découvert son existence ?

— Comment cela ? Mais dans les diagrammes de votre laboratoire passablement Spartiate de Mornington Crescent. Avec l'arrivée imminente des limiers de Scotland Yard, je n'avais de toute façon pas le temps de vous la demander.

— Je ne peux pas vous la donner.

— Tenez-vous à voir mourir Mlle Robbins ?

— Elle n'a rien à voir là-dedans. C'est entre vous et moi !

— Le genre héroïque ne vous sied guère, Wells, répliqua Stephenson avec mépris, votre voix manque de timbre et votre stature d'ampleur.

— Mon Dieu, soyez raisonnable !

— Je suis parfaitement raisonnable. Simplement, je ne supporterai pas de vous avoir à mes trousses pour l'éternité, comme le Hollandais Volant, comprenez-vous ? »

H. G. ne répondit pas, car il regardait Amy. Il vit dans ses yeux une terreur extrême, un immense désarroi, le désir d'être libérée.

« Oui, c'est une adorable créature, n'est-ce pas ? » Stephenson passa lentement le plat de la lame sous le menton de la jeune femme, comme s'il

la caressait.

Wells observait Stephenson, le regard vide. Il ne savait pas quoi faire.

« Mais nous perdons du temps. » Stephenson plaça la pointe de son couteau sur la tempe d'Amy. « Donnez-moi la clef ou je la tue. »

H. G. renonça. Il n'avait pas vraiment le choix. Il ne pouvait hésiter entre un accès libre au cosmos et la présence de celle qu'il aimait. « Vous la relâcherez, ensuite ? »

Stephenson éclata de rire. « Bien sûr, Wells ! N'est-ce pas ce que j'essaie de vous dire ? Je vous propose un marché, simple, sérieux, qui je crois nous sera profitable à tous deux.

« Vous me le promettez ? demanda-t-il d'une voix de stentor.

— Vous avez ma parole de gentleman.

— Très bien. J'accepte. » Il soupira de soulagement. « Relâchez-la et je vous jetterai la clef. »

Stephenson gloussa. « Non, non. Ma mère était une femme plutôt atroce mais malgré ses lacunes elle n'a pas mis au monde un simple d'esprit. » Il marqua une pause. « Lancez-moi la clef et je libérerai la fille.

— Sur votre honneur ?

— De gentleman. »

H. G. plongea la main dans sa poche et en sortit la petite clef qui mettait hors circuit l'I.A.R. Il la considéra un instant, le cœur plein de regret, se souvenant du moment où il l'avait fabriquée. Il ne se rendait alors pas compte de la puissance colossale, immortelle, dont il investissait cette insignifiante pièce de métal. *C'est la vie*^[5]. Un être humain vaudra toujours plus qu'une fichue machine, aussi spectaculaire en soit la technologie. Et il ne citait pas Huxley, mais lui-même. Il jeta la clef à Stephenson. Elle tinta

sur le béton aux pieds d'Amy. Stephenson la ramassa aussitôt, l'empocha et, affermissant son emprise sur les cheveux de la jeune femme, replaça la pointe du couteau près de sa gorge. Il recula sur le trottoir, vers la rue.

« Une simple remarque, mon cher ami. Sincèrement, je pensais que, depuis le temps, vous vous seriez aperçu que je ne suis pas un gentleman. »

H. G. recula en vacillant.

« Je vous en prie, laissez-la partir ! Elle n'a rien à voir dans tout ça ! »

Stephenson gloussa. « Oh que si, mon ami, bien sûr que si. Pardonnez-moi si je suis un peu lent à élaborer mon diagnostic, mais vous êtes amoureux d'elle, n'est-ce pas ?

— Et quand bien même ?

— Alors, elle va perdre la vie, de façon à ce que vous la pleuriez beaucoup.

— Non, attendez ! »

Le chirurgien se mit à rire. « Du calme, mon vieux. Je ne vais pas la tuer sous vos yeux. Je ne suis peut-être pas un gentleman, mais j'ai du goût. Ne vous inquiétez pas. Vraiment. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle rencontrera son créateur quelque part dans la quatrième dimension quand nous aurons eu l'occasion de nous détendre et de nous amuser un peu ensemble. »

Hors de lui, H. G. hurla : « Vous n'irez pas loin ! Je vais téléphoner à la police !

— Faites ce qui vous chante, petit imbécile », ricana Stephenson. Puis il ouvrit la portière de la voiture en forme de coccinelle.

« H. G. ! hurla Amy désespérée, il a pris les clefs, les clefs de la voiture de Carole ! »

Stephenson la força à s'asseoir à la place du chauffeur et à mettre le moteur en marche.

Wells s'élança en hurlant vers le véhicule mais celui-ci s'éloignait déjà du trottoir. Wells s'agrippa au pare-choc ; l'accélération le souleva de terre et il retomba à plat ventre sur la chaussée. Il releva les yeux juste à temps pour voir disparaître au coin de la rue la lueur rouge des feux arrière de la petite voiture.

H. G. se releva en gémissant, courut jusqu'à l'immeuble d'Amy et grimpa les escaliers quatre à quatre, avec l'intention d'appeler la police.

La porte était fermée à clef.

Se laissant tomber sur une marche, il se prit la tête entre les mains. Bon Dieu, qu'est-ce qui lui avait donc pris de se fier à Stephenson, de le considérer comme un gentleman ? Il s'était fait avoir comme un imbécile, humilier. Et il était en colère. Mais pourquoi lui avait-il donné la clef ?

Brusquement, il se redressa. La clef ? Il plongea la main dans sa poche et en retira le trousseau dont Amy se servait pour l'Accord. Il réfléchit à toute vitesse. Il pouvait les suivre ! Qu'il n'ait jamais conduit une voiture n'avait aucune importance. Il en comprenait le principe, il avait vu d'autres le faire et s'en était fait expliquer plusieurs fois le maniement. En outre, si des millions d'êtres humains moyens du XXe siècle y arrivaient, il n'y avait aucune raison pour qu'un citoyen logique et rationnel du XIXe n'y parvienne pas.

H. G. sortit précipitamment et sauta dans l'Accord garée devant l'immeuble. Il examina rapidement le tableau de bord, inséra la clef, la tourna ; le moteur commença à ronronner. Le savant s'autorisa un sourire et tourna le volant de gauche à droite, histoire de tester la sensation. Il effleura l'accélérateur, puis enclencha la marche avant. La voiture fit un bond et heurta l'arrière du véhicule garé devant elle avec un bruit de verre. Se rappelant la marche à suivre, Wells passa la marche arrière. L'Accord percuta une autre voiture. Nouveau tintement de verre.

« La barbe ! »

Des fenêtres s'ouvrirent, des lumières s'allumèrent. Des gens mécontents se mirent à hurler. H. G. tira violemment sur le volant tout en manipulant le levier de vitesse. La voiture jaillit hors de la place de stationnement. Il lui fit faire un large demi-tour, éraflant trois autres véhicules garés de l'autre côté de la rue. Il tourna le volant à gauche, à droite, puis appuya sur l'accélérateur, supposant qu'il fallait y aller franchement, comme avec le levier de sa machine. L'Accord traversa le carrefour en trombe et s'élança sur Jones Street.

Par chance, l'heure était tardive et il n'y avait guère de circulation, car le temps que H. G. gagne Van Ness Avenue, il avait grillé six feux rouge et éraflé encore une dizaine de voitures en stationnement en zig-zagant d'un côté à l'autre de la rue. La voiture d'Amy semblait être passée sous une pluie de météorites.

Il réussit tant bien que mal à tourner à droite en atteignant la voie express de Geary, mais il contre-braqua trop et coucha un panneau de priorité. Le moteur se mit à avoir des ratés. Wells craignait de l'avoir abîmé, il redoutait surtout, s'il ne se hâtait pas, d'arriver trop tard. Il accéléra. Sa conduite devint de nouveau chaotique et l'Accord cabossée se remit à faire des embardées, comme un navire en détresse au milieu d'un typhon. Une fois la route devenue droite, H. G. conduisit sans encombre jusqu'au moment où il s'engagea dans un tunnel. Saisi d'appréhension, il se crispa sur son volant. Le véhicule se déporta contre le mur, rebondit et racla le ciment à plusieurs reprises.

Il braqua à gauche et fit de même contre la paroi opposée.

« Grand dieux ! » s'exclama-t-il en écrasant involontairement l'accélérateur. La voiture réagit immédiatement et jaillit par l'autre extrémité du tunnel. Wells se cramponnait avec l'énergie du désespoir. L'Accord, dont les amortisseurs étaient hors d'usage, avait tendance à tirer vers la droite. H. G. dut user de toutes ses forces pour la ramener vers la gauche. Braquant encore davantage pour éviter un poteau téléphonique, il

sauta sur le trottoir et aplatit quelques poubelles avant de se retrouver finalement sur la route. Le savant maudit cette machine qui n'en faisait qu'à sa tête, comprenant, comme avait dit Huxley, *qu'un jour, quelque part, l'humanité devrait tracer une ligne dans le sable et prendre parti contre la technologie.*

H. G. réussit tant bien que mal à atteindre le Park Presidio Boulevard. Il tourna à gauche sans voir que, contrairement aux rues qu'il avait empruntées jusqu'alors, celle-ci était séparée en deux par une bande de verdure.

« Nom de Dieu ! » vociféra-t-il.

L'Accord enjamba le rebord du trottoir, défonça une haie et laboura la pelouse. H. G. tira frénétiquement sur le volant et parvint à ramener la machine sur la chaussée. Il roulait à contre-sens dans une voie à sens unique mais il ne s'en rendit compte qu'une fois à l'intérieur de Golden Gate Park. Une voiture arrivait en sens inverse, klaxonnant à tue-tête. Wells braqua violemment à gauche. L'Accord évita le véhicule de justesse, sauta sur le trottoir, fit un double tête-à-queue, puis dévala une pente douce pour finalement – grâce au Ciel – s'immobiliser au beau milieu d'un bassin du jardin japonais.

Étourdi mais indemne, H. G. réussit à s'extraire du véhicule hors d'usage. Ne prenant pas le temps de mesurer les conséquences du malencontreux atterrissage, il brossa ses vêtements et pataugea jusqu'à la rive. Cherchant ses repères, il aperçut les contours estompés du musée et courut vers l'édifice.

Il pénétra à l'intérieur en empruntant la porte coupe-feu du sous-sol par laquelle il était entré si innocemment dans le XXe siècle cinq jours plus tôt. Il se hâta de gagner le rez-de-chaussée et se précipita vers la salle d'exposition. Il eut un haut-le-cœur à la vue des gardiens morts : l'un d'entre eux avait été tué dans le grand hall, l'autre avait été poignardé dans le dos par surprise dans la rotonde.

En fin de compte, il arriva dans la salle d'exposition juste à temps pour voir Stephenson pousser Amy de la pointe de son couteau dans l'habacle de *L'Utopie*. Le médecin se retourna, fit un geste en direction de Wells et monta derrière la jeune femme. H. G. se lança à leur poursuite mais Stephenson lui claqua la porte au nez et la verrouilla. Wells frappa de toutes ses forces, en vain. Il essaya de glisser ses doigts sous la porte, sous une tôle, n'importe où, mais la lisse surface métallique avait été aplanie avec tant de soin, ajustée avec tant d'efforts qu'il ne parvint même pas à glisser un ongle sous un rivet.

En sécurité à l'intérieur de la machine, Stephenson lâcha Amy et se détourna pour se familiariser avec les commandes de l'appareil. Sa captive se jeta frénétiquement contre la porte pour tenter d'agripper la poignée et le loquet. Il lui assena un coup sur la tête.

Étourdie, la jeune femme essaya de nouveau de gagner la porte. Il la frappa au ventre puis à nouveau à la tête. Elle s'effondra, inconsciente.

La jeune femme était glacée quand elle revint à elle. Elle entendait la respiration bruyante de son ravisseur qui s'agitait dans la cabine, actionnant des interrupteurs dans un sens puis dans l'autre et manœuvrant des leviers. Peu à peu, elle reprit ses esprits. Elle était pliée en deux sur le sol, à moitié nue. Il avait utilisé son chemisier pour lui attacher les mains dans le dos. Elle gémit doucement.

Grimaçant, Stephenson s'agenouilla près d'elle, examina son visage, puis de ses mains de chirurgien tâta les parties intimes de son anatomie. *Regarde les choses en face*, se dit-elle. Elle allait bientôt mourir. Il commencerait certainement par abuser d'elle, de mille et une manières. Si seulement il pouvait ne pas faire durer trop longtemps son étrange rituel. C'était la seule chose qu'elle osait encore espérer.

Il tourna son visage vers la lumière et la jeune femme croisa son regard – ses yeux étroits, profondément enfoncés dans leurs orbites. Les yeux du diable, se dit-elle. Petits et mauvais. Fous.

« Tu n’as pas les cheveux aussi noirs qu’elle, dit-il en guise de commentaire. Et tu n’as pas la peau assez crémeuse. » Puis il sourit pensivement. « Mais tu te trouves plus près de moi que toutes les autres. De beaucoup. »

Il la souleva du sol sans effort, s’assit sur le siège et l’installa à califourchon sur lui. Amy sentit le harnais qui se resserrait autour d’eux et se mit à trembler. Les voyants étaient allumés. L’indicateur de destination temporelle était réglé sur l’an 2000. La jeune femme entendait la respiration interminable du médecin contre son oreille. Stephenson passa ses bras autour d’elle et saisit le levier d’accélération. Avec un cri plein d’entrain, il poussa la barre en avant jusqu’à ce qu’elle se verrouille en position inclinée.

Il ne se passa rien.

H. G. leva brusquement la tête. Sourcils froncés, il tendit l’oreille en direction de la machine. *Bizarre*, se dit-il, *le moteur n’émet absolument aucun son. Stephenson n’est pas encore parti*. Il se redressa en hâte, avec un sursaut de joie. Évidemment que Stephenson n’était pas encore parti !

Lorsqu’Amy et lui étaient revenus de leur voyage vers samedi, il avait replacé le petit cadenas sur le rotor central, empêchant le générateur d’impulsions d’alimenter le moteur !

Wells ne savait pas très bien pourquoi il avait agi ainsi – peut-être parce que s’il l’avait placé là à l’origine, c’était pour une bonne raison. Peut-être s’inquiétait-il de l’inviolabilité de l’univers. En tous cas, il ne faisait aucun doute qu’il avait craint que des mains irresponsables ne se posent sur le levier d’accélération.

Il se souvint qu’à leur retour, il s’était inquiété du fait qu’il ait dû scier le cadenas pour l’extirper du moteur. Mais en remettant l’objet en place, il s’était dit que sa présence en travers du système de direction suffisait quoi qu’il en soit à l’empêcher de fonctionner. Il sourit. Ce petit objet tout simple allait leur donner, à lui et à l’Histoire, une seconde chance.

On déverrouilla bruyamment la porte de la cabine, qui s'ouvrit. Stephenson poussa devant lui Amy en maintenant son couteau près de la gorge de la jeune femme.

« Comme vous voyez, dit-il froidement, elle est encore en un seul morceau. Pour l'instant. »

Le soulagement et la gratitude emplirent le cœur d'H. G. mais il n'en montra rien. Un plan commençait à prendre forme dans son esprit. Lui aussi était capable d'employer la ruse.

« Wells, la seule question est : combien de temps va-t-elle rester dans cet état ? »

H. G. resta silencieux.

« Vous réparez cette machine infernale ou je la tue sur le champ.

— Si je la répare, vous la tuerez de toute façon », rétorqua Wells d'une voix paisible, en dépit de son cœur qui battait plus fort et de sa gorge sèche.

— Peut-être que oui, peut-être que non. » Il s'adossa au flanc de la machine à explorer le temps. « Il y a deux façons d'envisager la situation, mon cher ami, selon le point de vue que vous adoptez sur la nature humaine. Vous pouvez réparer cet appareil en espérant que votre bonne action sera d'une façon ou d'une autre récompensée. Ou bien, vous pouvez me rendre ce service dans la crainte que le pire n'arrive quand même. N'est-ce point là un raisonnement convaincant ? »

H. G. opina lentement.

« Dans tous les cas, vous n'avez guère le choix, n'est-ce pas ? A moins, bien sûr, que vous ne soyez plus endurci que je le pensais.

— Vous avez raison.

— Ne fais pas ça ! » cria Amy.

Stephenson éclata de rire. « Il va la réparer, ma chère demoiselle, parce qu'il est désespérément amoureux de vous. N'est-il pas merveilleux de voir à quel point le cœur humain peut se révéler faible ? Allez-y, lança-t-il au savant, rafistolez donc cette fichue machine ! »

Wells eut un geste d'impuissance. « Mais je n'ai aucun outil. »

Stephenson se pencha, tira le bistouri de sa bottine et le lança. L'instrument tinta sur le sol aux pieds du savant. « C'est tout ce que je peux faire pour vous.

— H. G. je t'en prie ! Je préfère mourir ! »

Wells s'approcha du moteur après avoir ramassé le scalpel. Il souleva le capot et plongeait son torse dans le compartiment contenant la mécanique temporelle. Il n'avait pas besoin du bistouri ou de quelque outil que ce soit pour retirer le cadenas. Tout ce qu'il eut à faire était de mettre la main dans le boîtier de l'inverseur, de tordre le poignet, de tendre les doigts dans la direction opposée ; en un clin d'œil, le cadenas était dans sa main. Le moteur pouvait fonctionner. Puis H. G. inspira profondément et étudia le câblage compliqué. Il plissa les yeux. La machine à explorer le temps allait marcher, mais pas comme Stephenson s'y attendait. Wells leva le scalpel.

« Pourquoi diable est-ce si long ? » demanda Stephenson.

H. G. se glissa hors du compartiment moteur, se releva et referma le capot.

« Eh bien ?

— C'est fait. »

Le médecin ricana : « Merci, Wells, vous êtes beau joueur. » Il tira une guinée de sa poche et la jeta à H. G. « Gardez la monnaie, mon vieux. »

Il poussa Amy dans l'habitacle.

« Pourquoi l'as-tu réparée, H. G. ? Pourquoi ? hurla-t-elle.

— Parce que ce pédant blanc-bec croit en la nature humaine ! »

Stephenson poussa à moitié la jeune femme dans la cabine. Malgré la piqûre du couteau, Amy continuait à se débattre. Il parvint finalement à l'introduire complètement dans l'habitacle, mais il perdit l'équilibre et la chaîne de sa montre s'accrocha à la poignée de la porte. Se tournant machinalement pour la récupérer, il relâcha son emprise sur sa captive, qui se jeta hors de la machine.

H. G. bondit en avant, Stephenson le vit arriver, poussa un juron, claqua la porte et la verrouilla. À l'extérieur, sa montre à gousset se balançait à la poignée ; le couvercle s'était ouvert, laissant s'échapper l'air de la berceuse française.

H. G. se mit à tambouriner contre la porte, mais se rendit compte, une fois de plus, de l'inutilité de ses efforts. Rien à faire. Un faible ronronnement émanait de *L'Utopie*. Wells jura et baissa les yeux sur l'absurde montre qui jouait de la musique. Ses yeux tombèrent soudain sur la poignée ronde du déclinomètre. Il la saisit et tira hors de l'appareil l'objet en forme de prisme, qu'il laissa tomber. Il recula, effrayé à l'idée de ce qu'il avait fait. Amy semblait toujours en état de choc. Le savant la détacha rapidement et la serra dans ses bras ; son corps souple se mit à trembler lorsque la tension accumulée se relâcha. La jeune femme éclata en sanglots, qui se transformèrent presque aussitôt en larmes de joies. Ce fut pour Wells comme une symphonie céleste, la célébration de tout ce qui était bon, un chant de vie.

Il pleurait, lui aussi, à l'idée qu'Amy était finalement saine et sauve. Il n'y aurait plus de mauvaises surprises. L'instant était vrai, bien réel.

Ils s'éloignèrent de la machine, leurs silhouettes se découpant sur l'intense champ d'énergie émanant de *L'Utopie*, dont le moteur tournait de plus en plus vite. Il la serra plus fort, caressa son visage et ses cheveux. Elle

avait cessé de pleurer, fascinée par la machine à explorer le temps comme un primate captivé par les phares d'une automobile. Lui aussi contemplait craintivement la scène. Le ronronnement atteignit le seuil familier et se stabilisa, indiquant que la vitesse requise était atteinte. Une faible lueur rouge clignota derrière la petite glace opaque de l'habitacle ; H. G. sut que très bientôt Stephenson allait bondir dans la quatrième dimension. Il retint sa respiration. *L'Utopie* allait-elle exploser ? Il n'en savait vraiment rien.

Le moteur gronda soudain comme s'il peinait. Il y eut un bruit métallique, puis un nouveau vrombissement, plus aigu. Une explosion de lumière. Un voile blanc.

Un long cri d'agonie jaillit de la cabine de l'habitacle. Une terrible, une interminable plainte qui résonna à travers l'univers, s'éteignant peu à peu, telle une comète tombant pour l'éternité au-delà d'un horizon sans fin.

Un long silence.

Un léger tourbillon de fumée s'éleva au-dessus de la cabine et se dissipa lentement avec les ombres bleutées qui entouraient *L'Utopie*.

Après avoir quitté le musée, ils trouvèrent refuge dans la chaleur d'un bar feutré et enfumé, sans fenêtres susceptibles de stimuler leur imagination. Ils en avaient suffisamment vu pour l'alimenter jusqu'à la fin de leurs jours. C'était en tous cas ce que se disait Wells à ce moment-là.

Ainsi arriva l'heure des questions et des réponses.

D'abord, Amy avait voulu savoir ce que H. G. avait fait après qu'elle eut finalement échappé à Stephenson. Wells lui expliqua qu'une fois la jeune femme en sécurité, il avait pu retirer le déclinomètre de la machine. Rien n'ayant été affecté à l'intérieur de la cabine, Stephenson n'avait pas soupçonné un instant qu'il partait pour un voyage qui ne finirait jamais.

« Oh ! s'exclama Amy, alors tu l'as envoyé dans l'éternité ?

— Exactement, acquiesça-t-il en souriant.

— Cela signifie-t-il qu'il est mort ?

— Je ne sais pas vraiment, ma chérie. » Il but une gorgée de *gin and bitters*. « Et je ne suis pas sûr d'avoir envie de spéculer là-dessus. La seule chose qui compte c'est que le docteur Leslie John Stephenson se trouve sans aucun doute hors du temps pour toujours.

— Pour toujours ?

— Bien sûr. Souviens-toi. Une fois que l'on est entré dans l'éternité, on ne peut plus revenir. On ne peut pas revenir de rien. Jamais.

— Mais, et ta machine ? Elle est toujours en 1979. »

Il sourit. « C'est juste. Lorsque Stephenson m'a demandé de réparer *L'Utopie*, je me suis rendu compte que tout n'était pas perdu.

— Je ne comprends pas.

— En réalité, je n'avais rien à réparer. Il me suffisait d'enlever le cadenas que j'avais placé sur le moteur. Mais pendant que je me trouvais sous la machine, j'ai coupé une partie du circuit de l'I.A.R. avec le bistouri de ce scélérat. »

Amy ouvrit de grands yeux.

« Tu avais l'intention de me suivre !

— Par chance, l'ultime inattention de Stephenson m'a épargné cette rude épreuve. »

Elle éclata d'un rire joyeux. « Continue.

— Quand j'ai retiré le déclinomètre, il est entré dans l'éternité sans la machine. Si je n'avais pas coupé une partie du circuit de l'I.A.R., *L'Utopie* serait partie avec lui. J'ai eu de la chance. »

Elle secoua la tête. « Tu es prodigieux.

— Grâce à cela. » Avec un sourire enchanteur, il tira de sa poche le petit cadenas qu'il avait retiré du moteur. Il gloussa ; le guide qu'il avait rencontré en débarquant en 1979 ne s'était pas trompé : on n'avait jamais vu la machine temporelle fonctionner. Mais le brave homme n'aurait jamais deviné que c'était à cause de la présence d'un insignifiant antivol de bicyclette en acier embouti.

H. G. poussa un long soupir de satisfaction. Il soupesait le cadenas en se demandant comment le principe de la régénération de la matière pouvait réellement fonctionner quand on voyageait à travers l'histoire. *Présentement*, le cadenas était scié ; il serait entier quatre-vingt-six ans plus tôt mais à condition qu'il soit placé, disons, sur le tableau de bord – laissé à l'intérieur du temps et soumis au vortex tourbillonnant des hautes énergies en rotation. Il sourit triomphalement.

Il savait enfin que c'était lui, H. G. Wells, qui avait effectivement placé le cadenas sur la machine lorsqu'il était retourné au XIX^e siècle. Et il savait aussi pourquoi. Après l'épreuve cosmique qu'ils avaient tous deux traversée, il comprenait la raison profonde pour laquelle personne ne devait jamais plus utiliser sa machine.

« Alors quelle est la conclusion à propos du docteur Stephenson ? » demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

Il se tortilla sur sa chaise. « Si l'on en croit l'Histoire, personne n'a jamais vraiment su ce qui était arrivé à Jack l'Éventreur. » Il leva les yeux en même temps que son verre, trinquant vers le ciel : « Et personne ne le saura jamais, ma chère.

— Tu sais quoi, dit-elle avec effroi, je viens à peine de m'apercevoir de quelque chose.

— Quoi ?

— Je suis amoureuse d'un homme plus vieux que moi. »

OceanofPDF.com

Épilogue

CONTRAIREMENT À CELUI DE LESLIE JOHN STEPHENSON, le sort de H. G. Wells et d'Amy Robbins est devenu de notoriété publique. Un peu trop, peut-être, au goût de nos héros, encore que l'on n'ait jamais entendu l'un ou l'autre se plaindre ouvertement des vertus contestables de la fortune et de la gloire. En deux mots, voici ce qui arriva.

Quand H. G. retourna en 1893, il y ramena une Amy Robbins consentante. Dans la mesure où ils arrivèrent quelques minutes seulement après son départ, Mme Nelson ne fut pas surprise de le voir revenir si vite. A vrai dire, elle ne sut jamais très bien s'il était vraiment parti, d'autant qu'elle n'avait pas eu le temps de trouver l'enveloppe contenant les cinquante livres et sa lettre d'explication, dans la cave. Elle ne fut pas particulièrement étonnée par sa montre à quartz, supposant qu'il l'avait fabriquée lui-même dans son laboratoire – mais choquée par la présence de Mlle Amy, et sidérée qu'une si belle jeune femme puisse s'habiller d'une manière aussi extravagante. Mais avec le flegme tout britannique des vraies dames d'Angleterre, elle accepta stoïquement l'idée que cette jeune personne, tout récemment arrivée d'Amérique, allait s'installer durablement dans la maison. D'ailleurs, Amy et Mme Nelson ne tardèrent pas à se lier d'amitié et, dans les rares occasions où elles se retrouvaient seules ensemble, elles échangeaient des propos peu amènes sur la goujaterie naturelle de la gent masculine.

Cela va sans dire, le fait que H. G. Wells et une femme originaire de San Francisco la malfamée vivent sous le même toit scandalisa au plus haut point la bonne société londonienne. Résultat : les articles qu'il devait écrire pour la *Pall Mail Gazette* devinrent encore plus populaires. Ses lecteurs attendaient impatiemment les friandises érotiques de ce radical qui se prélassait dans le péché. Son temps commença à devenir une denrée rare, car il avait entamé la rédaction de son premier roman. Mais jamais il ne renonça à sa promenade à bicyclette quotidienne, qu'il effectuait désormais

en compagnie d'Amy. Et quand le temps était clément, ils passaient le dimanche après-midi à canoter sur le lac de Regent's Park. Dans le cas contraire, on pouvait invariablement les trouver dans la bibliothèque de la maison du 7, Mornington Place, assis devant l'âtre, sirotant un verre de vin et se faisant mutuellement la lecture.

H. G. avait beaucoup appris pendant son voyage. Sa vision de l'avenir s'était teintée de scepticisme, et donc de réalisme. Il avait cessé d'accorder une confiance aveugle aux tenants de la science et de la technologie, car il avait compris que la morale pouvait leur faire défaut. En outre, il se rendait compte que, pendant ce hiatus de quatre-vingt-six ans, nombre de leurs inventions les plus éblouissantes avaient servi à dévaster des sociétés et à annihiler des êtres humains, parfois sans aucune raison. Et il avait vu que la technologie pouvait écraser ceux qui ne lui résistaient pas, que l'homme était dangereusement près de devenir l'esclave du monde artificiel et automatique qu'il avait, non sans ironie, créé pour servir son pouvoir et son confort. Par conséquent, si une techno-utopie devait un jour se réaliser, le risque était grand de la voir se mettre au service d'elle-même.

H. G. n'avait pas de réponse, sinon un retour à la religion. Il ne pouvait que consacrer sa vie et son œuvre à une défense passionnée de la raison et de la rationalité. Qu'avait donc dit Huxley à ce propos, déjà ? *Les hommes doivent maîtriser la science et, à l'occasion, mettre un frein aux progrès inévitables de la technologie. Mais plus important encore, ils doivent se maîtriser eux-mêmes en suivant les principes de la raison, s'ils veulent éviter une sanglante solution finale.*

Amen, ajouta finalement H. G. Wells.

Avec un dévouement et un amour sans faille, Amy l'aida à terminer son livre et, peu après, parut *La Machine à explorer le temps*. L'ouvrage fit sensation dans les cercles littéraires et suscita la polémique, devenant immédiatement un best-seller. Un critique en conseilla la lecture en raison de « sa vision romancée mais très pénétrante de l'avenir de l'humanité. »

Et qu'advint-il de la bataille cosmique qui opposait H. G. Wells au destin ? Il ne prétendit jamais avoir vaincu, ni même avoir eu l'avantage. Il jugea préférable de laisser le sujet sur son bureau, parmi ses notes et d'autres énigmes philosophiques. Pour nous, il nous suffira de savoir que Herbert George Wells et Amy Catherine Robbins se marièrent en 1895 et vécurent heureux pendant très, très longtemps.

[1] En français dans le texte.

[2] En français dans le texte.

[3] En français dans le texte.

[4] En français dans le texte.

[5] En français dans le texte.

OceanofPDF.com